This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Monod

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR À MONTAUBAN.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX,
DÉPÔT : RUE DU LYCÉE, 14.

1856.

SERMONS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIRLPOIX, 3.

SERMONS

PAR

HORACE MONOD,

PASTEUR A MARSEILLE.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.
DÉPOT : RUE DU LYCÉE, 14.

1856.

LENOX LIBRA
NEW YC

LA NATURE ET LA RÉVÉLATION.

Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles, et toutefois leur voix est entendue. Cette voix se répand par toute la terre, et ce discours jusqu'aux extrémités du monde! C'est là qu'est posé le pavillon du soleil : il s'avance comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale ; il s'élance plein d'ardeur comme un homme vaillant pour faire sa course ; il part d'une extrémité des cieux, et le cercle qu'il décrit s'achève à l'autre extrémité ; il n'y a rien qui se puisse cacher à sa chaleur.

La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme ; le témoignage de l'Eternel est ferme, et donne la sagesse aux simples. Les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur ; le commandement de l'Eternel est lumineux, et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure, et demeure éternellement ; les jugements de l'Eternel sont la vérité même, et ils sont tous également justes. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel! Aussi ton serviteur en est-il éclairé ; il y a un grand salaire dans leur observation. Qui

pourrait connaître ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées! Préserve aussi ton serviteur des fautes commises par orgueil; qu'elles ne dominent point sur moi : alors je serai pur, et je serai délivré d'un grand nombre de péchés.

Que les paroles de ma bouche et la méditation de mon cœur te soient agréables, ô Eternel, mon rocher et mon rédempteur!

(PSAUME XIX.)

Vous aurez été frappés comme moi, mes frères, de la différence, disons plus, du contraste que présentent les deux moitiés de ce cantique sacré. Le poète inspiré commence par célébrer dans un style éclatant et riche, plein de mouvement et d'images, la création extérieure, la nature visible : on croit lire les premières strophes d'un hymne magnifique à la gloire du Dieu créateur. Puis tout-à-coup, sans transition apparente, il aborde un ordre de pensées tout différent : il célèbre un monde invisible, une création morale; et changeant de style comme de sujet, il fait succéder une poésie tranquille, des images paisibles et douces, au langage animé et sublime qu'il avait employé d'abord. Cette différence entre les deux moitiés du psaume est si marquée, qu'elle a conduit quelques interprètes à supposer que nous avions ici deux hymnes différents, qui auraient été rapprochés et réunis par un lien artificiel. Mais cette supposition, que rien d'ailleurs n'autorise historiquement, n'est pas nécessaire pour expliquer ce passage subit d'un

sujet à un autre. Il existe une réelle et admirable unité entre les deux parties de ce cantique sacré; une pensée profonde les rattache l'une à l'autre. Le roi-prophète a pour but de célébrer la double lumière que Dieu a donnée à l'homme pour le diriger dans la voie de la vérité et du salut; et s'il n'a pas séparé ces deux lumières, c'est qu'elles sont réellement inséparables. La nature et la révélation, ces deux guides que Dieu nous a donnés pour nous amener à le connaître et à l'aimer, se complètent mutuellement, ils ont chacun leurs avantages particuliers, et il manquera toujours quelque chose d'essentiel à la religion de l'homme qui voudra s'attacher à l'un de ces enseignements à l'exclusion de l'autre. On ne peut d'ailleurs les bien comprendre qu'en les expliquant l'un par l'autre : car la révélation a ses racines dans la nature, et la nature à son tour est comme un miroir de la révélation. A l'exemple du poète sacré, considérons tour-à-tour ces deux magnifiques flambeaux que Dieu nous a donnés pour éclairer nos pas à travers les ténèbres de cette vie.

Celui qui s'offre à nous le premier, celui qui frappe nos yeux dès qu'ils s'ouvrent à la lumière, c'est la nature. Les œuvres de la nature nous prêchent l'existence et les perfections de Dieu. « Les perfections invisibles de Dieu, » nous dit saint Paul, « sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à

l'œil depuis la création du monde, étant considérées dans ses ouvrages. » Comment, en effet, serait-il possible d'arrêter un moment nos yeux sur les œuvres de la création qui nous entourent, sans trouver partout la trace d'un être sage, puissant et bon? Comment expliquer autrement cette harmonie, cette unité qui éclate partout dans la nature, ce concours invariable de toutes les forces de la création vers un même but, qui est la conservation et le bonheur des créatures? Dira-t-on que le hasard est ici le seul créateur? Serait-ce par l'effet du hasard, pour ne citer qu'un ou deux exemples entre des milliers et des millions d'exemples, que le soleil se trouve placé dans le ciel précisément à la distance voulue pour que la terre ne soit ni trop ni trop peu éclairée, ni trop ni trop peu réchauffée par ses rayons? serait-ce par l'effet du hasard que le printemps et l'automne, l'été et l'hiver, le jour et la nuit se succèdent dans un ordre invariable et régulier? serait-ce par l'effet du hasard que l'œil se trouve combiné pour voir, l'oreille pour entendre, la main pour saisir, le pied pour marcher, chaque partie du corps humain pour accomplir une fonction déterminée, et que ces combinaisons se retrouvent toujours les mêmes chez tous les hommes à travers tout le cours des siècles? Autant vaudrait supposer, comme on l'a dit, que des lettres de l'alphabet, jetées pêle-mêle et au hasard, se sont arrangées d'elles-mêmes pour composer l'Iliade d'Ho-

mère ou le Paradis de Milton! Je ne crains pas d'affirmer qu'il est absolument impossible pour un homme de bon sens, pour un homme qui sait remonter d'un effet à une cause, qui sait lier deux idées pour en tirer une conséquence, qu'il lui est impossible, dis-je, de considérer la nature et de méconnaître le Dieu qui l'a faite; et si je ne m'étends pas plus longuement sur ce point de vue, c'est que je ne veux pas vous fatiguer en vous démontrant l'évidence.

Et pourtant ce n'est pas dans la voie du raisonnement, dans la voie qui remonte de l'effet à la cause et de la conséquence au principe, ce n'est pas là que se trouve la plus grande puissance de la nature pour nous prêcher un Dieu créateur et un monde invisible. C'est surtout par voie d'intuition, par une sorte d'instinct inexplicable et mystérieux, par je ne sais quel lien secret et intime entre la création extérieure et nos dispositions morales, que la nature nous porte vers Dieu, qu'elle nous annonce un autre monde et une autre vie. Nous sentons tous que les œuvres visibles qui nous entourent ne sont pas le dernier mot de l'existence, qu'elles ne sont qu'un voile qui recouvre un monde invisible et qui devra tôt ou tard se déchirer; de toutes parts dans la création sortent des voix puissantes qui pénètrent au fond de notre âme, qui réveillent en nous mille échos secrets, indistincts, mais fidèles et indestructibles, et qui nous crient que nous ne sommes pas faits pour la terre. Quand mon

regard se perd sur une mer sans limite ou dans l'immensité des cieux ; quand je contemple le soleil qui se lève à l'horizon dans les splendeurs du matin, ou la lune qui perce les ombres du soir avec son cortége d'étoiles; quand j'arrête ma vue sur les arbres des forêts ou sur les fleurs des champs; quand j'entends seulement un oiseau qui chante ou un ruisseau qui murmure, — je me sens transporté, par je ne sais quel mystère de l'âme, dans un monde idéal et invisible, je sens qu'il existe un être supérieur et une autre vie; je n'ai pas besoin pour cela de raisonner, ni même de réfléchir : il suffit de me laisser aller à l'instinct de ma pensée, au besoin de mon cœur, à la pente de ma rêverie : je découvre entre mon âme et toute cette nature visible des rapports intimes et mystérieux, et je devine une puissance suprême dont l'une et l'autre sont l'ouvrage. Qui est-ce qui a établi cette sympathie merveilleuse entre les œuvres de la création et mes dispositions morales? Pourquoi la nature entière est-elle comme une immense parabole, qui me traduit à chaque instant sous une forme sensible quelqu'un des sentiments de mon cœur? pourquoi, lorsque mon cœur est heureux, aimé-je à contempler le soleil à son lever, réjouissant la campagne de ses brillants et chauds rayons; et pourquoi, lorsque mon cœur est triste, aimé-je à suivre, dans le silence de la nuit, la lune qui laisse tomber sur tous les objets sa douce et mélancolique lumière? pourquoi le prin-

temps respire-t-il la joie, et l'automne la tristesse? pourquoi y a-t-il une tristesse ineffable dans ces feuilles sans sève qui tombent au vent d'automne, comme tombent, hélas! au souffle de la mort les fils et les filles des hommes? pourquoi y a-t-il des arbres dont la verdure fraîche et riante, découpée sur le ciel bleu comme une broderie sur une riche tenture, semble inviter à la joie; tandis qu'il en est d'autres dont la parure sombre et sévère semble faite exprès pour tapisser des ruines ou décorer des tombeaux; et d'autres dont la feuille, tristement penchée vers la terre, semble pleurer? pourquoi y a-t-il des oiseaux dont le chant est une musique de fête; et d'autres qui jettent aux échos de la forêt des plaintes mélancoliques; et d'autres dont le cri sinistre semble un glas de mort? pourquoi, en un mot, cette harmonie intime et perpétuelle entre la nature et l'homme, entre ce qui pense au-dedans de nous et ce qui se voit au-dehors? pourquoi, si ce n'est qu'il y a là deux mondes qui sont l'œuvre d'un même Dieu et qui nous le révèlent à la fois? Ah! qu'il est profondément vrai que la nature entière nous parle de Dieu; que les choses visibles sont le miroir des choses invisibles, et que celui-là est insensé qui a dit en son cœur : « Il n'y a point de Dieu! »

Si claire et si puissante est cette prédication de la nature qu'un grand nombre d'hommes s'en conten-

tent, et n'éprouvent pas le besoin d'une autre religion. A l'aspect des grandes scènes de la création ils se sentent le cœur ému, peut-être les yeux mouillés de larmes; ils pensent vaguement à une puissance supérieure, et ils se croient religieux. C'est là toute la religion de nos grands poètes contemporains. Cette émotion que produit la vue des beautés de la création ne reste pas chez eux à l'état de sentiment; elle se traduit dans leur âme poétique en chants mélodieux, qui semblent des effusions de piété. Il faut convenir qu'il y a dans ce genre des choses admirables dans les œuvres des poètes, et qu'il en est parmi eux qui ont saisi la nature d'une manière véritablement intime et profonde. La poésie ne s'arrête pas, comme les intelligences vulgaires, à la forme extérieure de l'œuvre de Dieu; elle soulève çà et là ce voile matériel, et nous ouvre des perspectives magnifiques sur le monde invisible qu'il recouvre. Il y a certainement dans cette manière d'envisager la nature des pensées salutaires, de nobles sentiments à recueillir; et je ne crains pas de l'avouer, il m'arrive souvent pour élever mon âme, pour la transporter d'un religieux enthousiasme, il m'arrive de relire, à côté des pages inspirées de la révélation, les chants de ces poètes qui ont trouvé leur inspiration dans la nature.

Toutefois ces hommes, qui n'ont de religion que celle de la nature, nous prouvent par leur exemple

que cette religion-là toute seule ne suffit pas, que ce n'est pas même une religion dans le vrai sens du mot, mais seulement de la sentimentalité, de l'imagination, de la rêverie. Il n'y a point de vraie religion hors de la bible, hors de l'évangile, suivant cette parole profonde de l'Ecriture: « qui n'a point le fils n'a point le père. » Celui qui ne croit pas en Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair et révélé par les Ecritures, celui-là ne croit pas véritablement en Dieu, c'est-à-dire qu'il ne réalise pas sa croyance. Dieu n'est point pour lui un Dieu personnel, réel, présent et qui influe sur sa vie; son Dieu reste suspendu dans le vague des airs, il se confond avec les splendeurs du couchant et de l'aurore, avec le murmure des forêts et des ruisseaux, avec la majesté de la mer et la clarté paisible des étoiles. Cette religion de la nature n'a rien de solide, de pratique, de saisissant, de salutaire : elle ne peut pas fournir un point d'appui assuré contre les agitations de la vie; toute de théorie et de vague sentimentalité, elle ne produit aucun des effets pratiques de la véritable religion : elle ne peut ni délivrer des souillures du péché, ni consoler dans les épreuves de la vie, ni soutenir contre la crainte de la mort.

Serait-il nécessaire de vous prouver par des exemples que la religion de la nature ne sanctifie pas? N'avez-vous pas tous connu de ces hommes tout à la fois idolâtres de la nature et esclaves de leurs passions? Ces poètes qui célèbrent avec tant d'entraîne-

ment les œuvres de Dieu, ne les voyez-vous pas ivres d'orgueil, passionnés de jouissances matérielles, marchandant pour un gain sordide les fruits de leur génie, et trop souvent livrés aux plus honteux désordres? Quel homme a jamais mieux senti la nature que Rousseau? Ses ouvrages sont remplis de descriptions admirables des beautés de la création; la vue d'une fleur suffisait pour remplir ses yeux de larmes religieuses, et la contemplation solitaire de la campagne lui inspirait de tels transports d'admiration, qu'il ne pouvait alors — c'est lui-même qui nous le raconte — que répéter dans son extase le nom de Dieu sans rien ajouter de plus. Eh bien! cet homme si religieux par le sentiment et par l'imagination, qu'était-il dans sa vie pratique? vous savez ce que fut la vie de Rousseau; et si vous ne le saviez pas, je ne pourrais pas vous le dire du haut de cette chaire. C'est qu'il manquait à sa religion une chose, une seule chose sans laquelle tout le reste n'est rien : la lumière de la révélation. Il me serait facile, trop facile, hélas! de m'appuyer sur des exemples plus rapprochés de nous; et déchirant le voile glorieux dont se drapent nos grands poètes contemporains, de vous montrer derrière tout cet éclat du génie la tyrannie des passions les plus dégradantes. Mais je m'arrête, saisi de tristesse, à la vue de cette gloire souillée, et je ne dévoilerai pas davantage ces plaies de mon siècle et de ma patrie.

Cette religion de la nature ne peut pas non plus consoler. Couché sur un lit de souffrance ou pleurant sur la tombe d'un être bien-aimé, de quoi vous serviront les splendeurs de la terre ou du ciel, le murmure des ruisseaux ou des forêts, et toute cette poésie de la nature? Il vous faut un Dieu rapproché de vous, un Dieu vivant et réel, à qui vous puissiez parler comme un ami à son ami, dans le cœur duquel vous puissiez épancher vos douleurs, un Dieu qui vous aime, un Dieu sauveur enfin. Rousseau, ce fervent adorateur de la nature que j'ai déjà cité, fut le plus malheureux de tous les hommes; sa vie fut une souffrance morale perpétuelle, et l'on est encore dans le doute si, pour se délivrer du fardeau de cette vie, il n'a pas cherché une ressource désespérée dans le suicide.

C'est surtout en présence de la mort que cette religion-là se montre impuissante. Placez sur le lit de mort un de ces hommes, qu'on dirait animés d'un souffle divin, qui chantent si admirablement les œuvres de Dieu : là vous verrez s'évanouir toute cette prétendue religion qui n'avait d'autre fondement que la rêverie; là toute cette poésie qui vous faisait éprouver des émotions que vous preniez volontiers pour des élans de piété, se trouvera stérile et impuissante; elle ne pourra rien pour soutenir le pécheur en présence du jugement suspendu sur sa tête; un homme de génie sans foi positive se trouvera inférieur à un pau-

vre manœuvre qui croit à l'évangile; et tous les chants les plus harmonieux, les plus émouvants, les plus sublimes ne vaudront pas, pour consoler une âme, cette petite parole : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé! »

Il faut donc autre chose que la religion de la nature pour satisfaire aux besoins du cœur de l'homme et aux exigences de sa vie : et voilà pourquoi Dieu nous a donné la révélation, cette création morale qui explique et complète la création visible. Là seulement se trouve la réponse à toutes les questions qui s'échappent de nos cœurs angoissés; là seulement la puissance de rétablir en nous l'image de Dieu effacée par le péché. Toutefois, prenons-y garde : pour éviter un abus n'allons pas tomber dans un abus contraire; et parce que la nature toute seule n'est pas suffisante, gardons-nous de l'exclure entièrement de notre développement religieux. Si Dieu a voulu nous donner deux moyens d'alimenter en nous la pensée religieuse, c'est que l'un et l'autre sont nécessaires pour compléter notre être moral. En laissant de côté la contemplation de la nature, nous laisserions sans les satisfaire toute une moitié des besoins que Dieu a mis dans notre âme; nous nous priverions d'une foule de bénédictions précieuses, nous fermerions bien des sources vives où doit s'abreuver notre foi. Trop souvent les chrétiens, une fois qu'ils ont connu le prix de la ré-

vélation, dédaignent l'autre flambeau que Dieu nous a donné; préoccupés des beautés spirituelles et plus élevées du monde de la grâce, ils oublient les beautés visibles du monde de la nature : morcellement funeste, mutilation déplorable du sentiment religieux! Le résultat d'une telle manière d'agir est une foi qui peut bien être pure et fervente, mais qui a quelque chose d'aride, de roide, de borné, d'incomplet, et qui manquera toujours de charme, d'élévation et de poésie. Cette tendance à s'en tenir exclusivement à la révélation me paraît avoir dominé dans le réveil religieux de notre époque, du moins en Angleterre et en France; et c'est là peut-être une des causes qui ont le plus contribué à imprimer à notre réveil ce caractère de sécheresse dogmatique qu'on lui a reproché. Il y a des âmes chez qui dominent le sentiment et l'imagination, qui ont un besoin inné de poésie, et ces âmes-là ne se sentent pas attirées par la forme de notre réveil. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'il a manqué quelque chose à ce mouvement religieux, si admirable à d'autres égards; et ce qui lui a manqué, ne serait-ce pas, entre autres choses, la recherche de la pensée divine dans les œuvres de la nature? Le Dieu que nous adorons est partout, dans la nature comme dans la grâce; et partout il veut que nous le cherchions pour apprendre à le servir et à l'aimer. Pour qui sait lire dans les œuvres de la création, pour qui sait entendre leur langage, la nature devient comme

une seconde révélation qui nous raconte à sa manière, sous un point de vue nouveau, les perfections du Dieu de l'évangile et « ses merveilles envers les fils des hommes. » Ce que la bible enseigne directement à notre esprit, la création le montre à nos regards sous mille emblèmes touchants ou magnifiques. S'il existe même pour l'homme naturel une correspondance intime entre le monde visible et le monde invisible, cela est vrai surtout à l'égard de l'enfant de Dieu. Voyez avec quelle merveilleuse facilité la nature se prête à des rapprochements, à des comparaisons qui servent à expliquer les choses de l'âme, et comme la bible elle-même emprunte constamment ses enseignements à la nature. Quand une fois nos yeux se sont ouverts à cette lumière divine qui resplendit dans les pages du livre inspiré, nous trouvons avec ravissement comme un reflet de cette lumière dans toutes les scènes de la création. Cet arbre « qui étend ses racines le long d'une eau courante, qui ne s'aperçoit point quand vient la chaleur, dont la feuille reste verte et le fruit abondant même dans l'année de la sécheresse, » c'est « l'homme qui se confie en l'Eternel, » et qui reçoit de lui la bénédiction; cette « bruyère stérile plantée au désert, dans une terre salée et inhabitable, » c'est « l'homme qui se confie en l'homme, et dont le cœur se retire de l'Eternel. » Ce berger qui garde ses brebis et qui les conduit dans les meilleurs pâturages, nous prêche la protection de

Dieu pour ses enfants et les soins dont il les entoure; cette source d'eau vive qui féconde tout ce qu'elle arrose, nous raconte les effets vivifiants de la grâce. Et ce soleil qui s'élève graduellement dans le ciel jusqu'à ce que le jour soit parvenu à sa perfection, emblème de la voie du juste; et ce cerf altéré qui brame après des eaux courantes, image d'une âme qui cherche son Dieu; et cet oiseau vigilant qui rassemble sa couvée sous ses ailes, admirable similitude de l'amour d'un Dieu sauveur; et ce champ de blé mûr, symbole de la moisson des âmes; et ce figuier qui n'a que des feuilles, triste modèle d'une piété sans fruits; et ces fleurs si richement parées, et ces passereaux qui reçoivent chaque jour leur subsistance, pour nous prêcher la confiance en Dieu; et cet aigle qui étend ses ailes pour soutenir sa nichée, comme Dieu soutient et porte ses enfants; et cette multitude de paraboles tendres ou sublimes que je ne puis pas même énumérer, qui font de la création visible un livre immense, dont chaque page nous raconte, avec un vivant commentaire, quelqu'une des vérités révélées, quelqu'une des grâces de la rédemption! Heureux qui, enseigné à l'école de Jésus-Christ, est instruit à épeler cet alphabet divin dont se compose la bible de la nature! heureux qui a appris à voir partout dans le Dieu créateur un Dieu sauveur, et qui, à la vue des merveilles sans nombre que la création déploie sous nos yeux, peut se dire : celui qui a fait tout cela est mon Dieu, le

Dieu qui m'a aimé, le Dieu qui m'a cherché, le Dieu qui m'a sauvé !

C'est ainsi qu'il faut, pour que notre développement religieux soit complet, ne point séparer ce que Dieu a joint, et passer tour-à-tour de la nature à la grâce, et de la grâce à la nature. C'est là ce que fait dans ses psaumes le roi-prophète ; il célèbre alternativement le Dieu de la création et le Dieu de la bible ; ou plutôt il n'y a pour lui qu'un seul et même Dieu, qui se répand également partout, dans la nature et dans la grâce, avec toutes ses perfections ; qui est partout sagesse, puissance, amour et sainteté.

On trouve dans les cantiques du fils d'Isaï de nombreuses réminiscences du temps où jeune encore, berger avant d'être roi, tenant la houlette de cette même main qui plus tard devait porter le sceptre, il paissait les troupeaux de son père. Sous le beau ciel de la Judée, dans le silence de ces nuits claires et sereines qu'il passait à veiller ses brebis, son âme dut se sentir attirée vers le Dieu qui a fait les étoiles ; il put à loisir étudier et admirer la marche des astres ; et son inspiration s'alimenta souvent à cette riche source de poésie et de foi. Ce fut sans doute pendant une de ces nuits splendides de l'orient que fut composé le psaume huitième, qui ne parle que des astres de la nuit : « Eternel notre Seigneur ! que ton nom est magnifique par toute la terre ! tu as établi ta majesté au-des-

sus des cieux. Quand je regarde tes cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as arrangées, je dis : qu'est-ce de l'homme que tu te souviennes de lui, et du fils de l'homme que tu le visites! »

Le psaume dix-neuvième, au contraire, qui décrit dans un langage si éclatant la marche du soleil, fut évidemment inspiré par la splendeur d'un beau jour. « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles, et toutefois leur voix est entendue. Cette voix se répand par toute la terre, et ce discours jusqu'aux extrémités du monde! C'est là qu'est posé le pavillon du soleil : il s'avance comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale, il s'élance plein d'ardeur comme un homme vaillant pour faire sa course; il part d'une extrémité des cieux, et le cercle qu'il décrit s'achève à l'autre extrémité; il n'y a rien qui se puisse cacher à sa chaleur. »

Je ne m'arrêterai pas, mes frères, à vous faire sentir l'admirable beauté de ce langage : ce serait un soin superflu. On n'a jamais rien écrit de plus sublime pour exprimer cette prédication sans paroles que les cieux adressent incessamment à la terre, et dont le texte est la gloire du créateur; ou, suivant une autre image qui succède aussitôt à la première et semble se

confondre avec elle dans la pensée de l'écrivain sacré, ce concert silencieux du firmament, dans lequel le jour et la nuit font chacun leur partie, se répondant alternativement comme des chœurs mélodieux! Un de nos poètes lyriques a essayé de traduire en vers ce cantique : mais sa versification pompeuse est restée bien moins poétique que la mauvaise prose de nos traductions. Et que serait-ce donc, si au lieu d'en être réduits à une traduction imparfaite et prosaïque, nous pouvions lire ces pensées sublimes dans le langage harmonieux et cadencé de l'original! Quand la bible daigne chercher la beauté poétique et littéraire, elle dépasse autant sous ce rapport tous les livres d'homme, qu'elle les dépassait déjà pour la beauté morale, pour l'excellence des enseignements.

Le poète sacré résume et concentre en quelque sorte toutes les magnificences du firmament dans le soleil, comme étant de tous les astres le plus éclatant et le plus bienfaisant pour l'humanité.

Les effets bienfaisants que le créateur a voulu attacher au soleil peuvent se résumer dans trois mots : il éclaire, il réchauffe, il féconde.

Quel admirable présent du créateur que la lumière : cette lumière qui commença le débrouillement du chaos, et qu'une seule parole de la toute-puissance fit jaillir des ténèbres du néant ! cette lumière qui est douée d'une vitesse tellement prodigieuse qu'elle met huit minutes pour arriver du soleil à nous, parcourant

dans chaque seconde un espace de soixante-dix mille lieues! Sans la lumière l'univers n'est qu'une immense désolation. Essayez de vous représenter ce que serait une nuit éternelle, une nuit dont la morne obscurité ne serait jamais interrompue même par la faible clarté de la lune, et dites-vous que tel serait l'état de l'univers si Dieu ne nous avait pas donné le soleil. Mais avec ce don de sa puissance et de sa bonté, la nuit ne dure qu'un moment : à la voix du créateur le soleil sort chaque matin du sein des ténèbres, il s'élance comme un vaillant athlète qui entre dans la carrière, et à son approche tout se colore, tout se transforme : les teintes uniformes de la nuit font place à la verdure des arbres, à l'azur du ciel, aux nuances variées des fleurs; les gouttes de rosée se changent en perles étincelantes, la surface des lacs en miroirs splendides; l'arc-en-ciel dessine sur un rideau sombre ses inimitables couleurs; et les nuages de l'aurore et du couchant, transfigurés par les rayons lumineux, se teignent tour-à-tour de rose, de pourpre et d'or.

En même temps qu'il éclaire le monde le soleil le réchauffe, et en réchauffant il féconde. C'est la chaleur qui répand dans toute la nature le mouvement et la vie : sans elle tout s'arrête, tout se pétrifie, tout meurt. Avec quelle facilité merveilleuse le soleil opère partout ces effets vivifiants! Tandis que l'homme, à force d'invention et de travail, se procure péniblement une chaleur factice qui ne peut servir qu'à lui seul,

et qui ne suffit pas même à ses besoins, le créateur, d'une parole de sa bouche, allume dans le ciel pour la terre entière un foyer immense. Sous l'influence de cette chaleur céleste, tout se meut, tout s'anime : la sève circule dans les canaux des arbres et le sang dans les veines des animaux, l'eau monte dans les airs sous la forme de vapeur pour retomber sur la terre en pluie fertilisante, les germes des animaux et des plantes éclosent et se développent, la tige pousse, la fleur s'ouvre, le fruit mûrit, et toute la nature se renouvelle. Jugez par un seul fait de la puissance fécondante du soleil. On a découvert près de Bergerac, dans la Dordogne, des cercueils enfouis sous terre à une grande profondeur, qui dataient du temps des Druides, c'est-à-dire de deux mille ans. Dans ces cercueils se trouvaient déposées des semences de diverses espèces de plantes, qui, placées à une trop grande distance de la chaleur solaire, n'avaient point pu germer. On les a recueillies, on les a semées dans des conditions favorables, et de ces germes, qui dormaient depuis depuis deux mille ans dans la poussière des tombeaux, on a vu sortir, par une véritable résurrection, des plantes de trèfle et de bluet comme celles qui parent nos campagnes.

C'est ainsi que le soleil, cette œuvre merveilleuse du créateur, fait partout succéder la lumière aux ténèbres, la chaleur au froid, la vie à la mort ; et c'est ainsi que la création visible nous prêche d'une

voix silencieuse mais éloquente, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu.

Mais le poète sacré ne s'arrête pas à la création visible. De cette région sublime à laquelle il s'est élevé sur les ailes de l'enthousiasme, il découvre une région plus élevée encore, une nature encore plus belle, une création morale, un soleil de l'âme; et il célèbre, sur un rhythme non moins mélodieux mais plus tranquille, les bienheureux effets de la révélation. « La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme; le témoignage de l'Eternel est ferme, et il donne la sagesse aux simples. Les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur; le commandement de l'Eternel est lumineux, et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure, et demeure éternellement; les jugements de l'Eternel sont la vérité même, et ils sont tous également justes. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel! Aussi ton serviteur en est-il éclairé; il y a un grand salaire dans leur observation. Qui pourrait connaître ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées! Eloigne aussi ton serviteur des fautes commises par orgueil; qu'elles ne dominent point sur moi : alors je serai pur, et je serai délivré d'un grand nombre de péchés! »

La parole de Dieu, ce soleil de l'âme, produit dans le monde moral trois effets différents, qui répondent à ceux du soleil dans le monde physique : elle instruit, elle rend heureux, elle sanctifie.

Avant tout elle instruit, elle éclaire l'intelligence. « Le témoignage de l'Eternel donne la sagesse aux simples, » dit le psalmiste; « son commandement est lumineux, il fait que les yeux voient, et ton serviteur est rendu éclairé par tes jugements. » Dans la parole inspirée, et là seulement, se trouve la réponse à toutes les grandes questions qui de siècle en siècle tourmentent la pensée humaine; là sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la vérité. En vain l'homme, altéré de cette vérité, s'adresse pour la trouver à la nature; en vain il interroge la création visible sur son origine, sur sa destination, sur l'existence du mal dans l'œuvre de Dieu : la nature, impassible, sans s'inquiéter du besoin de nos âmes, poursuit le cercle éternel de ses phénomènes tour-à-tour riants ou tristes, et l'homme retombe découragé sur sa propre pensée, jusqu'à ce qu'il ait connu la révélation. Dès qu'il l'a connue ses yeux s'ouvrent à une lumière divine, il a trouvé le mot de la grande énigme, la solution du grand problème de l'humanité. Cette sagesse qui est « cachée aux yeux de tout homme vivant, » qui « ne se donne point pour de l'or, et ne s'achète pas au poids de l'argent; » cette sagesse dont « la mer et l'abîme disent : elle n'est

point en nous, » et dont « le gouffre et la mort disent : nous avons entendu parler d'elle ; » cette sagesse que le génie des Platon et des Pythagore chercha vainement en tâtonnant à travers les ténèbres de l'inconnu, — elle s'est montrée sans voile aux Moïse, aux David, aux Esaïe et aux saint Jean, elle s'est rencontrée sous la plume des pâtres de Judée et des pêcheurs de Génézareth. Quiconque a puisé à cette source-là possède la vérité éternelle, il connaît celui qui est « le chemin, la vérité et la vie. » Cette sagesse révélée, simple autant qu'elle est sublime, populaire autant que profonde, en même temps qu'elle répond à tous les besoins du penseur et du philosophe, est à la portée des intelligences les plus enfantines. Rien n'est plus propre à développer l'intelligence que la lecture des livres saints; on a vu des hommes dont l'esprit semblait fermé à tout jamais au monde des idées, acquérir comme une faculté nouvelle de comprendre et de sentir après avoir connu la bible; les enfants entre les mains desquels on place de bonne heure ce livre divin se développent plus rapidement que les autres; et c'est un fait qui n'est contesté par personne, que les peuples qui lisent habituellement et librement la bible sont bien supérieurs, sous le rapport intellectuel, à ceux chez qui la lecture des livres saints est le monopole d'une caste privilégiée.

En même temps que la parole de Dieu éclaire l'intelligence, elle met la joie dans le cœur. « La loi de

l'Eternel restaure l'âme ; les commandements de l'Eternel réjouissent le cœur. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel ! » La vérité de Dieu est la seule source de la vraie joie. Dans le livre qui nous révèle cette vérité se trouve le seul remède à notre misère, la seule consolation efficace dans nos épreuves, la seule paix solide au milieu des agitations de la vie, le seul bonheur que puisse goûter l'homme rendu malheureux par le péché. Tandis que les enfants du monde s'épuisent en vains efforts à la poursuite du bonheur, et qu'ils le demandent successivement à tous lès biens de la terre sans l'atteindre jamais, le croyant ne s'agite plus, ne cherche plus ; il a trouvé le bonheur dans cette parole qui faisait la joie de David. Comment ne serait-il pas heureux celui qui a reçu dans son cœur l'évangile, la bonne nouvelle, la nouvelle du pardon de ses péchés, de sa réconciliation avec Dieu et de son éternel salut ! Quelle joie d'avoir le ciel pour héritage, Dieu pour protecteur et pour père, Jésus pour frère et pour sauveur, l'esprit saint pour consolateur et pour guide ! Quelle joie de retrouver dans tous les évènements de notre vie et du monde les dispensations de l'amour d'un père, de nous abandonner avec une aveugle confiance à cette direction paternelle, et de pouvoir le bénir jusque dans les épreuves les plus douloureuses, assurés que toutes choses concourent ensemble pour

notre bien ! Ah! c'est surtout dans les afflictions de la vie qu'on apprend à connaître le prix de cette parole sainte; c'est alors qu'il est doux de trouver dans l'Ecriture des exhortations et des promesses qui semblent y avoir été déposées tout exprès pour nous consoler; c'est alors qu'on aime à s'abreuver aux mêmes sources où puisèrent dans les mêmes épreuves les David et les saint Paul, et à redire avec eux : « Il m'est bon d'être affligé, afin que j'apprenne tes statuts! » « Nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance; une espérance qui ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné! »

Enfin la parole de Dieu sanctifie notre âme. « La crainte de l'Eternel est pure, » dit le psalmiste, et ses « commandements sont droits; » « purifie-moi de mes fautes cachées et des péchés commis par orgueil! » Le grand but de la parole inspirée c'est de nous sanctifier, c'est d'ôter à jamais la souillure du péché, et de rétablir en nous, dans toute sa beauté primitive, l'image de Dieu effacée par la chute. C'est pour cela que Dieu s'est révélé aux hommes, que le sauveur est descendu sur la terre, que le Saint-Esprit a guidé la plume des prophètes et des apôtres. En vain nous connaîtrions toute la vérité, en vain nous aurions obtenu le pardon de tous nos péchés, si nous n'étions pas délivrés du péché lui-même. La puissance

de la bible pour sanctifier est une vérité tellement évidente qu'il serait superflu d'insister auprès de vous sur ce point. Aussi je ne vous répéterai pas à cet égard ce que vous avez entendu tant de fois. Je ne vous dirai pas que la parole sainte, en nous révélant l'amour de Dieu pour les pécheurs, nous porte à l'aimer à notre tour, et que cet amour pour le Dieu qui nous a sauvés est un principe tout-puissant de sainteté. Je ne vous rappellerai pas qu'elle nous offre, dans ses préceptes la règle divine, dans la vie de Jésus le parfait modèle de la sainteté, et dans le secours du Saint-Esprit une force toute-puissante pour aider notre faiblesse. Je me contente d'en appeler à l'expérience pour démontrer la vertu sanctifiante de la parole de Dieu. Depuis dix-huit siècles, que dis-je? depuis que les premiers livres de la bible furent écrits, c'est-à-dire depuis quatre mille ans, tous ceux qui se sont nourris de la lecture de ce livre, qui ont ouvert leur cœur à ses enseignements, en ont éprouvé la sanctifiante influence. Qu'on nous cite un seul homme que la bible ait perverti, ou qu'elle ait manqué seulement à régénérer! Partout et dans tous les temps, sans qu'une seule exception puisse être citée, on a vu, sous l'influence de ce livre, l'orgueilleux devenir humble, l'homme sensuel devenir tempérant et pur, l'égoïsme faire place à la charité.

C'est ainsi que la parole inspirée répond à toutes les exigences de notre âme, à ce triple besoin de

vérité, de bonheur et de sainteté que tout homme apporte en venant au monde. Mes chers frères, connaissez-vous par expérience ces bienheureux effets de la parole de Dieu? Avez-vous éprouvé à quel point elle est précieuse, et pouvez-vous dire avec David qu'elle est pour vous plus désirable que l'or, et plus douce que le miel ? Sentez-vous que si l'on pouvait vous ôter la bible, on vous ôterait votre trésor, votre lumière, votre espérance, votre consolation, votre joie, votre vie, le tout de votre âme! Ah! si comme nous l'espérons vous avez commencé du moins à sentir le prix de cette parole divine, lisez-la, étudiez-la, méditez-la toujours plus, pour qu'elle devienne toujours plus précieuse à vos yeux! Sondez ces Ecritures « par lesquelles vous croyez avoir la vie éternelle; » et entrez chaque jour davantage dans les dispositions où était David, alors qu'il faisait de la loi divine un si magnifique éloge.

Et maintenant, Seigneur! que nous reste-t-il à faire, sinon à dire avec ton prophète : « Que les paroles de notre bouche et la méditation de notre cœur te soient agréables, ô Eternel, notre rocher et notre rédempteur! » Nous nous sommes efforcés d'entrer dans la pensée de ton Esprit, nous t'avons cherché tour-à-tour dans les œuvres de tes mains et dans les paroles de ton saint livre. Daigne maintenant, Seigneur! bénir notre méditation et la faire fructifier; apprends-nous à réaliser dans notre vie les enseigne-

ments qu'elle nous a donnés; que désormais nous te trouvions partout autour de nous, remplissant de ta puissance et de ta bonté la nature comme la révélation ; et que nous ne puissions plus, ni ouvrir la bible sans y sentir ton souffle divin, ni contempler un brin d'herbe sans te bénir! Amen.

Novembre 1848.

LE CŒUR SANS FRAUDE.

Philippe trouva Nathanaël et lui dit : nous avons trouvé Jésus qui est de Nazareth, fils de Joseph, celui duquel Moïse a écrit dans la loi, et duquel aussi les prophètes ont écrit.

Et Nathanaël lui dit : peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui dit : viens et vois.

Jésus vit Nathanaël venir vers lui, et il dit de lui : voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude.

Nathanaël lui dit : d'où me connais-tu? Jésus répondit et lui dit : avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais.

Nathanaël répondit, et lui dit : maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël !

Jésus répondit, et lui dit : parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois ; tu verras bien de plus grandes choses que ceci. Il lui dit aussi : en vérité, en vérité, je vous dis : désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme.

(Jean, I, 48-51.)

L'histoire évangélique nous dit peu de chose sur Nathanaël. Il n'est nommé que deux fois dans l'évan-

gile, et seulement par saint Jean : d'abord dans le récit que nous venons de lire, puis au dernier chapitre, où il nous est dit qu'il était de Cana en Galilée, et où nous le voyons assister avec Thomas, les deux fils de Zébédée et deux autres apôtres, à la réintégration de saint Pierre dans l'apostolat.

Il y a tout lieu de croire que le Nathanaël de saint Jean est le même apôtre que les autres évangélistes appellent Barthélemi. En effet, ces derniers ne nomment jamais Nathanaël dans l'énumération des apôtres; saint Jean, de son côté, ne nomme jamais Barthélemi. Les trois premiers évangélistes associent Barthélemi à Philippe lorsqu'ils groupent les apôtres deux par deux, suivant l'institution du sauveur; et nous voyons dans saint Jean Nathanaël s'unir à Philippe, qui paraît avoir été son ami. Enfin Barthélemi, comme Barjonas ou Barjésus, n'est qu'un surnom, qui veut dire fils de Talmaï ou de Ptolémée. Il est donc à peu près hors de doute que Nathanaël et Barthélemi sont un seul et même apôtre. D'après la tradition, cet apôtre aurait prêché l'évangile aux Indes; puis il serait retourné dans les contrées occidentales et septentrionales de l'Asie, où il aurait travaillé quelque temps avec Philippe. Il serait mort en Arménie, à Albanople, du supplice de la croix, en recommandant aux païens, jusqu'à son dernier soupir, l'évangile qu'il leur avait prêché.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces détails,

la scène qui nous est racontée par saint Jean nous en dit assez pour nous intéresser profondément à Nathanaël. Le tableau qui nous le dépeint n'a qu'un trait; mais ce trait suffit pour nous donner l'idée d'un des caractères les plus intéressants, les plus touchants, les plus admirables qui aient jamais paru sur la terre. Il partageait d'abord les préjugés de sa nation contre l'origine obscure du Messie : mais au premier signe que Jésus donne de sa mission divine, tous ses préjugés tombent d'eux-mêmes, et son cœur droit et sincère, avide de trouver la vérité, s'ouvre tout entier à l'influence de l'évangile.

« Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » répond-il d'abord à Philippe qui lui annonçait le Messie. C'était là un proverbe en usage parmi les Juifs, et qui exprimait leur mépris général pour les habitants de cette bourgade [1]. Cette exclamation de

[1] Le terme de Nazarien était considéré comme une injure; et c'est dans cette circonstance qu'il faut chercher l'explication d'un passage de saint Matthieu, qu'on a souvent mal compris : « Joseph prit le petit enfant et sa mère et s'en vint au pays d'Israël, et habita dans la ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : il sera appelé Nazarien. » On chercherait vainement dans l'ancien-testament une prophétie exprimée en ces termes; mais ce qu'on y trouve, ce que les prophètes annoncent plus d'une fois, c'est que Jésus devait être le méprisé et le rejeté des hommes; et un des modes d'accomplissement de cette prophétie se trouve dans cette circonstance, que Jésus est sorti de la bourgade méprisée de Nazareth.

Nathanaël, qu'il oppose comme une objection sans réplique au témoignage que Philippe rendait à Jésus-Christ, nous prouve que les hommes les plus droits peuvent être sujets à d'injustes préjugés; mais la suite nous prouve aussi que les préjugés tombent toujours tôt ou tard devant la droiture de cœur.

La manière dont Philippe combat ceux de Nathanaël est digne de nous servir d'exemple. Il ne perd pas son temps à raisonner pour lui prouver qu'il est dans l'erreur; il se contente d'en appeler à sa propre expérience et de lui dire : viens et vois. Telle est, en effet, la meilleure manière de combattre d'injustes préventions; et cette méthode réussira toujours lorsqu'on a affaire, comme Philippe, à des esprits droits et à des cœurs sincères. Nathanaël ne se refuse pas à l'expérience que son ami lui propose; il s'empresse d'aller voir par lui-même ce que pouvait être ce Jésus qu'on lui annonçait comme le Messie, animé qu'il est d'un seul désir, celui de trouver la vérité.

Sa droiture obtint bientôt sa récompense. Jésus, en le voyant venir, lui rendit ce précieux témoignage, qui renfermait déjà pour Nathanaël une preuve de sa divinité : « voici un véritable Israélite, en qui il n'y a point de fraude. » Ce jugement du sauveur n'était pas fondé sur une connaissance du caractère de Nathanaël qu'il eût préalablement acquise par la voie de l'expérience : car le verset suivant nous apprend qu'il n'avait pas connu jusqu'alors celui dont il par-

lait; mais Jésus parle d'après l'infaillible connaissance qu'il avait de cette âme ouverte aux yeux de sa toute-science divine; il parle comme celui qui « n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme; car il connaissait par lui-même ce qui est dans l'homme. »

La réponse de Nathanaël confirme d'une manière admirable la justesse du jugement que le sauveur avait porté sur lui. « D'où me connais-tu ? » s'écrie-t-il avec surprise. Quelle touchante candeur dans cette exclamation qui lui échappe comme malgré lui! Evidemment il reconnaît implicitement que Jésus a deviné juste en le déclarant un Israélite sans fraude, et il est confondu d'admiration qu'un homme qui ne l'avait jamais connu ait pu lire ainsi au fond de son cœur. Heureux celui à qui Jésus peut rendre un tel témoignage, et qui peut y répondre d'une telle manière! Heureux qui à ce regard de Jésus, plongeant au fond des consciences, peut montrer un cœur non pas assurément sans péché, mais sans fraude, sans détour, sans aucune ombre d'arrière-pensée!

Jésus va achever de se manifester à Nathanaël comme celui qui connaît toutes choses : « avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu quand tu étais sous le figuier. » Ce trait nous révèle un touchant épisode de la vie intime de Nathanaël. Un jour, assis à l'ombre d'un de ces figuiers qui abondent sous le climat heureux de la

Palestine, il avait ouvert à Dieu toute son âme, il avait épanché devant lui ses vœux secrets et ardents touchant le sauveur qu'attendait Israël; il avait renoncé sincèrement à lui-même, à sa volonté propre, à sa propre sagesse, à sa propre justice pour se donner à Dieu tout entier; il lui avait dit dans le secret de son cœur : « Mon Dieu! ta volonté sera la mienne; montre-moi le chemin où tu m'appelles, et j'y marcherai; fais-moi connaître le Messie que ta parole nous annonce, et je le suivrai jusqu'à la mort! » C'était là une de ces scènes qui passent inaperçues pour le monde et que les hommes ne jugent pas dignes de leur attention, mais qui fixent les regards de Jésus, et que les anges inscrivent dans leurs annales éternelles. C'est cet entretien mystérieux d'une âme fidèle avec son Dieu que Jésus lui rappelle d'un seul mot; ce mot devait suffire pour révéler à Nathanaël le sauveur tout entier, et pour le faire tomber à ses pieds transporté d'amour, de foi et d'adoration. Aussi s'écrie-t-il, dépouillant à l'instant même toutes ses préventions judaïques, et reconnaissant en Jésus de Nazareth celui qu'avaient annoncé les prophètes : « maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël! [1] » Il est plus facile d'imaginer que de

[1] Ces paroles sont une allusion à ces déclarations prophétiques du psaume second : « Et moi, j'ai sacré mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je vous réciterai quel a été ce sacre; l'Eternel m'a dit : tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui! »

décrire les sentiments qui durent se presser dans le cœur du pieux Israélite lorsqu'il reconnut tout-à-coup, dans cet obscur Nazarien qui naguère était l'objet de son dédain, son maître et son roi, le fils du Dieu vivant, le messie promis et attendu pendant tant d'années.

Jésus répondit et lui dit : « parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras bien de plus grandes choses que ceci. » Telle est la récompense de la foi ; elle s'accroît continuellement, en voyant se révéler à elle des objets toujours plus grands, toujours plus admirables, des preuves chaque jour plus évidentes de la réalité de ses espérances. « A celui qui a il sera donné, et il aura encore davantage, » dit le Seigneur. A celui qui fait un usage fidèle des moyens de grâce qu'il a reçus, ces moyens de grâce se multiplieront et s'agrandiront indéfiniment entre ses mains. Cette promesse devait s'accomplir pour Nathanaël ; et après avoir cru sur une simple parole de la toute-science du sauveur, il allait voir se déployer à ses yeux des miracles bien autrement éclatants de sa puissance et de son amour. « En vérité, en vérité, » ajoute Jésus, « désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme. » Ces paroles, qui renferment une allusion évidente à l'échelle mystérieuse de Jacob, ne se rapportent pas seulement à quelques apparitions d'anges, dont deux seulement

nous sont rapportées dans l'évangile, et qui encore eurent lieu dans la solitude du sauveur, l'une après la tentation du désert, l'autre dans l'agonie de Gethsémané; mais il faut surtout voir sous ces expressions figurées la communion rétablie entre Dieu et l'homme, entre la terre et le monde invisible. Le fils de l'homme est ici considéré comme le type et le chef de l'humanité régénérée par l'évangile. Avant la venue de Jésus-Christ le ciel était comme fermé, et le grand ennemi des hommes exerçait violemment son empire sur la terre; mais par Christ le ciel a été rouvert, les chrétiens le contemplent et y aspirent, ils entendent Dieu leur parler comme un père à ses enfants, et les saints anges montent et descendent comme « des esprits administrateurs, envoyés en faveur de ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut. »

Mes bien-aimés frères, en prenant pour sujet de nos réflexions ce trait de la vie de Nathanaël, j'ai surtout voulu, vous le comprenez, faire à chacun de nous l'application de son histoire, et vous signaler l'importance du caractère que Jésus assigne à ce nouveau disciple : « un véritable Israélite, chez qui il n'y a point de fraude. » Cette absence complète de toute fraude, de toute arrière-pensée, cette âme candide, ce cœur sincère, cet esprit droit, cet œil simple, qui cherche purement la vérité, la vérité toute

seule, la vérité tout entière, décidé d'avance, quoi qu'il en coûte, à l'embrasser avec toutes ses conséquences dès qu'elle lui apparaîtra, telle est la disposition fondamentale que Dieu exige de nous pour entrer dans le royaume des cieux. Il ne nous demande pas de lui apporter des cœurs sans péché, ni des cœurs déjà croyants, ni même des cœurs déjà repentants par eux-mêmes : à ce compte il n'est pas un seul homme qui pût prétendre au salut; mais il nous demande de lui apporter des cœurs sans fraude, et le salut est à ce prix : rien de plus, mais rien de moins. Sans cette disposition fondamentale, nous ne pouvons pas faire un seul pas en avant dans le chemin du royaume des cieux ; et si vous y regardez de près, vous reconnaîtrez que toutes nos misères, toutes nos chutes, toutes nos langueurs spirituelles, tous les défauts de notre vie chrétienne, en un mot, proviennent uniquement du défaut de cette sincérité parfaite qui caractérisait Nathanaël. Depuis la première étincelle de foi jusqu'au dernier couronnement de la sanctification, tout dans la vie chrétienne est le produit combiné, d'un côté de la grâce toute-puissante de Dieu, de l'autre d'un cœur sans fraude chez l'homme.

Vous vous plaignez peut-être de n'avoir point la foi. Vous la voudriez, dites-vous, vous l'estimez à un haut prix, vous portez envie à ceux qui la possèdent; mais vous ne pouvez pas la produire vous-mêmes, elle est l'œuvre de la grâce de Dieu ; et en attendant

que cette grâce agisse sur votre cœur, vous végétez tristement dans l'incrédulité. Mais prenez garde : la grâce de Dieu n'agira pas sur vous malgré vous ni sans vous; elle ne vous rendra pas fidèle par une influence irrésistible et magique; elle ne fera rien en vous sans que votre volonté ait accepté et secondé son œuvre. Cela est vrai non-seulement des progrès dans la sainteté, mais aussi de la foi, même des premières lueurs de la foi. Nous touchons ici à ce mystère insondable de l'alliance entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme, entre la grâce et la liberté : mystère insondable, ai-je dit, mais incontestable, et auquel l'expérience de chaque homme, non moins que la parole de Dieu, rend un éclatant témoignage. La grâce de Dieu ne vient pas saisir l'homme comme un être inerte ou privé de liberté morale; elle n'agit pas sur lui d'une manière passive et forcée, comme la puissance divine agit sur le développement des plantes ou sur l'instinct des animaux; elle prend l'homme comme un être déchu sans doute, mais pourtant doué d'une volonté libre; un être chez lequel il reste encore, au milieu de sa déchéance, certaines aspirations vers un relèvement, au milieu de ses ruines morales certaines pierres d'attente d'un nouvel édifice, certains éléments de régénération au moyen desquels il peut, non pas se convertir lui-même, mais du moins accepter volontairement, saisir la grâce qui lui est offerte, comme il peut aussi la repousser. Il serait en

contradiction avec les lois du monde moral, lois que Dieu lui-même a établies, et qu'il lui est par conséquent impossible de violer sans se renier lui-même, il serait, dis-je, contraire au caractère même de Dieu qu'il forçât en rien notre liberté, fût-ce dans l'intérêt de notre salut; et je crois pouvoir affirmer qu'il est impossible à Dieu lui-même, impossible d'une impossibilité morale, de convertir une âme malgré elle, je dis plus, de la convertir sans qu'elle concoure volontairement et activement à l'œuvre de sa conversion. Il y a dans l'âme humaine, à une profondeur qui échappe à nos faibles conceptions, il y a un point mystérieux où s'unissent, dans une harmonie divine, ces deux éléments que notre raison ne sait pas concilier, l'élément humain et l'élément divin, la nature et la grâce; c'est là, dans ces profondeurs de l'âme, que la grâce saisit la nature pour la régénérer, et que la conversion s'opère. Et telle est la correspondance intime et mystérieuse qui existe entre ces deux éléments de la vie chrétienne, que de même qu'il n'est pas possible à Dieu de donner la foi au cœur qui la repousse, il ne lui est pas possible non plus de ne la point donner au cœur qui la cherche. Si donc vous n'avez pas la foi, soyez-en sûr, c'est votre faute : c'est qu'au fond vous ne désirez pas l'avoir. Vous prétendez peut-être la désirer, vous croyez peut-être la désirer, vous séduisant vous-mêmes comme il arrive si facilement et si souvent : mais au

fond vous ne la désirez pas sérieusement, au fond vous préférez secrètement l'incrédulité, parce que vous redoutez les conséquences de la foi; vous ne cherchez pas la foi avec un cœur sans fraude, avec un cœur de Nathanaël; vous n'en faites pas comme lui la grande affaire de votre vie, vous ne saisissez pas comme lui tous les moyens de vous éclairer que Dieu a placés sur votre chemin, vous n'ouvrez pas comme lui les plus secrets replis de votre cœur à l'action de la lumière divine : si vous le faisiez, vous verriez bientôt, comme Nathanaël, tomber tous les préjugés, toutes les objections, toutes les difficultés qui s'opposent encore dans votre esprit à la naissance et au développement de la foi. Du moment que vous la chercherez sincèrement, sérieusement, complètement, sans arrière-pensée, décidé d'avance à subir dans toute leur étendue toutes les conséquences de la foi, de ce moment-là vous commencerez à la posséder; vous verrez, comme Nathanaël, une lumière émanée du ciel dissiper l'obscurité qui vous enveloppait, et comme lui vous tomberez aux pieds de Jésus en lui disant : Maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël!

Vous vous plaignez de ne pas voir vos prières exaucées. Vous vous mettez à genoux devant Dieu, vous lui demandez telle ou telle grâce que vous savez être conforme à sa volonté, et vous n'obtenez pas

ce que vous avez demandé. Ici encore il faut vous renvoyer à Nathanaël. Ce défaut de succès de vos prières, n'en doutez pas, provient uniquement de ce que vous ne les faites pas avec un cœur sans fraude, avec un cœur tout plein de son objet, qui sait bien ce qu'il veut et qui le veut complètement. Vous priez pour demander telle ou telle grâce, mais au fond de votre cœur il y a un désir secret qui repousse cette grâce. Vous priez de la bouche, ou de l'intelligence, dans le sens de la volonté divine; mais au même instant votre cœur fait tout bas une autre prière, qui donne un démenti à celle de vos lèvres. Tandis que votre bouche dit : « Seigneur! délivre-moi de cette affection coupable, » votre cœur prie ainsi tout bas : « Seigneur! je tiens à cette affection ; laisse-moi lui conserver une petite place ; car je souffrirai tout plutôt que d'y renoncer. » Votre bouche dit : « Seigneur! délivre-moi de l'amour de l'argent, rends-moi content de la position bornée que tu m'as faite; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! j'aime les biens de ce monde, je n'en aurai jamais trop, et je ferai tout pour les augmenter entre mes mains. » Votre bouche dit : « Seigneur! humilie-moi, augmente en moi le sentiment de mon indignité, apprends-moi à me mettre à la dernière place ; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! je ne puis pas souffrir de voir les autres au-dessus de moi : j'aime la gloire de ce monde, et je ferai tout pour l'acquérir. » Votre bouche

dit : « Seigneur! délivre-moi de tout sentiment contraire à la charité, donne-moi de pardonner à mon ennemi et de rendre le bien pour le mal ; » et votre cœur dit tout bas : « Seigneur! l'offense qu'on m'a faite est trop grave, elle m'affecte trop sensiblement, je ne puis me résoudre à la pardonner, ou du moins je ne parviendrai jamais à l'oublier au point de rendre le bien pour le mal. »

C'est ainsi qu'il y a chez vous constamment deux prières qui se croisent et se combattent devant le trône de Dieu : celle de la bouche, et celle du cœur. De ces deux prières, quelle est la plus sérieuse, la plus vraie, celle qui mérite le mieux d'être exaucée? La prière de la bouche est la prière de l'intelligence, de la raison ; vous reconnaissez bien qu'il serait désirable pour vous de renoncer à cette affection coupable, à cet amour de l'argent, à cet orgueil, à ces sentiments d'irritation ; mais vous le reconnaissez seulement par une opération de votre esprit, et cette prière-là est froide comme une théorie. Tandis que la prière du cœur est la prière du sentiment, de l'amour, de la volonté intime; vous aimez en réalité toutes ces choses que la réflexion vous démontre être mauvaises; et cette prière-là est ardente comme une passion. Entre la théorie et la passion la victoire ne saurait être douteuse; c'est la passion qui doit l'emporter, c'est la prière du cœur qui doit être exaucée; et Dieu vous traite selon vos vrais désirs en ne vous

accordant pas ce que votre bouche lui a demandé. Il n'est qu'un seul moyen d'être exaucé, c'est de prier avec un cœur sans fraude, avec un cœur de Nathanaël; c'est de vouloir sincèrement et complètement ce que vous demandez à Dieu; c'est que tout le désir de votre âme, c'est que votre être tout entier vous porte vers l'objet de votre demande, comme l'âme tout entière de Nathanaël tendait vers le Messie. Quand vous prierez de cette manière-là, mes frères, alors, soyez-en sûrs, vous ne vous plaindrez plus que vos prières restent sans réponse. Que si vous ne pouvez pas encore demander à Dieu, dans la sincérité de votre cœur, ses grâces les plus excellentes; si vous êtes pour cela trop peu avancés dans la vie chrétienne, n'hésitez pas à retrancher de vos prières toute la partie qui n'est pas conforme à la vérité; placez-vous devant Dieu au point précis où vous en êtes réellement, bornez-vous à lui demander uniquement ce que vous pouvez demander avec sincérité, et faites ainsi une prière moins étendue, moins avancée, mais une prière sérieuse et que Dieu exaucera; cette première grâce obtenue vous permettra de prier sincèrement pour demander une grâce plus élevée; et ainsi de prière en grâce et de grâce en prière, vous franchirez peu à peu, à l'aide d'un cœur sans fraude, tous les degrés de la vie chrétienne.

Vous vous plaignez de ne pas faire de progrès dans

la sanctification. Vous sentez, comme saint Paul, la lutte des deux hommes au-dedans de vous; mais cette lutte ne se termine pas, comme pour l'apôtre, par la victoire du nouvel homme. C'est la chair qui a le dessus sur l'esprit; vous gémissez de vous trouver toujours au même degré de la vie spirituelle, peut-être même de reculer et de faire des chutes. Vous voudriez, dites-vous, triompher de la tentation, et c'est la tentation qui est plus forte que vous. Il semble que les promesses du Seigneur ne s'accomplissent pas à votre égard, et qu'il ne perfectionne pas de jour en jour l'œuvre sainte que sa grâce a commencée dans votre cœur.

Ici encore, mes chers frères, ce qui vous manque, c'est toujours un cœur sans fraude, un cœur de Nathanaël; c'est là uniquement qu'il faut chercher la cause de votre défaut de progrès dans la sanctification. Si vous n'avancez pas dans la sainteté, c'est qu'au fond du cœur vous ne désirez pas vous sanctifier; c'est que vous ne travaillez pas sans réserve et sans relâche, avec un cœur droit et simple, à cette œuvre divine; c'est que vous ne faites pas un usage fidèle de tous les moyens de sanctification que Dieu met à votre portée, et sans l'emploi desquels il ne veut pas, je dis plus, il ne peut pas vous sanctifier. Ce n'est pas tout de dire à Dieu : « Seigneur! ne m'amène point en tentation; » il faut fuir vous-mêmes la tentation, il faut « vous abstenir de tout ce qui a

quelque apparence de mal. » Ce n'est pas tout de lui dire : « Seigneur! produis en moi la volonté et l'exécution selon ton bon plaisir ; » il faut vous-mêmes « travailler à votre salut avec crainte et tremblement. »

Vous demandez à Dieu de vous garder de la tentation, et vos actes donnent un démenti continuel à cette prière. Vous savez par expérience que certaines lectures sont pour vous une occasion de péché, qu'elles font naître dans votre cœur des pensées mauvaises qui vous éloignent de Dieu ; et vous allez volontairement consacrer vos loisirs à lire ce livre frivole, immoral peut-être, qui ne peut que faire du mal à votre âme. Vous savez par expérience que les plaisirs du monde sont un écueil pour votre vie spirituelle, qu'ils vous ôtent le goût de la prière, qu'ils arrêtent votre zèle pour le service de Dieu ; et vous allez volontairement passer vos soirées dans ces dissipations qui vous font du mal. Vous savez par expérience que votre esprit est enclin à la médisance ; et vous fréquentez volontairement des sociétés où la médisance est encouragée, vous prenez volontairement part à des conversations qui vous conduiront inévitablement à la médisance. Vous savez par expérience , femmes et jeunes filles qui m'écoutez, que la recherche dans vos vêtements est pour vous et pour les autres une occasion de vanité et de péché ; et vous ne retranchez rien au luxe de vos

vêtements, vous ne cherchez pas avant tout, comme l'apôtre vous y exhorte, cette parure de l'humilité et des bonnes œuvres, seul luxe convenable aux personnes qui font profession de servir Dieu. Ne vous étonnez pas si la tentation triomphe de vous, quand vous-mêmes lui fournissez des armes, quand vous vous rendez vous-mêmes complices de la tentation!

Mais ce n'est pas tout; et il y a autre chose encore à faire pour vous sanctifier. Fuir la tentation, ce n'est que le côté négatif de cette œuvre sainte; il faut de plus y travailler d'une manière active, par de continuels et énergiques efforts. « Le royaume des cieux se prend de force, et ce sont les violents qui le ravissent. » Il y a une lutte à soutenir contre le péché; il y a un vieil homme à crucifier; il y a une chair qu'il faut dompter; il y a un bras droit qu'il faut couper, un œil droit qu'il faut arracher; il y a des ennemis spirituels qu'il faut combattre et vaincre; il y a un Satan qui « tourne autour de vous comme un lion rugissant, » qu'il faut terrasser et écraser sous vos pieds; il y a, en un mot, des efforts continuels qu'il faut faire sur vous-mêmes, une vigilance infatigable qu'il faut exercer sur votre cœur. A ce prix seulement vous pouvez vous sanctifier. Eh bien! que faites-vous à cet égard? où sont vos efforts? où est votre vigilance? montrez-nous le combat spirituel que vous soutenez, dites-nous quels sont les sacrifices que vous vous imposez, les privations aux-

quelles vous vous condamnez pour vaincre le péché qui est en vous. Ah! si Paul le grand apôtre, le chrétien fidèle entre les fidèles, « traitait durement son corps et le tenait assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne fût lui-même rejeté; » si Jésus lui-même, le saint et le juste, n'affronta les assauts du tentateur qu'après s'y être préparé par quarante jours de solitude, de jeûne et de prière, comment voulez-vous triompher de vos ennemis spirituels, vous qui n'avez rien à refuser aux désirs de votre cœur; vous qui ne savez pas même ce que c'est que la guerre contre le péché, et dont la prière molle et languissante n'a jamais été une lutte sérieuse contre ce lion rugissant qui cherche à vous dévorer; vous qui, au lieu d'ôter soigneusement de votre cœur les premiers germes du péché dès qu'ils commencent à paraître, les laissez complaisamment grandir jusqu'à ce qu'ils soient devenus un arbre vigoureux, plongeant dans tout votre être par des racines si profondes et si nombreuses que vous ne pouvez plus l'en arracher? Ce n'est pas ainsi qu'il faut vous y prendre, et ce n'est pas ainsi que vous feriez, mes frères, si vous aviez, comme Nathanaël, un cœur sans fraude, un cœur animé d'un désir sincère et profond de vous sanctifier. Sans doute vous ne pouvez rien sans la grâce de Dieu; mais cette grâce ne fera rien pour vous aussi longtemps que vous ne travaillerez pas vous-mêmes avec un cœur sans fraude. Dès le moment qu'il y aura

impossible que dans un tel état d'âme vous goûtiez la joie du Seigneur; impossible que vous trouviez ni consolation dans vos épreuves, ni douceur même dans les jouissances de la vie. Il n'est qu'un seul moyen d'arriver à posséder la joie, c'est de mettre un terme à cette funeste dualité; c'est que votre désir intime vienne à se confondre avec votre conscience; c'est qu'il n'y ait plus en vous qu'une seule volonté, une seule vie, un seul cœur, un cœur sans fraude; c'est que vous ne vouliez plus, dans les plus secrètes profondeurs de votre âme, qu'une seule chose, servir le Seigneur, accomplir sa volonté, lui être fidèle jusqu'au bout, dans toutes les circonstances, dans les petites choses comme dans les grandes, et quoi qu'il vous en puisse coûter. Dès le moment que vous serez entré franchement dans cette voie-là vous trouverez la joie, une joie profonde, immense, que rien au monde ne pourra vous arracher. Si les objets terrestres eux-mêmes peuvent procurer la joie lorsqu'on leur donne son cœur tout entier, que sera-ce lorsqu'on se donne tout entier à Dieu lui-même, à l'être infini, parfait, souverainement heureux et souverainement aimable, à celui qui est la source éternelle et intarissable de toute joie! Faites-en l'expérience, mes frères : donnez au Seigneur votre cœur tout entier, et vous posséderez une joie devant laquelle pâliront et s'évanouiront tous les soucis, tous les sacrifices, toutes les souffrances, toutes les tristesses, toutes les amertumes de cette

vie, comme l'éclat du soleil chasse les ombres de la nuit!

C'est ainsi que tout le secret de la vie chrétienne est dans un cœur sans fraude. Ce premier pas dans le chemin du royaume des cieux entraîne inévitablement tous les autres; et ce premier pas, remarquez-le bien, dépend uniquement de vous-mêmes. Vous dites qu'il ne dépend pas de vous de vous donner la repentance, la foi, la sainteté; c'est l'œuvre de la grâce de Dieu : soit, je vous l'accorde; mais ce qui dépend de vous, c'est de chercher cette grâce avec un cœur sans fraude; c'est d'être entièrement sincères avec Dieu et avec vous-mêmes au point où vous êtes placés, quel qu'il soit; c'est d'aspirer à la vérité simplement, droitement, sérieusement, l'acceptant d'avance tout entière avec toutes ses conséquences. Or, du moment que vous remplirez cette seule condition, vous aurez mis le pied dans ce chemin étroit qui, à travers la repentance, la foi, la prière, le renoncement, l'humilité, la charité, la sainteté, la joie, conduit au royaume des cieux et à la vie éternelle. Il est donc vrai que votre salut est entre vos mains, qu'il dépend de vous et de vous seuls; puisqu'il dépend de vous de remplir la seule condition que Dieu ait mise à sa grâce, qui est un cœur sans fraude. Il ne s'est jamais vu, il ne se verra jamais, il ne peut pas être qu'un homme cherche Dieu avec ce cœur sincère que Nathanaël apportait au Messie, et qu'il ne le trouve

point; il ne peut pas être qu'un cœur sans fraude n'arrive pas à posséder la foi, et avec la foi toutes les grâces divines qui marchent à sa suite. La vie chrétienne est une chaîne d'or dont le premier anneau tient à un cœur sans fraude, et dont le dernier se rattache au ciel.

Mes bien-aimés frères, si, comme nous aimons à le croire, vous prenez au sérieux l'affaire de votre salut, entrez donc sans arrière-pensée dans cette disposition fondamentale, qui est la condition unique mais indispensable du salut. Comme Nathanaël sous son figuier, allez vous réfugier dans la solitude de votre cabinet, et là ouvrez devant Dieu toute votre âme, découvrez-lui vos plus secrètes pensées, montrez-vous à lui tels que vous êtes; et quel que soit le degré de vie chrétienne où vous soyez parvenus, n'y eût-il même encore chez vous aucun commencement de vie chrétienne, placez-vous à ce degré-là pour aspirer plus haut. Vous n'avez pas encore la foi : présentez à Dieu votre incrédulité même, mais en désirant sincèrement la foi. Vous ne sentez pas encore vos péchés : présentez-lui votre insensibilité même, mais en désirant sincèrement la repentance. Vous manquez d'humilité, de renoncement, de pureté, de charité : présentez-lui toutes ces misères elles-mêmes, mais en désirant sincèrement d'en être délivrés, et d'acquérir ces saintes dispositions dont votre conscience vous dit assez l'excellence et la nécessité.

Mais je ne voudrais pas même que vous attendissiez d'être sortis de ce temple et rentrés dans vos maisons pour faire ce travail, si toutefois l'on peut appeler travail ce qui n'est que le dépouillement de tout artifice, l'abandon complet de vous-mêmes à la vérité des choses. Pourquoi renvoyer, même d'une heure, de vous mettre en règle avec la vérité? défions-nous de ce qui est renvoyé. Plus tard, dans une heure déjà, votre impression actuelle sera affaiblie, d'autres préoccupations surviendront, vous renverrez encore pour attendre un moment plus favorable, et de renvoi en renvoi vous ne le ferez jamais ce premier pas, qui doit vous engager irrévocablement dans le chemin du royaume des cieux. Non, non, ne renvoyons pas. C'est à présent même, c'est ici, dans la maison du Seigneur, sous son regard, en présence des anges qui vous contemplent, qu'il faut ouvrir tout votre cœur dans le pur amour de la vérité. A présent même soyez chacun de vous un Nathanaël, cherchez Dieu même avec vos misères, comme Nathanaël chercha le Messie avec ses préjugés; mais faites-le comme lui avec ce cœur sans fraude qu'il dépend de vous seuls de vous donner, et qui est la seule chose peut-être que la grâce de Dieu ne donne pas, parce que là est précisément ce point mystérieux dont nous parlions, par où la grâce saisit la nature.

Faites cela, mes frères, et sans sortir de ce temple, aussi vrai que le soleil nous éclaire dans ce mo-

ment, vous aurez la vie éternelle. Faites cela, et vous trouverez la foi; faites cela, et vous aimerez le Seigneur; faites cela, et vous deviendrez saints; faites cela, et vous serez sauvés! Amen.

Mai 1854.

UN PSAUME ÉVANGÉLIQUE.

(COMMUNION.)

O Eternel! je t'invoque du fond d'un abime! Seigneur! écoute ma voix; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications!

O Eternel! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera!

Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint.

J'attends l'Eternel; mon âme l'attend, et j'ai mon attente en sa parole. Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin!

Israël! attends-toi à l'Eternel : car l'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance auprès de lui, et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.

(PSAUME CXXX).[1]

(1) Nous publions ce discours et le suivant comme ils ont été composés, c'est-à-dire en les rattachant l'un à l'autre par des considérations générales. Mais rien n'empêche, si on le préfère, de les lire comme des discours isolés et indépendants; il suffit pour cela de laisser de côté, dans le premier, d'abord le texte du psaume LXIII, puis les trois premiers alinéas, et de commencer

O Dieu! tu es mon Dieu fort; je te cherche au point du jour! Mon âme a soif de toi; ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire!

Car ta gratuité est meilleure que la vie; mes lèvres te loueront; et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en invoquant ton nom!

Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance, quand je me souviens de toi dans mon lit, et que je médite de toi durant les veilles de la nuit!

Parce que tu m'as été en secours, à cause de cela je me réjouirai à l'ombre de tes ailes; mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, et ta droite me soutient!

Mais ceux-ci qui demandent que mon âme tombe en ruine, entreront au plus bas de la terre; on les détruira à coups d'épée, ils seront la portion des renards.

Mais le roi se réjouira en Dieu; et quiconque jure par lui s'en glorifiera; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée.

(Psaume LXIII.)

Les deux psaumes qu'on vient de lire offrent entre eux un contraste frappant. Le premier exprime la détresse et l'anxiété la plus poignante; c'est un cri d'angoisse jeté vers le Seigneur du fond d'un abîme : nous verrons plus tard quel est cet abîme.

à ces paroles : *Il serait impossible d'imaginer*, etc. Pour le discours suivant, on supprimera le premier alinéa, et l'on commencera la lecture à ces paroles : *Quelques interprètes placent*, etc.

Nous avons pensé que ces indications ne seraient peut-être pas inutiles, dans le cas où ces sermons seraient employés pour une lecture publique.

Le second au contraire est un chant d'actions de grâces; on y sent un cœur qui possède l'objet de ses désirs, et qui a besoin d'épancher au-dehors la joie dont il est plein.

Ce qui rend surtout digne d'attention le contraste que je viens de signaler, ce qui donne à ce contraste un caractère véritablement merveilleux, ce sont les circonstances au milieu desquelles furent composés les deux cantiques dont il s'agit. En effet, rien dans le psaume cent trentième n'annonce que David se trouvât dans des circonstances matériellement difficiles ou douloureuses lorsqu'il l'écrivit; et si, comme l'ont pensé plusieurs interprètes, la composition de ce psaume doit être placée peu après le meurtre d'Urie, il aurait été écrit à l'époque de la prospérité et de la splendeur du règne de David. Quant au psaume soixante-troisième, nous ne sommes point dans le doute à l'égard des circonstances qui l'ont inspiré; le titre même de ce cantique d'actions de grâces nous apprend qu'il a été composé par David lorsqu'il était dans le désert de Juda, privé de toutes les nécessités de la vie, réduit à fuir avec un petit nombre de partisans devant les persécutions implacables de Saül. Ainsi le psaume qui exprime la détresse se rattache à une époque de prospérité, et le psaume qui exprime la joie se rattache à un temps d'épreuve. Il y a donc pour l'enfant de Dieu des souffrances indépendantes des circonstances extérieures, et il y a aussi pour lui

des joies indépendantes de ces circonstances. Ce sont ces douleurs et ces joies de l'enfant de Dieu, dont la nature est toute morale, dont la source est toute au-dedans de lui, et sur lesquelles les évènements de la vie n'ont aucune prise, que je voudrais considérer avec vous, mes chers frères, en consacrant deux exercices à cette méditation. Aujourd'hui, guidés par le psaume cent trentième, nous recherchérons l'origine et le caractère des souffrances spirituelles des enfants de Dieu. Et dans un autre exercice, si le Seigneur le permet, nous demanderons au psaume soixante-troisième ce que sont les joies spirituelles des enfants de Dieu.

Il serait impossible d'imaginer une angoisse plus profonde et plus amère que celle qui s'épanche dans les paroles que nous sommes appelés à méditer aujourd'hui. Le poète sacré y crie au Seigneur comme un homme plongé au fond d'un abîme sans issue, d'où la puissance divine peut seule le délivrer, et qui attend avec une anxiété infinie le moment de cette délivrance. « O Eternel! je t'invoque du fond d'un abîme! Seigneur! écoute ma voix; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin! »

Quel est donc cet abîme au fond duquel David était plongé alors? quelle est cette angoisse sous le poids de

laquelle il gémit si douloureusement, dont il désire si ardemment d'être délivré? La suite nous montre clairement qu'il s'agit d'une souffrance toute morale, et que la douleur qui arrachait à David ce cri de détresse n'est autre chose que le sentiment accablant de son péché. En effet on ne trouve dans ce psaume aucune allusion à des épreuves temporelles, ni à une délivrance temporelle : il n'y est parlé que de péché, de pardon et de rédemption. « O Eternel! si tu prends garde *aux iniquités*, Seigneur, qui est-ce qui subsistera! » Voilà donc ce qui affligeait David, ce qui le terrifiait, ce qui l'accablait d'un fardeau qu'il ne pouvait plus supporter : ses iniquités, la conviction et le sentiment de ses péchés. Il est possible, comme l'ont pensé quelques interprètes, que ce psaume ait été écrit alors que le sentiment du péché était ravivé chez David par cette chute si profonde qui commença par un regard de convoitise, continua par un adultère, et aboutit à un homicide : mais les expressions qu'il emploie sont générales, elles s'appliquent à tous les pécheurs de tous les temps ; elles s'appliquent, ou du moins elles devraient s'appliquer à chacun de nous sans exception, mes bien-aimés frères. Cette effusion d'un cœur repentant nous montre ce que doit être chez l'enfant de Dieu le sentiment du péché. Aucune douleur, aucune frayeur, aucune angoisse ne devrait égaler celle qui résulte du péché. Si nous savions voir le péché tel qu'il est et tel que le voyait David,

nous ne pourrions rien imaginer de plus effrayant ni de plus horrible. C'est assurément une position effrayante que celle d'un homme perdu au fond d'un abîme d'où nulle puissance humaine ne peut le tirer, où nul regard humain ne peut le voir, où nulle oreille humaine ne peut l'entendre, qui fait retentir en vain de ses cris d'angoisse les échos de sa prison, et qui n'a d'autre perspective devant lui que la mort lente et horrible de la faim : eh bien! ce n'est là qu'une faible et pâle image de la position du pécheur en présence de la justice de Dieu; ce n'est là qu'une pâle image de l'angoisse qui remplissait le cœur de David lorsqu'il écrivait ce psaume, de l'angoisse qui remplirait nos propres cœurs, mes frères, si nous sentions nos péchés comme nous devrions les sentir. Qui pourra jamais dire tout ce qu'il y a de redoutable et d'horrible dans le péché! le péché, qui est une rébellion audacieuse de la créature contre son créateur; le péché, qui renverse violemment l'ordre établi de Dieu dans l'univers; le péché, qui traîne après lui — triste cortége — la douleur, la maladie, la mort, les larmes et le deuil; le péché qui plonge les âmes dans l'abîme de la perdition éternelle! Et qui pourra jamais dire à quel point nous sommes pécheurs! nous qui sommes nés et qui avons grandi dans le péché; nous qui « buvons l'iniquité comme l'eau, » et dont les justices même sont « comme le linge le plus souillé, » pour parler avec l'Ecriture; nous qui avons

péché tous les jours de notre vie, et ne devrais-je pas ajouter toutes les heures de chaque jour! Pour essayer de vous faire une juste idée de vos péchés, réunissez par la pensée tous ceux que votre mémoire vous rappelle dans votre vie entière, et dites-vous bien que ceux-là même qui sont passés depuis de longues années, ceux dont l'impression s'est affaiblie dans votre conscience par l'effet du temps, que ceux-là même sont aussi présents devant Dieu que s'ils avaient été commis aujourd'hui; dites-vous bien qu'à côté de tous ces péchés si nombreux que votre mémoire vous retrace il en est d'autres, bien plus nombreux encore, que vous avez oubliés mais dont Dieu se souvient; rappelez-vous que ce ne sont pas seulement les actes coupables qui sont des péchés devant Dieu, mais aussi ces paroles mauvaises ou légères auxquelles on attache si peu d'importance dans le monde; rappelez-vous que, selon la parole de Dieu, « les médisants n'hériteront point le royaume des cieux; » que « la part des menteurs sera dans l'étang ardent de feu et de soufre; » que « Dieu ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain; » que « les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites; » en sorte que toutes les fois que vous avez menti, toutes les fois que vous avez médit, toutes les fois que vous avez prononcé une parole qui blessait la piété ou la pureté, vous avez commis un péché digne de la con-

damnation; rappelez-vous enfin que Dieu regarde au cœur : que du cœur sortent les actions coupables et les paroles mauvaises; que la seule intention du mal équivaut devant Dieu au mal accompli; que toutes les pensées contraires à la charité, à la piété, à l'humilité, à la pureté, sont devant Dieu des péchés et de grands péchés — rappelez-vous tout cela, rassemblez par l'imagination, si vous le pouvez, toute cette masse énorme de péchés présents ou passés, connus ou inconnus, d'actions, de paroles ou de pensées, fléchissez comme David sous ce fardeau terrible, et criez avec lui : « Mes iniquités m'ont atteint et je ne les ai pu voir, elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force m'a abandonné ! » Oh! si nous pouvions connaître et sentir véritablement nos péchés! Si nous pouvions, nous qui sommes si prompts à nous émouvoir dans les épreuves temporelles, nous qui sentons si vivement et la douleur physique et les souffrances du cœur, connaître enfin la souffrance de l'âme et l'angoisse du péché! Si nous pouvions dans un jour comme celui-ci, au moment de nous approcher de la table du Seigneur, laisser de côté toutes les autres préoccupations, oublier toutes les autres inquiétudes, toutes les autres souffrances, et ne gémir que de nos péchés, et crier avec David dans l'excès de notre angoisse *morale :* « O Eterternel! je t'invoque du fond d'un abîme! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsis-

tera! » Je le reconnais, ô mon Dieu! je n'ai rien mérité devant toi, sinon ta condamnation et ta colère; et si tu me traitais selon mes mérites je ne pourrais pas subsister un seul jour, pas un seul moment devant ta justice éternelle. J'ai péché depuis l'heure où j'ai su discerner le bien du mal; j'ai péché en actions, en paroles et en pensées; j'ai péché tous les jours de ma vie et contre tous tes commandements; mes péchés ont ouvert l'enfer sous mes pas, il n'y a en moi-même nulle puissance pour y échapper; et je le sens plus que jamais au moment d'approcher de la table sainte, je ne suis devant toi qu'un pécheur!

Cette conviction du péché et de la condamnation qu'il entraîne est le premier pas qui conduit au salut. Il faut connaître la perdition pour sentir le besoin de la délivrance; et plus le sentiment de la perdition aura été profond et amer, plus la délivrance aura de prix à nos yeux. Jamais nous n'apprécierons le salut ce qu'il vaut, jamais nous n'en comprendrons la douceur, l'excellence et la beauté, si nous n'avons pas commencé par descendre avec David au fond de l'abîme de nos péchés. Heureux qui peut sentir ses péchés comme David, et comme lui les pleurer!

Mais le prophète repentant ne s'en tient pas à ce sentiment amer du péché qui, s'il ne nous conduisait

pas plus loin, ne pourrait que nous livrer au désespoir. Après qu'il a contemplé ses iniquités, après qu'il s'est senti accablé et comme écrasé sous leur poids, quand il a reconnu qu'il est plongé dans un abîme d'où nulle puissance humaine ne pourrait le délivrer, il se tourne vers le Seigneur, il tend vers lui non-seulement ses mains suppliantes, mais son âme tout entière, il crie à lui pour obtenir cette délivrance dont il éprouve un si ardent besoin : « Seigneur! écoute ma voix : que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin! » Quelle admirable beauté n'y a-t-il pas dans cette image, et dans la répétition qui en double l'énergie! Imaginez, si vous le pouvez, des expressions plus vives, plus saisissantes, qui pénètrent davantage au fond de l'âme, pour peindre l'ardeur du désir et l'angoisse de l'attente! Ce qu'éprouve un homme condamné à une longue faction dans une nuit d'hiver, exposé durant de longues heures à la neige ou au vent glacé, en attendant le moment bienheureux où le premier rayon de l'aurore, signal de son remplacement, viendra le relever de sa fatigue et de sa souffrance : voilà ce qu'éprouvait David en attendant la délivrance de son âme; ou plutôt ce n'est là qu'une faible image de ce qu'éprouvait David : son désir, son attente, son anxiété l'emportaient sur celles de l'homme auquel il se compare, autant que

l'esprit l'emporte sur la matière, l'âme sur le corps, les choses éternelles sur celles qui passent. Quand on songe que ce désir si profond et si ardent avait pour objet un bien purement moral, une délivrance toute spirituelle, on reste confondu d'admiration devant un degré si avancé de spiritualité chez un tel homme et à une telle époque; chez ce roi guerrier sorti d'une nation éminemment grossière et charnelle, ce Juif qui vivait onze siècles avant la venue du sauveur. Qui d'entre nous ne se sent humilié en se comparant sous ce rapport à David? qui d'entre nous n'est obligé de reconnaître que cet homme dont les lumières étaient si inférieures aux nôtres, nous dépasse infiniment en spiritualité? que cet Israélite, qui vécut onze siècles avant la promulgation de l'évangile, avait plus que nous le sens des choses spirituelles, le sens évangélique, j'allais dire le sens chrétien? Mais aussi qui ne voudra, dans un jour comme celui-ci, marcher du moins de loin sur les traces de David! qui ne voudra éprouver à son tour quelque chose de cet ardent désir, de ce besoin immense qui le poussait vers le Seigneur! qui ne voudra s'approcher de la cène en soupirant comme David après la délivrance du péché, en ayant faim et soif de la présence et de la grâce de son Dieu; et qui ne lui dira du fond du cœur, au moment de recevoir le pain et le vin sacrés : « Comme le cerf altéré brame après des eaux courantes, ainsi mon âme soupire ardemment après

toi, ô Dieu! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin! » je le sens, ô mon Dieu! en m'approchant de la table sainte, « une seule chose est nécessaire; » c'est cette seule chose que je demande, c'est cette bonne part qu'avec Marie je veux choisir à toujours! je renonce à tout le reste, s'il le faut, pourvu que j'obtienne ta grâce; je consens à vivre pauvre, obscur, humilié, souffrant, pourvu que ta voix, ô père céleste! fasse entendre dans mon cœur à la table sainte ces douces paroles : « mon fils, ma fille, va en paix; tes péchés te sont pardonnés! »

Tes péchés te sont pardonnés! Telle est, mes frères, l'infaillible résultat de ce désir, de cette attente du Seigneur que David exprime d'une manière si vive et si saisissante. Le Seigneur ne manque jamais de se faire entendre au cœur qui l'appelle, et trouver au cœur qui le cherche. Son serviteur ne reste pas longtemps sous le poids de cette angoisse morale produite par le sentiment de son péché; bientôt il sent une paix divine se répandre dans son âme; après avoir passé de l'angoisse à la prière il passe de la prière à l'action de grâces, et il s'écrie : « Mais il y a pardon auprès de toi! Israël, attends-toi à l'Eternel; car l'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance auprès de lui! » Il y a pardon auprès de toi! Que de choses dans ces simples mots! quelle

profondeur de consolation et de paix pour l'âme angoissée sous le fardeau de ses péchés ! Il y a pardon auprès du Seigneur, pardon sans réserve, sans limite, sans condition, pardon pour tous les péchés et pour tous les pécheurs. Il y a pardon pour un David homicide et adultère; pardon pour une pauvre Madeleine méprisée même d'un monde pécheur à cause des désordres de sa vie; pardon pour un brigand sur la croix qui a vécu dans l'endurcissement et dans le crime jusqu'à ce moment suprême où il se tourne vers le Seigneur; il y aurait eu pardon pour un Judas lui-même s'il avait cherché, s'il n'avait pas rejeté volontairement le pardon. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais dans le monde un seul pécheur, si coupable soit-il, à qui le Seigneur ne puisse, à qui le Seigneur ne veuille pardonner. Courage donc, mes bien-aimés frères: quels que puissent être les péchés, secrets ou connus, que votre conscience vous reproche et sous le poids desquels vous gémissez tout bas, il y a pardon auprès du Seigneur, pardon pour vos propres péchés. Peut-être — et j'aime à le croire — y a-t-il dans cette assemblée quelques âmes humbles et craintives qui sentent réellement et profondément leurs péchés, qui les déplorent avec amertume, et qui à la pensée de leur indignité tremblent, hésitent, reculent au moment de s'approcher de la table du Seigneur — ah! s'il en est ainsi de vous, mon cher frère, ma chère sœur, prenez courage : c'est précisé-

ment parce que vous êtes pécheur que la table du Seigneur est faite pour vous; c'est vous-même, pécheur ou pécheresse digne de condamnation, que le sauveur appelle à son festin. Ce qu'elle proclame cette table du Seigneur, c'est que l'Eternel est miséricordieux; et qu'il y a pardon auprès de lui. Venez, levez-vous humble mais confiant comme l'enfant prodigue, allez vers votre père et dites-lui : mon père! j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton enfant! et vous verrez alors si ce père céleste ne vous accueille pas comme le père de la parabole accueillit l'enfant prodigue, s'il ne vous ouvre pas ses bras paternels, s'il ne vous revêt pas de la robe de noce, s'il ne vous reçoit pas à sa table et dans sa maison, heureux, dans son cœur de père, de vous pardonner et de vous bénir!

Mais nous n'avons pas achevé de signaler tous les traits évangéliques de cet admirable psaume; car on y retrouve sans peine l'un après l'autre tous les caractères essentiels du salut chrétien, tel que l'évangile devait l'annoncer et le développer onze siècles plus tard. Ce pardon que David proclame n'est pas un pardon pur et simple, un pardon qui ne coûte rien à celui qui l'accorde : c'est un rachat, une rédemption; et l'auteur de cette rédemption n'est autre que Dieu lui-même. Le prophète ne dit pas seulement : « l'Eternel est miséricordieux, » mais il ajoute, pour

montrer la nature et le caractère de cette miséricorde : « il y a rédemption en abondance auprès de lui ; et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités. » C'est bien là le pardon évangélique, le pardon que Jésus devait apporter au monde, le pardon du pécheur acheté par le châtiment du péché, le pardon duquel l'amour paie le prix à la justice, et ce prix quel est-il sinon le sang du fils de Dieu ? c'est *lui-même* qui rachète son peuple, c'est lui-même qui expie leurs péchés. « Vous êtes établis, » disait saint Paul aux pasteurs d'Ephèse, « pour paître l'église de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang. » Le voilà ce mystère de l'expiation, qui ne devait être pleinement révélé au monde que bien des siècles plus tard, le voilà déjà en germe et en prophétie dans ce cantique de David, qu'on pourrait appeler un résumé anticipé de l'évangile.

Cette rédemption, cette expiation que David nous prêche si longtemps d'avance, nous est prêchée aussi par la table sainte où nous sommes invités aujourd'hui. Otez de la cène l'expiation et la cène ne signifie plus rien, et la table de Christ n'est plus qu'une formalité puérile. Que signifie ce pain que nous rompons, sinon que le corps de Christ a été rompu sur la croix pour nos péchés? Que signifie ce vin que nous répandons dans la coupe, sinon que le sang de Christ a été répandu sur la croix pour nos péchés? En mangeant ce pain et en buvant ce vin que faisons-nous,

sinon de déclarer à la face de la terre et du ciel, et de sceller dans notre cœur par la foi, la bienheureuse assurance que nos péchés sont expiés à jamais par la mort de Jésus-Christ? Approchons-nous en effet dans de telles dispositions, mes bien-aimés frères, de la table du Seigneur; allons-y en ne voulant, comme saint Paul, « savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié, » puisque c'est la croix de Christ qui seule nous obtient le pardon de nos péchés et la vie éternelle. Et puissions-nous dans ce moment solennel et doux où nous porterons à nos lèvres le pain et le vin de la cène, puissions-nous contempler à ce moment même par la foi Christ mourant sur la croix pour nos péchés, et par sa mort nous réconciliant avec Dieu; tellement qu'il est aussi impossible de nous ravir désormais la faveur de Dieu, qu'il est impossible de faire que le sang de Christ n'ait pas coulé sur la croix!

Un dernier trait reste encore à signaler dans notre psaume; un trait qui était nécessaire pour que rien ne manquât à cette merveilleuse esquisse, tracée onze siècles à l'avance, du salut évangélique. Ce pardon tout gratuit que Dieu accorde aux pécheurs, ce salut qu'un autre accomplit pour eux sans qu'ils aient rien fait pour le mériter, peut sembler à l'observateur superficiel présenter un grave danger, celui de conduire au relâchement. De tout temps cette objection a été

faite contre le salut par grâce; saint Paul déjà l'exprime en ces termes pour la combattre dans son épître aux Romains : « Quoi donc! pécherons-nous afin que la grâce abonde?..... » Mais bien longtemps avant saint Paul David avait répondu à cette difficulté en déclarant, dans le psaume que nous méditons aujourd'hui, quel est le but et le résultat infaillible du pardon que Dieu accorde aux pécheurs. Remarquez en effet cette déclaration, véritablement incompréhensible pour qui n'a pas trouvé dans l'évangile le secret de l'apparente contradiction qu'elle renferme : « Il y a pardon auprès de toi afin que.... » qu'attendez-vous? quel sera le complément de cet *afin que?* quel but David va-t-il assigner au pardon de Dieu? Dira-t-il que Dieu pardonne afin qu'on l'aime? Cette pensée serait vraie sans doute, mais ce n'est pas celle de David. Dira-t-il que Dieu pardonne afin que le pécheur gracié puisse se reposer en paix dans l'assurance qu'il n'y a plus pour lui de condamnation? Cette pensée serait vraie sans doute, mais ce n'est pas encore celle de David. Achevons la phrase dont nous n'avons lu que les premiers mots : « Il y a pardon auprès de toi *afin que tu sois craint!* » O parole véritablement étonnante! antithèse profonde et sublime, qui n'a pu se rencontrer que sous une plume dirigée par le Saint-Esprit! Le but et l'effet du pardon que Dieu accorde au pécheur, c'est de porter le pécheur à craindre Dieu. Ce n'est pas de l'endormir

dans une sécurité indolente et relâchée : c'est au contraire de lui servir d'avertissement à la vigilance, d'aiguillon vers la sainteté. Si étonnante, si contradictoire que semble au premier abord une telle assertion, elle n'a rien qui ne soit en parfait accord soit avec l'expérience des fidèles, soit avec les principes de la doctrine évangélique, soit avec les lois éternelles du cœur humain. Le pardon, tel que l'évangile le proclame, doit nécessairement porter le pécheur à craindre Dieu, dans quelque sens qu'on veuille entendre cette expression. La crainte de Dieu a deux sens dans l'Ecriture. Il y a une crainte du jugement, qui est fondée sur la justice de Dieu, et qui peut se trouver chez ses ennemis eux-mêmes; il y a aussi une crainte filiale, qui n'appartient qu'à ses enfants, qui n'est autre que la frayeur de l'offenser, et qui a pour principe l'assurance de son amour. Plus nous serons persuadés de la justice de Dieu, plus nous le craindrons dans le premier sens; plus nous serons persuadés de son amour, plus nous éprouverons à son égard la crainte filiale. Sous ce double rapport, le pardon que Dieu accorde aux pécheurs dans l'évangile doit nécessairement produire la crainte de Dieu.

Il produit la crainte des jugements de Dieu; car s'il y a quelque chose au monde qui soit fait pour mettre en lumière la haine de Dieu contre le péché et le châtiment que lui réserve sa justice, c'est assurément le pardon évangélique, ce pardon qu'il a fallu

acheter au prix du sang de la croix. S'il était possible que Dieu laissât le péché sans châtiment, comment expliquer les souffrances de Christ? comment admettre que Dieu, sans une nécessité absolue, eût livré son fils bien-aimé aux humiliations d'une vie mortelle, à l'agonie de Gethsémané et aux tortures de la croix? Les souffrances de Christ proclament au monde entier qu'il y a une malédiction contre le péché; et ce premier châtiment du péché, infligé dans la personne du rédempteur en faveur des pécheurs qui se repentent, nous fait pressentir ce que sera un jour son châtiment définitif dans la personne des pécheurs sans repentance. Ecoutez saint Paul : « Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde sur la déposition de deux témoins: de combien plus grands tourments pensez-vous donc que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose profane le sang de l'alliance, et qui aura outragé l'esprit de grâce? car nous connaissons celui qui a dit : c'est à moi que la vengeance appartient; et je le rendrai, dit le Seigneur. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » Oui, s'il y a pardon auprès de Dieu, pardon dans le sang de Christ, c'est afin que Dieu soit craint; et le salut par grâce annonce pour les derniers jours un jugement terrible sur ceux qui rejettent cette grâce.

Mais le pardon que Dieu accorde aux pécheurs

doit surtout nous inspirer la crainte filiale, la crainte d'offenser un si tendre père. Si la mort de Christ nous prêche la justice de Dieu, elle nous prêche bien plus fortement encore son amour. L'amour domine la justice dans la scène de Golgotha, « la miséricorde s'élève par-dessus la condamnation. » Je n'essaierai pas une fois de plus, mes frères, après l'avoir essayé si souvent et toujours en vain, de vous donner une juste idée de cet amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ; je n'essaierai pas de mesurer ce qui est sans mesure, de sonder ce qui est insondable, d'enfermer l'infini dans des paroles humaines, d'exprimer ce qui surpasse non-seulement toute expression, mais toute connaissance. Christ est mort pour nous sur la croix; le fils de Dieu, le saint et le juste a donné sa vie pour des pécheurs : c'est assez, ces seuls mots disent tout; il n'en faut pas savoir davantage pour comprendre qu'un tel sacrifice n'a pu être inspiré que par l'amour le plus profond, le plus pur, le plus tendre, le plus dévoué, le plus merveilleux qui fut jamais. Et nous pourrions, en présence d'un pareil amour, ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés! Nous pourrions, en présence du sang de Christ, vivre encore dans ces péchés qui l'ont fait verser! Nous pourrions, en persistant dans ces péchés, autant qu'il est en nous crucifier Jésus une seconde fois et l'exposer encore à l'ignominie! Nous ne haïrions pas, nous ne craindrions pas plus que la mort et plus

que l'enfer ces péchés qui ont crucifié notre sauveur!..... Non, non, s'il y a pardon auprès de Dieu, s'il y a pardon dans le sang de Christ, c'est afin que Dieu soit craint, c'est afin que nous redoutions plus que toute chose au monde de retomber encore dans le péché. Nous connaissons bien des sujets de crainte : mais il est une crainte qui domine toutes les autres dans le cœur des rachetés de Christ, c'est celle d'offenser Dieu par leurs péchés. Nous craignons les épreuves temporelles, la douleur physique, les déchirements de cœur causés par la perte des objets de nos affections : mais nous craignons plus encore le péché. Nous craignons la mort, et nous ne pouvons envisager sans frémir ce dernier combat, qui doit arracher violemment notre âme à son enveloppe d'argile : mais nous craignons plus encore le péché. Nous craignons l'enfer, les peines éternelles, et ces régions de ténèbres qui sont la prison de Satan et de ses anges : mais nous craignons plus encore le péché!

Tel est, mes bien-aimés frères, le langage sincère de tout racheté de Christ, de tout homme qui croit au fond de son cœur que ses péchés lui sont pardonnés par le sang de la croix. Tel est le langage, tels sont les sentiments que doit nous inspirer cette table sainte qui nous rappelle d'une manière si émouvante, qui nous proclame tout de nouveau de la part du Seigneur notre pardon. Puissions-nous en effet dans de telles dispositions nous approcher aujourd'hui de la table

du Seigneur!! Puissions-nous y sentir nos cœurs tremblants d'amour pour celui qui nous a tant aimés! Puissions-nous y sceller sans retour, entre les mains de notre sauveur, la résolution inébranlable de ne plus pécher — pourquoi? Parce qu'il n'y a plus de condamnation pour nos péchés! Amen.

Septembre 1851.

L'AMOUR DE DIEU.

O Dieu ! tu es mon Dieu fort ; je te cherche au point du jour ! mon âme a soif de toi ; ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire !

Car ta gratuité est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront ; et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en invoquant ton nom !

Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance, quand je me souviens de toi dans mon lit, et que je médite de toi durant les veilles de la nuit !

Parce que tu m'as été en secours, à cause de cela je me réjouirai à l'ombre de tes ailes ; mon âme s'est attachée à toi pour te suivre, et ta droite me soutient !

Mais ceux qui demandent que mon âme tombe en ruine, entreront au plus bas de la terre ; on les détruira à coups d'épée, ils seront la portion des renards.

Mais le roi se réjouira en Dieu ; et quiconque jure par lui s'en glorifiera ; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée.

(Psaume LXIII.) [1]

[1] Voir la note en tête du discours précédent.

Dans un précédent exercice, nous avons rapproché le psaume que nous venons de lire du cent trentième; nous avons fait remarquer que ce dernier psaume, qui exprime la détresse et l'angoisse, paraît avoir été composé par David à une époque de prospérité temporelle; tandis que le soixante-troisième, qui exprime la joie la plus profonde, se rapporte évidemment à un temps d'épreuve. Nous avons tiré de ce rapprochement cette conséquence, qu'il y a pour l'enfant de Dieu des douleurs indépendantes des circonstances extérieures, et qu'il y a aussi pour lui des joies indépendantes de ces mêmes circonstances. Dans une première méditation, qui avait pour sujet le psaume cent trentième, nous avons cherché ce que sont les douleurs spirituelles des enfants de Dieu, et nous avons constaté qu'elles ont pour principe le péché; nous avons reconnu que David était en état de chute alors qu'il poussait vers le Seigneur ce cri d'angoisse, et que l'abîme au fond duquel il gémit, c'est le sentiment accablant de son péché. Il nous reste à rechercher, en méditant le psaume soixante-troisième, quelle est la source des joies spirituelles des enfants de Dieu. Ces deux cantiques si différents d'ailleurs, si opposés même à certains égards, ont un trait qui leur est commun : c'est qu'on voit dans l'un et dans l'autre prédominer chez David les intérêts spirituels sur les intérêts temporels, et les besoins de l'âme absorber en quelque sorte ceux du corps. Nous l'avons

vu victorieux de tous ses ennemis, assis paisiblement sur le trône d'Israël, devenir insensible à toute cette gloire, à toute cette prospérité matérielle, et gémir accablé sous le fardeau de ses péchés; et nous allons le voir aujourd'hui poursuivi par ses ennemis, réduit à fuir dans un désert, privé de toutes les douceurs et même des nécessités de la vie, éclater en chants de joie et d'actions de grâces dans le sentiment de la faveur de son Dieu.

Quelques interprètes placent la composition de ce psaume à l'époque où David fuyait devant Absalon; la plupart pensent qu'il faut le rapporter aux persécutions de Saül. Quelque opinion qu'on adopte à cet égard, toujours est-il que David se trouvait alors dans un moment d'épreuve et d'angoisse temporelle; les premiers versets, où il parle de ses souffrances dans le désert, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Mais il possède un bonheur intérieur qu'il porte partout avec lui, et qui jusque dans la solitude et les privations du désert, fait éclore sur ses lèvres un chant de joie. Quel est donc le principe de ce bonheur qui résiste à toutes les épreuves temporelles, et que l'épreuve même semble rendre plus complet encore et plus profond? Le sentiment qui domine dans cet admirable psaume, qui le pénètre du commencement à la fin, qui le résume tout entier, et qui va nous servir de fil directeur dans notre étude, c'est l'amour

de Dieu. C'est l'amour de Dieu qui porte le prophète à le chercher avec tant d'ardeur; c'est l'amour de Dieu qui lui fait oublier toutes ses souffrances, qui remplit son cœur d'une joie ineffable, et qui lui donne la bienheureuse assurance qu'il triomphera de ses ennemis.

Dans cette contrée aride où la détresse la plus pressante l'environne de toutes parts, c'est vers Dieu que se porte sa première pensée, c'est Dieu qu'il cherche avant toute chose. « O Eternel! je te cherche au point du jour! mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire! » Nous pouvons juger par ces paroles de ce qu'est le véritable amour de Dieu. On se fait habituellement des idées bien fausses à cet égard. Pour la plupart des hommes — je parle de ceux qui font profession de piété, car pour les mondains déclarés il ne peut être question d'amour de Dieu — pour la plupart des hommes qui s'appellent chrétiens l'amour de Dieu n'a rien de commun avec les affections du cœur; c'est un sentiment tout négatif, ce n'est pas même un sentiment; c'est uniquement une direction de la vie, ou une opération de l'esprit. Pour les uns, aimer Dieu consiste simplement à respecter la loi morale et à mener une vie régulière; pour d'autres, aimer Dieu consiste à honorer son caractère, à se faire des idées plus ou moins relevées de ses perfections; en un mot à lui accorder ce

que dans nos relations avec les hommes on appellerait tout au plus une froide estime. Quant à l'amour proprement dit, quant à cette affection du cœur ou plutôt cette passion profonde, exclusive, ardente, irrésistible, qui nous porte vers l'objet que nous aimons comme vers notre souverain bien, qui nous remplit constamment de sa pensée, qui nous fait oublier tout le reste dans le bonheur de le contempler, qui fait qu'il suffit d'un regard, d'une parole, d'un témoignage d'amour pour nous combler de joie, — on n'admet pas qu'une telle disposition de l'âme puisse avoir pour objet un être tel que Dieu; et lorsqu'on rencontre par hasard quelqu'un qui fait profession d'aimer Dieu de cette manière-là, on a bientôt prononcé les mots d'enthousiasme, d'exaltation, que sais-je? peut-être de folie. Les expressions de David, non-seulement dans le psaume qui nous occupe, mais dans une foule d'autres que je pourrais citer, nous montrent ce qu'il en faut penser. Est-ce une froide estime, ou est-ce une affection profonde et ardente qui a dicté ces paroles : « O Eternel! je te cherche au point du jour! mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite comme une terre déserte, altérée et sans eau! Comme un cerf altéré brame après des eaux courantes, ainsi crie mon âme après toi, ô Dieu! mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant : oh! quand entrerai-je, et me présenterai-je devant la face de Dieu! Eternel des armées, que tes tabernacles sont aimables! mon âme

désire ardemment, elle soupire après les parvis de l'Eternel; mon cœur et ma chair tressaillent de joie après le Dieu fort et vivant! Mon âme est tout embrasée de l'affection qu'elle a de tout temps pour tes ordonnances! Quel autre ai-je au ciel que toi? Sur la terre je ne prends plaisir en rien qu'en toi seul! Ma chair et mon cœur étaient défaillis; mais Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours! »

N'est-il pas évident que l'amour de Dieu était chez David une véritable affection du cœur, une passion profonde qui lui faisait éprouver un ardent besoin de sa présence et de sa communion, une affection qui dominait toutes les autres, qui tenait la première place dans son cœur, et devant laquelle s'effaçaient en quelque sorte toutes les joies de la terre et toutes les épreuves temporelles? Voilà ce que Dieu demande, et voilà ce qui s'appelle l'aimer. Ce qu'on entend généralement par amour de Dieu ne vous contenterait pas vous-mêmes, de la part d'un seul des êtres que vous aimez sur la terre. Si votre femme ou votre enfant répondait à votre tendre affection en se tenant dans les limites d'une réserve respectueuse et froide, en professant la plus haute estime pour votre caractère, en déférant même à vos avis ou à vos ordres, sans que jamais vous sentissiez battre d'amour ce cœur que vous aimez, seriez-vous satisfait? Non, non : estime, respect, égards, obéissance même, tout cela ne vaut pas à vos yeux un élan d'amour. Eh bien! le

Seigneur ne se contente pas à meilleur marché que vous-mêmes en fait d'amour, et c'est le cœur qu'il veut avoir. On demande quels sont les caractères auxquels nous pouvons reconnaître en nous l'amour de Dieu; on donne de ces caractères une longue et minutieuse énumération ; on nous dit que celui qui aime Dieu doit aimer tout ce qui rapproche de Dieu ; qu'il aimera la prière, la lecture de la parole sainte, les assemblées du culte ; qu'il aimera les hommes, qui sont comme lui les enfants de Dieu ; qu'il aimera les commandements de Dieu, et sera heureux d'obéir à sa loi; et autres choses semblables auxquelles se reconnaît, nous dit-on, l'amour de Dieu. Tout cela est vrai, qui pourrait en douter? et nous ne nions pas que l'examen approfondi de ces divers caractères de l'amour divin ne puisse avoir son utilité. Mais gardons-nous de croire que tout ce travail d'analyse soit nécessaire pour savoir si nous avons ou non dans notre cœur l'amour de Dieu. C'est déjà un mauvais signe que nous en soyons à nous demander si nous aimons Dieu ; dès que nous sommes réduits à poser la question, il y a tout lieu de croire que nous ne l'aimons pas. L'amour se connaît et se sent assez par lui-même. Avez vous jamais eu l'idée de vous demander si vous aimez votre mère ou votre enfant, votre femme ou votre mari? avez-vous besoin de vous examiner, de vous étudier vous-mêmes pour résoudre cette question ? Vous représentez-vous David ou saint Jean recherchant curieuse-

ment s'il y a chez lui tel ou tel caractère de l'amour de Dieu? Tandis que vous en êtes réduits à étudier votre cœur et votre vie pour savoir si vous aimez Dieu, celui qui l'aime en effet ne songe pas même à se le demander : toutes les affections de son cœur, toutes les tendances de son âme et de sa vie le portent vers Dieu; enlevé par l'amour de Dieu comme sur des ailes, il plane au-dessus de toutes les préoccupations terrestres, il domine toutes les joies comme toutes les épreuves temporelles; il s'écrie avec David : « m'approcher de Dieu, c'est mon bien! lève sur moi la clarté de ta face, ô Eternel! tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur meilleur vin ont été abondants! » il s'approche en effet de ce Dieu qu'il aime, il jouit de sa présence et de sa communion, il mêle à toutes choses la pensée de Dieu; et tout naturellement, sans y penser, il aime la prière, la parole de Dieu, les enfants de Dieu et les commandements de Dieu. Si vous aimiez Dieu, mes frères, vous n'auriez pas besoin de vous le demander, vous jouiriez sans y songer du trésor de son amour. Si vous aimiez Dieu, vous le chercheriez comme David au point du jour, et votre première pensée, en rouvrant chaque matin vos yeux à la lumière, vous porterait vers votre céleste ami. Si vous aimiez Dieu, comme David vous penseriez à lui « dans votre lit, » vous « méditeriez de lui durant les veilles de la nuit; » sa pensée vous serait si natu-

relle et si douce qu'elle chasserait quelquefois le sommeil loin de vos yeux, et qu'elle se retrouverait jusque dans vos songes. Si vous aimiez Dieu, votre âme, comme celle de David, aurait soif de lui; vous auriez autant besoin de le posséder que vous avez besoin de manger quand vous avez faim et de boire quand vous avez soif; la perte du sentiment de sa présence et de sa faveur serait pour vous un malheur et une souffrance. Si vous aimiez Dieu, vous viendriez dans sa maison non plus par habitude, ou par curiosité, ou par devoir, mais par besoin; vous soupireriez comme David après les parvis de l'Eternel, vous appelleriez son sabbat « vos délices, » vous vous nourririez avidement de sa parole; la partie essentielle du culte ne serait point pour vous la prédication mais l'adoration; la prière ravirait votre cœur de la terre au ciel, et votre âme tout entière volerait vers le Seigneur sur les ailes de vos cantiques. Si vous aimiez Dieu, le bonheur de cet amour suffirait chez vous comme chez David pour balancer toutes les épreuves, toutes les souffrances temporelles, et pour vous faire éclater en chants de joie et d'actions de grâces dans le désert de la vie. Si vous aimiez Dieu, cet amour dominerait et absorberait tous les autres; vous n'aimeriez rien qu'après Dieu et qu'en Dieu; et comme David vous penseriez à Dieu avant de penser à vos amis les plus chers, aux êtres qui vous sont unis par les liens les plus étroits du sang ou des affections terrestres. Ne

nous parlez pas d'exaltation ni d'exagération quand il s'agit de l'amour de Dieu. Jamais vous ne pourrez trop aimer Dieu, jamais vous ne pourrez assez l'aimer. A la vérité l'amour de Dieu peut avoir, non pas son excès mais ses écarts, ses aberrations, ses illusions, et nous en dirons un mot dans le cours de cette étude; mais, croyez-moi, vous avez encore bien du chemin à faire avant de courir le moindre danger de tomber dans les écarts de l'amour de Dieu. Nous n'en sommes plus au temps des sainte Thérèse ni des Fénelon. Quand j'entends les chrétiens de nos jours parler du danger des exagérations de l'amour de Dieu, je crois entendre un homme exprimer la crainte de brûler sa maison, quand il n'a pas même un peu de feu dans son foyer mort pour réchauffer ses membres glacés. Ah! ce n'est pas contre les excès de l'amour de Dieu qu'il est nécessaire de nous mettre en garde aujourd'hui. Où sont-ils aujourd'hui ceux qui savent aimer Dieu? Aimer Dieu! ces deux mots rapprochés l'un de l'autre ne sonnent-ils pas en désaccord avec le ton général de notre époque? hélas! on aime tout aujourd'hui excepté Dieu. Nous avons fait des progrès admirables dans toutes les branches de l'activité humaine : mais je ne vois pas que l'amour de Dieu ait fait des progrès. Les hommes se jettent avec une ardeur infinie dans l'activité extérieure; le commerce et l'industrie rapprochent de plus en plus les peuples; les nations se donnent rendez-vous à des

congrès solennels et magnifiques, où elles échangent les produits de l'industrie et des arts du monde entier; les distances qui les séparent s'abrègent indéfiniment et semblent devoir s'anéantir; un nouveau moyen de communication, rapide comme la pensée, franchit les vallées, perce les montagnes, serpente au fond des mers et fera bientôt le tour du globe; de hardis explorateurs poursuivent avec une persévérance infatigable et peut-être finiront par trouver le secret de se diriger dans les airs : déjà souverain de la terre et de la mer, l'homme semble vouloir soumettre le ciel même à son empire; — mais tous ces progrès, toute cette activité, toutes ces merveilleuses créations de l'intelligence, tous ces rapprochements entre les peuples n'ont pas rapproché les hommes de Dieu; en s'élevant de degré en degré sur l'échelle sans limite de la civilisation, l'homme n'élève pas son cœur vers le Dieu du ciel; et les chrétiens eux-mêmes, entraînés par ce mouvement qui porte notre siècle vers l'activité extérieure, ne savent plus rechercher silencieusement et ardemment la communion du Seigneur; ils ne comprennent plus ces élans de l'âme vers le ciel qui transportaient David, et après lui les fidèles de tous les temps. Les expressions qui peignent l'amour pour Dieu ont aujourd'hui je ne sais quoi d'étrange, de vieilli, et notre siècle ne les comprend plus. C'est une raison de plus pour les rappeler. Nous avons d'autant plus besoin qu'on nous parle de ces choses,

qu'on nous mette devant les yeux et sur la conscience ce devoir aujourd'hui si oublié, qu'on nous retrace la vie des fidèles qui ont aimé Dieu, qu'on nous redise leurs paroles, qu'on nous montre par leur exemple que nous pouvons l'aimer à notre tour. Gardons-nous de penser que Dieu, étant un être immatériel et invisible, ne peut pas être aimé dans le sens propre de ce mot. Comment nous serait-il impossible d'aimer celui qui possède au suprême degré toutes les qualités morales qui rendent un être aimable? Comment nous serait-il impossible d'aimer celui qui nous a aimés le premier, qui nous a comblés et qui nous comble encore incessamment des témoignages de son amour? D'ailleurs, à ceux qui nieraient la possibilité d'aimer Dieu, nous pouvons répondre comme on répondit autrefois à ce philosophe qui niait le mouvement : on se contenta de marcher devant lui. De même nous pouvons, sinon, hélas! montrer chez nous-mêmes ce qu'est l'amour de Dieu, du moins le montrer chez d'autres fidèles. Qui pourrait nier que David aimât Dieu? quel amour que celui qui a dicté le psaume que nous étudions aujourd'hui, et tant d'autres cantiques tout brûlants de l'affection la plus tendre et la plus profonde! Qui pourrait nier que saint Jean aimât Dieu? quel amour que celui qui éclate partout dans ses écrits, et surtout dans cette épître qui ne fait que répéter sous toutes les formes cette déclaration : « Dieu est amour, et celui qui demeure

dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui! » Et s'il vous faut des exemples plus rapprochés, et en quelque sorte plus à votre portée, qui pourrait douter que Pascal ait aimé Dieu? tout ce que son âme austère retranche à l'amour des choses visibles, il le reporte sur l'amour du créateur; et s'il veut que nous nous haïssions nous-mêmes, c'est pour nous donner à Dieu tout entiers [1]. Qui pourrait douter que l'auteur de l'Imitation ait aimé Dieu! comme on sent en lisant ce livre, auquel rien ne ressemble entre les livres d'homme, — bien qu'il ait ses imperfections comme tout ce qui est humain — que celui qui l'a écrit trouvait en Dieu son souverain bien, et que tout le reste n'était rien pour lui auprès de la

[1] O mon Dieu! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire! Qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices, puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs; et que le même moment, qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; et que comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même, auquel ils se sont étroitement unis! Oh! qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement! (Pensées de Pascal, 2e partie, XIX, 5.)

présence, et de la communion, et de l'amour de son Dieu [1]! Qui pourrait douter que saint Augustin ait

[1] Seigneur mon Dieu, bon au-dessus de toutes choses, vous êtes le seul très-haut.

Vous êtes le seul tout-puissant; vous êtes seul capable de nous satisfaire et de nous remplir.

Vous êtes seul la source des plus grandes douceurs et des plus abondantes consolations.

Vous êtes le seul souverainement beau et souverainement aimable.

Vous êtes le seul souverainement noble et souverainement glorieux, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement réunis dans toute leur perfection.

C'est pourquoi tout ce que vous me donnez hors vous, tout ce que vous me découvrez de vous ou me promettez, est trop peu et ne suffit point, tant que je ne vous verrai pas et que je ne vous posséderai pas pleinement.

Car, en vérité, mon cœur ne saurait goûter un vrai repos, ni être parfaitement content, s'il ne se repose en vous, et ne s'élève au-dessus de tous vos dons et au-dessus de toute créature.

Oh! Jésus-Christ, mon époux bien-aimé, dont l'amour est infiniment pur, souverain Seigneur de toutes les créatures, qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour voler jusqu'à vous, et me reposer en vous?

Oh! quand me sera-t-il donné de m'occuper pleinement de vous, et de goûter combien vous êtes doux, mon Seigneur et mon Dieu!

Quand pourrai-je me recueillir si parfaitement en vous, qu'embrasé de votre amour, je n'aie plus aucun sentiment de moi-même; mais que je ne sente que vous d'une manière élevée au-dessus de tous les sens, et qui n'est pas connue de tous! (Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. XXI, 2 et 3.)

aimé Dieu! comme on respire partout l'amour de Dieu dans ce livre à la fois naïf et sublime des Confessions, où il se peint lui-même amené graduellement de l'amour des créatures à celui du créateur! « Que j'ai » commencé tard à t'aimer! » s'écrie-t-il, « ô beauté » si ancienne et toujours nouvelle! que j'ai commencé » tard à t'aimer! Cependant tu étais au-dedans de » moi; mais j'étais tout entier au-dehors, et c'était là » que je te cherchais. Je courais avec ardeur après » ces beautés périssables qui ne sont que les ouvra- » ges et les ombres de la tienne, et par là je défi- » gurais tout ce que mon âme pouvait avoir de » beauté. Tu étais avec moi, mais je n'étais pas avec » toi. Tu m'as appelé, tu as crié, tu as ouvert les » oreilles de mon cœur en brisant tout ce qui me » rendait sourd à ta voix. Tu as frappé mon âme de » tes éclairs, tu as lancé tes rayons sur elle, et tu as » chassé toutes les ténèbres qui la rendaient aveugle » au milieu de ta lumière même. Tu m'as fait sentir » l'attrait incomparable de tes parfums, et du mo- » ment que je les ai respirés, je n'ai plus soupiré » qu'après toi. Tu m'as fait goûter ton ineffable dou- » ceur, et j'ai éprouvé la faim et la soif de ces délices » célestes. Tu m'as touché, et je suis devenu tout » brûlant d'ardeur pour la jouissance de ton éter- » nelle félicité. O amour qui brûles toujours et qui » ne t'éteins jamais! amour qui es mon Dieu, em- » brase-moi de tes flammes! donne-moi d'accomplir

» ce que tu commandes, et commande-moi ce que tu
» veux [1] ! »

Vous le voyez, mes frères, c'est une réalité que l'amour de Dieu, et il y a eu dans tous les temps des âmes qui l'ont aimé en effet. Ah! qu'il devienne pour nous aussi une réalité! Ne voulez-vous pas marcher sur la trace des Augustin et des David, et connaître par votre propre expérience ce que c'est que d'aimer Dieu! Que nous sert de sentir l'obligation où nous sommes de l'aimer, de désirer l'aimer, de chanter à satiété dans nos assemblées : « je veux t'aimer! » — que nous sert tout cela si nous n'allons pas plus loin, si nous en restons éternellement au regret, au désir de l'amour? Il faut aimer en effet, il faut sentir notre cœur brûler des flammes de l'amour divin, il faut nous élever sur les ailes de cet amour au-dessus de toutes les choses visibles, et entrer en possession de cette beauté invisible qui ravissait le cœur de saint Augustin!

Après avoir vu dans l'exemple de David ce qu'est l'amour de Dieu, il nous reste à demander à cet exemple quels sont les effets de cet amour chez les fidèles.

La première chose qui nous frappe à cet égard dans le psaume que nous étudions, c'est la joie qui remplissait le cœur de David. Dans cette contrée aride où

[1] Augustin, Confessions, liv. X, chap. 27 et 29.

il est poursuivi par des ennemis implacables, assisté seulement d'un petit nombre de partisans, transporté subitement des richesses du palais de Saül dans les privations du désert de Juda, son cœur déborde d'une joie ineffable; l'amour de Dieu lui tient lieu de tout le reste, lui fait oublier toutes ses épreuves, et c'est dans cette position désespérée selon les hommes qu'il écrit des paroles comme celles-ci : « Ta gratuité est meilleure que la vie, mes lèvres te loueront; et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en invoquant ton nom! Tu es mon secours, je me réjouirai à l'ombre de tes ailes! Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance! »

Cette joie qui remplissait le cœur de David, et que l'adversité semble rendre plus profonde encore, est le partage de tous ceux qui aiment Dieu. Toutes les fois qu'une affection puissante s'empare de notre cœur, elle est accompagnée d'une jouissance intime, absolument indépendante des circonstances extérieures. L'amour, quel que soit son objet, apporte toujours avec lui une sorte de bonheur désintéressé, qui n'a rien de commun avec la prospérité temporelle, et qui ne peut être atteint par les épreuves de la vie : car pour nous l'ôter il faudrait nous arracher notre cœur. Mais ce bonheur, qui est attaché à l'amour, n'est vraiment complet et solide que lorsque l'amour a Dieu pour objet.

Le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est jamais complet, parce qu'une créature, si excellente, si aimable soit elle, ne peut jamais remplir toute la capacité de notre cœur, ni répondre à tous les besoins de notre âme. Notre âme est faite pour posséder Dieu, elle aspire à l'être parfait, à l'être infini, et lui seul peut la satisfaire. Lorsque nous aimons Dieu, lorsque nous nous donnons à lui sans réserve et sans partage, lorsque la beauté céleste et invisible de la perfection s'empare de toutes les puissances de notre âme, alors véritablement nous sommes heureux : heureux non-seulement parce que nous aimons, mais parce qu'en aimant nous sommes dans l'ordre, que nous accomplissons notre destination, et parce que notre conscience est satisfaite en même temps que notre cœur.

D'un autre côté, le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est pas solide, parce que la créature qui en est l'objet peut nous manquer et nous manque en effet bien souvent ; parce que nous pouvons nous trouver séparés d'elle au moment où nous aurions le plus besoin de sa présence ; parce qu'enfin nous avons sans cesse en perspective ce terme fatal et inévitable qui doit nous arracher violemment l'objet de notre amour. Mais celui qui a placé son amour en Dieu n'a rien à craindre de semblable : l'être qu'il aime est toujours présent ; à toute heure, en tout lieu il peut s'approcher de lui, se rassasier de son amour, ouvrir son cœur en sa présence, répandre devant lui

ses plus secrètes pensées; et cet ami-là est un ami éternel : la mort elle-même, qui brise toutes les affections sur la terre, ne fait que l'unir plus étroitement à celui qu'il aime, en déchirant le voile qui l'en séparait.

Enfin le bonheur attaché à l'amour des créatures n'est point parfait, parce que la créature ne répond pas toujours complètement à notre affection; et parce que, y répondît-elle complètement, elle n'a pas la puissance de nous faire tout le bien qu'elle voudrait; il ne dépend pas d'elle de réaliser le bonheur qu'elle nous désire, et bien souvent elle doit se borner à des vœux stériles. Mais il en est bien différemment pour ceux qui ont placé leur amour en Dieu. De la part d'un tel ami, nulle déception n'est à craindre; il nous rend en fait d'amour bien plus encore que nous ne pourrons jamais lui donner, et le fidèle voit toujours s'accomplir à son égard cette promesse du Seigneur : « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent soigneusement me trouveront. » Cet ami, qui est le plus sympathique et le plus tendre de tous, est en même temps tout-puissant pour rendre heureux les objets de son affection; il dispose en leur faveur du ciel et de la terre, de tous les évènements et de tous les êtres; il dirige toutes choses en vue de leur bonheur, et toujours le fidèle voit se réaliser à son égard cette parole de l'Ecriture : « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Aussi nul ne pourra jamais dire tout ce qu'il y a de joie profonde et pure, tout ce qu'il y a de bonheur dans l'amour de Dieu. C'est un bonheur qu'il faut sentir pour en avoir l'idée, et la parole de l'homme ne peut que le figurer par d'imparfaites images, comme le fait David dans notre psaume.

Je trouve un autre effet de l'amour de Dieu chez David, c'est de le porter à la sainteté. « Mon âme s'est attachée à toi *pour te suivre*, » dit-il à Dieu, c'est-à-dire pour faire ta volonté; et toute sa vie nous dit assez que tel était chez lui l'effet de l'amour de Dieu. C'était dans l'amour de Dieu qu'il puisait la force de résister au mal et d'accomplir la loi. L'amour de Dieu est en effet le seul mobile qui ait en soi l'énergie nécessaire pour nous porter à la sanctification. Pour triompher de la convoitise, pour résister aux attraits du péché, il faut autre chose que la considération abstraite du devoir, ou la perspective des conséquences heureuses ou funestes qui résulteront de notre fidélité ou de notre désobéissance. C'est à notre cœur que s'adresse la tentation, et c'est par le cœur qu'il faut la repousser. Il faut une passion pour triompher de nos passions, il faut un nouvel et saint amour pour vaincre les affections du péché. Cette passion nouvelle et sainte, c'est l'amour de Dieu. Celui qui aime Dieu aime nécessairement ce que Dieu aime; il aime la sainteté et jusqu'à la rigueur inflexible de la loi; et la ferveur de son amour se mesure exactement à sa

crainte d'offenser Dieu. C'est là un caractère essentiel du véritable amour pour Dieu; et nous pouvons reconnaître à cette pierre de touche si notre amour pour Dieu est de bon aloi, ou s'il ne serait pas une illusion de notre imagination. Il se rencontre quelquefois des personnes qui prétendent aimer Dieu, mais d'un amour vague, nébuleux, mystique, relâché, et qui font bon marché des exigences de sa loi; qui prétendent que là où règne l'amour il ne doit plus être question de loi, et qui ne veulent pas retrouver dans le Dieu amour de l'évangile le Dieu juste et saint du décalogue. C'est là, non pas assurément un excès de l'amour de Dieu — l'excès, je le répète, n'est pas possible — mais une aberration funeste, une dangereuse illusion. Toutes les fois que l'amour de Dieu n'a pas pour effet de rendre la conscience plus délicate et de produire la crainte d'offenser Dieu, disons hardiment qu'un tel amour de Dieu est un mensonge; en pareil cas, tout en prétendant aimer Dieu, l'homme n'aime en réalité que lui-même et le péché. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, » dit le sauveur.

Enfin David puise dans son amour pour Dieu l'assurance qu'il triomphera de ses ennemis, et qu'en dépit de toutes leurs machinations il s'assiéra un jour sur le trône d'Israël : « Ta droite me soutient; ceux-ci qui demandent que mon âme tombe en ruine entreront au plus bas de la terre; on les détruira à coups

d'épée, ils seront la portion des renards. Mais *le roi* se réjouira en Dieu » — parole bien remarquable : car David, à cette époque, n'était pas encore monté sur le trône; mais telle était sa confiance dans les promesses du Seigneur qu'il s'attribue à l'avance, au moment même où il était poursuivi dans le désert de Juda, la dignité souveraine — « le roi se réjouira en Dieu; et quiconque jure par lui s'en glorifiera; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée. » Cette gloire que David attendait n'était pas seulement l'éclat de son règne temporel; il avait aussi en vue, comme nous le montrent clairement d'autres passages de ses écrits, une gloire plus élevée et plus durable, celle de la royauté céleste des enfants de Dieu; et dans ce sens-là nous pouvons nous appliquer, comme tout le reste du psaume, les déclarations qui le terminent. Nous pouvons appliquer à nos ennemis spirituels tout ce qui est dit des ennemis temporels du prophète. Nous aussi nous avons des ennemis qui nous entourent et qui nous pressent; mais nous sommes assurés d'en triompher si nous sommes de ceux qui aiment Dieu. Nous aussi nous vaincrons par l'amour de Dieu, Satan sera brisé sous nos pieds, nous arriverons à la gloire, nous monterons sur le trône et nous règnerons aux siècles des siècles avec Jésus-Christ.

Tels sont, mes frères, les priviléges attachés à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu nous remplit de joie au milieu des épreuves de la vie, il nous fait

triompher du péché et de tous les ennemis de notre salut, il nous ouvre les portes de la cité céleste et nous couronne de la gloire éternelle. Ainsi rien ne manque à ceux qui aiment Dieu. Toute la vie chrétienne, toute la force et tout le bonheur du fidèle se résument dans l'amour de Dieu. Il faut donc à tout prix que nous aimions Dieu. Aussi longtemps que nous n'aimerons pas Dieu nous sommes en dehors du salut; nous ne pouvons rien, nous ne possédons rien, nous ne sommes rien dans le royaume des cieux. « Celui qui ne l'aime pas ne l'a point vu ni ne l'a point connu, » nous dit saint Jean. « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, » nous dit saint Paul, « qu'il soit anathème ! »

Mais comment pourra naître dans notre cœur l'amour de Dieu? On dit communément que l'amour ne se commande pas; et cela est vrai, hélas! même de celui dont le Seigneur est l'objet. C'est en vain qu'on nous presse, qu'on nous conjure d'aimer Dieu; c'est en vain qu'on nous démontre de la manière la plus convaincante qu'il est de notre devoir et tout ensemble de notre intérêt de l'aimer : toutes les exhortations, toutes les remontrances, tous les raisonnements sont de nul effet pour allumer dans notre cœur l'étincelle de l'amour divin. L'amour de Dieu, comme toutes les autres affections, veut naître au-dedans de nous, non point sous l'influence d'une pression exté-

rieure, mais par l'effet d'une sympathie spontanée et irrésistible. Et pourtant nous avons quelque chose à faire pour arriver à l'amour de Dieu, et il est parfaitement vrai de dire qu'il dépend de nous de l'aimer. Si nous n'aimons pas Dieu cela vient uniquement, soyons-en sûrs, de ce que nous ne le connaissons pas. Si nous connaissions Dieu tel qu'il est, si nous pouvions le contempler sans voile dans sa nature et dans ses œuvres, dans la perfection de son caractère et dans l'excellence de ses dispensations, il nous serait impossible de ne pas l'aimer : car tout en lui est souverainement aimable. Toutes les qualités qui peuvent rendre un être moral digne d'être aimé se trouvent en Dieu, réunies et portées au suprême degré. Si donc nous voulons en venir à aimer Dieu, apprenons à le connaître et à le contempler. Détournons notre attention du monde visible, de cette activité extérieure qui nous entraîne et nous aveugle, attachons-nous aux réalités invisibles, forçons notre âme à contempler sans distraction cette perfection suprême que nous ne pouvons ni voir ni entendre, mais qui est pourtant un être vivant et personnel, et qui est digne de fixer notre attention et d'absorber nos facultés, mille fois plus que toutes les merveilles réunies de la terre et du ciel!

Contemplons Dieu en lui-même, dans sa nature, dans son caractère. Contemplons en lui la sagesse parfaite, la bonté infinie, la sainteté sans tache, la

beauté morale portée au suprême degré : ne sont-ce pas là des qualités aimables, bien qu'elles ne tombent pas sous nos sens, et qu'elles ne puissent ni frapper nos oreilles, ni enchanter nos regards? Ne nous arrive-t-il pas tous les jours d'aimer telle personne que nous n'avons jamais vue, que nous ne verrons jamais, uniquement à cause de ce que nous savons de son caractère? n'aimons-nous pas tous une Marie qui se tenait assise aux pieds de Jésus, et un saint Jean qui se tenait penché sur son sein? Eh bien! il y a en Dieu, si seulement nous savons les voir, des qualités plus aimables encore que chez une Marie ou chez un saint Jean; et dès l'instant que nous les aurons contemplées, elles raviront tout notre cœur.

Contemplons Dieu dans ses manifestations extérieures. Contemplons-le dans ces œuvres magnifiques de la création où la beauté morale de son caractère se traduit à nos yeux sous une forme visible, sous mille emblèmes tour-à-tour touchants ou sublimes. Contemplons-le dans le bien qu'il nous a fait, dans les témoignages d'amour dont sa puissance créatrice et sa providence paternelle nous environnent depuis notre naissance; voyons-le nous donnant abondamment non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une foule de choses qui ne sont qu'un luxe de jouissances et dont nous aurions pu nous passer : le chant mélodieux des oiseaux, l'éclat et le parfum des fleurs, les splendeurs du couchant et de l'aurore, et

tous les détails de cette robe de fête dont il a paré pour nous la nature; toutes ces choses, qui témoignent si visiblement de son amour pour nous, de son désir de nous rendre heureux, ne diront-elles rien à notre cœur, et ne nous forceront-elles pas à l'aimer?

Mais surtout contemplons Dieu dans l'œuvre de sa grâce, dans cette dispensation merveilleuse et insondable où les anges voudraient regarder jusqu'au fond, qui arrachait à saint Paul ce cri d'admiration : « ô profondeur de la richesse, de la sagesse et de la connaissance de Dieu! » et à saint Jean ce cri de gratitude : « voyez quel amour le Père nous a donné que nous soyons appelés enfants de Dieu! » Contemplons le saint des saints aimant le premier ses créatures coupables, s'abaissant jusqu'à elles pour les élever jusqu'à lui, allant les chercher dans leur égarement comme un berger cherche sa brebis perdue, accomplissant lui-même leur salut par un sacrifice qui confond la raison et dans lequel tout est mystérieux, tout est impénétrable si ce n'est l'amour; approchons-nous de cette croix sur laquelle un Dieu sauveur a voulu porter nos péchés et notre condamnation, sur laquelle il a voulu acheter lui-même notre salut, et à quel prix! écoutons du haut de cette croix sa voix qui nous crie : « j'ai été navré pour tes forfaits et frappé pour tes iniquités; reviens à moi, car je t'ai racheté! je t'ai aimé d'un amour éternel; quand tes péchés se-

raient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine! » — et quand nous aurons vu, entendu, connu un tel amour, quand il sera devenu pour nous une réalité, alors il nous sera véritablement impossible de ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés, et nous dirons avec saint Jean : « nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier! »

O Dieu qui es amour, et qui ne peux nous rendre heureux qu'en t'aimant! Dieu créateur! Dieu providence! Dieu sauveur! Dieu qui es la source éternelle de tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bon, parce que tu es toi-même la vérité, la beauté, la bonté parfaites, viens établir dans nos cœurs le règne de ton amour! Viens : nos cœurs t'attendent, nous les ouvrons devant toi jusqu'au fond, nous les soumettons tout entiers à tes saintes influences! Prends-les, remplis-les, pénètre-les de tes ardents rayons, allumes-y la flamme de ton amour! Trop longtemps nos affections se sont égarées loin de toi; c'est vers toi que nous nous tournons désormais, c'est toi que nous cherchons, c'est toi que nous voulons, toi tout entier, toi seul..... et tout le reste après toi! Amen.

Octobre 1851.

LA DÉLIVRANCE DE PIERRE.

En ce temps-là le roi Hérode se mit à maltraiter quelques-uns des membres de l'église. Il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean ; et voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre. C'était pendant les jours des pains sans levain. L'ayant donc fait arrêter, il le fit mettre en prison, et le donna à garder à quatre bandes, de quatre soldats chacune, dans le dessein de l'exposer au supplice devant le peuple après la fête de Pâques.

Pierre était donc gardé dans la prison ; mais l'église faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui.

Or, la nuit avant le jour qu'Hérode devait l'envoyer au supplice, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes ; et les gardes qui étaient devant la porte gardaient la prison.

Et un ange du Seigneur survint tout-à-coup ; une lumière resplendit dans la prison, et l'ange poussant Pierre par le côté, l'éveilla et lui dit : « lève-toi promptement ; » et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : « ceins-toi et attache tes souliers ; » ce qu'il fit. Puis l'ange ajouta : « mets ta robe et suis-moi. » Et Pierre étant sorti le suivait, sans savoir que ce que l'ange faisait se fit réellement ; mais il croyait avoir une vision. Et quand ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer, qui conduit à la ville, et la porte s'ouvrit à eux d'elle-même ; étant sortis ils allèrent le long d'une rue, et aussitôt l'ange se retira d'avec lui.

Alors Pierre étant revenu à lui dit : je reconnais maintenant véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode, et de tout ce que le peuple juif attendait. Et après avoir réfléchi, il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et priaient. Quand il eut frappé à la porte du vestibule, une servante nommée Rose vint pour savoir qui c'était ; et ayant reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit point ; mais elle courut annoncer que Pierre était devant la porte. Et ils lui dirent : tu es folle ! Mais elle affirmait qu'il en était ainsi ; et ils disaient : c'est son ange. Cependant Pierre continuait à frapper.

Et quand ils eurent ouvert à Pierre ils le virent, et furent comme ravis hors d'eux-mêmes.

(Actes, XII, 1-16. — Lire le chapitre entier.)

Ce chapitre contient le récit de deux scènes bien différentes, et qui offrent l'une avec l'autre un contraste frappant : la délivrance de Pierre, et la mort d'Hérode. Ici la bonté de Dieu éclate dans la délivrance de son serviteur : là sa justice est glorifiée par le châtiment de son ennemi. Ici un ange du Seigneur, messager de miséricorde, vient bénir la foi dans une prison : là un autre ange, messager de la colère divine, vient frapper l'impiété sur un trône. Dans ces deux traits opposés et qui se complètent mutuellement, cette portion de la parole sainte nous offre une image abrégée de toute la bible, je dis plus, de toute l'histoire du monde. Le Seigneur se montre tour-à-tour, soit dans les déclarations de sa parole, soit dans ses dispensations à l'égard du monde, « un Dieu juste et doux, » un père et un juge, un Dieu qui est

« amour » et qui est aussi « un feu consumant, » un Dieu « dont la bonté demeure à toujours, » « faisant miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment et qui gardent ses commandements, » et un « Dieu jaloux, punissant l'iniquité jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui le haïssent. » Trop souvent on sépare ces deux traits du caractère de Dieu, que l'Ecriture nous présente constamment ensemble, et l'on s'attache exclusivement à la bonté, en laissant de côté la justice. Il importe de nous tenir en garde contre cet écueil, qui est propre au christianisme de nos jours; et si aujourd'hui, ne pouvant embrasser dans notre méditation que la première partie du chapitre qu'on vient de lire, nous sommes appelés à considérer plus particulièrement la bonté de Dieu manifestée dans la délivrance merveilleuse qu'il accorde à son peuple, nous n'oublierons pas qu'aussitôt après se présente, comme un vivant contraste, le châtiment terrible que sa justice inflige à ses ennemis. Tout se réunit ainsi pour nous porter vers lui et soumettre nos cœurs à sa parole : d'un côté l'amour, de l'autre la crainte; d'un côté la protection toute-puissante que nous promet sa faveur, de l'autre le châtiment inévitable que nous dénonce sa colère.

« En ce temps-là le roi Hérode se mit à maltraiter quelques-uns des membres de l'église. »

Il est parlé dans l'évangile de trois Hérode, qui

tous les trois ont marqué leur passage dans l'histoire par une trace de sang : Hérode-le-Grand, sous lequel naquit Jésus-Christ, et qui ordonna le massacre des enfants de Bethléhem; Hérode Antipas, son fils, qui régnait pendant la vie du sauveur, et qui fut le meurtrier de Jean-Baptiste; enfin Hérode Agrippa, neveu du précédent, celui dont il est parlé dans notre texte, le persécuteur de l'église naissante. Combien n'est-il pas de princes et de rois qui ont marché à cet égard sur la trace des Hérode, qui à leur exemple ont persécuté et mis à mort les serviteurs de Jésus-Christ! N'en soyons point surpris : les grandeurs humaines ne disposent guère à embrasser la religion d'un Dieu humilié et crucifié. Pour que l'évangile pénétrât jusqu'au trône des rois, il a fallu de la part de l'église trois siècles de souffrances et de martyres.

« Et il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean. »

Jacques, fils de Zébédée — qu'il ne faut pas confondre avec Jacques-le-Mineur, fils d'Alphée, apôtre comme lui et auteur de l'épître, — fut toujours un des confidents les plus intimes du Seigneur. Il raccommodait ses filets de pêcheur sur le lac de Génézareth lorsqu'il fut appelé par Jésus-Christ. Il fut choisi d'une manière spéciale, avec Pierre et Jean, pour assister aux scènes les plus solennelles de la vie du sauveur, telles que la résurrection de la fille de Jaïrus, la transfiguration du Thabor, et l'agonie de Gethsémané. C'est

lui qui vint un jour, avec Jean son frère, se prosterner devant Jésus en lui demandant la faveur d'obtenir la première place dans son royaume. Cette demande téméraire ne devait pas être exaucée dans le sens que Jacques y attachait lui-même; mais elle devait l'être pourtant, d'une autre manière : Jacques devait obtenir entre les douze apôtres une autre primauté, bien plus glorieuse que celle qu'il demandait au Seigneur, la primauté du martyre. Jacques fut en effet le premier apôtre qui fut appelé à glorifier sa foi par le sacrifice de sa vie. C'est ainsi que le Seigneur redresse les désirs de ses enfants lorsque ces désirs ne sont pas conformes à sa volonté, et qu'il les exauce alors à sa manière, en leur donnant quelque chose de meilleur que ce qu'ils avaient demandé. Ainsi encore s'accomplissait pour Jacques la promesse que Jésus lui avait faite, ainsi qu'à Jean, en réponse à leur indiscrète prière : « Il est vrai que vous boirez la coupe que je dois boire, et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé. » Il fut sans doute un des principaux fondateurs de l'église de Jérusalem et probablement son premier conducteur, puisque sur lui tombèrent les premiers coups de la persécution. Une antique tradition rapporte que le soldat qui le conduisait au supplice, touché de la profession qu'il faisait de sa foi, se déclara chrétien et fut condamné à mourir avec lui. En chemin le nouveau converti pria Jacques de lui certifier le pardon de ses

péchés; celui-ci, après un instant de réflexion, lui donna le baiser fraternel en lui disant : « que la paix soit avec toi! » Et tous deux scellèrent de leur sang leur foi et leur amour. On éprouve un intérêt tout particulier pour cet apôtre, tombé obscurément dès les premiers jours de l'église sous la hache d'un tyran, et sans doute bientôt oublié du monde. Si le monde l'a oublié, le Saint-Esprit a consacré sa mémoire; il a inscrit son nom et sa mort glorieuse dans ces archives divines qui survivront à tous les écrits, à toutes les histoires, à toutes les puissances de la terre; dans tous les lieux du monde où la parole de Dieu sera portée, le nom de Jacques brillera aux yeux de l'église militante comme celui du premier apôtre martyr, en attendant qu'il brille à jamais dans ces lieux célestes, où l'église triomphante jette ses couronnes au pied du trône de l'agneau.

« Et voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre. »

Ces quelques mots en disent plus sur la perversité de la nature humaine que ne pourrait faire une longue dissertation. Quand saint Paul, au troisième chapitre de l'épître aux Romains, décrivant l'état moral de l'humanité déchue, dit des hommes pris en masse : « ils ont les pieds légers pour répandre le sang, » nous sommes tentés de trouver ces expressions trop absolues, et ce jugement trop sévère; il nous semble qu'on outrage la nature humaine en lui attribuant

ces penchants cruels et sanguinaires. Et pourtant chaque jour des faits tristement significatifs viennent témoigner de la justesse parfaite du jugement porté par l'apôtre, et nous prouver que l'homme se plaît réellement à voir verser le sang, sinon à le répandre lui-même. Pour ne citer qu'un seul exemple à l'appui de cette assertion, considérez le plaisir que trouvent partout les populations dans le spectacle des exécutions à mort. Il suffit que la nouvelle se répande qu'un malheureux va être livré au supplice, pour qu'aussitôt une foule immense se rassemble de toutes parts, poussée par une curiosité féroce, avide du spectacle sanglant qui lui est promis. Hommes, femmes, enfants, tout se presse, tout se précipite pour voir de plus près tous les détails de cette scène de mort; on s'y dispute les premières places, on les achète à prix d'or comme à une représentation de théâtre. A cet égard il n'y a rien de nouveau sous le soleil : le cœur de l'homme est tel aujourd'hui qu'il était aux jours d'Hérode, tel qu'il était aux jours de Caïn; et nos populations, qui se pressent pour contempler l'agonie d'un condamné à mort, ressemblent à ces Juifs de Jérusalem, qui applaudissaient en voyant tomber la tête d'un martyr. Mais si nous flétrissons, comme il le mérite, ce penchant sanguinaire de la populace de Jérusalem, que dire de l'infâme complaisance d'Hérode, qui ajoute saint Pierre à saint Jacques, qui livre au supplice l'un après l'autre les plus fidèles ser-

viteurs de Dieu, non point, à ce qu'il paraît, par l'effet d'une cruauté naturelle, mais uniquement pour faire plaisir aux Juifs! L'écrivain sacré est d'accord ici avec l'historien Josèphe : ce dernier dépeint Hérode Agrippa comme un prince naturellement doux, et dont la première préoccupation était de se rendre agréable au peuple à quelque prix que ce fût. C'est pour faire une chose agréable aux Juifs, c'est pour flatter cette soif de sang qu'avait excitée le meurtre de saint Jacques, c'est pour faire vibrer cette corde cruelle qui se trouve toujours, manifeste ou cachée, au fond du cœur de l'homme naturel, qu'après avoir décapité un apôtre il en fait saisir un autre pour le livrer au même supplice. Le désir de plaire aux hommes, le respect humain a fait commettre plus de crimes que la cruauté même. Ce fut par respect humain, pour ne pas se faire taxer de faiblesse par ceux qui étaient à table avec lui, qu'un autre Hérode, sur la demande d'une jeune fille insouciante poussée par une mère cruelle, se fit apporter, pour dernier plat de son festin, la tête de Jean-Baptiste. Et si nous y regardions de près, nous trouverions peut-être que la plupart des grands crimes connus dans l'histoire ont pour cause première le respect humain, le désir de plaire aux hommes. Tenons-nous en garde, mes frères, contre ce penchant si funeste, hélas! et si naturel, qui nous porte à rechercher avant tout l'approbation des hommes; prenons pour notre règle cette parole

de saint Paul : « si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ, » et traçons-nous une ligne de conduite rigide, inflexible, réglée uniquement par les inspirations de notre conscience et les déclarations de la parole divine. C'est le seul moyen de conserver cette paix du cœur qui est le plus précieux des biens.

« C'était pendant les jours des pains sans levain. » Comme la loi de Moïse ne permettait pas de livrer quelqu'un au supplice pendant la fête de Pâques, Hérode se vit obligé d'ajourner l'exécution de son projet. « L'ayant donc fait arrêter, il le fit mettre en prison et le donna à garder à quatre bandes de quatre soldats chacune, dans le dessein de l'exposer au supplice devant le peuple après la fête de Pâques. » Ordinairement un prisonnier était gardé par quatre soldats seulement, qui se relevaient à chacune des quatre veilles de la nuit ; ici la garde est quadruplée, pour mieux s'assurer contre toute chance d'évasion. Assurément rien ne manquait à ce luxe de précautions, et Pierre était bien gardé dans sa prison : mais Hérode avait à lutter contre une puissance qu'il ne connaissait pas.

« Pierre était donc gardé dans la prison ; mais l'église faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. »

Les deux moitiés de ce verset offrent entre elles un admirable contraste. D'un côté, le monde veille pour tenir captif un serviteur de Jésus-Christ ; ses moyens

sont ceux de la force : une prison, des chaînes, des soldats. De l'autre l'église veille pour le délivrer ; le seul moyen qu'elle ait à sa disposition est la prière. Entre ces deux puissances la lutte est engagée : de quel côté va pencher la victoire ?... la prière cèdera-t-elle à la force, ou la force à la prière ?... Gloire à la prière et à son efficace toute-puissante ! Hérode a beau exagérer les précautions pour s'assurer de son prisonnier ; il a beau doubler ses chaînes, quadrupler ses gardes, et le jeter au fond d'un cachot fermé d'une porte de fer : toute cette force matérielle viendra se briser contre la force morale de quelques hommes et de quelques femmes, perdus dans la population de Jérusalem, qui, réunis çà et là dans quelque chambre haute, combattent par la prière pour faire ouvrir cette prison. Leur faible voix va remuer la main qui remue le monde ; s'il faut un miracle pour que leur prière soit exaucée, ce miracle s'accomplira ; s'il faut qu'un ange vienne du ciel tout exprès pour délivrer Pierre, un ange descendra du ciel ; à la voix de ces hommes qui prient, les chaînes du captif tomberont de ses mains ; les portes de fer de sa prison s'ouvriront d'elles-mêmes devant lui ; ses gardes frappés de stupeur le laisseront passer sans s'opposer à son départ, et tu apprendras alors, monarque insensé ! que toute ta puissance royale ne peut rien contre un chrétien qui prie, c'est-à-dire contre Dieu lui-même.

« Et la nuit avant le jour qu'Hérode devait l'en-

voyer au supplice, Pierre dormait, lié de deux chaînes entre deux soldats ; et les gardes qui étaient devant la porte gardaient la prison. »

On trouverait difficilement dans toute l'histoire de l'église un exemple plus remarquable de confiance en la prière, que celui qui nous est donné ici par l'église de Jérusalem. En vain toutes les probabilités humaines s'élèvent contre l'espérance des chrétiens ; en vain Pierre est gardé dans sa prison avec des précautions telles que nulle puissance humaine ne pourrait songer à le délivrer ; en vain le temps s'écoule, et l'heure approche qui est fixée pour le supplice : l'église ne cesse pas un moment de croire à la possibilité d'une délivrance ; quel en sera le moyen ? elle l'ignore, mais n'importe : elle ne laisse pas d'espérer contre espérance, elle persévère à prier, et cela dans la nuit même qui précède le jour où Pierre devait être envoyé à la mort. Le Seigneur n'exauce pas toujours immédiatement la prière de ses enfants ; souvent, pour exercer leur foi, il fait désirer longtemps son secours, il le retarde jusqu'au dernier moment, il attend pour les délivrer qu'ils soient réduits à l'extrémité et qu'on ne puisse plus compter que sur lui seul ; mais sa délivrance pour s'être ainsi fait attendre, pour être achetée par plus de foi et de prières, n'en sera que plus éclatante et plus merveilleuse.

Que faisait Pierre pendant que l'église priait pour lui dans cette nuit fatale ? « Il dormait, lié de deux

chaînes, entre deux soldats, et les sentinelles devant la porte gardaient la prison. » Il dormait ! la veille du jour de son supplice, lié de deux chaînes qui ne pouvaient que rendre sa position gênante et pénible, quand la douleur physique s'ajoute à la préoccupation morale pour troubler son repos, il dort paisiblement, il repose dans ses chaînes, entre ses deux geôliers, sur la pierre de sa prison, comme un enfant qui dort dans son berceau ou sur le sein maternel ! Admirable puissance d'une conscience tranquille ! Hérode à ce moment-là ne dormait pas, j'imagine, dans son riche palais ; ou s'il dormait, c'était d'un sommeil agité et fébrile, traversé par des visions funèbres, troublé par le fantôme sanglant de sa victime. Ah ! qui ne préfèrerait mille fois le cachot de Pierre, avec la conscience de Pierre, au palais d'Hérode avec la conscience d'Hérode ! Voulez-vous, mes bien-aimés frères, dormir, comme Pierre, d'un sommeil tranquille même au milieu des agitations, des douleurs, des angoisses de la vie ? attachez-vous à posséder comme lui « une conscience sans reproche, devant Dieu et devant les hommes ! »

« Et un ange du Seigneur survint tout-à-coup ; une lumière resplendit dans la prison, et l'ange poussant Pierre par le côté, l'éveilla et lui dit : lève-toi promptement ; et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : ceins-toi et attache tes souliers ; ce qu'il fit. Puis l'ange ajouta : mets ta robe et suis-moi. Et

Pierre étant sorti le suivait, sans savoir que ce que l'ange faisait se fît réellement ; mais il croyait avoir une vision. Et quand ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer, qui conduit à la ville, et la porte s'ouvrit à eux d'elle-même ; et étant sortis, ils allèrent le long d'une rue, et aussitôt l'ange se retira d'avec lui. »

Parmi les apparitions d'anges qui nous sont racontées dans l'Ecriture, celle-ci est assurément une des plus remarquables. Nous y voyons à découvert la sollicitude, à la fois tendre et puissante, avec laquelle ces « esprits administrateurs, » comme les appelle un apôtre, s'emploient « en faveur de ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut. » N'oublions pas que si cette puissance des anges n'agit pas toujours à découvert, elle ne s'en exerce pas moins constamment en faveur des élus. Aujourd'hui comme aux jours de saint Pierre, les anges, par l'ordre de Dieu, veillent sur les fidèles, ils les gardent, ils les protégent, ils les délivrent dans les dangers, ils assistent dans leurs assemblées, ils se réjouissent de leurs progrès spirituels. Toutefois, si la doctrine générale de la protection des anges à l'égard des fidèles est clairement enseignée dans la parole de Dieu, nous n'en dirons pas autant de cette doctrine spéciale qui prétend assigner à chaque homme un ange gardien, exclusivement chargé de veiller sur lui. On ne pourrait pas citer un seul passage de l'Ecriture qui renferme clairement cette

doctrine. Elle a d'ailleurs quelque chose d'étroit, de borné, de terrestre qui trahit une origine humaine; il y a bien plus de largeur et d'élévation dans les idées que l'Ecriture nous donne des anges, et de la puissance que Dieu leur accorde pour la protection de ses enfants. Nous voyons quelquefois un seul ange chargé de garder tout un peuple, comme il arriva pour les Israélites, lors de leur entrée en Canaan; ou pour la ville de Jérusalem, assiégée par l'armée de Sennachérib; quelquefois, au contraire, toute une armée d'anges est chargée de la protection d'un seul homme, comme il arriva pour Jacob lorsqu'il fuyait devant Esaü, ou pour Elisée lorsqu'il était poursuivi par le roi de Syrie. Le passage de saint Matthieu où le Seigneur dit, en parlant des fidèles, que « leurs anges, » [1] c'est-à-dire les anges qui les protégent, « voient sans cesse la face de son Père qui est dans les cieux, » ne signifie pas nécessairement que chaque fidèle ait un ange particulier préposé à sa garde. Si l'on disait, en parlant des membres d'une église, que leurs pasteurs vivent dans la communion habituelle de Dieu, cela ne voudrait pas dire assurément que chaque fidèle eût un pasteur pour lui en particulier. Quant à l'exclamation des chrétiens rassemblés chez Marie qui, lorsque la servante

[1] Matth., XVIII, 10. Le contexte indique évidemment que par ces *petits* dont parle le sauveur, il entend non des enfants, mais les fidèles comparés à de petits enfants. Voyez versets 4, 5, 6.

vint leur annoncer que Pierre était à la porte, répondirent : « c'est son ange, » il est probable que ce passage est mal traduit dans nos versions. Le terme de l'original signifie à la fois un ange et un messager ordinaire : c'est le contexte qui décide quel sens il faut adopter. En admettant même la justesse de la version généralement reçue pour ce passage, il est évident qu'on n'en pourrait pas conclure que l'Ecriture enseigne la doctrine dont nous parlons; il prouverait tout au plus que les chrétiens réunis dans la maison de Marie croyaient, eux, aux anges gardiens : ce serait un reste de préjugé judaïque, que l'influence toute récente de l'évangile n'aurait pas encore déraciné. Mais la version ordinaire de ce passage ne paraît pas admissible. En effet, il est difficile de croire que les disciples aient pu supposer que c'était réellement un ange de Dieu qui était dans la rue, frappant à la porte de la maison pour se faire ouvrir. Ils ne pouvaient pas ignorer que ces messagers célestes, esprits puissants et purs, n'ont pas besoin de recourir à de tels moyens pour s'introduire auprès des hommes; il n'y a point pour eux de portes fermées, et toujours on les voit apparaître d'une manière subite, comme celui qui fit tout-à-coup resplendir d'un éclat divin le cachot de Pierre. Je pourrais d'ailleurs vous citer plusieurs passages du nouveau testament où le mot traduit ici par ange signifie un messager ordinaire, et notamment dans les écrits de saint Luc, auteur du livre des Actes. Ainsi

lorsque Jean-Baptiste, mis en prison par un autre Hérode, envoya deux de ses disciples demander à Jésus : « es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Luc appelle ces deux disciples les *anges* de Jean [1]. Il est probable que l'ange de Pierre n'est également, dans la pensée de ses amis, qu'un messager ordinaire, qu'ils s'imaginent leur être envoyé par l'apôtre, ne pouvant croire qu'il fût lui-même devant leur porte.

Tenons-nous en donc à l'idée générale d'une protection exercée par les anges à l'égard des fidèles, et rejetons la doctrine des anges gardiens, comme un de ces nombreux emprunts faits par l'église romaine, non à l'Ecriture, mais au paganisme. C'était en effet une superstition populaire, très-répandue chez les païens, et aussi chez les Juifs.

Il est à remarquer que l'œuvre assignée par l'Ecriture aux anges, en faveur des fidèles, est une protection purement matérielle ; elle ne leur attribue nulle part une action sur notre âme pour nous inspirer de bonnes pensées et nous porter au bien, comme elle attribue aux anges déchus une influence funeste pour nous porter au mal. La sanctification et le salut des pécheurs est une œuvre dont le Seigneur se réserve à lui seul toute la gloire. C'est pour s'être écartée, sur ce point, des enseignements de la parole de Dieu,

[1] Luc, VII, 24.

de l'apôtre, quand cette délivrance n'était que la réponse du Seigneur à leurs prières. Il n'en faudrait pas conclure qu'ils n'aient pas prié avec foi, puisque ce fait même qu'ils obtiennent l'objet de leur prière atteste la foi et la ferveur qui l'avaient dictée. Sans doute ils n'avaient pas demandé la délivrance de l'apôtre d'une manière absolue. Ils subordonnaient leur désir à la volonté divine, n'étant pas certains que le Seigneur, dans ses vues impénétrables et pour le bien même de l'église, n'eût pas résolu de lui retirer saint Pierre, comme il avait retiré saint Jacques. Sans doute aussi ce n'était pas uniquement la délivrance matérielle de l'apôtre qu'ils demandaient au Seigneur; ils avaient demandé peut-être que Pierre, fortifié par la puissance divine, fût prêt à glorifier le nom de Christ, soit par sa vie, soit par sa mort; que le troupeau ne fût ni effrayé, ni dispersé par cette attaque des loups furieux; que les faibles ne bronchassent point, et qu'enfin Dieu apaisât ce terrible orage de la persécution. Toutefois, bien que ces considérations puissent expliquer jusqu'à un certain point la conduite des disciples, il reste évident qu'ils sont étonnés de cela même que leur prière est exaucée; étonnés à tel point qu'ils refusent de croire au premier abord à cette réponse immédiate et merveilleuse du Seigneur. Cela prouve que chez les chrétiens même les plus fidèles et les plus fervents la foi est toujours bien imparfaite dans cette vie d'épreuves. Notre pro-

pre expérience peut nous faire comprendre ce qu'éprouvèrent dans cette occasion les chrétiens de Jérusalem. Ne nous est-il pas arrivé quelquefois de prier pour obtenir telle ou telle grâce, et d'être tout surpris ensuite quand cette grâce nous a été accordée? Nous sommes si peu accoutumés à compter sur l'efficace de nos prières, qu'il nous arrive souvent, après avoir prié, d'oublier ce que nous avons demandé au Seigneur, au lieu d'attendre avec une paisible assurance la réponse qu'il ne peut manquer de nous donner. Aussi, quand cette réponse arrive, ou bien elle nous étonne, ou bien, chose plus triste encore, nous la laissons passer inaperçue. Qui est-ce qui réalise dans la prière les promesses infaillibles de la parole de Dieu? qui est-ce qui prie, et qui compte sur l'effet de sa prière : qui fait une demande à son père céleste, et qui attend la réponse comme une chose toute simple et toute naturelle? Peut-être, en examinant de près nos prières, trouverons-nous que dans la plupart des cas nous prions, sinon par formalisme, du moins par acquit de conscience, pour accomplir je ne sais quel devoir que nous attachons à l'acte même de la prière, bien plus que dans l'intention réelle d'obtenir ce que nous demandons. O gens de petite foi que nous sommes! notre foi n'est pas même comparable à un grain de senevé! car « si vous aviez de la foi comme un grain de senevé, » nous dit le Seigneur, « vous diriez à cette montagne : ôte-toi de là et te

jette dans la mer, et cela se ferait; et rien ne vous serait impossible, » parce que rien n'est impossible à Dieu. Il n'est point d'obstacle dont ne puisse triompher la prière faite avec foi : témoin la délivrance de Pierre enchaîné entre deux soldats dans la prison d'Hérode. Si nous sommes souvent exaucés malgré la faiblesse de notre foi, que ne pourraient pas des prières dictées par une foi plus vivante ! « Seigneur, augmente-nous la foi ! »

« Et quand ils eurent ouvert à Pierre ils le virent, et furent comme ravis hors d'eux-mêmes. » Il est plus facile de concevoir que d'exprimer ce que durent éprouver les disciples, à la vue de l'apôtre bien-aimé qui leur était rendu d'une manière si miraculeuse, et comme ramené des portes de la mort. Qui pourrait dire ce qui l'emportait dans leur cœur, de la joie qu'ils éprouvaient en retrouvant leur ami, ou de la sainte admiration que produisait chez eux la vue des voies merveilleuses du Seigneur ? Cette joie mêlée d'étonnement et d'admiration, qui remplissait le cœur des chrétiens de Jérusalem quand ils virent toutes leurs espérances, je ne dis pas réalisées, mais dépassées mille fois par la bonté de Dieu, est une image, une faible image de ce qu'éprouveront les élus dans le ciel au dernier jour. Ici-bas, nous l'avons dit, la foi des chrétiens même les plus fidèles est toujours une petite foi; et quant à nous, perdus dans la foule des croyants ordinaires, notre foi est tellement faible

qu'elle se réduit bien souvent, hélas! à une espérance vague et incertaine, et que les réalités de la vie éternelle ne sont réalités pour nous qu'à demi. Nous attendons bien « des cieux nouveaux et une terre nouvelle, » un « temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur, un repos réservé au peuple de Dieu; » mais cette attente chez nous est passive, languissante, voilée; et il n'est peut-être pas un seul d'entre nous, ici présents dans ce moment, qui osât dire que les trésors de la vie éternelle sont pour lui une réalité vivante et positive, comme ces biens terrestres que nous voyons et que nous touchons. Que sera-ce donc, et quelle ne sera pas notre admiration, quand ces trésors éternels seront devenus pour nous la réalité même; quand les portes de notre prison terrestre se seront ouvertes à la voix de l'archange, quand nos chaînes seront tombées comme celles de Pierre, et que notre âme et notre corps, affranchis pour toujours des infirmités de la vie présente, entreront en possession de la félicité du ciel! que sera-ce quand nous verrons de nos yeux et que nous toucherons de nos mains l'accomplissement des promesses du Seigneur; quand à cette révélation écrite, qui nous montre la vie éternelle dans un avenir lointain qu'il faut croire sans le voir et espérer sans en jouir, aura succédé la révélation du ciel même, de la gloire et de la félicité éternelle! Que de promesses alors se trouveront réalisées, que nous laissions à l'écart comme

trop excellentes pour que nous osassions nous les appliquer! que de prières se trouveront exaucées que nous avions oubliées, et sur l'accomplissement desquelles nous ne comptions plus! que de parents chrétiens auront prié pour la conversion d'un enfant prodigue, ou de femmes chrétiennes pour un mari incrédule, qui n'auront pas vu dans cette vie la réponse du Seigneur à leurs prières, et qui trouveront cette réponse dans le ciel, en y trouvant celui pour lequel ils ont prié! que de malades dont les jours et les nuits se seront écoulés lentement dans la souffrance, que de pauvres pour qui la coupe de la vie était amère, que d'affligés dont le sentier traversait « les grosses eaux » de l'épreuve, qui alors apprendront à bénir leurs douleurs, en reconnaissant qu'elles sont devenues pour eux le chemin de la félicité éternelle! que de cœurs unis ici-bas par les liens les plus intimes, séparés violemment par la mort, qui se retrouveront alors avec une joie d'autant plus profonde que le déchirement aura été plus douloureux! que d'âmes angoissées aujourd'hui à la vue du désordre moral qui pèse sur le monde et des voies insondables de Dieu envers les hommes, qui alors éclateront en chants de joie et d'actions de grâces, en découvrant que ces voies si obscures, si impénétrables, si difficiles à accepter pour notre raison et pour notre cœur, étaient toujours dirigées par une sagesse parfaite et une bonté infinie! Nous te saluons à l'avance du fond

de notre misère présente, jour de gloire et de joie, et de ravissements éternels! jour bienheureux où tomberont tous les voiles, où s'accompliront toutes les promesses, où seront exaucées toutes les prières, où finiront tous les deuils, où se réuniront pour toujours ceux qui auront aimé Jésus-Christ, où Dieu sera trouvé fidèle et magnifique dans toutes ses voies, aux yeux des hommes et des anges! Amen.

Février 1850.

L'ÉCONOME INFIDÈLE.

Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper ses biens.

Et l'ayant fait venir il lui dit : qu'est-ce que j'entends dire de toi ? rends compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien.

Alors l'économe dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration ? je ne puis pas travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que lorsque je serai déposé de cette administration, il y en ait qui me reçoivent dans leur maison. Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître ; et il dit au premier : combien dois-tu à mon maître ? Il répondit : cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, assieds-toi là, et écris-en un autre de cinquante. Puis il dit à un autre : et toi, combien dois-tu ? Il répondit : cent mesures de blé. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, et écris-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière.

Et moi aussi je vous dis : faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses le sera aussi dans les grandes.

Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses? et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous?

(Luc, XVI, 1-13.)

Cette parabole, dont nous ne possédons dans l'évangile qu'une seule version, celle que nous donne saint Luc, présente une certaine obscurité. Pour la comprendre, il faut commencer par poser un principe général, qu'il est nécessaire d'avoir toujours présent à l'esprit lorsqu'on étudie les paraboles du sauveur. Ce principe, c'est qu'il ne faut pas trop presser tous les détails d'une similitude, ni vouloir trouver à chacun des traits qui la composent une application morale. Il faut s'attacher à la pensée essentielle, à la leçon fondamentale qui se trouve toujours dans chaque parabole, et à laquelle l'image s'applique avec une justesse parfaite; mais à côté de cette pensée essentielle qui fait le fond de la parabole, se trouvent des détails accessoires, qu'on pourrait appeler littéraires, auxquels il ne faut pas chercher une application morale, et qui souvent même iraient en sens contraire de cette application. C'est ainsi que Jésus se compare lui-même, tantôt à un ami égoïste qui ne veut pas se déranger pour rendre service à son ami, et dont le refus ne cède qu'à l'importunité; tantôt à

un voleur qui vient pendant la nuit pour dépouiller avec plus de sécurité ses victimes; tantôt à un juge inique qui refuse de faire justice à une pauvre veuve, et qui ne lui accorde enfin ce qui lui est dû que pour se débarrasser d'instances qui le fatiguent. Ces rapprochements, dont l'application serait fausse à un certain point de vue, s'appliquent avec une justesse frappante sous un point de vue différent : l'essentiel est de bien saisir le point de comparaison. Appliquons ce principe à la parabole que nous étudions aujourd'hui. Le Seigneur nous y présente, comme modèle à imiter, un économe à la fois infidèle et prudent. Evidemment ce n'est pas sous le point de vue de son infidélité que cet homme est proposé à notre imitation : c'est sous le point de sa prudence, de son habileté, du soin qu'il apporte à garantir ses intérêts et assurer son avenir. Le Seigneur veut nous engager à transporter dans les choses de la foi, dans la poursuite de nos intérêts éternels, la même prudence, la même activité que déploient les hommes du monde dans la recherche de leurs intérêts temporels.

Dès-lors l'application de cette similitude est facile à saisir, au moins dans les traits principaux. L'homme riche c'est Dieu, à qui appartiennent en réalité tous les biens de la terre; l'économe est l'image de tous les hommes, qui sont sur la terre les dispensateurs des biens de Dieu ; la dilapidation de ces biens, c'est le péché; le compte à rendre, c'est la mort et le juge-

ment. Jésus veut donc nous enseigner à faire un tel usage des biens de cette vie, qu'après la mort nous ayons un refuge assuré malgré la condamnation qu'ont méritée nos péchés. Telle est la pensée générale de la parabole : entrons maintenant dans les détails.

« Un homme riche avait un économe. » Ainsi le véritable propriétaire de tous les biens qui sont entre nos mains, c'est le Seigneur ; nous n'en sommes que les économes et les administrateurs. Dieu nous les prête seulement, il les confie à notre fidélité afin que nous les fassions valoir pour son service, et nous aurons à rendre compte un jour de cette administration. Cela est vrai non-seulement des biens de la fortune, mais de tous les dons qu'a répandus sur nous la bonté de Dieu, de toutes les jouissances de cette vie, de toutes nos facultés physiques ou morales, de toute l'influence dont nous pouvons disposer. A l'égard de toutes ces choses nous ne sommes réellement que des économes, c'est à Dieu seul qu'elles appartiennent ; et tout ce que nous en détournons pour nous-mêmes est une infidélité à l'égard de Dieu ; toutes les fois que nous nous prenons nous-mêmes pour centre de notre activité, pour but de notre existence, nous manquons à notre destination et à nos premiers devoirs. Cela résulte du seul fait que nous sommes des créatures. La créature n'a qu'une existence d'emprunt, et cette existence tout entière doit se rapporter au créateur ; la vraie gloire de la créature consiste

à s'effacer elle-même pour ne laisser briller que la gloire du créateur; la vraie destination de la créature est de se consacrer tout entière, et tout ce qu'elle possède, au service de son créateur. Ainsi vos talents, vos forces, votre santé, votre argent, votre influence, tout cela n'est point à vous mais à Dieu; et vous n'êtes dans l'ordre, vous n'occupez votre vraie place, vous ne remplissez votre destination qu'autant que vous faites valoir toutes ces choses pour le service et pour la gloire de Dieu. Le Seigneur fait à cet égard une distinction bien remarquable entre les biens temporels et les biens spirituels. Il appelle les premiers « ce qui est à autrui, » et les seconds « ce qui est à nous-mêmes. » C'est dans ce sens qu'il faut entendre cette déclaration qui termine la parabole, et qui semble obscure au premier abord : « Si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous? » Le Seigneur explique lui-même ces paroles obscures par ces autres paroles plus claires qui les précèdent, et qui offrent évidemment le même sens : « Si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses? » Ce qui est à autrui, ce sont les biens du monde, dont nous ne sommes que les économes, et qui sont appelés injustes parce qu'ils servent habituellement à l'injustice; ce qui est à nous, et ce que le Seigneur appelle aussi les vraies richesses, ce sont les biens spirituels; c'est la foi, l'espérance et la charité; ce sont

là des biens qui nous appartiennent en propre, qui sont conformes à notre nature morale et à nos vrais besoins, qui s'assimilent en quelque sorte à notre âme, et dont la mort ne nous sépare pas; mais les biens temporels ne sont pas à nous, nous n'en sommes que les administrateurs. Telle est la doctrine de l'Ecriture; tel est aussi l'enseignement d'une saine philosophie.

Voilà ce qui devrait être : mais est-ce là ce qui arrive en réalité? est-ce bien sous un tel point de vue que nous envisageons, dans la pratique de la vie, les biens que Dieu nous a confiés? Pour le savoir il suffit de consulter cette parabole, que le Seigneur met devant nos yeux comme un vivant miroir pour que nous y contemplions notre propre image. Que fait cet économe qui est l'image de tous les hommes sans en excepter un seul, et dont chacun de nous doit se dire à lui-même : tu es cet homme-là? Il dissipe le bien de son maître. Il sort de sa place naturelle, il intervertit les rôles, il foule aux pieds son premier devoir, il s'approprie ce qui appartient à son maître et le dépense pour sa propre satisfaction. Voilà ce que font tous les hommes à l'égard des biens de Dieu. Ils sont tous, sans en excepter un seul, des dispensateurs infidèles, ils sont tous sortis de la place qui convient à la créature, ils ont tous tourné en dissolution les dons du créateur; et pour employer les paroles de l'Ecriture, « ils sont tous assujettis au péché. Il n'y a personne

qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui cherche Dieu; ils se sont tous égarés, ils se sont tous ensemble pervertis; il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul [1]. » C'est là l'idée fondamentale de cette parabole, comme c'est l'idée fondamentale de la bible entière. La bible est un message que Dieu adresse à des créatures égarées, déchues, coupables et par là-même dignes de condamnation; et il est impossible de comprendre le premier mot de la bible, il est impossible de comprendre le nom même de l'évangile, aussi longtemps qu'on n'a pas compris cette vérité humiliante mais salutaire, qui sert de base à tout l'édifice de la révélation.

« Et l'ayant fait venir il lui dit : qu'est-ce que j'entends dire de toi? rends compte de ton administration; car tu ne pourras plus désormais administrer mon bien. » Nous pouvons oublier pour un temps, au milieu des préoccupations de la vie présente, cet état d'égarement, d'infidélité et de condamnation; mais un moment viendra où il faudra bien nous en souvenir : c'est le moment où nous serons appelés à rendre compte de notre administration. Ce moment-là, ce jour du compte-rendu, c'est pour chaque homme le jour de sa mort; c'est cette heure mystérieuse et redoutable qui nous attend tous, qui est déjà marquée pour chacun de nous dans les décrets éternels

[1] Rom., III, 9-12.

du Seigneur, et qui viendra nous arracher aux scènes du monde visible pour nous transporter subitement dans les réalités éternelles. Pour combien d'hommes ne viendra-t-elle pas inattendue et sans préparation, cette heure que nul ne connaît et que tous redoutent! « Comme il arriva aux jours de Noé, » dit le Seigneur, « il en arrivera de même au jour du fils de l'homme. On mangeait et on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint qui les fit tous périr. Il arriva aussi la même chose aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait et on bâtissait; mais au jour que Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr. Il en sera de même au jour que le fils de l'homme sera manifesté [1]. » « Vous savez vous-mêmes, » nous dit saint Paul, « que le jour du Seigneur viendra comme le larron dans la nuit. Car, quand ils diront : paix et sûreté! alors une ruine subite les surprendra, comme les douleurs surprennent celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point [2]. » Tel sera le sort de tous ceux qui, absorbés par les préoccupations de la vie présente, auront oublié le jour du Seigneur et ne s'y seront point préparés. Ne suivons pas le grand nombre dans cet

[1] Luc, XVII, 26-30.
[2] 1 Thes., V, 2, 3.

oubli funeste, qui aura des conséquences éternelles; plaçons-nous d'avance par la pensée en présence du compte solennel que nous aurons tous à rendre; et si nous avons ressemblé à l'économe de la parabole par notre infidélité, imitons-le aussi dans sa prudence.

« Alors l'économe dit en lui-même : que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration? Je ne puis pas travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que lorsque je serai déposé de cette administration, il y en ait qui me reçoivent dans leur maison. Alors il fit venir séparément chacun des débiteurs de son maître, et il dit au premier : combien dois-tu à mon maître? Il répondit : cent mesures d'huile. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, assieds-toi-là, et écris-en un autre de cinquante. Puis il dit à un autre : et toi, combien dois-tu? Il répondit : cent mesures de blé. Et l'économe lui dit : reprends ton billet, et écris-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment; car les enfants de ce siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière. »

Comme nous l'avons déjà fait observer, c'est la prudence de cet homme, c'est son habileté qui seule est louée par le Seigneur; et c'est uniquement sous ce point de vue qu'il est proposé à notre imitation. Le Seigneur veut nous engager à faire pour les biens du ciel ce qu'on fait pour les biens de la terre; il veut

que nous appliquions à nos intérêts éternels cette prudence, cette sagacité que les hommes du monde déploient pour leurs intérêts temporels, et dont l'économe de la parabole nous offre un exemple si remarquable. L'habileté de cet homme est en effet merveilleuse. Placé dans une situation critique par suite de son infidélité, il se tire d'embarras par une infidélité nouvelle; il trouve moyen d'intéresser les débiteurs de son maître à ses propres concussions en les en rendant complices; il achète leur appui aux dépens de cette fortune même qu'il était justement accusé d'avoir dilapidée; et il se ménage ainsi pour l'heure du besoin des ressources criminelles, mais assurées; car si l'un d'eux eût refusé plus tard de l'aider dans sa détresse, il avait en main le moyen de l'y forcer, en le menaçant de divulguer le crime qui leur était commun. Sa prudence paraît non-seulement dans le moyen qu'il emploie, mais encore dans la précaution qu'il prend de faire venir les débiteurs de son maître *séparément*, afin que chacun d'eux, se croyant l'objet d'une faveur spéciale, se sentît d'autant plus obligé envers lui, et craignît d'autant plus de divulguer un larcin dont il pensait avoir seul profité. Assurément rien ne surpasse la prévoyance, la prudence, l'habileté d'une telle conduite. C'est cette prudence que le Seigneur propose à l'imitation des enfants de Dieu; seulement la prudence des enfants de Dieu s'exerce dans une autre sphère que celle des enfants du siè-

cle : les uns travaillent pour la terre, les autres pour le ciel ; ceux-là pour la vie présente, ceux-ci pour la vie éternelle. Ces deux prudences vont même en sens contraire l'une de l'autre : car la prudence des mondains consiste à amasser des biens de la terre ; tandis que la prudence des chrétiens consiste à les dépenser pour le Seigneur, comme Jésus nous l'enseigne clairement dans la conclusion de cette parabole : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que lorsque vous viendrez à manquer — c'est-à-dire, après votre mort — ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Les biens de ce monde sont appelés des richesses injustes, soit parce qu'on les acquiert trop souvent par des moyens injustes, soit parce qu'ils deviennent facilement pour ceux qui les possèdent une occasion d'iniquité. Il appartient aux enfants de Dieu d'effacer ce caractère funeste attaché aux biens de ce monde, d'en rectifier l'usage, et de les faire tourner au salut des âmes au lieu de leur perdition. Ces mêmes richesses que le Seigneur a frappées d'une sentence de réprobation, et dont il a dit : « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » ces mêmes richesses peuvent devenir, et doivent devenir entre les mains des enfants de Dieu une source de bénédiction et de salut. Nous pouvons à notre choix, avec les biens de ce monde, avec les richesses injustes, nous faire des amis ou des ennemis

de nos âmes. On s'en fait des ennemis quand on les dissipe en dépenses coupables ou frivoles, qui nous accuseront au dernier jour devant le tribunal de Dieu. On s'en fait des amis, des avocats, des protecteurs pour ce grand jour, quand on les répand pour le service du Seigneur. Cette image si belle et si expressive, « les tabernacles éternels, » est une allusion à la vie des patriarches, qui étrangers et voyageurs sur la terre, plantaient leurs tentes pour un jour. Les rachetés de Christ trouveront dans le ciel d'autres tabernacles, et ceux-là dureront éternellement. Il faut remarquer que le langage de tout ce verset est figuré : il ne s'agit pas seulement ici d'actes matériels de charité, et ces amis qui doivent nous recevoir dans les tabernacles éternels ne sont pas seulement les pauvres que nous aurons secourus; car il peut arriver que notre charité s'exerce à l'égard de personnes indignes, qui ne seront jamais admises dans la vie du ciel; mais la promesse que le Seigneur fait ici à la charité n'en subsiste pas moins et ne s'accomplira pas moins infailliblement, quelle que puisse être l'indignité de ceux qui en sont l'objet. La pensée du Seigneur est plus vaste et plus élevée; il veut nous engager d'une manière générale à consacrer les biens du monde au service de Dieu; et toutes les fois que nous faisons un tel usage des biens de ce monde, nous nous en faisons des amis pour nous recevoir au dernier jour; c'est-à-dire, nous les faisons tourner à no-

tre salut. Ce serait tirer de ce passage une conclusion bien fausse, et qui serait le renversement de l'évangile, que d'attribuer aux actes matériels de charité la vertu de nous mériter la vie éternelle; et de nous représenter le ciel comme une sorte de bénéfice qu'on peut acheter à prix d'argent, ou même à prix de bonnes œuvres. « Vous êtes sauvés par grâce, » nous dit l'apôtre, « par le moyen de la foi; et cela ne vient point de vous, c'est le don de Dieu; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie; » et ailleurs : « quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. » La charité à laquelle le ciel est promis est donc autre chose que l'aumône; et cette charité, ne l'oublions pas, est elle-même un don de Dieu; elle fait partie de ce salut gratuit et complet que Jésus est venu nous apporter de la part de son père.

Toutefois le devoir d'exercer l'aumône, de pratiquer des actes de charité, est une partie essentielle du précepte que nous donne ici le Seigneur; et peut-être dans le réveil religieux de nos jours, préoccupé qu'on était de la nécessité d'insister sur le salut gratuit et de réagir contre la fausse doctrine du salut par les œuvres, peut-être, dis-je, a-t-on trop laissé dans l'ombre le devoir de l'aumône, et trop oublié la valeur réelle des actes de charité. Christ et la bible entière attachent à l'aumône une grande importance, et nous la

présentent comme ayant des rapports essentiels avec notre salut. « Vendez ce que vous avez [1], » nous dit le Seigneur, « et donnez-le en aumône; faites-vous des bourses qui ne s'usent point, et un trésor dans les cieux, qui ne manque jamais, d'où le larron n'approche point, et où la teigne ne gâte rien. » Et déjà dans l'ancien testament : « jette ton pain sur la surface des eaux; car avec le temps tu le retrouveras. » « Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel, et l'Eternel lui rendra son bienfait [2]. »

En effet, bien que l'exercice de la charité ne puisse pas nous mériter le ciel, il contribue pourtant à notre salut d'une manière indirecte, mais puissante. L'aumône aide à notre salut en nous entretenant dans des dispositions morales favorables au salut, en détachant nos cœurs des biens de ce monde. Celui qui amasse des richesses tient nécessairement davantage à ces richesses, qui sont pour lui le but principal de la vie; et comme son trésor est sur la terre, son cœur y est aussi. Celui au contraire qui répand ses biens au service du Seigneur et pour le soulagement de ses frères, déplace par là son trésor de la terre pour le transporter dans le ciel, et son cœur suit naturellement son trésor. — Aussi l'exercice de la charité, par cela même

[1] Ce précepte, comme plusieurs de ceux que Jésus donne à ses disciples, ne doit pas être entendu au pied de la lettre; il faut en prendre l'esprit. Comparez Matth., V, 39-41.

[2] Luc, XII, 33. Ecclés., XI, 1. Prov., XIX, 17.

qu'il porte notre cœur vers le ciel, nous est-il représenté comme disposant Dieu en notre faveur, comme nous attirant ses grâces. Le centenier Corneille ne fut pas sauvé assurément par ses aumônes, mais ses aumônes contribuèrent à fixer sur lui le regard de Dieu, et à le faire arriver au salut qui est en Christ. C'est ce qui nous est clairement enseigné au chapitre dixième du livre des Actes. « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centenier de la cohorte appelée italique, homme pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu continuellement. Il vit clairement en vision, vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et qui lui dit : Corneille ! Et Corneille ayant les yeux arrêtés sur lui, et tout effrayé, lui dit : qu'y a-t-il, Seigneur ? Et l'ange lui dit : tes prières et tes aumônes sont venues en mémoire devant Dieu. Envoie donc à Joppe, et fais venir Simon surnommé Pierre. » C'est en considération de ses prières *et de ses aumônes* que Dieu lui envoie un messager de l'évangile ; mais c'est par l'évangile qu'il est sauvé. — Enfin l'exercice de la charité contribue encore à notre salut en attirant sur notre tête les prières des pauvres. Bien des fois sans doute, mes frères, vous avez entendu des indigents promettre de vous rendre en prières le bien que vous leur faisiez en aumônes ; mais peut-être vous n'avez vu dans cette promesse qu'une formule banale et sans conséquence,

vous n'avez pas apprécié ce qu'elles valaient ces prières du pauvre. Nous aimons à le penser, il y a des pauvres qui tiennent leur promesse à cet égard, et qui prient réellement pour leurs bienfaiteurs. Ces prières, dictées par une vive reconnaissance, et par une piété sincère sinon éclairée, pourquoi ne seraient-elles pas exaucées ? Heureux celui sur qui beaucoup de prières du pauvre appellent chaque jour la bénédiction du Seigneur ! C'est là une rente spirituelle qui vaut bien celles que dans le monde on achète à si grand prix. Laissons ceux qui ne connaissent de biens que ceux de la terre placer toute leur fortune en revenus temporels : quant à nous, achetons le plus possible de ces rentes de prières qui d'année en année, de mois en mois, et de jour en jour, se déploieront sur nos têtes en précieuses bénédictions !

Mais la charité temporelle, dont nous venons de parler, n'est pas la seule que le Seigneur nous recommande et qu'il ait en vue dans cette parabole. Il est une autre charité qui fait plus de bien encore à notre âme, et qui a des rapports plus directs avec le salut : c'est celle qui se rapporte non plus à la vie présente mais à la vie éternelle ; qui a pour objet, non plus les besoins d'un corps périssable, mais les intérêts d'âmes immortelles ; c'est cette charité spirituelle qui consiste à contribuer, chacun selon nos moyens, à la conversion des âmes et à l'avancement du règne de Dieu ; cette charité qui remplissait le cœur de David et

lui faisait dire : « j'enseignerai tes voies aux transgresseurs, et les pécheurs se convertiront à toi; » cette charité à l'égard de laquelle l'Esprit saint, par la voix du prophète Daniel, fait cette magnifique promesse : « ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. » C'est un devoir sacré pour tout disciple de Christ de travailler au salut des autres hommes, de profiter des occasions qui se présentent pour annoncer l'évangile autour de lui, de soutenir par ses prières et par ses sacrifices les œuvres chrétiennes qui ont pour but l'avancement du règne de Dieu dans le monde. La déclaration du Seigneur s'applique à ce genre de charité avec une justesse toute particulière, et dans un sens littéral. En contribuant par nos sacrifices à l'avancement du règne de Dieu, nous acquérons réellement, avec les richesses injustes, des amis qui nous recevront au dernier jour; et quelle joie ne sera-ce pas alors de retrouver dans le ciel ces frères et ces sœurs en Christ, qui auront été amenés au salut par le moyen de nos charités ! Le résultat de ces sacrifices peut bien rester inconnu sur la terre, mais il sera dévoilé au dernier jour. Telle offrande que vous aurez fait parvenir à une société de missions ou d'évangélisation, et que vous aurez ensuite oubliée, comme ce « pain jeté sur la surface des eaux » dont parle l'Ecriture, cette offrande le Seigneur ne l'oublie pas, il la suit dans son cours bienfaisant à travers les hommes et

les âges, et il saura bien vous la faire retrouver un jour. Cette offrande à laquelle vous avez attaché peu d'importance peut-être, elle servira à acheter une bible, ou bien encore elle servira à décider le départ d'un missionnaire; cette bible ou ce missionnaire iront dans notre France demi-païenne toucher le cœur d'un incrédule, ou au-delà des mers sauver l'âme d'un pauvre sauvage; et au dernier jour ce sauvage ou cet incrédule, transformé en enfant de Dieu par votre moyen et à votre insu, vous accueillera dans les demeures éternelles. Ah! mes frères, ne négligeons pas un si pressant devoir, dirai-je? ou un si précieux privilége. Le Seigneur nous fait aujourd'hui une grâce particulière en multipliant autour de nous les occasions d'exercer cette charité spirituelle; jamais les œuvres chrétiennes qui ont pour objet l'avancement du règne de Dieu ne furent plus nombreuses qu'aujourd'hui dans l'église de Christ. Nous sommes entourés de sociétés fondées dans le seul but du salut des âmes, et qui poursuivent à l'envi, sous des noms et par des moyens divers, ce but si pur et si relevé. Les unes s'occupent d'envoyer l'évangile aux nations païennes, les autres travaillent à évangéliser notre patrie; celles-ci répandent gratuitement ou à bas prix la parole de Dieu, celles-là s'efforcent de mettre les vérités du salut à la portée de toutes les intelligences, en les publiant sous la forme de récits simples et populaires; d'autres encore ont pris pour champ de travail

les écoles, et cherchent à multiplier en France le nombre des instituteurs chrétiens. Toutes ces œuvres-là, mes frères, ont droit non-seulement à votre sympathie mais à votre concours, et je mets sur votre conscience de contribuer pour votre part à les soutenir, si vous ne l'aviez pas fait jusqu'à présent.

Tel est l'usage que les enfants de Dieu doivent faire des biens du monde; voilà comment nous pouvons avec les richesses injustes nous créer des amis et des soutiens pour le dernier jour. C'est dans un tel usage des biens de cette vie que consiste pour nous la véritable prudence; c'est par là que nous devons imiter cet économe, modèle de prudence et d'habileté, que le Seigneur nous présente comme un exemple à suivre. Mais hélas! il s'en faut bien que les enfants de Dieu apportent dans la recherche de leurs intérêts éternels la même sagesse, le même zèle, la même activité que déploient les hommes du monde dans la recherche de leurs intérêts temporels; et nous avons tous mérité la sentence prononcée par le Seigneur dans cette parabole : « les enfants du siècle sont plus prudents en leur génération [1] que les enfants de lumière. » Que cette parole est profondément vraie, et que d'applications elle trouve chaque jour au milieu

[1] C'est-à-dire, à l'égard de la vie présente et de ses biens. C'est comme si Jésus disait : *à leur point de vue.*

de nous! il faudrait faire un discours entier sur cette seule parole pour en signaler toutes les applications. Oui, les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière; les mondains sont mille fois plus sages, plus conséquents avec eux-mêmes, plus raisonnables à leur point de vue que les chrétiens. Les mondains sont souverainement imprudents, ils sont insensés dans le choix du but qu'ils poursuivent; mais une fois ce but admis, ils montrent à le poursuivre une prudence, une sagesse admirables. Ils sacrifient l'éternité au temps, le ciel à la terre, et c'est là une folie; mais dans la recherche de ces biens de la terre qui sont pour eux le souverain bien, quelle prudence, quel zèle, quelle activité, quelle infatigable énergie ne déploient-ils pas! quelle persévérance à marcher vers leur but sans se laisser détourner par rien, quelle sagacité à découvrir les meilleurs moyens pour y arriver, quelle attention à prévoir tous les obstacles pour les écarter ou les vaincre! comme ils savent à propos s'imposer une privation temporaire en vue d'une jouissance à venir, et sacrifier sans hésiter un moindre bien pour obtenir un bien plus grand! Honneur à vous, hommes du monde, gloire à votre sagesse et à votre prudence! et honte à nous, enfants de Dieu, ou qui du moins faisons profession de l'être: car nous n'apportons pas à la poursuite de nos trésors éternels la centième partie du zèle et de l'activité que vous déployez, enfants du siècle, dans la pour-

suite de vos intérêts d'un jour. Il y a plus : comme vous êtes tous, mes frères, hommes du monde par un certain côté; comme vous avez tout à la fois des intérêts temporels et des intérêts spirituels, vous êtes tout à la fois prudents et imprudents : prudents pour ce qui concerne vos intérêts temporels, c'est-à-dire là où la prudence est la moins importante; imprudents pour ce qui touche à vos intérêts éternels, c'est-à-dire là où l'imprudence est la plus dangereuse. Vous mettez le plus grand soin à fuir la pauvreté matérielle, à vous procurer un abri, des vêtements, des ornements pour ce corps de poudre : et le plus souvent vous n'avez nul souci de l'indigence de votre âme, vous ne vous inquiétez pas de lui assurer un asile pour l'éternité, ni de la parer de ce vêtement de sainteté et de bonnes œuvres qui est d'un grand prix devant Dieu! Vous réservez toute votre activité, vous déployez toute votre énergie, vous sacrifiez tout votre temps pour vous faire une position dans ce monde : et vous ne trouvez ni temps, ni activité, ni énergie pour soigner les intérêts de votre âme; la prière, la méditation, la lecture de la parole de Dieu, tout cela n'est pas même mentionné parmi vos occupations obligatoires de chaque jour; et si vous vous occupez de ces choses, ce n'est guère qu'à ce que vous appelez « des moments perdus! » Vous dépensez sans hésiter des sommes considérables pour des jouissances passagères, pour une fête d'un jour, pour un frivole plaisir

qui commence le soir, et qui sera dissipé avant le matin avec la flamme de vos bougies : et votre main se resserre, et vous croyez toujours trop donner, quand il s'agit de contribuer à l'œuvre la plus grande qui se puisse imaginer, de concourir avec Dieu lui-même à l'avancement de son règne et au salut des âmes ! Vous apportez un soin extrême à prévenir ou à guérir les moindres indispositions qui peuvent atteindre votre corps : où sont les soins que vous prenez, les précautions dont vous vous entourez, les remèdes que vous employez pour guérir votre âme de la maladie mortelle du péché ! O imprudence ! ô folie ! Laissez-nous, mes frères, vous rappeler une scène qui se renouvelle constamment parmi vous. Un membre de votre famille tombe malade, et cette maladie est grave, elle s'annonce comme pouvant être mortelle. Aussitôt vous appelez à votre aide pour la guérir toutes les ressources que peut offrir la science humaine : vous vous empressez de faire venir un médecin habile, vous le consultez avec anxiété, vous suivez ses moindres indications avec un soin attentif et minutieux, vous faites en un mot tout ce qui dépend de vous pour obtenir la guérison de ce malade qui vous est cher : c'est là de la prudence, et nous vous louons en cela. Mais ce malade n'a pas seulement un corps qui est en danger de périr, il a une âme immortelle qu'il faut sauver, une âme qui peut-être paraîtra bientôt devant son juge. Sans doute vous allez vous inquiéter

du salut de cette âme aussi bien que de la guérison de son enveloppe mortelle; vous allez avertir, avec ménagement sans doute mais avec franchise, ce malade qui vous est cher du danger qu'il court; vous allez le préparer, autant qu'il dépend de vous, au délogement; vous vous empresserez d'appeler le pasteur, médecin de l'âme, en même temps que celui du corps, afin que par ses exhortations et ses prières il éclaire cette âme, il la soutienne, il la prépare pour ce jugement éternel dont elle approche si rapidement.... Voilà ce qu'indiquerait la prudence : mais le plus souvent que faites-vous? Au lieu d'avertir le malade du danger qu'il court, vous éloignez avec une sollicitude attentive, ingénieuse, et qui serait touchante si elle n'était cruelle! toutes les circonstances qui pourraient lui révéler ce danger; au lieu de vous occuper de le préparer à la mort, s'il aborde lui-même ce sujet, vous vous efforcez d'en distraire sa pensée, et de lui inspirer une sécurité que vous n'avez pas vous-mêmes; au lieu d'appeler en même temps que le médecin le pasteur, si celui-ci vient de lui-même offrir son ministère, vous n'osez pas lui donner accès auprès du malade; et tous vos soins, tous vos efforts tendent à obtenir ce résultat si déplorable et si effrayant, que ce malade qui vous est cher s'achemine vers la mort sans s'en douter; qu'il se trouve face à face avec le roi des épouvantements sans avoir pu d'avance envisager cette réalité terri-

---

ve devant le tribunal du Dieu vivant
u le temps ni les moyens de s'y prépa-
e là, mes frères, je vous le demande, avec
ictions que vous professez, de la prudence?
st-ce pas au contraire le comble de l'impru-
ce, pour ne pas employer un terme plus rigou-
ux? Eh! que feriez-vous d'autre à l'égard de ce malade si vous étiez matérialistes au lieu de croire à une autre vie, si vous étiez des enfants du siècle au lieu d'être des enfants de lumière? Oui Jésus, tu as dit vrai : l'église a des leçons à recevoir du monde; nous avons besoin d'aller à l'école du siècle pour apprendre la sagesse : car les enfants du siècle sont plus prudents en leur génération que les enfants de lumière!

Mes chers frères, c'est quelque chose d'avoir reconnu un si grand mal et de vous en humilier; mais ce n'est pas assez: il faut sans retard y porter remède. Il faut prendre devant Dieu, et en implorant son secours, la ferme résolution d'agir à l'avenir tout autrement que vous ne l'avez fait dans le passé. Soyez désormais conséquents avec vous-mêmes; et si vous pensez en chrétiens, agissez aussi en chrétiens. Profitez de l'exemple que vous donnent les hommes du monde et que le Seigneur vous signale; transportez dans les choses de la foi cette prudence et cette activité qu'ils déploient dans la recherche des biens de la

terre. Puisque vous croyez à une vie éternelle, que cette vie éternelle devienne votre première préoccupation ; que tout le reste soit subordonné pour vous à la recherche des biens à venir ; que votre existence tout entière tende vers l'éternité. Puisque vous êtes dans ce monde étrangers et voyageurs, vivez-y comme des étrangers et des voyageurs ; détachez vos cœurs de ses biens insuffisants et passagers ; et comme ces biens-là ne sont qu'un accessoire dans vos convictions, qu'ils soient aussi un accessoire dans vos affections, dans votre activité, dans votre vie. Que ces biens du monde, qui pour les enfants du siècle sont des richesses injustes et fatales, qui deviennent pour eux des occasions d'iniquité et des sources de perdition, que ces biens-là se transforment entre vos mains, qu'ils changent de destination et de caractère. Détournez-les de leur cours naturel pour leur faire produire des conséquences bénies et saintes, mettez-les au service de votre âme et de ses intérêts éternels, forcez-les à travailler à votre salut comme tout le reste des dons de Dieu. Tous vous pouvez le faire, tous sans exception, riches ou pauvres peu importe : car écoutez ce que le Seigneur, en terminant cette parabole, déclare à ses disciples qui étaient pauvres des biens de ce monde : « celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. » Ce n'est point à l'importance matérielle du sacrifice que Dieu regarde, c'est à l'esprit dans lequel nous l'accomplissons ; et

vous pouvez aussi bien que les riches, vous pauvres, vous appliquer la leçon que le Seigneur nous donne ici; vous aussi vous pouvez vous acquérir des amis pour vous recevoir dans les tabernacles éternels. Profitez donc, mes frères, quelles que soient votre position et votre fortune, de toutes les occasions qui s'offrent à vous de donner pour le Seigneur et de faire du bien aux hommes; saisissez-les avec empressement ces occasions, « pendant que vous en avez le temps; » car « le temps est court, » « il n'y a que douze heures au jour, et la nuit vient, » la froide nuit du sépulcre, « dans laquelle personne ne peut plus travailler! »

Mais ne vous contentez pas de donner, mes frères, donnez dans un esprit chrétien. Donnez par amour pour le Seigneur qui vous a tout donné et qui s'est donné lui-même pour vous; donnez vos biens après vous être donnés vous-mêmes à Christ; donnez en vue des biens à venir et comme en présence de l'éternité; donnez en élevant vos pensées au-dessus d'un monde qui passe, en contemplant par la foi ces demeures éternelles dont Jésus vous a ouvert l'accès par son sang, et où il accueillera au dernier jour ses disciples fidèles, ceux qui l'auront suivi dans la voie de la charité, du renoncement et du sacrifice! Amen.

Février 1852.

LES NOCES DE CANA.

Trois jours après on faisait des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus était là.

Et Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont point de vin.

Mais Jésus lui répondit : femme ! qu'y a-t-il entre toi et moi ? mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit aux serviteurs : faites tout ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six vaisseaux de pierre, mis selon l'usage de la purification des Juifs, qui tenaient chacun deux ou trois mesures. Et Jésus leur dit : remplissez d'eau ces vaisseaux ; et ils les remplirent jusqu'en haut.

Puis il leur dit : puisez-en maintenant et portez-en au chef de la table ; et ils lui en portèrent. Quand le chef de la table eut goûté l'eau qui avait été changée en vin (or, il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il s'adressa à l'époux et lui dit : tout homme sert d'abord le bon vin, et ensuite le moindre, après qu'on a beaucoup bu ; mais toi tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant.

Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire ; et ses disciples crurent en lui.

(Jean, II, 1-11. — Lire le chapitre entier.)

Plus j'avance dans la carrière pastorale, plus je me sens porté vers ce genre de prédication qui consiste à développer ligne après ligne la parole de Dieu, sans chercher un autre ordre pour mes idées que celui qui a été choisi par le Saint-Esprit lui-même. L'homme paraît moins dans cette prédication-là, mais Dieu y paraît davantage; elle se prête moins aux développements oratoires, mais davantage aux développements spirituels, aux applications pratiques. Nous sommes bien plus sûrs, en l'employant, de prêcher d'une manière scripturaire, et de ne pas substituer nos propres pensées à celles de Dieu; nous sommes plus sûrs aussi de ne rien négliger dans les enseignements révélés, de ne pas laisser dans l'ombre tel précepte ou telle doctrine, vers lesquels nous ne serions peut-être pas portés par notre penchant naturel. Enfin, sous le rapport même de l'intérêt proprement dit, il me semble que nos auditeurs n'ont rien à perdre à une telle prédication. Suivre pas à pas la parole de Dieu, c'est le meilleur moyen de jeter dans nos discours cette variété qui est un des éléments essentiels de l'intérêt. Les prédicateurs emploient un temps considérable à des efforts, souvent sans résultat, pour varier la forme et le fond de leurs discours. Ils s'épargneraient ce long travail et ce temps perdu, s'ils voulaient se borner à développer simplement la parole de Dieu; car rien n'est plus admirablement varié, rien n'est plus riche d'idées, de formes, de

couleurs diverses, que les enseignements des livres saints.

Aussi, mes frères, je viens aujourd'hui, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois, et comme je le ferai souvent à l'avenir, vous apporter non un discours dans les règles, mais une simple paraphrase de quelques versets de l'Ecriture. Il s'agit d'un des traits les plus intéressants de la vie du sauveur, du premier miracle par lequel il manifesta sa gloire, celui qu'il accomplit aux noces de Cana.

Le chapitre que nous venons de lire contient le récit de deux miracles — car l'expulsion des vendeurs du temple est un vrai miracle — par lesquels le sauveur, au moment d'entrer dans son ministère de messie, semble avoir voulu en marquer le caractère. Ce caractère a deux traits principaux : il réunit la sainteté et la bonté. Le côté saint du ministère de Jésus-Christ est représenté par l'expulsion des vendeurs du temple. Par cet acte de rigueur envers ceux qui profanaient la maison de Dieu, Jésus témoignait hautement qu'il était venu pour purifier le régime théocratique, le culte et le peuple d'Israël, dont le temple de Jérusalem était le symbole; il déclarait qu'il ne saurait avoir communion avec le péché, et que pour le suivre il fallait renoncer au mal.

Mais la mission du sauveur avait aussi un côté

doux, facile, sociable, aimable; elle se distinguait à cet égard du ministère de Jean-Baptiste, cet austère prédicateur de la repentance, vêtu de tissus grossiers, nourri d'aliments sauvages, qui fuyait dans la solitude du désert le contact d'une société corrompue. Tel ne devait pas être le ministère de Jésus, le prédicateur de la grâce. Un des traits distinctifs de ce ministère de la grâce devait être la bonté, la douceur, la condescendance; et c'est ce caractère qui nous est représenté par le miracle de Cana. En s'associant à la joie innocente d'une fête de famille, en ne dédaignant pas même d'augmenter cette joie par l'exercice de sa puissance divine, Jésus témoignait qu'il a un cœur fait à l'image du nôtre, qu'il s'abaisse à notre niveau, qu'il veut partager toutes nos émotions, sympathiser à nos joies comme à nos peines, qu'il ne condamne pas la jouissance paisible des biens de la vie, et qu'autant il a en horreur le péché, autant il est éloigné de ces austérités forcées, de ces abstinences de commande, qu'on a représentées quelquefois comme inhérentes à l'évangile.

Ainsi la sainteté de Jésus n'a rien de farouche, comme sa bonté n'a rien qui sente le relâchement : c'est ce que prouve le rapprochement significatif de ces deux scènes de caractères si différents, qui marquèrent les premiers pas de la carrière du messie.

Le miracle de Cana qui fut, chose bien digne d'attention, le premier de tous ceux qu'accomplit le sau-

veur, sert encore à différencier l'économie de l'évangile de celle de la loi, la nouvelle alliance de l'ancienne. Moïse, le représentant de la loi, avait marqué l'entrée de son ministère en changeant dans la terre d'esclavage l'eau en sang : image du caractère inflexible de cette loi de mort, promulguée au bruit des foudres de Sinaï, et qui ne peut que nous condamner devant Dieu. Jésus, le messager de la bonne nouvelle, ouvre son ministère en changeant dans une salle de festin l'eau en vin, ce « sang de la grappe, » comme l'appelle l'Ecriture, ce breuvage vivifiant et salutaire « qui réjouit le cœur de l'homme: » image du caractère paisible et bienfaisant de l'évangile de grâce. Bénissons Dieu de nous avoir placés, non sous les auspices redoutables du miracle de Moïse, sous la dispensation du sang et de la mort, mais sous la bienfaisante influence du miracle de Cana, sous cette dispensation de la grâce que l'Ecriture associe souvent à l'image d'un vin nouveau et généreux [1].

« Trois jours après il se fit des noces à Cana de Galilée; et la mère de Jésus y était. » La bourgade de Cana se trouvait à deux lieues au nord de Nazareth; ce fut dans ce même endroit que le sauveur, à son retour de la Judée et de la Samarie, guérit le fils d'un employé royal qui demeurait à Capernaüm. Sur

[1] Zach., IX, 15, 17. Luc, V, 37. Matth., XXVI, 29.

l'emplacement de l'ancienne Cana s'élève aujourd'hui un village nommé Keferkenna, qui compte trois cents habitants, et qui est entouré de vergers et d'oliviers; il possède une source abondante, où fut probablement puisée l'eau que Jésus changea en vin. Depuis lors tous ceux qui prirent part à cette fête ont disparu de la terre des vivants, bien des générations leur ont succédé dans le même lieu et ont disparu après eux; mais la source qui fut témoin de leur joie a continué de couler, toujours également abondante et pure : image de cette grâce divine qui ne tarit jamais, qui survit à toutes les agitations, à toutes les joies, à toutes les douleurs, à tous les péchés des générations humaines, et qui nous offre aujourd'hui encore tous ses trésors, comme aux jours de Cana. — Marie, la mère de Jésus, faisait partie de la noce : cette circonstance fait naturellement supposer qu'elle était parente d'un des deux époux; comme il n'est fait aucune mention de Joseph ni dans cette occasion, ni plus tard, nous pouvons en conclure probablement qu'il était mort avant que Jésus entrât dans son ministère.

« Et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. »

Jésus, en acceptant une pareille invitation, honorait publiquement le mariage; il témoigne ici clairement que ceux qui ont voulu attacher à l'état de célibat un mérite particulier, une perfection plus grande, n'ont pas puisé leurs principes dans l'évangile, ni

dans l'exemple du sauveur. « Le mariage est honorable *parmi tous*, et le lit sans souillure : » telle est la maxime de l'évangile; et quand les hommes ont voulu à cet égard aller au-delà de ce qui est écrit, quand ils ont prétendu être plus sages que Dieu et plus vertueux que sa loi même, les conséquences les plus funestes n'ont pas tardé à justifier la sagesse de l'institution divine; pour avoir voulu s'élever à une perfection chimérique, on est retombé au-dessous du niveau de la moralité la plus vulgaire.

La présence de Jésus aux noces de Cana nous apprend également, comme je l'ai déjà fait observer, que l'évangile n'est pas ennemi des jouissances innocentes de la vie, et en particulier des joies paisibles de la famille. Le chrétien fuira sans doute les plaisirs du monde, ces divertissements bruyants et profanes qui font oublier Dieu : mais, à l'exemple de son divin maître, il ne refusera pas de s'associer dans l'occasion à ces douces fêtes de famille, où tout se passe en présence du Seigneur, et sur lesquelles sa bénédiction peut être implorée. L'évangile n'est point une religion triste et farouche, qui veuille comprimer aucun des penchants légitimes de notre nature : tout ce qu'il y a de bon, de doux, d'heureux, d'aimable dans les penchants de la nature humaine, tout cela est du domaine de l'évangile, tout cela il le permet, bien plus il le favorise, et tend à le développer. « Que toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses

qui sont honnêtes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne réputation, où il y a quelque vertu et qui sont dignes de louange : que toutes ces choses occupent vos pensées [1]. » L'évangile est toujours cette religion heureuse, amie des vrais plaisirs, qui seule nous fait apprécier les biens de la vie, et qui inspirait à un sage de l'ancienne alliance ces riantes images, prises des mœurs orientales, pour dépeindre le bonheur temporel du juste : « Va, mange ton pain avec joie et bois gaîment ton vin, puisque Dieu a déjà tes œuvres pour agréables. Que tes vêtements soient blancs en tout temps, et que le parfum ne manque point sur ta tête. Vis dans la joie tous les jours de la vie de ta vanité avec la femme que tu as aimée, et qui t'a été donnée sous le soleil pour tous les jours de ta vanité; car c'est là ta portion dans cette vie, et ce qui te revient de ton travail que tu fais sous le soleil [2]. » Jésus lui-même, dans sa vie si active, si troublée, si angoissée à certains égards, a trouvé place pour les affections douces et aimables. Il en a trouvé pour l'amitié, puisqu'il « aimait Marthe et sa sœur et Lazare, » et qu'il allait souvent s'asseoir à leur table en véritable ami de la maison. Il en a trouvé pour l'amour des petits enfants, puisqu'il les appelle à lui, en reprenant ceux qui veulent les retenir, et qu'il les presse

[1] Philip., IV, 8. — [2] Ecclés., IX, 8, 9.

entre ses bras [1]; il en a trouvé pour toutes les affections de famille, puisqu'il ne dédaigne pas d'occuper sa place au festin d'une noce chrétienne, et d'en augmenter même la joie.

Je dis une noce *chrétienne*, et ce point est important à relever. On a voulu quelquefois abuser de la présence du Seigneur aux noces de Cana, et l'on a prétendu en conclure que le chrétien peut prendre part aux divertissements frivoles des gens du monde. Mais c'est une manière de raisonner bien fausse de dire : Jésus a pris part aux noces de Cana, donc il est permis à l'enfant de Dieu de s'associer aux fêtes mondaines; il faut dire : Jésus a pris part aux noces de Cana, donc ce n'était pas là une fête mondaine. La seule invitation de Jésus à ces noces prouve qu'il s'agit ici d'une famille pieuse; la seule présence de Jésus à ce festin nous est un sûr garant que tout s'y passa suivant les règles de la tempérance, de la décence et de la crainte de Dieu. Jésus apporte à cette fête les préoccupations élevées et saintes qu'il avait constamment en vue; là même, dans la salle du festin, il poursuit son œuvre divine, et le résultat de sa présence à ces noces fut de manifester la gloire de Dieu, d'avancer son règne, et de sauver des âmes. Ne craignons pas de prendre part aux fêtes où peuvent trouver place de telles pensées; mais fuyons celles d'où nous serions obligés de

[1] « Les ayant embrassés. » Marc, X, 16.

les bannir. A l'exemple des époux de Cana, sachons associer nous aussi le Seigneur Jésus à nos fêtes de famille; qu'il soit invité à nos festins, qu'il vienne s'asseoir à notre table, et que toutes nos joies soient sanctifiées par le sentiment de sa présence. Rejetons loin de nous comme des péchés toutes les joies, tous les plaisirs dans lesquels nous ne pourrions pas faire intervenir Jésus, que nous ne pourrions pas goûter sous son regard, et sur lesquels nous ne pourrions pas appeler sa bénédiction. C'est une chose infiniment précieuse que de mêler ainsi le Seigneur à tous les détails de notre existence. Notre grand malheur, comme aussi notre grand péché, consiste à faire deux parts dans notre vie, l'une pour nos intérêts et nos plaisirs, l'autre pour le Seigneur et son service. Il faut que nous apprenions à réunir ces deux ordres de pensées, à les associer étroitement, à les confondre tellement que nos travaux et nos plaisirs même deviennent une partie intégrante du culte que nous rendons à Dieu. C'est alors seulement que nous serons en paix, parce qu'alors seulement nous serons dans l'ordre, et dans la voie de la volonté divine.

« Or le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont point de vin. » Cette circonstance que le vin manque paraît indiquer que la scène se passait chez une famille peu fortunée, qui en invitant le sauveur et ses disciples avait moins consulté ses ressources que son affection et sa bonne volonté. C'est

souvent chez les gens de fortune médiocre, ou même chez les pauvres, qu'on voit le plus d'empressement à exercer l'hospitalité. « La mère de Jésus lui dit : ils n'ont plus de vin. » La suite montre évidemment qu'il y avait dans ces paroles une sollicitation tacite, adressée au sauveur, de faire un miracle pour fournir aux convives le vin qui leur manquait. Bien qu'il n'eût encore opéré lui-même aucun miracle, ceux qui avaient présidé à sa conception et à sa naissance avaient conduit naturellement sa mère à attendre de lui des choses surnaturelles, alors qu'il venait d'entrer dans son ministère. Le but principal de Marie était sans doute de faire cesser l'embarras des hôtes, qui étaient ses amis; mais probablement il se mêlait à cette intention, bonne en elle-même, un désir secret de voir son fils acquérir de la gloire aux yeux des hommes en exerçant son pouvoir miraculeux. D'ailleurs le fils de Dieu savait bien ce qu'il avait à faire; et si un miracle devait avoir lieu, il n'était pas nécessaire de lui en signaler l'utilité, comme il n'était pas convenable de lui en fixer le moment. Aussi Jésus, tout en entrant jusqu'à un certain point dans les vues de sa mère, tout en faisant plus tard ce qu'elle demandait, relève-t-il par une légère réprimande ce qu'il y avait de répréhensible dans ses paroles, ou plutôt dans sa pensée, dans cette impatience charnelle qui aurait voulu hâter, par un motif tout humain, les voies du Seigneur.

« Mais Jésus lui dit : femme ! qu'y a-t-il entre moi et toi ? mon heure n'est pas encore venue. » Il ne faudrait pas croire que cette expression employée par Jésus en s'adressant à sa mère, « femme, » eût rien qui emportât, d'après les usages de la langue, un manque de respect ou d'affection. En effet c'est de la même manière que Jésus, au moment d'expirer sur la croix, s'adresse à Marie pour la recommander au disciple qu'il aimait : « femme, voilà ton fils ! » Toutefois il est impossible de ne pas voir une répréhension dans les paroles qui suivent : « qu'y a-t-il entre moi et toi ? » C'est-à-dire : « il n'y a rien de commun entre nos vues, nos préoccupations sont entièrement différentes, tu ne me comprends pas ; tu ne penses qu'à la terre, et en me demandant un miracle tu n'as que des vues humaines : tandis que moi, occupé sans cesse des affaires de mon père et la pensée toujours tournée vers le ciel, je ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Bien que Jésus eût donné pendant toute sa jeunesse l'exemple de la soumission des enfants aux parents, dès qu'il est entré dans son ministère de messie il devient le seigneur même de sa mère, et celle-ci n'a plus qu'à travailler à son salut comme tout autre fidèle, par la foi en Christ et l'obéissance envers lui. Marie était une pauvre pécheresse comme nous, et elle n'a pas été sauvée d'une autre manière que nous pouvons l'être nous-mêmes. Précisément parce qu'elle se sentait dans un rapport

terrestre si immédiat avec le Christ, il pouvait lui être difficile de reconnaître cette haute autorité à laquelle elle est sujette comme tous les fidèles : de là ce sérieux avertissement. D'ailleurs Jésus a toujours commandé à ses disciples de subordonner à leur vocation spirituelle leurs liens terrestres, même les plus forts et les plus intimes : « celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

J'ai vu quelque part citer ce récit pour appuyer la doctrine de l'intercession de Marie auprès du Seigneur. En vérité, pour faire un pareil usage de la parole de Dieu, il faut avoir ou bien de l'audace, ou bien de la simplicité. Ne dirait-on pas que le Saint-Esprit dans ce passage a voulu précisément nous mettre en garde contre le culte idolâtre dont la vierge Marie devait plus tard être l'objet ? Plus d'une fois les hommes ont demandé au sauveur d'opérer des miracles : mais jamais, si ce n'est lorsqu'il s'agissait des pharisiens hypocrites, il n'accueillit ces demandes avec cette espèce de sévérité qu'il montre ici à l'égard de sa mère. Pourquoi cette exception étrange? pourquoi semble-t-il refuser précisément à sa mère ce qu'il a depuis accordé tant de fois à d'autres? Quoi! Jésus abaissé, humilié, Jésus sous la forme d'un serviteur ne veut pas même accepter un conseil de sa mère dans l'exercice de son ministère : et aujourd'hui qu'il est assis sur le trône de sa gloire, on pré-

tend accorder à Marie le droit, je ne dis pas de le solliciter humblement, mais de le diriger et de lui commander! Cette prétention impie autant qu'elle est insensée, la parole de Dieu a voulu d'avance la condamner dans le récit des noces de Cana. Je ne dis rien de ce qu'il y a d'extravagant à supposer qu'une créature puisse entendre les prières qui lui sont adressées à la fois dans tous les lieux du monde, ce qui revient à lui attribuer la toute-puissance. Quel étrange aveuglement! et de quel épais bandeau ne faut-il pas que les yeux des hommes soient couverts par la main de l'ennemi des âmes, pour qu'ils reçoivent comme divine, pour qu'ils ne repoussent pas avec effroi une église qui renverse d'une manière aussi audacieuse les enseignements de la parole de Dieu!

« Mon heure n'est pas encore venue, » ajoute le sauveur; c'est-à-dire : « ce n'est pas encore le moment de manifester ma gloire en opérant le miracle que tu demandes. » Jésus ne refuse pas à sa mère de faire un miracle, comme la suite le montre clairement : seulement il se réserve le choix du moment, et il rappelle à Marie que le but qu'il se propose est tout spirituel; aussi ses paroles ne font qu'augmenter le respect de sa mère; la répréhension a rempli son but; Marie n'en est que plus ferme dans sa confiance et elle attend toujours un miracle, mais sa foi est purifiée de ses vues humaines et de son impatience terrestre; elle ne prétend plus diriger le fils de Dieu,

mais se laisse au contraire diriger par lui : « sa mère dit à ceux qui servaient : faites tout ce qu'il vous dira. » Christ différait le moment de manifester sa puissance, peut-être afin de rendre le miracle plus sensible, parce qu'on devait s'apercevoir toujours plus du manque de vin.

« Or il y avait là six vaisseaux de pierre, placés selon l'usage de la purification des Juifs, et qui tenaient chacun deux ou trois mesures. » Ces vases servaient aux ablutions que les Juifs pratiquaient rigoureusement avant et après le repas. Saint Marc nous apprend en effet qu'ils ne mangeaient point sans se laver les mains et les bras jusqu'au coude, et qu'ils plongeaient aussi dans l'eau les ustensiles qui servaient à leurs festins. La mesure dont il est ici parlé est l'amphore des Romains, ou le bath des Hébreux; elle comportait soixante-douze litres. Le nombre et la capacité des vases servant aux ablutions indiquent que la société était nombreuse, et qu'une quantité d'eau très-considérable fut changée en vin.

« Jésus leur dit : remplissez d'eau ces vaisseaux; et ils les remplirent jusqu'au haut. » C'est au moment même où les serviteurs puisaient l'eau sur la parole de Jésus-Christ, sans comprendre le but de cet ordre, que le miracle s'accomplissait; de même que dans une autre occasion les pains se multipliaient entre les mains des disciples, à mesure qu'ils les distribuaient sur l'ordre de leur maître : ainsi toujours

la grâce de Dieu et l'obéissance de l'homme marchent de front, et de leur développement simultané résulte la sainte harmonie de la vie chrétienne. Quand Dieu parle, soit qu'il enseigne, soit qu'il ordonne, ne prétendons pas juger sa parole; acceptons-la seulement de confiance, croyons ce qu'elle déclare, pratiquons ce qu'elle commande, et bientôt nous verrons s'accomplir à notre égard les miracles de la grâce divine. « Si quelqu'un veut faire ma volonté, » dit le sauveur, « il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. »

« Et il leur dit : puisez-en maintenant et portez-en au chef de la table; et ils lui en portèrent. Quand le chef de la table eut goûté l'eau qui avait été changée en vin (or il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il s'adressa à l'époux et lui dit : tout homme sert d'abord le bon vin, et ensuite le moindre, après qu'on a beaucoup bu; mais toi tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

Toutes les circonstances se réunissent pour rendre le miracle plus visible et plus frappant. Le fait se passe à la vue de tous les convives; ces grands vases qui ne servaient à contenir que de l'eau, furent remplis avec d'autres vases; ils furent remplis tous les six, ils le furent complètement; ce furent les serviteurs qui les remplirent, non les disciples; ce fut le chef de la table qui goûta le premier de ce vin nouveau, et qui déclara ignorer d'où il venait, tout en

assurant qu'il était très-bon : il était impossible de méconnaître ici un miracle, et tous en effet rendirent hommage à la puissance divine qui l'avait opéré. Le chef de la table, ou, comme d'autres traduisent, le maître d'hôtel, était sans doute quelqu'un qui était choisi dans les occasions semblables pour être l'ordonnateur du festin, et pour veiller à la distribution régulière des aliments et des boissons.

On est tenté de s'étonner au premier abord que Jésus ait employé sa puissance divine à opérer un miracle de cette nature, qui n'avait pas un caractère de charité ni de nécessité, et dont le résultat pouvait être facilement tourné en abus. Mais il faut remarquer que le but principal de Christ étant de manifester sa puissance et de prouver sa mission divine, ce but était pleinement atteint, quel que fût d'ailleurs l'objet du miracle. Christ se montre ici comme celui qui possède la puissance créatrice, le maître absolu des éléments, celui qui les combine et les transforme à son gré, qui n'a pour cela qu'une parole à dire, ou qu'une intention à concevoir. D'ailleurs il ne faut pas oublier que si l'abondance du vin est trop souvent pour les hommes une occasion de péché, c'est uniquement par leur faute qu'il en arrive ainsi ; en elle-même cette abondance est un bienfait de Dieu, et si les hommes en usaient selon ses vues, elle deviendrait pour eux un moyen de bénédiction au lieu d'être une source de mal et de ruine. L'Ecriture dans plusieurs endroits

fait l'éloge du vin et nous le présente comme un don précieux du créateur, destiné à augmenter le bonheur de l'homme [1]. Il en est de même de tous les dons de Dieu, de toutes les jouissances de la vie. Toutes ces choses sont en elles-mêmes des bénédictions, et elles ne deviennent une occasion de mal que par la faute de l'homme. Dans cette circonstance particulière, cette provision considérable d'un vin excellent était comme une riche indemnité que le sauveur donnait à ses hôtes, pour les récompenser de l'accueil libéral qu'il avait reçu chez eux, lui et ses disciples. C'est ainsi que le Seigneur a des moyens qui lui sont propres pour revaloir à ses amis les sacrifices qu'ils font pour lui. Ne craignons pas de dépenser pour le service du Seigneur, ponr l'avancement de son règne, pour le soulagement de ses enfants : celui qui aux noces de Cana paya d'un si riche présent l'hospitalité qu'il avait reçue, saura bien nous enrichir aussi par nos libéralités mêmes, si elles sont faites en vue de lui. « Jette ton pain sur la surface des eaux, » nous dit l'Ecriture, « car avec le temps tu le retrouveras. »

N'oublions pas non plus que celui qui aux noces de Cana créa le vin dans des vases de pierre est le même qui le crée chaque année dans les ceps de la vigne. Nous nous étonnons du fait arrivé à Cana parce qu'il n'a eu lieu qu'une fois; et pourtant n'est-il pas tout

[1] Juges, IX, 13. Ps. CIV, 15. Prov., XXXI, 6, 7.

aussi merveilleux de voir l'eau qui tombe des nuées se transformer en vin dans les ceps? A voir pendant l'hiver ce bois de la vigne qui semble une branche morte, et tous ces arbres aux rameaux desséchés, qui pourrait croire, si l'expérience ne nous avait instruits à cet égard, que tout cela va bientôt revivre et reverdir? Dieu commande, et le soleil réchauffe la terre, l'eau du ciel la trempe et la féconde, les racines des arbres vont y chercher, avec leurs mille filets imperceptibles, des sucs vivifiants, la sève circule, comme le sang dans les veines, à travers ces rameaux sans vie, et bientôt, jaillissant au-dehors, elle les pare d'une éclatante verdure, de fleurs parfumées et de fruits savoureux. Faudra-t-il nous blaser sur ces merveilles de la puissance et de la bonté divines parce qu'elles se renouvellent sans cesse; et l'abondance même du bienfait nous rendra-t-elle ingrats envers le bienfaiteur!

Quand l'ordonnateur du festin eut goûté cette nouvelle provision de vin, il le trouva si supérieur à celui qu'on avait bu jusqu'alors, qu'il témoigna son étonnement à l'époux de ce qu'on avait agi d'une manière contraire à l'usage établi; car il était d'usage de donner aux convives d'abord le meilleur vin, jusqu'à ce qu'ils eussent bu suffisamment; on gardait le moins bon pour la fin, alors qu'on buvait moins pour satisfaire un besoin réel que pour contenter la sensualité. Cet usage était par le fait bien plus rationnel et plus

sage que l'usage contraire, qui est suivi de nos jours; il devait naturellement porter les convives à ne pas boire au-delà du besoin : tandis que l'usage moderne, qui réserve le meilleur vin pour la fin, semble calculé précisément pour engager à boire outre mesure.

Ce vin créé miraculeusement par le sauveur était meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors, meilleur peut-être que tous les vins qu'on a jamais goûtés sur la terre. Ce que le Seigneur donne à ses disciples par les dispensations spéciales de sa grâce est toujours ce qu'il y a de meilleur; s'il les fait passer par des privations et des épreuves, il a pour eux d'abondantes compensations; ses voies ne diffèrent pas seulement de celles des hommes, mais elles sont infiniment supérieures. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit l'Eternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées. »

L'observation naïve du chef de la table cache encore un autre enseignement. Ce qui se passa dans cette occasion aux noces de Cana est une image frappante de ce qui arrive dans le royaume des cieux. Ceux qui donnent leur cœur au monde, qui prennent place à son festin, boivent d'abord leur meilleur vin; ils commencent par le plaisir et par la joie; leur vie terrestre a l'apparence du bonheur; ils mangent et

boivent et jouissent de la vie sans s'inquiéter des réalités sérieuses et éternelles : mais déjà pendant ce banquet de la vie ce vin, qui semblait d'abord excellent, commence à leur devenir insipide, leurs joies s'affadissent de plus en plus, leurs plaisirs passent graduellement de la volupté à la fatigue, de la fatigue à l'ennui, de l'ennui au dégoût; cette vie commencée dans la joie s'achève dans la tristesse, et s'éteint enfin dans une mort qui les transporte au séjour de la misère éternelle. C'est précisément le contraire qui arrive pour ceux qui sont admis à la table du Seigneur, « au festin des noces de l'agneau. » Leur bon vin ne vient pas le premier, ils ne goûtent pas tout d'abord leurs meilleures joies. Sans doute les consolations ne leur manquent pas au milieu des épreuves de la vie, mais c'est pourtant une vie d'épreuves qu'ils ont à passer ici-bas; ce n'est pas ici pour eux le lieu du repos; il leur faut lutter contre le péché, et le monde, et leur propre cœur; il leur faut souffrir les afflictions que le père céleste dispense à tous ses enfants, et dont il les marque comme d'un sceau de leur adoption; mais au milieu même de ces épreuves naît et se développe de jour en jour dans leur cœur une joie divine, une félicité céleste et ineffable; ils se rapprochent de plus en plus de ce Dieu de sainteté dont la face est « un rassasiement de joie; » et quand enfin la mort, qui pour eux n'a plus d'aiguillon ni de terreurs, vient briser leurs chaînes, elle les transporte

à cette table du ciel où, assis avec Abraham, Isaac, Jacob, tous les fidèles de tous les temps et Jésus-Christ lui-même, ils boivent le « vin nouveau dans le royaume de leur Père. »

« Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire : et ses disciples crurent en lui. » Il manifesta sa gloire : cette expression est d'une grande portée : elle n'est jamais employée en parlant des miracles opérés par les prophètes ou les apôtres, simples instruments par lesquels Dieu manifestait la puissance et la gloire qui n'appartiennent qu'à lui seul ; mais Jésus opérait ses miracles par sa propre puissance, en son propre nom ; il révélait sa propre gloire, comme étant « le fils unique du père, plein de grâce et de vérité. » Le résultat des miracles du sauveur, quand nous en lisons le récit dans l'évangile, doit être le même pour nous que pour ceux qui en furent les témoins : nous manifester la gloire souveraine et la puissance divine du Fils de l'homme. Si notre foi était ce qu'elle devrait être, si l'évangile était vraiment pour nous la parole de Dieu et par conséquent la vérité même, en lisant le récit d'un miracle nous serions saisis de respect et d'admiration pour la gloire de Jésus, et nous tomberions à ses pieds en lui disant comme Thomas : « mon Seigneur et mon Dieu ! »

« Et ses disciples crurent en lui. » Les disciples du sauveur avaient déjà cru en lui dans une certaine

mesure puisqu'ils l'avaient suivi; mais cette foi était encore dans l'enfance, elle avait besoin d'accroissement; et le miracle dont ils furent témoins fut un moyen dont Dieu se servit pour l'augmenter.

C'est ainsi que nous sommes tous appelés à marcher « de foi en foi. » Il faut que chaque mesure de foi qui nous est accordée nous serve comme d'échelon pour nous élever à une foi plus ferme et plus claire. Que ceux donc qui n'ont encore qu'une petite foi ne se découragent point, mais qu'ils soient assurés que le Seigneur, qui a mis dans leur cœur ce commencement de foi, la développera et la fortifiera de jour en jour. Et que nul ne pense être parvenu à une foi parfaite : qu'il se rappelle qu'aussi longtemps que nous sommes dans cette vie d'épreuves, nous sommes appelés à croître de plus en plus dans la foi. Plus nous étudions l'évangile, à mesure que nous contemplons de plus près la personne du sauveur, nous découvrons en lui chaque jour de nouveaux trésors de gloire, de puissance, de bonté, de sainteté, de beauté morale, qui viennent nourrir et fortifier notre foi; il nous apparaît chaque jour sous un aspect nouveau qui devient l'objet d'une foi nouvelle; en sorte que nous sommes appelés continuellement à « croire en lui » tout de nouveau, comme si nous apprenions à le connaître pour la première fois.

Souvent, dans les commencements de la vie chrétienne, la foi tient beaucoup de l'imagination, elle est

mêlée de vues humaines, elle n'a pas encore des racines profondes dans le cœur et dans la vie, et par là même elle est plus sujette à s'ébranler ou à se troubler. Mais peu à peu elle se dégage des éléments étrangers, elle s'épure, elle s'affermit, elle plonge dans notre âme par des racines toujours plus profondes, elle s'identifie toujours davantage avec notre vie morale, elle devient de jour en jour une réalité plus vivante, et le fidèle en vient enfin, surtout lorsqu'il approche du terme de sa course, à converser avec le sauveur comme avec un ami présent, à vivre avec les réalités invisibles comme avec des objets habituels et familiers. C'est alors que la foi devient véritablement, selon la parole de l'apôtre, « une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point. » Tel était le degré qu'avait atteint la foi de Félix Neff, alors que sur son lit de mort il s'écriait, dans son langage pittoresque et saisissant : « l'évangile est » vrai, vrai, vrai ! j'ai gratté avec les ongles jusqu'à » ce que j'aie enlevé tout le sable, tout le mortier » jusqu'à la pierre vive ; mais la pierre est restée !... » Puissions-nous, mes bien-aimés frères, arriver nous aussi à une telle foi ! puissions-nous, comme Félix Neff, dépouiller de plus en plus notre foi de tous les éléments humains, de tout ce qui tient à l'imagination, et arriver comme lui à nous appuyer avec une assurance inébranlable, en présence de la mort,

sur ce rocher des siècles que nul orage ne peut renverser !

Aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de posséder une foi solide ; car nous vivons à une époque d'ébranlement universel. L'agitation politique et sociale dont nous sommes les témoins tient à un autre ébranlement bien plus profond, celui des principes et des croyances ; et celui-là s'est propagé jusque dans l'église de Jésus-Christ. Il souffle aujourd'hui sur l'église je ne sais quel vent d'incrédulité, ou tout au moins d'affaiblissement de la foi. Plus d'un chrétien de nos jours a vu sa foi s'affaiblir ; plus d'un docteur en Israël a « fait naufrage quant à la foi. » Parmi les doctrines révélées il en est qu'on laisse volontairement à l'écart, comme répugnant trop fortement à notre sens naturel, comme exigeant, pour être admises et pour être prêchées, une trop grande mesure de foi. L'inspiration de la parole écrite, cette arche sainte qui est notre seul refuge contre les flots débordés du doute et de l'incrédulité, cette autorité seule infaillible et seule immuable, laquelle une fois ébranlée il ne nous reste plus rien, et toutes nos espérances tombent l'une après l'autre abimées dans une immense ruine, — cette inspiration est en butte à des attaques systématiques, je ne dis pas seulement de la part des ennemis du Seigneur, mais hélas! faut-il le dire? de la part de ceux-là même qui se réclament de son nom, et qui à certains égards mon-

trent le plus de zèle et de vie. Tels hommes qui étaient réputés naguère parmi les colonnes de l'église en ébranlent aujourd'hui les bases, soit par leur parole, soit par leur silence, et l'on pourrait dire d'eux, à l'inverse de ce qu'on disait de saint Paul : « ils détruisent aujourd'hui la foi que jadis ils prêchaient. » Heureux qui saura garder sa foi pure de toute atteinte au milieu de cet ébranlement universel! Plusieurs déjà ont perdu leur foi dans cette lutte ardente; plusieurs peut-être, il faut nous y attendre, succomberont encore. Mais ceux qui sauront conserver leur espérance éternelle à travers cet orage qui emporte les croyances, en même temps que les institutions et les trônes, ceux-là en sortiront avec une foi retrempée, rajeunie, épurée au creuset de l'épreuve, plus ferme et plus éclatante que jamais. Mes bien aimés frères, il faut qu'une telle foi devienne la nôtre. Il faut, quoi que les hommes autour de nous puissent faire, ou dire, ou écrire, ou imaginer, quoi qu'il puisse arriver dans le monde ou dans l'église même de Jésus-Christ, il faut que personnellement fidèles, nous gardions inviolable dans notre cœur le dépôt de la parole divine, ne voulant rien savoir ni au-delà ni en deçà de « ce qui est écrit, » et nous unissant toujours plus étroitement, par une foi toujours plus vivante, à celui que cette parole nous annonce, à ce Jésus dont elle manifeste la gloire en nous racontant ses miracles. Amen.

Juin 1850.

LES MALADIES.

Cette maladie est pour la gloire de Dieu. (JEAN, XI, 4.)

Je voudrais, mes frères, vous présenter quelques réflexions simples et pratiques sur l'usage que nous devons faire des maladies. Je ne me suis pas laissé détourner de choisir un pareil sujet par cette considération qu'il ne s'applique pas directement, dans le moment actuel, à la plupart de mes auditeurs; car, outre qu'il en est un certain nombre qui, sans être absolument malades, ne jouissent pourtant pas d'une santé parfaite, et qui se trouvent dans un état habituel de malaise, plus pénible peut-être qu'une maladie proprement dite, — sans compter, dis-je, les personnes qui rentrent dans cette catégorie, et le nombre en est peut-être considérable — il n'est pas un seul d'entre vous qui n'ait été malade, ou qui tout au moins n'ait devant lui en perspective une maladie, ne fût-ce

que la dernière. Il n'est donc pas un seul d'entre vous à qui mes paroles ne puissent être applicables, et qui n'ait des leçons à y recueillir. Je m'attacherai à rendre cet enseignement aussi simple, aussi pratique, aussi populaire que possible ; c'est surtout dans un pareil sujet qu'il faut se garder des recherches de l'art humain. Peu m'importe que mes réflexions ne s'enchaînent pas dans un ordre logique, ou qu'elles ne se rattachent pas à une vue d'ensemble ; je me contenterai de vous les présenter dans l'ordre où elles s'offriront d'elles-mêmes à mon esprit, ne mettant d'importance qu'à deux choses : d'abord d'être évangélique et vrai, ensuite clair et simple, à la portée de toutes les classes de mes auditeurs.

La première pensée que je voudrais faire naître dans votre esprit quand vous êtes malade, c'est qu'il y a dans cette maladie une grâce de Dieu toute spéciale, une réponse de sa providence au besoin secret de votre cœur.

En effet, s'il est une vérité universellement reçue dans une église chrétienne, c'est que la chose la plus importante pour vous, la seule chose réellement *nécessaire*, c'est de travailler à votre salut, de vous occuper des intérêts éternels de votre âme, et de vous assurer une place dans le royaume des cieux. Mais lorsqu'on vous parle de la nécessité de vous occuper de ces choses, vous répondez généralement que vous

n'en trouvez pas le temps. Vous avez dans cette vie des intérêts actuels, pressants, qui réclament, pensez-vous, la meilleure partie, si ce n'est la totalité de votre temps et de vos efforts. C'est une famille à nourrir et à élever, une fortune à faire ou à conserver; ce sont des chances malheureuses à prévoir et à conjurer, des chances favorables à deviner ou à saisir; c'est un travail actif et incessant, manuel ou intellectuel peu importe, qui remplit toutes vos journées et peut-être vos veilles; ce sont des préoccupations commerciales, ou politiques, ou littéraires, ou scientifiques, ou industrielles, ou domestiques, en un mot qui se rapportent à l'un ou à l'autre des mille intérêts de la vie présente, et qui ne vous laissent pas le loisir de penser à une vie meilleure, ni de travailler d'une manière sérieuse à votre perfectionnement moral. Vous sentez bien le besoin de ces choses, et ce n'est pas sans regret que vous vous laissez emporter de jour en jour par le tourbillon de la vie active; il s'établit dans votre conscience chrétienne un conflit douloureux entre vos devoirs temporels et vos devoirs spirituels, entre les intérêts de la vie présente, moins graves mais plus sensibles, plus actuels, plus pressants, et ceux de la vie à venir, plus solennels, mais qui semblent perdre quelque chose de leur force et de leur urgence par l'effet de l'éloignement; vous êtes embarrassés pour déterminer la répartition de votre temps entre ces deux ordres d'intérêts divergents;

vous craignez, si vous donniez beaucoup de place à la prière et à la vie intérieure, de ne pas remplir tous vos devoirs comme citoyen, comme père ou mère de famille : eh bien ! cher frère ou chère sœur, la maladie que le Seigneur vous envoie est une réponse de sa providence à ces regrets, à ces craintes, à ces désirs intimes de votre cœur. Quand vous êtes malade, vous ne pouvez plus mettre en doute la volonté de Dieu à votre égard, ni le devoir auquel il vous appelle présentement. Avec la maladie toute incertitude cesse, et le conflit dont je parlais n'existe plus. Hors d'état pour le moment de vous occuper de vos affaires temporelles, vous n'avez évidemment qu'une chose à faire ; il est vrai pour vous dans toute la force du terme qu' « une seule chose est nécessaire, » à savoir d'élever votre âme à Dieu et de vous occuper sans distraction de votre salut. La maladie est une voix qui vous crie de la part du Seigneur : « laisse là pour un temps tous les travaux temporels, toutes les préoccupations terrestres, tous les rêves d'ambition ou de fortune ; ferme ton oreille à tous les bruits du monde, rentre en toi-même, songe à ton âme, regarde au ciel, saisis la vie éternelle, ouvre ton cœur aux instructions que j'ai à te donner, et dont cette épreuve sera l'organe béni si tu sais en profiter. » « Il y a une grande douceur pour l'âme chrétienne à envisager les maladies sous ce point de vue. Ce sont des temps d'arrêt, des stations salutaires que

Dieu nous ménage dans la carrière active, parfois trop active que nous avons à fournir ici-bas; et je me rappelle ici un passage touchant d'un cantique morave qui, sous une forme naïve et familière, exprime une vérité dont toute âme chrétienne fait tôt ou tard l'expérience :

En me couchant au lit de maladie
Bien tendrement mon âme il a bénie.
Dans notre course il fait ces parenthèses
Pour nous parler de nos cœurs plus à l'aise.

En effet, ce n'est pas dans la vie extérieure, bruyante, passionnée, que nous pouvons entendre à l'aise la voix de notre Dieu; c'est lorsque nous sommes couchés sur un lit de maladie, réduits par une volonté souveraine à l'heureuse impossibilité de nous laisser absorber par les intérêts de la terre. Mettons à profit, mes chers frères, ces salutaires parenthèses que Dieu ouvre de loin en loin dans le livre de notre vie. Entrons dans ses intentions quand il nous envoie la maladie, laissons-nous aller à sa direction souveraine, plaçons-nous entre ses bras paternels, déchargeons-nous sur lui de toute inquiétude pour ce qui touche à nos intérêts temporels; celui qui nous retient inactifs sur notre lit saura bien en prendre soin pour nous, si nous savons, nous, écouter sa voix et accepter sa volonté.

A peine est-il nécessaire d'ajouter que dans tout ce

que j'ai dit je n'ai pas eu un seul instant la pensée de vous détourner de chercher la guérison, et d'employer les moyens qui vous sont offerts pour l'obtenir. Dieu a mis en nous le désir de la délivrance quand nous sommes sous l'épreuve, de la guérison quand nous sommes malades, et ce désir est légitime par cela même qu'il vient de Dieu. Non-seulement il vous est permis, mais c'est un devoir pour vous, quand vous êtes malades, de chercher la guérison, devoir qui n'a rien d'incompatible avec les soins donnés à votre salut, avec la vie de méditation et de prière. Mais au sujet de la guérison et des moyens de l'obtenir, j'ai une observation importante à vous rappeler. Nous sommes généralement portés, en temps de maladie, à regarder exclusivement aux moyens humains de guérison, à mettre notre confiance dans ces moyens-là, à faire dépendre notre santé des remèdes qu'on nous présente, de l'homme qui les ordonne. C'est là une grave et funeste erreur. L'Ecriture nous raconte qu'Asa étant malade ne rechercha pas l'Eternel, mais les médecins; et cette circonstance nous est signalée comme un grave péché de ce roi de Juda, pieux d'ailleurs [1]. Il faudrait nous rappeler sans cesse que tous les moyens employés pour notre guérison n'ont par eux-mêmes aucune efficace, et que cette efficace vient tout entière du Seigneur. Il n'y a

[1] 2 Chron., XVI, 12.

pas, dans telle ou telle substance dite médicale, une vertu magique pour rendre la santé; cette substance n'est qu'un intermédiaire, inerte et impuissant par lui-même, au moyen duquel agit la puissance de Dieu; et ce que je dis des remèdes, il faut le dire aussi des hommes qui les choisissent. La santé et la maladie, la vie et la mort n'ont pas été remises entre les mains d'un homme ni d'aucune créature; il y a un seul médecin qui a pu dire avec vérité : « c'est moi qui fais mourir et qui fais vivre, je blesse et je guéris. » L'importance exagérée qu'on attache à l'emploi d'un remède, au choix d'un médecin, les disputes passionnées qu'on entend tous les jours au sujet des divers systèmes de médecine, les regrets amers et parfois les reproches poignants qu'on s'adresse, après une issue malheureuse, de n'avoir pas employé tel remède plutôt que tel autre, consulté celui-ci plutôt que celui-là, tout cela prouve qu'on oublie constamment cette grande vérité : *c'est Dieu qui guérit;* ni les remèdes, ni les hommes n'y peuvent rien; les hommes ne sont que d'humbles instruments entre les mains de cet arbitre souverain, qui est le médecin des corps aussi bien que des âmes. Autant vaudrait dire qu'un ministre de l'évangile peut convertir lui-même le cœur d'un pécheur, que d'attribuer à un médecin le pouvoir de guérir le corps d'un malade. Sans doute, mes frères, en théorie vous reconnaissez bien qu'il en est ainsi; c'est là, pensez-vous peut-être, une

vérité tellement élémentaire qu'il est inutile d'y tant insister : eh bien! alors agissez dans la pratique comme étant persuadés de cette vérité; alors travaillez à la guérison de vos maladies par la prière autant que par l'emploi des remèdes, et ne les employez jamais sans appeler la bénédiction de Dieu sur leur efficace; alors n'attachez pas cette importance de vie et de mort au choix d'un homme ou d'un système : le vrai médecin et le seul qui sache guérir, c'est le Seigneur; le vrai système et le seul qui soit infaillible, le seul qui s'applique à toutes les maladies, c'est la confiance en Dieu. Ai-je besoin d'ajouter que je n'entends nullement proscrire l'emploi des moyens humains pour obtenir la guérison? Ces moyens, tout impuissants qu'ils sont par eux-mêmes, sont nécessaires dans ce sens que Dieu n'agit habituellement que par leur intermédiaire; ils sont nécessaires comme le sont la prédication et la lecture de l'évangile pour la conversion des pécheurs, bien que cette conversion soit l'œuvre de Dieu lui-même. Ils sont nécessaires comme l'était pour la guérison d'Ezéchias l'emplâtre de figues sèches, ordonné par Esaïe, bien que cette guérison fût une réponse directe du Seigneur à ses prières [1]. Employez donc, mes frères, les moyens humains dont vous pouvez disposer et qui sont indiqués naturellement pour votre guérison;

[1] Esaïe, XXXVIII.

n'en négligez pas un seul; attachez-vous à choisir le médecin le plus instruit et le plus habile, les remèdes que l'expérience proclame les plus efficaces; mais employez tout cela en priant, en ne voyant là que des instruments de la puissance de Dieu; et si après tout vous n'obtenez pas le résultat désiré, si la maladie a une issue fatale, ne vous en prenez ni aux remèdes ni aux hommes, — prenez-vous-en hardiment à Dieu lui-même, non pour murmurer, non pour accuser sa providence, mais pour baisser la tête et adorer; ne vous étonnez pas non plus si d'autres réussissent où vous avez échoué; si, comme cela se voit tous les jours, les mêmes hommes, les mêmes systèmes, les mêmes remèdes tour-à-tour sauvent ou perdent, comme on dit, les malades; voyez toujours là le doigt de Dieu, adorez dans tout cela les directions toujours sages et paternelles de sa providence.

Cherchons maintenant quelles sont les instructions salutaires que le Seigneur a cachées dans les maladies, et qu'il veut nous donner par leur moyen.

Les maladies nous prêchent d'abord la justice de Dieu et sa haine contre le péché; car, si nous remontons à leur cause première, il est impossible de n'y pas voir un châtiment infligé à la transgression de la loi.

Sans doute ce serait une idée fausse, et contraire

à l'esprit comme à la lettre de l'évangile, de voir dans chaque maladie la conséquence et le châtiment d'un péché déterminé; et pourtant les cas de ce genre sont moins rares qu'on ne pense. Combien souvent le malade n'est-il pas obligé de rattacher son mal à tel péché que les hommes ignorent peut-être, mais dont lui et Dieu ont le secret? C'est peut-être l'intempérance, l'excès ou le raffinement dans les plaisirs de la table; ce sont peut-être d'autres excès plus honteux encore, qu'il faut laisser à la conscience du pécheur le soin de nommer. Il est des péchés qui portent leurs fruits de mort dès cette vie.

Toutefois, dans le plus grand nombre des cas, il serait téméraire de vouloir rattacher une maladie à un péché déterminé dont elle serait le châtiment. C'est ce que nous montrent clairement, dans l'ancien testament l'exemple de Job, et dans l'évangile celui de l'aveugle-né [1]. Quand donc l'épreuve tombe sur un de vos frères, gardez-vous d'y voir l'indice d'une sévérité particulière du Seigneur à son égard; bien

[1] Jean, IX, 2, 3. « Maître, disaient les disciples à Jésus-Christ, qui a péché, celui-ci, son père, ou sa mère, qu'il soit ainsi aveugle? Jésus répondit : ce n'est point que celui-ci ait péché, ni son père, ni sa mère; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » Jésus ne voulait pas dire que cet aveugle ne fût pas, comme tous les enfants d'Adam, un pauvre pécheur digne de condamnation; mais il voulait dire que son infirmité n'était pas, comme les disciples se l'imaginaient, le châtiment d'un péché déterminé.

souvent au contraire ce sont ceux que le Seigneur aime le plus qu'il afflige davantage. Mais il n'en est pas moins vrai que dans un sens général les maladies sont la conséquence et le châtiment du péché. Il n'y aurait point de maladies dans le monde s'il n'y avait point de péché. Dieu ne prend point plaisir à voir souffrir ses créatures; il ne les a pas créées pour la souffrance; il n'y avait point de souffrance dans l'Eden. Si l'homme est appelé à souffrir, si son corps est sujet aux infirmités et à la maladie, c'est qu'il a troublé par le péché l'ordre que Dieu avait établi; s'il souffre, c'est qu'il a lui-même obligé Dieu à lui envoyer la souffrance pour ne pas manquer à ses perfections adorables, pour ne pas violer cette justice qui exige impérieusement que le péché porte des fruits de mort. « Au jour que tu en mangeras, tu mourras : » cette mort, qui commença en effet dès l'instant qu'Adam eut transgressé la loi divine, comprenait toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les souffrances de la vie présente, et en particulier les maladies. Les maladies sont une des manifestations les plus irrécusables et parfois les plus effrayantes de la justice de Dieu, de sa haine contre le péché. Allez visiter un de ces établissements publics où toutes les souffrances humaines se donnent rendez-vous; allez voir réunis par centaines ces malades qui parfois se tordent sur leur lit dans les convulsions de la douleur, et dites-nous comment un Dieu de

bonté, un Dieu qui est amour a pu infliger à sa créature de telles souffrances ?... Ah! c'est que ce Dieu bon est en même temps un Dieu juste et saint; c'est qu'il ne peut pas rester indifférent à la transgression de sa loi; c'est qu'il faut absolument que l'ordre troublé par le péché soit rétabli par le châtiment. Recueillons de nos maladies cette instruction humiliante et dure, mais salutaire. Quand nous sommes malades, « écoutons la verge et celui qui l'a assignée; » voyons dans le mal dont nous souffrons une forme de la malédiction divine prononcée contre le péché; et apprenons à détester ce péché qui porte dès ici-bas des fruits si amers!

Mais je me hâte d'ajouter que si les maladies nous prêchent la justice de Dieu, elles nous prêchent aussi, et bien plus encore, son amour. L'amour de notre père céleste paraît jusque dans les châtiments qu'il nous inflige, et cela de deux manières.

Cet amour se montre d'abord en ce que dans nos maladies nous souffrons infiniment moins que nous n'avons mérité de souffrir, et que d'autres n'ont souffert. Que sont en effet vos souffrances auprès de celles qui ont été dispensées à un si grand nombre de vos frères? Que sont-elles auprès des souffrances de ce fidèle serviteur de Dieu qui disait : « il m'a été assigné des nuits de travail; » de ce Job dont le corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, était couvert d'ulcères; à qui l'intensité de ses douleurs ne laissait pas un moment de répit, ni le jour

ni la nuit; dont les courts instants de sommeil étaient troublés par des rêves non moins affreux que ses veilles; chez qui une angoisse morale sans exemple aiguisait encore la douleur physique; que ses amis, au lieu de le soutenir par leur sympathie accablent des accusations les plus injurieuses, et à qui sa femme, pour toute consolation, adresse cette horrible ironie : « bénis Dieu et meurs! » Que sont-elles vos souffrances, auprès de ce que vous avez vu souffrir à telle ou telle personne de votre connaissance que votre mémoire peut vous rappeler; auprès de ce que vous verriez souffrir dans ce moment même, si vous étiez transporté tout-à-coup dans une salle d'hôpital? Que sont-elles surtout auprès de ce qu'a souffert le fils de Dieu; auprès de cette nuit terrible de Gethsémané, et de ce jour plus terrible encore de la croix; auprès des tortures atroces qui faisaient tressaillir toutes les fibres de son corps, en même temps que toutes les facultés de son âme étaient accablées sous les angoisses de la malédiction divine[1]? Que sont-elles enfin, vos souffrances dans la maladie, auprès de ce que vous avez mérité de souffrir, et de ce que vous auriez souffert infailliblement si un rédempteur ne s'était pas chargé de votre enfer? que sont ces quelques jours de douleur et ces quelques nuits d'insomnie, auprès du « feu qui ne s'éteint point, » du « ver qui ne

[1] Gal., III, 13.

meurt point, » de ces « ténèbres de dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents?... » Oui, Seigneur, ta bonté, ton amour éclate visiblement dans les souffrances mêmes que tu nous envoies : car tu nous épargnes; car ces douleurs ne sont rien auprès de ce que nous aurions pu souffrir, et de ce que nous avons mérité !

Mais ce n'est pas seulement de cette manière négative que la maladie nous prêche la bonté de Dieu; elle est chargée de nous apporter de sa part des bienfaits positifs, des grâces toutes spéciales. C'est là le vrai but qu'il se propose quand il nous l'envoie; elle n'est pas seulement une punition du péché, elle est avant tout un moyen de bénédiction; et même, s'il nous punit, ce n'est que pour nous bénir : réconcilié avec nous par Jésus-Christ, il est devenu à notre égard le plus tendre des pères; « ce n'est pas volontiers qu'il nous afflige, » et s'il le fait ce ne peut être que dans des vues d'amour. Par la maladie le Seigneur veut nous faire acquérir une foule de vertus précieuses que nous n'apprendrions pas sans elle. Il n'est pas une seule des vertus chrétiennes qui ne trouve à se retremper sur un lit de souffrance, qui ne puise des forces inconnues dans les infirmités de la maladie. Si je voulais énumérer tous les effets salutaires que cette épreuve peut produire dans nos âmes, et qu'elle doit produire sous la bénédiction du Seigneur, le champ s'ouvrirait sans limite à mes

réflexions, et je n'aurais jamais fini; car il faudrait embrasser la vie chrétienne tout entière. Il faut nécessairement me contenter de glaner dans ce champ immense, et de vous signaler quelques effets salutaires qui semblent avoir un rapport plus direct avec ce genre d'épreuve.

Parmi les vertus chrétiennes que la maladie doit produire ou fortifier en nous, se présente en première ligne la patience. La patience est un fruit qui mûrit sur l'arbre de la douleur; nous ne savons pas ce que c'est que la patience aussi longtemps que nous n'avons pas souffert. Il manquerait donc quelque chose à notre éducation spirituelle et à notre caractère chrétien, si nous ne passions point par ce creuset de la souffrance. « Il faut, » dit saint Jacques, qui semble avoir médité particulièrement sur ce sujet, « il faut que la patience ait une œuvre parfaite, afin que vous soyez vous-mêmes parfaits et accomplis. Estimez donc comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. » « Nous nous glorifions même dans les afflictions, » dit saint Paul, « sachant que l'affliction produit la patience. » En effet, comme je le disais, sans épreuve il ne peut y avoir de patience; et parmi toutes les épreuves qui peuvent nous être dispensées, il n'en est aucune qui soit mieux faite pour exercer cette vertu divine que les souffrances de la maladie. Quand nous sommes couchés sur un lit de lan-

gueur; quand il nous est assigné, comme à Job, « des nuits de travail; » quand il nous faut soupirer longtemps après un sommeil qui nous fuit toujours; quand la douleur enfonce dans notre chair son aiguillon, et que toute la science humaine se montre impuissante à la conjurer, — alors nous sentons bien que notre seul refuge est dans la patience, que notre seule force est dans la soumission à la volonté du Seigneur, dans l'attente paisible et patiente de sa délivrance; alors nous sentons le prix de ces paroles de saint Jacques : « mes frères, prenez pour exemple d'affliction et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voici, nous tenons pour bienheureux ceux qui ont souffert. Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur à son égard : car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. »

Au reste, ce que je dis ici ne s'applique pas seulement aux maladies aiguës, violentes, à celles qui nous retiennent sur un lit de souffrance; j'ai également en vue cet état intermédiaire dont je parlais tantôt, qui n'est ni la maladie ni la santé, qui est plus pénible parfois que la douleur même, qui tout en nous laissant une certaine activité extérieure, attache à tout ce que nous faisons un indéfinissable malaise, et sans nous permettre les douceurs de l'inaction nous ôte l'entrain, l'énergie, la joie de l'activité. Ce genre d'épreuve exerce la patience tout autant, si ce n'est

davantage, qu'une maladie violente et passagère; et là aussi le Seigneur dans son amour a caché des bénédictions d'autant plus précieuses, qu'il faut les acheter plus cher; plus l'écorce est amère, plus le fruit qu'elle recèle sera doux. Ah! ne vous laissez pas arrêter par cette apparence d'amertume : sachez à travers l'épreuve discerner l'amour de votre père céleste, et bénissez-le de ce qu'il vous apprend à cette rude école une vertu si excellente et si nécessaire.

Cette vertu de la patience, utile et précieuse pour vous-mêmes, sera aussi une bénédiction pour tous ceux qui vous approchent, par l'exemple que vous leur donnerez. Parce que Dieu vous a couché sur un lit de langueur, ce n'est pas à dire que vous n'ayez plus rien à faire pour le bien des hommes. Malades, vous avez tous une œuvre importante qui vous est confiée par le Seigneur, et cette œuvre-là c'est par la patience que vous l'accomplirez. Par la patience vous pouvez encore, dans l'état d'inaction où vous êtes réduits, faire plus du bien autour de vous, être plus utiles à votre famille et à l'humanité que vous ne l'étiez par votre activité même. Une maladie supportée avec la patience que donne la foi est une prédication plus puissante que tous les discours les plus éloquents.

Un autre effet salutaire de la maladie, c'est de nous faire apprécier davantage le bonheur du ciel. Quand nous jouissons du bien-être qui accompagne la santé,

il nous arrive facilement d'oublier qu'ici-bas n'est pas notre lieu de repos et notre vraie patrie; la santé fait l'effet d'un prisme à travers lequel nous voyons toutes choses, le monde moral comme la nature physique, sous des couleurs riantes, sous un aspect favorable; nous prenons en quelque sorte notre parti des misères attachées à une vie que la santé nous rend si douce, et nous dirions volontiers comme Pierre sur le Thabor : « nous sommes bien ici, plantons-y nos tentes ! » Mais cette illusion n'est plus possible quand survient la maladie; la souffrance physique nous rend attentifs à toutes les imperfections de la vie présente, nous sentons alors que nous sommes ici-bas étrangers et voyageurs; nous soupirons alors après notre domicile céleste, après ce corps nouveau et glorieux qui ne sera plus sujet aux infirmités ni à la mort. Alors la promesse de la vie éternelle nous devient précieuse, et le ciel devient pour nous une réalité; alors nous nous transportons par la foi dans ce bienheureux séjour où la souffrance aussi bien que le péché ne sera plus, où Dieu essuiera toute larme de nos yeux; alors nous comprenons cet ardent désir de la gloire à venir qui remplissait le cœur de saint Paul, et nous disons avec lui : « nous savons que si notre maison terrestre est détruite, nous avons dans les cieux une maison éternelle qui n'est point faite par la main des hommes. Car nous gémissons dans cette tente, désirant avec ardeur de nous revêtir de notre domicile

céleste. » Mes frères, quand vous serez malades, cueillez encore sur l'arbre de la douleur ce fruit béni, ce fruit de foi et d'espérance; regardez en haut, anticipez les joies du ciel, appelez les anges et Jésus lui-même autour de votre lit de souffrance comme ils seront bientôt autour de vous dans le paradis, déchirez par la foi ce voile de tristesse et de douleur qui ne vous enveloppe que pour un moment, ouvrez-vous à travers le voile une échappée lumineuse sur la gloire du siècle à venir, et connaissez enfin par une bienheureuse expérience la vérité de ces paroles de David : « l'Eternel transformera tout ton lit quand tu seras malade! »

Je dois signaler encore, parmi les heureux effets de la maladie, celui de nous porter à l'examen de nous-mêmes. Cet examen si nécessaire, hélas! et si facilement oublié dans l'état de santé, ne peut guère avoir lieu sérieusement que dans la maladie. Quand nous jouissons du bien-être physique, quand nous pouvons vaquer sans obstacle aux occupations de la vie active, alors nous oublions de nous replier sur nous-mêmes; nous négligeons de nous examiner, nous laissons s'enraciner dans notre cœur des habitudes mauvaises; nous restons indifférents aux vertus qui nous manquent encore et qu'il nous faudrait acquérir; nous laissons passer bien des péchés sans confession, sans repentance et sans amendement. Mais quand la main du Seigneur nous frappe, et nous

retient sur notre lit, alors il faut bien détourner notre attention de l'activité extérieure et la reporter sur nous-mêmes; ces longues heures de loisir forcé que nous fait la maladie semblent nous être ménagées tout exprès pour passer en revue notre vie morale, pour sonder notre cœur, pour examiner une à une nos actions, nos paroles, nos pensées les plus secrètes, pour les juger à la lumière de la conscience et de l'Ecriture, pour fortifier les côtés faibles, pour former de saintes résolutions, pour corriger ce qu'il y a de mauvais dans nos habitudes, pour arracher avec le secours de la grâce les racines du péché, pour accomplir en un mot cette réforme intérieure dont nous avons sans cesse besoin, qui doit durer toute notre vie, mais que nous oublions sans cesse quand tout va bien pour nous. Mes frères, tirez encore ce fruit de vos maladies. Recherchez soigneusement, quand vous êtes malades, quels sont les péchés que vous avez tolérés dans votre cœur et dont le Seigneur a voulu vous purifier par cette épreuve; quelles sont les vertus qui vous manquent et qu'il a voulu vous faire acquérir; humiliez-vous, accusez-vous, repentez-vous, amendez-vous; que le temps perdu pour l'activité extérieure soit gagné pour votre vie morale; et qu'en vous relevant de votre lit de maladie vous puissiez apporter un nouveau zèle et un cœur plus pur à l'accomplissement de tous vos devoirs. Alors vous sentirez que le Seigneur, en vous frappant vous bénissait, et

vous pourrez dire avec David : « il m'est bon d'avoir été affligé, afin que j'apprenne tes statuts! »

Enfin le dernier fruit que nous devons recueillir de la maladie, c'est d'en prendre occasion de nous préparer à la mort. En tout temps nous avons besoin de nous tenir prêts à mourir, car nous tendons sans cesse vers la mort; mais cette nécessité de nous préparer à la mort n'est jamais plus sensible qu'à l'heure de la maladie. Quand donc vous serez malades, mes chers frères, placez-vous sérieusement en présence de cette pensée redoutable peut-être, mais assurément salutaire parce qu'elle est vraie : « je dois mourir. » Dussiez-vous survivre à la maladie présente, ce qui n'est pas certain, une chose est certaine, c'est que la mort, un peu plus tôt ou un plus tard, ne manquera pas de frapper à votre porte : il faut donc vous y préparer. Êtes-vous prêts à mourir? question que vous devez vous adresser en tout temps, mais surtout lorsque vous êtes malades. Votre foi repose-t-elle sur un fondement solide, vos convictions sont-elles réelles et profondes? Jésus est-il réellement pour vous un sauveur, est-il *votre* sauveur? avez-vous reçu dans votre cœur par le Saint-Esprit l'assurance que tous vos péchés sont pardonnés, expiés par le sang de la croix? en un mot, êtes-vous en paix avec Dieu? Cette foi dont vous faites profession, et que je veux supposer sincère, est-elle plus qu'une conviction de votre esprit, est-elle une affection de votre cœur, une

vie de votre âme? s'est-elle montrée chez vous par un dévouement sans réserve à votre devoir, à la volonté de Dieu, au bien de vos frères? avez-vous prouvé par vos œuvres que votre foi n'est pas une foi morte? avez-vous été en bon exemple autour de vous? n'avez-vous point de tort à réparer envers quelqu'un, point de restitution à accomplir, point de pardon à demander? Si cette maladie devait être pour vous la dernière, votre fin serait-elle une mort chrétienne? pourrait-on vous appliquer cette parole de l'Ecriture : « heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! » pourrait-on dire de vous avec assurance que « vous vous reposez de vos travaux, et que vos œuvres vous suivent? » le Seigneur au jour du jugement vous accueillerait-il avec ces douces paroles : « cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur?... » Profitez, mes frères, du temps de la maladie pour vous adresser sérieusement ces questions; n'attendez pas pour vous préparer à la mort que la mort soit imminente; quand elle sera imminente il ne sera plus temps de vous y préparer, vous n'aurez plus la liberté d'esprit et de cœur nécessaire pour ce grand travail, le plus grand que vous puissiez jamais avoir à faire dans ce monde. Pour vous aider dans ce travail intérieur, appelez les ministres de l'évangile, demandez-leur de prier avec vous et de vous lire la parole de Dieu; suivez en cela

l'exhortation de saint Jacques : « y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui soit malade ? qu'il appelle les anciens de l'église afin que ceux-ci prient pour lui. » Mais ne vous contentez pas, comme le font trop souvent les malades, d'*écouter* les ministres de l'évangile : parlez-leur vous-mêmes, ouvrez-leur votre cœur, dites-leur les besoins de votre âme pour qu'ils puissent y approprier leurs exhortations et leurs prières ; faites en un mot pour le médecin de l'âme ce que vous faites pour celui du corps. Quel ne serait pas l'embarras de votre médecin, si vous vous contentiez d'attendre passivement ses prescriptions sans rien dire pour le diriger, sans lui indiquer les symptômes particuliers de votre maladie, les organes qui en sont le siége et auxquels il faut appliquer le remède ? agissez de même à l'égard du ministre de l'évangile ; apprenez à étudier votre âme, à connaître ses besoins, ses maladies, ses côtés faibles ; que ces choses deviennent entre vous et votre pasteur le sujet de ferventes prières, en même temps que de conversations sérieuses, approfondies, adaptées à votre état particulier, et qui puissent, sous la bénédiction de Dieu, contribuer à vous mettre en état de mourir en paix.

Heureux serez-vous, mes frères, quelle que doive être l'issue de votre maladie, si elle a pour effet de vous préparer à la mort ! C'est là, ne l'oublions pas, la seule chose nécessaire pour chacun de nous. La mort, voilà le but suprême vers lequel nous tendons

sans cesse, dont chaque instant nous rapproche et pour lequel tout doit nous préparer. Mourir dans la paix du Seigneur; mourir dans le sentiment intime du pardon de nos péchés et de notre réconciliation avec Dieu; mourir dans l'espérance assurée d'une glorieuse immortalité; mourir dans la communion de Jésus, et traverser la sombre vallée soutenu par la houlette du bon berger; entendre à notre dernier moment la voix de Jésus qui nous dit : « aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis! » — que sont, auprès d'un tel bonheur, tous les trésors de la terre et toutes les joies de cette vie! Ah! qu'un tel bonheur devienne le nôtre! que la maladie, cette dispensation du Seigneur à la fois sévère et paternelle, serve à nous faire acquérir ce plus précieux de tous les biens; et quand notre heure sera venue — cette heure qui viendra bientôt — « que nous mourions de la mort des justes, et que notre fin soit semblable à la leur! » Amen.

Avril 1852.

L'ESPRIT, L'EAU ET LE SANG.

Jésus, le Christ, est venu avec l'eau et le sang : non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui en rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, l'eau et le sang ; et ces trois-là se rapportent à un seul objet [1].

(1 Jean, V, 6, 8.)

Il y a dans les écrits de saint Jean certains passages qui portent un cachet tout particulier de hardiesse et de profondeur. C'est une philosophie toute nouvelle, à la fois simple et grande, sublime et populaire, qui nous ouvre des perspectives sur un monde inconnu ; on en chercherait vainement le modèle dans les œuvres des sages, et elle l'emporte autant sur toutes les philosophies humaines que le ciel est élevé au-dessus de la terre. A quelle source inconnue l'humble pêcheur

[1] Voir la note à la fin du sermon.

de Génézareth a-t-il puisé cette déclaration sublime, simple et profonde comme Dieu lui-même, qu'il a posée à l'entrée de son évangile, comme le frontispice d'un temple divin : « Au commencement était la parole, et la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu ! » A quelle école de philosophes a-t-il appris cet amour céleste, immense, insondable, qui s'épanche comme un fleuve magnifique dans la prière sacerdotale de Jésus-Christ ? Quel est le sage de la Grèce ou de Rome qui lui a enseigné cette doctrine profonde, si neuve, si hardie et en même temps si belle, que nous sommes appelés à méditer aujourd'hui : « Jésus, le Christ, est venu avec l'eau et le sang ; non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui en rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité ? » Qui pourrait soutenir de bonne foi que de tels enseignements soient le produit de l'imagination humaine ? quel homme a jamais dit, a jamais écrit, a jamais pensé de telles choses ? qui ne sent que pour trouver l'origine de telles pensées il faut chercher plus haut que la terre ? qui ne reconnaîtra ici le doigt de Dieu et le cachet de l'inspiration ? Je ne sais, mes frères, si les passages dont je parle, et dont je pourrais citer d'autres exemples, produisent sur vous la même impression que sur moi : mais pour moi, je le déclare, ces passages me frappent comme une lumière divine; j'y reconnais, j'y vois, j'y sens la parole de Dieu; et je n'aurais pas besoin d'autres arguments

il y a des hommes qui, tout en étant inconnus du monde, n'en poursuivent pas moins, avec un zèle d'autant plus généreux qu'il est ignoré, la réalisation de l'idéal qu'ils portent dans leur conscience. Ces hommes ne parviennent pas, il est vrai, malgré tous leurs efforts, au but qu'ils voudraient atteindre; mais ces efforts n'en sont pas moins l'expression vivante de ce besoin impérissable de sainteté qui est inhérent au cœur de l'homme.

Au reste, il n'est pas besoin d'aller si loin : il suffit de rentrer en nous-mêmes et d'interroger notre conscience, pour y trouver le double besoin dont je parle. Tous nous éprouvons le besoin de la sainteté, à tel point qu'au moment même où nous commettons le péché, nous regrettons secrètement le devoir que nous n'accomplissons pas; tous nous sentons la profonde vérité de cette parole d'un poète païen : « je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal [1]. » Nous portons également en nous un besoin d'expiation : quelque chose nous dit qu'alors même que nous pourrions dès à présent être purifiés entièrement du péché, il faudrait, pour que nous fussions rétablis dans la faveur de Dieu et pour que nous fussions en paix avec nous-mêmes, qu'il y eût un châtiment de nos péchés passés.

[1] Ovide : *Video meliora proboque,*
Deteriora sequor.

Ce double besoin ne s'éteint jamais entièrement dans le cœur de l'homme. On a vu plus d'une fois des meurtriers, dont le crime était resté ignoré, aller d'eux-mêmes se dénoncer à la justice et se livrer à l'échafaud, pour apaiser cet inexorable besoin d'expiation qui les tourmentait comme un ver rongeur; et les êtres les plus dégradés, les malheureuses créatures descendues au dernier degré de la corruption, soupirent par moments après un cœur pur, comme le malheureux prêt à périr de soif soupire après l'eau vive qui le sauverait.

Il faut donc que le sauveur, le messie, le divin réparateur de tous les maux que le péché a versés sur la terre, se présente à nous avec un double bienfait pour satisfaire ce double besoin; il faut, s'il est réellement le sauveur, qu'il nous apporte d'une main l'expiation qui nous affranchit de la peine, de l'autre la sainteté qui nous délivre de la souillure.

Aussi l'ancien testament, qui n'est qu'une vaste prophétie de l'évangile, nous présente partout, non-seulement dans les oracles des prophètes, mais sous le voile des types et des symboles, ces deux choses : l'expiation et la sainteté. La sainteté est figurée par l'eau, dont on faisait usage dans les ablutions si fréquemment ordonnées par le culte lévitique; et l'expiation est figurée par le sang, qui était versé constamment dans les sacrifices. Les ablutions et les sacrifices, l'eau et le sang, voilà tout le culte léviti-

que ; et les fidèles de l'ancienne alliance, dont la foi, éclairée par le Saint-Esprit, perçait le voile des ordonnances légales, aspiraient sans cesse à obtenir les grâces figurées par ces deux symboles. Quand David disait : « purifie-moi du péché avec de l'hysope [1] ! » — faisant allusion au bouquet d'hysope que le souverain sacrificateur trempait dans le sang de la victime pour en faire aspersion sur le peuple — il demandait à Dieu l'expiation de ses péchés ; et quand il disait : « je lave mes mains dans l'innocence, en faisant le tour de ton autel [2], » il montrait par là que l'ablution légale était pour lui le symbole de l'innocence, ou de la sainteté.

Jésus, qui est la réalité de tous les types de l'ancienne loi, est venu, comme cette loi l'avait annoncé, avec l'eau et avec le sang : avec l'eau qui purifie, avec le sang qui expie le péché ; et c'est à ce double bienfait, apporté par Jésus à la terre, que l'apôtre en appelle dans notre texte pour démontrer qu'il est véritablement le messie, le sauveur du monde.

En effet, sous quelque point de vue que nous envisagions Jésus-Christ : soit que nous considérions sa doctrine, sa vie, ou les institutions qu'il a laissées à son église, nous retrouvons partout l'eau et le sang, la sainteté et l'expiation.

[1] Ps. LI. — [2] Ps. XXVI.

Nous les trouvons dans sa doctrine. Il déclare que « son sang est répandu et son corps rompu pour la rémission des péchés; » qu'il était « nécessaire qu'il souffrît, » qu'il est venu « sauver ce qui était perdu,» et « donner sa vie en rançon pour les pécheurs : » voilà l'expiation. En même temps il enseigne aux hommes une morale qui, pour la pureté et la beauté de ses préceptes, laisse toutes les morales humaines à une distance infinie au-dessous d'elle; il leur dit : « tu aimeras ton prochain comme toi-même, » et « le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ta pensée : » voilà la sainteté. Et remarquez que Jésus ne se borne pas à prêcher ces deux choses isolément, mais qu'il les présente constamment ensemble, qu'il les unit étroitement et les fait découler l'une de l'autre : car il est impossible de croire à l'expiation sans aimer celui qui l'a opérée, et impossible de l'aimer sans pratiquer les œuvres de la sainteté.

L'eau et le sang se retrouvent également dans la vie de Jésus-Christ. Depuis sa naissance obscure dans l'étable de Bethléem jusqu'à sa mort sanglante sur la croix de Golgotha, sa vie entière est une vie de souffrances : il souffre dans son corps la faim, la soif, la fatigue, la douleur; il souffre dans son âme par la haine de ses ennemis, par l'ingratitude de ses amis, par la vue continuelle du péché des hommes. Cette vie, qui s'est écoulée tout entière dans la souffrance, se termine par une accumulation de douleurs telles

qu'il est impossible de rien imaginer qui les surpasse: son sang coule dans l'agonie de Gethsémané, il coule sous la couronne d'épines, il coule sous la verge des soldats, il coule sous les clous de la croix. Cette vie de souffrance est en même temps une vie de sainteté. Il est « semblable à nous en toute chose excepté le péché. » Il peut dire en face à ses ennemis: « qui de vous me convaincra de péché? » Son caractère moral est le plus beau qui ait jamais paru sur la terre. Toutes les actions de sa vie, toutes les paroles de sa bouche sont bonnes, pures, irréprochables, et répandent autour de lui comme un céleste parfum de sainteté.

Enfin dans les institutions que Jésus a laissées à son église, nous voyons reparaître encore l'eau et le sang. Il a institué deux sacrements, et seulement deux : le baptême et la sainte cène. La sainte cène est le sacrement du sang, et elle représente l'expiation de nos péchés. Le baptême est le sacrement de l'eau, et il représente la purification de nos cœurs.

C'est ainsi que Jésus nous apparaît constamment avec ces deux attributs qui devaient être ceux du messie : l'eau et le sang. Nous retrouvons ces deux traits caractéristiques jusque dans les moindres détails de la passion du sauveur; et c'est dans ce double caractère de son œuvre qu'il faut chercher l'explication d'une circonstance mystérieuse qui nous est rapportée par saint Jean. Cet apôtre nous raconte qu'après que Jésus fut mort sur la croix, un soldat romain, pour

s'assurer de sa mort, lui perça le côté avec une lance, et qu'il en sortit aussitôt « du sang et de l'eau; » et il ajoute, pour montrer l'importance qu'il attachait à ce fait qui pourrait sembler insignifiant : « celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez. » Cette circonstance, qui du reste était un fait miraculeux [1], renferme en effet un enseignement profond et sublime. Dieu a voulu nous enseigner par là que, de cette croix sur laquelle le juste venait de mourir, allaient descendre sur la terre l'expiation et la sainteté, comme l'eau et le sang avaient coulé du flanc du crucifié, ouvert par la lance du soldat.

Il est donc vrai que Jésus se présente avec tous les caractères qui devaient appartenir au sauveur du monde. Ce fait si important nous est attesté par le Saint-Esprit; le Saint-Esprit rend témoignage que Jésus est véritablement le sauveur. Il le fait par la prédication et les écrits des apôtres, dont il inspire tous les enseignements; il le fait aussi par le témoignage intérieur qu'il rend à Jésus dans le cœur des fidèles. C'est pour cela que l'apôtre, après avoir dit que Jésus est venu avec l'eau et avec le sang, ajoute: « c'est l'Esprit qui en rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité. »

[1] La présence de l'eau avec le sang dans les veines d'un cadavre ne peut pas s'expliquer par les lois ordinaires de la physiologie.

« Il y a donc, » continue saint Jean, « trois témoins qui rendent témoignage à Jésus en sa qualité de messie : l'Esprit, l'eau et le sang ; et ces trois-là se rapportent à un seul objet. » qui est la mission divine du sauveur. Ce triple témoignage est une allusion à une ordonnance de l'ancienne loi, d'après laquelle la vérité d'un fait était reconnue sur le témoignage de trois personnes. « Sur la déclaration de trois témoins, » avait dit Moïse, « toute parole sera ferme. » Eh bien ! ce triple témoignage, à la fois nécessaire et suffisant selon la loi, existe en faveur de la mission divine de Jésus : il y a l'Esprit, l'eau et le sang, qui déposent d'un commun accord en sa faveur ; et nous reconnaissons à ce signe divin que Jésus est véritablement le Christ, le fils de Dieu, le sauveur.

Ce triple témoignage, qui est nécessaire pour établir la mission divine du sauveur, l'est aussi pour nous assurer que nous sommes nous-mêmes enfants de Dieu. Il faut que nous ayons le témoignage du sang : c'est-à-dire, il faut que, rejetant tout autre moyen de salut, nous fondions toutes nos espérances sur l'expiation que Jésus a opérée par sa mort. Il faut que nous ayons le témoignage de l'eau, c'est-à-dire, il faut que notre foi se montre par nos œuvres, que nous recherchions une vie pure, sainte, conforme à la vie de Jésus-Christ. Il faut enfin que nous ayons le témoignage de l'Esprit : c'est-à-dire, il faut que le

Saint-Esprit « rende témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu; » il faut que nous ayons au-dedans de nous une assurance intime, indestructible, plus puissante que tous les raisonnements du monde, qui n'est autre chose que la voix de Dieu lui-même, et qui nous crie de sa part que nous sommes ses enfants. Ces trois témoignages sont inséparables; et du moment que nous voulons les désunir, notre foi s'altère, elle péche par quelque point, elle n'est plus la foi qui sauve. Si nous voulons nous borner à l'expiation: si nous nous attachons seulement à croire que Jésus a porté la peine de nos péchés, nous tombons dans la foi morte, nous nous relâchons des œuvres de sainteté, et nous sommes sur la pente glissante qui conduit à cet épouvantable blasphème: « Péchons afin que la grâce abonde. » C'est dans cette erreur fatale que sont tombés les antinomiens, qui laissent de côté les œuvres sous prétexte d'exalter la foi. Si, négligeant la foi au sacrifice de Christ, nous voulons nous attacher exclusivement à la pratique des vertus chrétiennes, notre sanctification, dépourvue du principe tout-puissant de l'amour de Jésus, est incomplète et bornée dans son essor; elle se traîne misérablement sur la terre au lieu de s'élever dans le ciel; nous n'arrivons qu'à une vertu extérieure, humaine, qui pourra bien être approuvée des hommes et nous parer aux yeux du monde, mais qui n'a rien de commun avec la sainteté, avec la perfection mo-

rale, avec l'imitation complète de Jésus-Christ. C'est le piége où tombent les hommes à propre justice, qui laissent de côté la foi, prétendant gagner le salut par leurs œuvres. Si enfin dédaignant tout ce qui est extérieur, nous voulons nous borner au témoignage intérieur du Saint-Esprit, nous sommes exposés à prendre pour l'œuvre de Dieu en nous les illusions d'une imagination exaltée. C'est ce qui est arrivé à toutes les sectes des illuminés, dont les exemples sont fréquents dans l'histoire de l'église chrétienne.

Gardons-nous donc, chers frères, de séparer ce que Dieu a joint; ne rejetons rien de son œuvre divine, laissons cette œuvre s'accomplir en nous tout entière, dans son ensemble harmonieux; et cherchons avec ardeur ce triple témoignage, nécessaire pour nous assurer que nous sommes ses enfants.

La première chose dont nous avons besoin, c'est l'expiation de nos péchés. « Venez à moi, » dit le sauveur, « vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. » A qui s'adressent ces douces paroles, sinon à nous pauvres pécheurs, courbés sous le fardeau d'une condamnation éternelle? « Le salaire du péché c'est la mort, » dit l'Ecriture. Avez-vous jamais considéré sérieusement, mes frères, tout ce que renferme dans son sein cette mort qui est le salaire du péché? Il est bon de méditer de temps en temps sur ces réalités terribles. Il est bon de plonger quelquefois jusqu'au fond de l'abîme de notre misère,

pour mieux apprécier cette expiation qui nous en retire à jamais. La mort, dans l'Ecriture, c'est l'éloignement de Dieu, la perte de sa faveur, et toutes les conséquences fatales qu'entraîne cet éloignement. Nous sommes faits pour vivre près de Dieu, dans sa présence, dans sa communion, dans son amour; et loin de lui il n'y a pour nous que ténèbres, que misère, que souffrance, pour cette vie et pour l'éternité. Vivre dans le monde sans Dieu et sans espérance; n'avoir point de joie véritable dans la prospérité, point de consolation dans les épreuves, point de force contre la douleur, point de guide au milieu des difficultés de la vie, point de refuge contre les terreurs de la mort; quitter cette vie de souffrances pour paraître en jugement devant ce Dieu trois fois saint, auprès duquel notre condamnation est prononcée d'avance par nos péchés; entendre sortir de la bouche de notre juge cette sentence sans appel : « allez, maudits, au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges; » descendre alors dans ces régions de ténèbres et de douleurs où ne pénètre jamais un rayon de l'amour de Dieu; où il n'y a plus lieu à la repentance; où la seule société est celle des démons; où règnent ces souffrances inconnues, que l'Ecriture ne peut que figurer sous d'imparfaites images, et qui l'emportent autant sur les douleurs de cette vie que l'éternité l'emporte sur le temps..... je m'arrête : c'est en vain que j'essaierais de mesurer avec une imagination hu-

maine, et de bégayer avec des paroles d'homme cette mort qui est le salaire du péché. Et c'est là, grand Dieu ! notre destination naturelle ! c'est là le sort qui nous attend, la condition vers laquelle nous marchons sans que rien puisse nous arrêter sur ce chemin de la perdition, — à moins qu'il ne se présente une expiation pour nos péchés ! Nous sommes pécheurs : en vain nous voudrions nous le cacher à nous-mêmes ; et le salaire du péché c'est la mort. Oh ! s'il y avait une expiation pour nos péchés ! si nous pouvions payer à la justice éternelle le prix qu'elle réclame pour nous libérer ! Mais où trouver le prix d'une telle rançon ? serait-ce en nous-mêmes ? Ah ! « le rachat de notre âme est trop considérable, et il ne se fera jamais, » quels que puissent être nos efforts et nos sacrifices. En vain nous consumerions le reste de notre vie terrestre dans des souffrances volontaires ; en vain même, à partir de ce moment, nous ne commettrions plus un seul péché : il resterait toujours derrière nous une masse effrayante de péchés qui appellent sur notre tête la colère divine, et pour lesquels il nous faut une expiation. Eternel ! Dieu saint et bon ! toi dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et qui pourtant es amour ! toi qui ne peux pardonner sans expiation, et qui pourtant voudrais pardonner ! laisseras-tu périr à jamais tes créatures coupables ? et n'aurais-tu point, dans les trésors de ton amour, une expiation pour nos péchés ?.....

« Venez maintenant, dit l'Eternel, et débattons nos droits : quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » « Christ a été navré pour nos forfaits, et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. » Dieu l'a établi de tout temps pour être une victime de propitiation par la foi en son sang, afin de montrer sa justice dans la rémission des péchés. » « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » « Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ: » « ils sont passés de la mort à la vie [1]. »

Comment se fait-il, mes chers frères, que nous nous accoutumions à de telles paroles, et que nous les écoutions froidement? comment, toutes les fois que nous les entendons ne sommes-nous pas remués jusqu'au fond de l'âme, et notre cœur ne déborde-t-il pas d'une joie ineffable et divine? O notre sauveur! toi qui es venu avec le sang, avec ton propre sang, pour l'offrir à la justice éternelle en expiation de nos péchés, mets dans nos cœurs des sentiments convenables à un tel sacrifice! loin de nous désormais cette criminelle indifférence en présence de tes douleurs, ces

[1] Esaïe, I, 18; LIII, 5. Rom., III, 24. Actes, XVI, 31. Rom., VIII, 1. Jean, V, 24.

douleurs qui nous arrachent à l'enfer et nous ouvrent les portes du ciel ! nous te suivrons désormais dans cette voie douloureuse que tu as marquée à la trace de ton sang; nous te contemplerons arrosant la terre d'une sueur sanglante, couronné d'épines, déchiré par les verges et cloué sur la croix ! nous rassasierons de la vue de tes souffrances nos cœurs affamés et altérés d'expiation ! nous irons pleurer au pied de ta croix en nous rappelant nos péchés et ton pardon, nous irons nous y souvenir que tu as payé l'amende qui nous apporte la paix, que toutes les douleurs de notre condamnation sont tombées sur toi, et que nous avons la guérison par tes meurtrissures ! Répands sur nous, sainte victime, répands sur tout cet auditoire ce sang de la nouvelle alliance qui efface les péchés ! que sous l'aspersion de ce sang nous nous sentions pardonnés, justifiés, réconciliés avec Dieu; et que ce sang crie de ta part au fond de notre conscience qu'il n'y a plus pour nous de condamnation !

Qui pourrait désormais nous ravir un si grand salut ? que peuvent contre nous, en présence du sang de Jésus-Christ, le monde, et le péché, et Satan lui-même ? Si tu peux faire, ô Satan ! que le sang de Christ n'ait pas été répandu, alors tu peux nous ôter notre salut et notre espérance. Mais si tu ne peux pas faire que le sang de Christ n'ait pas coulé sur la croix, alors tu ne peux rien, d'éternité en éternité,

pour nous ôter notre salut! Le sang de Christ pèse davantage que tous nos péchés dans la balance de la justice éternelle; et ce sang nous appartient : Dieu nous l'a donné, il plaidera éternellement en notre faveur, et toutes les puissances réunies du monde et de l'enfer ne pourront jamais étouffer sa voix. Béni sois-tu, ô notre sauveur! qui es venu avec le sang pour l'expiation de nos péchés!

Mais ce premier bienfait ne nous suffit pas. Ce n'est pas assez que nos péchés soient expiés: il faut que le péché lui-même soit arraché de notre cœur. Qu'irions-nous faire avec le péché dans le ciel, qui est le séjour de la sainteté? quel bonheur pourrions-nous goûter dans la présence de Dieu et dans la société de Jésus, s'il y avait opposition entre la nature du Saint des saints et nos dispositions mauvaises? comment pourrions-nous être heureux si nous conservions dans nos cœurs ces péchés qui ont crucifié notre sauveur? comment pourrions-nous être heureux si nous ne réalisions pas cet idéal de perfection que nous portons dans notre conscience, et si l'image de Dieu, effacée de notre âme par le péché, n'y était pas rétablie dans sa beauté pure et sainte? Nous avons soif de sainteté tout autant que d'expiation. Il ne nous suffit pas d'être pardonnés, il faut que nous soyons saints : il faut que la partie la plus noble de nous-mêmes reprenne la place et l'empire qui lui appartiennent; il faut que notre

volonté soit de nouveau mise en harmonie avec la volonté de Dieu, et notre vie rendue conforme à sa loi. Mais comment pourrons-nous arriver à la sainteté? Par nos propres forces, nous savons trop que nous ne le pouvons pas. Nous savons trop que nos efforts ne parviennent à régler que nos actes extérieurs, à polir que les dehors de notre vie, et que nous n'avons aucune prise sur les sentiments de notre cœur. Nous sentons que le péché a pris possession de notre volonté et de notre pensée, qu'il tient à ce qu'il y a de plus intime dans notre être. Comme saint Paul, nous trouvons « cette loi au-dedans de nous, que lorsque nous voulons faire le bien, le mal est attaché à nous. » Mais le Seigneur, qui a voulu nous accorder une première délivrance, en a une seconde en réserve, et vient ici encore à notre secours. Il n'est pas sauveur à demi, et il rend son œuvre parfaite en ajoutant à la grâce de l'expiation la grâce de la sainteté.

« Ainsi a dit l'Eternel : je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, et je ferai que vous marcherez dans mes statuts et que vous garderez mes ordonnances. » — « Ceux qui sont en Jésus-Christ ont crucifié la chair et ses convoitises. » — « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore? nous sommes ensevelis avec Christ par le baptême en sa mort, afin que comme il est ressuscité des morts par la gloire du

père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle [1]. »

Oui, mes frères, votre sauveur est un sauveur parfait, il ne fait pas son œuvre à demi; en même temps qu'il apporte le sang qui expie vos péchés, il apporte aussi l'eau qui purifie vos cœurs; il vient à vous tenant l'expiation d'une main, de l'autre la sainteté, et il ne donne l'un ou l'autre de ces trésors du ciel qu'à celui qui les accepte tous les deux. Comment, en effet, ne serait-il pas sanctifié celui qui croit au sacrifice de Jésus? Ce n'est pas seulement le pardon de ses péchés qu'il a trouvé au pied de la croix, c'est aussi l'amour pour ce sauveur qui nous a tant aimés. Ce sang qui nous annonce notre pardon nous raconte aussi son amour, et comment ne pas répondre à un tel amour en donnant à Jésus notre cœur? Quand nous sommes au pied de ta croix nous ne pouvons pas ne pas t'aimer, sauveur adorable, sauveur si digne de nos affections! nous t'offrons alors notre cœur et notre vie, avec le sincère désir que tu puisses y régner sans partage. Nous voudrions marcher dans ce monde comme tu y as marché toi-même; nous voudrions être charitables, doux, patients, humbles, purs, zélés, fidèles comme toi!

Il est vrai que ce désir de la sanctification que Jésus a mis en nous par son amour ne suffit pas encore pour nous sanctifier complètement; il est vrai que si

[1] Ezéch., XXXVI, 26, 27. Gal., V, 24. Rom., VI, 4-4.

« l'esprit est prompt, la chair est faible; » que nous ne pouvons pas développer nous-mêmes ce principe de sainteté que nous avons puisé dans la contemplation de la croix; et que, si nous étions livrés à nos propres forces, nous tomberions bientôt en présence de la tentation. Mais nous ne sommes pas livrés à nos seules forces. Jésus ne nous a-t-il pas promis son puissant secours? ne nous a-t-il pas dit que si nous « travaillons à notre salut avec crainte et tremblement, » lui-même « produira en nous et la volonté et l'exécution selon son bon plaisir? » Ne nous donne-t-il pas l'assurance qu'il « ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces; » « qu'il ne laissera point imparfaite l'œuvre qu'il a commencée en nous, mais qu'il l'achèvera jusqu'au dernier jour? » Ne nous déclare-t-il pas qu'il est « puissant pour nous sanctifier lui-même parfaitement, et pour faire que tout ce qui est en nous, et l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour le jour de son avènement? » Et enfin ne nous montre-t-il pas dans son exemple ce qu'est la sainteté réalisée à travers toutes les difficultés de la vie humaine? ne nous apprend-il pas dans cet exemple à concilier les vertus qui paraissent les plus opposées, la charité avec le zèle, l'humilité avec la grandeur d'âme, la simplicité avec la prudence, le support pour le pécheur avec la haine du péché? Que nous manque-t-il donc pour arriver à la sainteté, à nous qui croyons en Jésus-Christ? Nous avons le prin-

cipe de la sainteté dans l'amour de Jésus ; nous avons la force de pratiquer la sainteté dans la grâce de Jésus ; et nous avons le modèle de la sainteté dans la vie de Jésus.

Courage donc, mes bien-aimés frères ! et puisque tout vous porte vers la sainteté, puisque Christ vous a reconquis le privilége de la sainteté, marchez sans relâche à la poursuite de ce but sublime. « Le péché n'a plus la domination sur vous. » « Vous pouvez tout par Christ qui vous fortifie. » Rétablissez en vous, pure et sans nuage, l'image de Dieu effacée par le péché. « Soyez saints comme Dieu est saint ; » « soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. » « Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » « Ajoutez à votre foi la vertu, à la vertu la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité ; » et ainsi, marchant de vertu chrétienne en vertu chrétienne, « affermissez votre vocation et votre élection. » Donnez-vous à vous-mêmes le bienheureux témoignage que vous êtes vraiment les enfants de Dieu et les disciples de Jésus, puisqu'à l'exemple de votre divin chef, vous aurez tout à la fois l'eau et le sang, l'expiation et la sainteté !

Mais pour que notre paix soit parfaite, il nous faut encore un autre témoignage de notre adoption

éternelle. Si notre paix reposait seulement sur notre foi au sacrifice de Christ, et sur les œuvres de sainteté que nous accomplissons par sa grâce, elle pourrait être facilement ébranlée, soit par les doutes qui viennent encore de temps en temps obscurcir notre foi, soit par les chutes trop nombreuses qui viennent ternir notre sainteté. Aussi le Seigneur nous donne-t-il un troisième témoin pour nous assurer de notre adoption divine : c'est le Saint-Esprit. « Celui qui croit au fils de Dieu a au-dedans de lui-même le témoignage de Dieu. » « Le Saint-Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » « Vous avez été scellés du Saint-Esprit pour le jour de la rédemption. [1] » Le Saint-Esprit est le sceau inviolable que le roi des rois pose sur ses rachetés, et par lequel il les marque à jamais comme siens, pour les reconnaître au dernier jour.

Il y a là sans doute un profond mystère; et il est facile à la sagesse humaine d'élever bien des objections contre ce témoignage intérieur du Saint-Esprit. Mais toutes ces objections viennent se briser contre le Saint-Esprit lui-même parlant dans le cœur des enfants de Dieu, contre cette assurance vivante, indestructible, qu'ils portent au-dedans d'eux-mêmes, de leur adoption divine. Nous croyons bien le témoignage d'un homme déposant d'un fait qui rentre dans l'ob-

[1] 1 Jean, V, 10. Rom., VIII, 16. Ephés., IV, 30.

servation humaine : comment ne croirions-nous pas le témoignage de Dieu, qui dépose au fond de nos cœurs de notre adoption éternelle? Mais, dira-t-on, comment pouvez-vous être sûrs que cette voix intérieure que vous croyez entendre ne vous trompe point, qu'elle est bien le témoignage de Dieu et non une illusion de votre imagination? Je réponds : nous le savons de la même manière que nous savons que nous vivons. Notre vie aussi est un mystère impénétrable : nul homme ne peut expliquer ce qu'est la vie ni la démontrer; et pourtant nul homme ne doute de sa vie parce qu'il la sent. La vie est un fait, et une objection ne peut rien contre un fait. Il en est de même de la vie divine, de la vie des enfants de Dieu. Nous ne l'expliquons pas, mais nous la sentons; elle se démontre à nous par son existence même; Dieu lui-même se rend témoignage au-dedans de nous, — et l'on nous persuaderait plutôt qu'il fait nuit à l'heure de midi, qu'on ne parviendrait à nous persuader, Seigneur! que tu n'es pas notre père, que tu ne parles pas à notre cœur, que Christ n'est pas mort pour nos péchés, et que nous n'avons pas la vie éternelle! Il est bien vrai, et je l'ai déjà dit, que le témoignage du Saint-Esprit peut avoir ses dangers et conduire à des illusions, lorsqu'on veut le séparer des deux autres, l'expiation et la sainteté : mais lorsqu'on ne sépare pas ce que Dieu a joint, lorsque ces trois témoins célestes parlent à la fois dans notre

cœur, alors aucune illusion n'est à craindre; et il n'est pas plus possible d'arracher à un enfant de Dieu sa bienheureuse espérance, que de faire descendre Dieu lui-même de son trône éternel. En vain le monde entier travaillerait à ébranler sa foi; en vain Satan et tous ses anges dirigeraient contre elle tous leurs efforts : n'entend-il pas son Dieu qui lui crie : « ne crains point : je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi! Je t'ai gravé sur les paumes de mes mains. » « Quand tu passeras par les eaux je serai avec toi, et quand tu marcheras dans le feu tu n'en seras point brûlé! » « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent; je les appelle, et elles entendent ma voix, et personne ne les ravira de ma main! » Mettez d'un côté un philosophe, armé de tous les raisonnements de la sagesse humaine, de l'autre un pauvre paysan sans culture, mais possédant le témoignage intérieur du Saint-Esprit; que le philosophe emploie tout son savoir et toute son éloquence à ébranler l'espérance de l'humble disciple de Jésus, — et toute la sagesse du sage viendra se briser impuissante contre la foi du chrétien : car dans cette lutte inégale, l'homme lutte en réalité contre Dieu : c'est Dieu lui-même qui habite dans le cœur de son enfant, et qui se charge de repousser pour lui les attaques de son adversaire. Vous connaissez la réponse de l'aveugle guéri aux pharisiens, qui s'efforçaient de lui démontrer que son libé-

rateur était un méchant : « si c'est un méchant homme, je ne sais : mais je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. » De même le chrétien simple et ignorant peut répondre aux sages du monde : « Je ne suis pas en état de réfuter tous vos raisonnements : mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois ; c'est qu'une vie nouvelle a commencé pour mon âme ; c'est que je n'aimais pas Dieu, et qu'à présent je l'aime ; c'est que je vivais pour le monde, et qu'à présent je vis pour le Seigneur ; c'est que mon cœur était resserré par l'égoïsme, et qu'à présent il est élargi par la charité ; c'est que je suivais mes convoitises, et qu'à présent je les combats ; c'est que j'étais malheureux, et qu'à présent je suis heureux ; c'est que j'étais sans espérance, et qu'à présent j'ai la vie éternelle ; c'est que j'étais sans consolation, et qu'à présent je sens dans toutes mes épreuves la main d'un père ; c'est qu'autrefois je vivais loin de Dieu, et qu'à présent Dieu lui-même habite dans mon cœur par son Saint-Esprit ! » C'est ainsi que « celui qui croit au fils de Dieu a au-dedans de lui-même le témoignage de Dieu : » et qui pourrait dire la joie profonde, immense, insondable, qu'une telle assurance répand dans le cœur qui a le bonheur de la posséder !

Tel est, mes bien-aimés frères, le triple et glorieux témoignage que Dieu nous présente pour nous assu-

rer que nous sommes ses enfants. Ce témoignage, le possédez-vous ? avez-vous reçu véritablement Jésus en qualité de sauveur, de votre sauveur ? pouvez-vous dire, comme André disait à Pierre : « nous avons trouvé le Messie, » le Christ, celui qui pardonne, qui purifie, et qui répand la joie dans le cœur ? avez-vous reçu dans votre cœur l'Esprit, l'eau et le sang, ces trois témoins de Dieu ? Ah! si vous étiez encore étrangers à ces grâces, profitez pour les acquérir du temps où nous sommes. C'est ici un temps de grâce. C'est le temps qui, par les souvenirs qu'il nous rappelle, fait passer en quelque sorte sous nos yeux les souffrances et la mort du sauveur. C'est le temps où le sauveur lui-même nous convie à ce festin sacré qui nous annonce son amour en nous racontant ses douleurs, et qui nous prêche la sainteté au nom de son amour. Venez, mes frères, venons tous à la table du Seigneur avec cette faim et cette soif de sa grâce qu'il se plaît à rassasier ; et puissions-nous, en même temps que nous recevrons de sa main ce sang de la nouvelle alliance qui expie nos péchés, trouver aussi dans sa communion la purification de nos cœurs, et le témoignage de notre adoption éternelle! Amen.

Avril 1848.

NOTE.

Dans les versions ordinaires, le passage d'où est tiré notre texte se lit comme suit :

« Jésus, le Christ, est venu avec l'eau et avec le sang : non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang : et c'est l'Esprit qui en rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage *dans le ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre* : l'Esprit, l'eau et le sang; et ces trois-là se rapportent à un seul objet. »

Les paroles imprimées en italiques manquent dans plusieurs manuscrits du nouveau testament, des plus anciens et des plus importants; et il y a doute si elles n'ont pas été interpolées dans le texte par quelque copiste à une époque reculée ; c'est pour cela que nous les avons omises : outre que ces paroles étaient étrangères à l'objet que nous nous proposions de développer dans ce discours.

Il est superflu de faire observer que l'omission de ces paroles, à les supposer inauthentiques, n'ébranlerait en rien la doctrine biblique de la Trinité : doctrine qui repose sur un grand nombre d'autres déclarations des livres saints, et non pas seulement sur des passages isolés (tels que Matth., XXVIII, 19. 2 Cor., XIII, 13, etc.) mais sur tout l'ensemble des dispensations de Dieu dans l'Ecriture. On peut lire des développements intéressants à ce sujet dans les *Adieux d'Adolphe Monod à l'Eglise*, XXIIIe allocution.

AUX CATÉCHUMÈNES.

Et Jésus ayant jeté les yeux sur lui, l'aima, et lui dit : il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et me suis, en prenant la croix.

(Marc, X, 21. — Lire v. 17-22.)

En présence de ces jeunes gens réunis au pied de cette chaire, et qui viennent s'engager volontairement au service de Jésus-Christ, vous ne vous étonnerez pas, mes frères, si j'éprouve le besoin de m'adresser à eux aujourd'hui d'une manière directe et spéciale. Mon cœur est tellement plein d'eux, et de l'importance éternelle de l'acte qu'ils vont accomplir, que je ne parlerais pas de l'abondance de mon cœur si je ne m'adressais pas à eux tout spécialement. J'éprouve d'autant moins de scrupule d'en agir ainsi, que je suis persuadé qu'il y aura des enseignements applicables à chacun de vous dans les exhor-

tations que je désire adresser à nos chers catéchumènes, et que ces enseignements, pour être indirects, n'en seront pas moins salutaires sous la bénédiction de Dieu. D'ailleurs les catéchumènes sont l'espoir de l'église, ils sont l'église future, et nous ne saurions apporter trop d'importance ni trop de sollicitude à l'acte solennel qui doit les consacrer au Seigneur.

C'est donc à vous, jeunes serviteurs et jeunes servantes de Jésus-Christ, que je viens adresser de sa part dans cette belle journée un sérieux et tendre appel : heureux de pouvoir clore ainsi la série de nos instructions religieuses; et au moment de me séparer de vous, non sans regret, au moment de mettre un terme à ces relations douces et sérieuses tout ensemble de maître à disciple, heureux de pouvoir vous faire entendre du haut de la chaire une dernière leçon, que je voudrais laisser dans votre cœur comme un souvenir précieux et saint.

La parole que j'ai choisie pour cette leçon d'adieu m'a paru s'appliquer admirablement à la circonstance où vous vous trouvez, et renfermer pour vous une source abondante d'enseignements salutaires. Il y a en effet des rapports nombreux et frappants entre votre situation et celle de la personne à qui Jésus adresse cette exhortation.

Remarquez d'abord l'âge de cette personne : nous savons par l'évangile de saint Matthieu que c'était un jeune homme. C'est un jeune homme, qui au moment

d'entrer dans la vie active, vient demander au sauveur des directions pour marcher dans la bonne voie, dans la voie du salut. Vous aussi vous êtes jeunes, vous aussi vous êtes à l'entrée de la carrière; vous en êtes à ces premiers pas si importants, si décisifs, et desquels dépend tout votre avenir. Vous êtes à cet âge heureux où le corps est exempt d'infirmités et l'âme de pénibles préoccupations; où l'esprit a toute son énergie, l'imagination toute sa vivacité, les affections toute leur fraîcheur; où commencent à se développer ces passions qui donnent à l'homme tant de puissance, soit pour le bien soit pour le mal; à cet âge que le monde appelle l'âge des plaisirs, et dont il dit : « il faut bien que jeunesse se passe : » par où il entend que certains écarts, certains dérèglements sont légitimes, ou tout au moins excusables chez les jeunes gens; tandis que la parole de Dieu vous dit : « souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les années arrivent, et que les jours mauvais viennent, desquels tu diras : je n'y prends plus de plaisir : » vous donnant à entendre par là que la jeunesse est l'âge le plus favorable pour donner son cœur à Dieu, pour entrer dans une vie de piété et de sanctification. Il y a donc contradiction absolue entre le point de vue sous lequel le monde envisage la jeunesse, et le point de vue de la parole de Dieu à cet égard : c'est à vous de choisir entre ces deux enseignements, entre ces deux tendances qui vous sollici-

tent vers des directions opposées. Ah! puissiez-vous comprendre, mes chers amis, que le plus beau des priviléges de votre âge, c'est de pouvoir donner à Dieu votre cœur tout entier! puissiez-vous diriger du côté de Dieu, et du ciel, et de la beauté morale, cet élan de l'âme, cette chaleur du cœur, cet enthousiasme qui est le partage de la jeunesse, et qui disparaît dans une certaine mesure avec elle! Si vous laissiez passer votre jeunesse sans donner votre cœur à Dieu, à supposer — ce qui est douteux — que vous pussiez vous convertir plus tard, vous vous prépareriez pour l'avenir des regrets amers. Vous ne retrouveriez plus jamais ce généreux entraînement, cette faculté de vous passionner pour le bien que vous possédez aujourd'hui : convertis tardivement, vous vous traîneriez péniblement dans la voie de la sanctification, au lieu d'y marcher d'un pas facile et d'un cœur joyeux, comme vous le pouvez aujourd'hui. Vous diriez alors, comme disent aujourd'hui bien des chrétiens qui ont passé leur jeunesse loin de Dieu : « qui me rendra mon ardeur d'autrefois, et mon enthousiasme, et ma simplicité de cœur, et la foi de mon enfance? que ne puis-je revenir en arrière et ressaisir tous ces trésors du jeune âge, pour mettre tout cela aux pieds de ce sauveur que j'ai appris trop tard à connaître et à aimer! que ne puis-je lui consacrer ma vie tout entière, et pourquoi faut-il que la meilleure moitié de cette vie ait été perdue loin de lui! »

Quant à vous, mon cher enfant, vous les possédez encore ces trésors de la jeunesse; elle est encore devant vous, cette meilleure moitié de la vie : hâtez-vous de tout donner au Seigneur, fermez vos oreilles et votre cœur à la voix du monde qui ne vous dit que des mensonges, alors même qu'elle est d'accord avec vos secrets penchants; écoutez la voix de Dieu qui ne vous dit jamais que la vérité, et qui ne peut vouloir que votre bonheur.

En second lieu, le jeune homme de l'évangile avait été élevé dans la vraie religion. Il était né parmi le peuple de Dieu; dès sa naissance il avait été consacré à Dieu par la circoncision; et pendant son enfance il avait été instruit soigneusement selon les enseignements de l'Ecriture. Les préceptes de la loi lui étaient familiers, on lui avait appris à les respecter et à les observer. C'est là encore un trait de ressemblance que vous avez avec lui. Vous de même, vous êtes nés dans un pays chrétien et dans une église chrétienne; dès votre naissance vous avez été consacrés au Seigneur par le saint baptême, vous avez été élevés dans la connaissance de Christ, la parole de Dieu a été mise de bonne heure entre vos mains, vous avez été placés dans une école chrétienne, vous avez entendu la prédication du pur évangile, et enfin vous avez été instruits avec soin des vérités et des devoirs du christianisme. C'est là, ne l'oubliez pas, un privilége inappréciable qui vous a été accordé par la bonté

de Dieu. Quel nombre immense de jeunes gens et de jeunes filles qui n'ont pas été l'objet de la même faveur! Combien de millions d'enfants qui sont nés au sein des ténèbres du paganisme, et qui ne savent pas même qu'il existe un évangile! Et parmi ceux qui sont nés dans les pays chrétiens, combien n'en est-il pas qui n'ont pas eu comme vous la parole de Dieu entre les mains, qui n'entendirent jamais prêcher la pure doctrine de Jésus-Christ, et qui n'ont reçu qu'un évangile altéré par un mélange d'erreurs et de superstitions! Pourquoi vous trouvez-vous placés dans les circonstances les plus favorables possible? pourquoi êtes-vous nés dans la communion protestante évangélique, c'est-à-dire dans la fraction du christianisme à la fois la moins nombreuse et la plus pure? Dans la ville que nous habitons, sur deux cent mille âmes, on compte environ cinq mille protestants, et tout le reste appartient à Rome : pourquoi êtes-vous parmi les cinq mille, et non parmi les cent quatre-vingt-quinze mille? qu'avez-vous fait pour appartenir à cette minorité favorisée, à cette exception glorieuse? à qui êtes-vous redevables d'un si merveilleux privilége, si ce n'est à la bonté de Dieu envers vous et à sa pure grâce? Mais n'oubliez pas, mes chers amis, que plus votre privilége est grand, plus est sérieuse la responsabilité qu'il entraîne. Rappelez-vous qu'à celui qui a beaucoup reçu il sera aussi beaucoup redemandé; et que, nés dans un pays chrétien, dans

une église protestante, instruits dans la doctrine du pur évangile, ayant à votre portée tous les moyens imaginables de grâce et de salut, si vous rendiez tout cela inutile par votre indifférence; si vous ne donniez pas votre cœur à Christ, toutes ces grâces extérieures qui vous ont été accordées ne feraient qu'aggraver votre culpabilité, et vous préparer une condamnation plus redoutable au jour du jugement. A Dieu ne plaise, mes bien-aimés, qu'il en soit ainsi pour un seul d'entre vous!

La troisième chose qui me frappe chez le jeune homme dont nous étudions l'histoire, c'est qu'il avait mené une vie morale, régulière, pure selon les hommes, qui ne peuvent juger que l'extérieur. Il déclare à Jésus-Christ, avec une évidente sincérité, qu'il avait gardé dès sa jeunesse tous les commandements de Dieu. Il se trompait sans doute, parce qu'il ne comprenait pas que la loi de Dieu est spirituelle, qu'elle regarde au cœur, qu'elle ne défend pas seulement les actions coupables, mais aussi les pensées mauvaises: mais il est évident que ce jeune homme disait vrai, à ne considérer que sa conduite extérieure: il s'était appliqué sincèrement à se préserver du vice, du péché sous sa forme grossière et matérielle, et il y était parvenu; sa conduite était sans reproche aux yeux des hommes, et je ne doute pas que cette sincérité avec laquelle il s'était appliqué à observer la loi de Dieu, ne fût un des motifs de l'affection particulière

que Jésus témoigne pour lui. J'aime à croire, mes chers amis, qu'à cet égard aussi vous ressemblez à ce jeune disciple. Jusqu'ici, élevés dans des familles chrétiennes, dans les principes de l'évangile, vous avez été préservés du vice, votre conduite extérieure a été bonne et régulière. J'aime à croire qu'aujourd'hui vous apportez dans la maison de Dieu, vous déposez au pied de son autel, non pas un cœur pur sans doute — hélas! il n'y en a jamais eu qu'un seul sur la terre, et l'homme dans la poitrine duquel battait ce cœur-là est remonté au ciel d'où il était descendu, — mais du moins j'ai cette espérance en vous que vous apportez ici une vie pure, que vos mœurs n'ont pas été souillées au contact d'un monde corrupteur. C'est là encore, mes amis, une grâce dont vous devez bénir Dieu, en pensant à tant d'autres enfants qui n'ont pas reçu comme vous une éducation morale; et c'est une circonstance éminemment favorable pour disposer votre cœur à recevoir cet évangile qui peut seul vous sanctifier véritablement, qui peut seul vous donner la force de résister à jamais au mal, et de vaincre des tentations dont vous ne connaissez pas encore tout le danger. Il y a des chrétiens qui pensent qu'une vie morale extérieurement irréprochable ne dispose pas favorablement pour l'évangile; ils prétendent qu'un homme dont la conduite a toujours été honnête selon le monde sera porté à la propre justice, à l'orgueil; qu'il lui sera plus difficile qu'à un pécheur dé-

claré de s'humilier devant Dieu, de reconnaître son indignité, de sentir la nécessité de la régénération, et d'accepter le salut comme une pure grâce. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien une pareille opinion est dangereuse, et quelle large porte elle ouvre au relâchement. Du moment que cette opinion est dangereuse, j'en conclus sans hésitation qu'elle est fausse; il ne m'a jamais été possible de l'accepter, elle révolte mon sens moral, et je suis heureux que l'occasion se présente à moi de la réfuter. Non : il n'est pas vrai que la conversion chrétienne soit plus difficile pour les gens honnêtes et moraux que pour ceux qui ont vécu dans l'immoralité; il n'est pas vrai que le vice soit une meilleure préparation à l'évangile que la vertu; et il est étrange, en vérité, qu'on soit obligé de combattre sérieusement une thèse pareille, quand il devrait suffire de l'énoncer pour la flétrir. L'évangile, c'est la sainteté : et il est évident que la distance à franchir pour arriver à la sainteté est plus grande pour l'homme vicieux que pour l'homme qui s'est efforcé d'obéir, quoique d'une manière bien imparfaite, à la loi de Dieu et aux avertissements de sa conscience. Combien une conscience émoussée par le vice n'aura-t-elle pas plus de chemin à faire, plus de travail intérieur à subir pour acquérir la délicatesse évangélique! combien celui qui n'a jamais opposé aucun frein à ses passions, n'aura-t-il pas plus de peine à contracter l'habitude de ce saint

combat qui caractérise la vie chrétienne! Sans doute la moralité humaine n'est pas la sanctification chrétienne : il y a un abîme entre ces deux choses : pour passer de l'une à l'autre il faut toujours un changement profond, une transformation morale qui est l'œuvre de la grâce de Dieu : « si un homme ne naît de nouveau, » nous dit le sauveur dans le sens le plus général et le plus absolu, « il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Mais pourtant, n'en doutons pas, la moralité humaine, pourvu qu'elle soit sincère — je ne parle pas de la vertu des pharisiens — est une bonne préparation à la conversion évangélique. La moralité rapproche de la conversion, elle a certains points de contact avec la conversion, tandis que le vice en éloigne : car il n'a rien, absolument rien de commun avec l'évangile de sainteté! On nous dit que les personnes morales sont portées à l'orgueil, et qu'elles sentent plus difficilement la nécessité de la régénération. Mais du moment que les yeux de notre entendement ont été ouverts par le Saint-Esprit; quand nous avons compris ce que c'est que la sainteté et quelles sont les exigences de la loi de Dieu; quand nous avons compris ce que c'est que donner à Dieu tout son cœur, toutes ses affections, toutes ses pensées, toute sa vie, nous nous trouvons à une si effrayante distance d'un pareil idéal, qu'il faudrait véritablement être insensé pour ne pas sentir le besoin d'une régénération morale. Les consciences

les plus délicates, soyez-en sûrs, sont aussi les plus humbles : et le meilleur d'entre les hommes, quand il apprend à se connaître lui-même en se jugeant selon la parole de Dieu, est aussi le plus disposé à s'abaisser devant le Seigneur et à crier comme le péager : « ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Quant à moi, je bénirai Dieu toute ma vie de m'avoir donné des parents qui, avant même que j'eusse compris l'évangile, ont su m'inspirer la haine du mensonge et l'horreur du vice ; je bénirai Dieu toute ma vie de ce qu'il m'a été donné, tout pauvre pécheur que j'étais, de conserver la pureté de mon enfance à travers les écueils de ma jeunesse ; et c'est dans ce souvenir d'une jeunesse morale que je puise aujourd'hui l'autorité nécessaire pour vous exhorter, mes jeunes amis, à conserver votre pureté. Nous ne pouvons pas encore vous considérer, du moins la plupart d'entre vous, comme réellement convertis à la vie chrétienne ; mais du moins nous avons cru voir chez tous le désir de la conversion ; et c'est parce que nous avons trouvé en vous ce désir, que nous ne craignons pas de vous admettre dans l'église et à la table du Seigneur. Eh bien ! mes chers amis, n'oubliez pas que pour réaliser ce désir de conversion, pour arriver à donner entièrement votre cœur à Christ, pour entrer dans le chemin étroit de la sanctification, il faut vous y préparer en vous abstenant soigneusement du mal, en combattant selon vos lumières la

tentation et le péché sous quelque forme qu'ils se présentent, en fuyant les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les mauvaises conversations, les plaisirs mauvais et enfin tout ce qui renferme du mal. Quand les Israélites venaient à Jean-Baptiste et lui demandaient : « que ferons-nous pour nous préparer à la venue du messie? » il leur prêchait les devoirs extérieurs : il leur disait : « que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Aux péagers il disait : « n'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné. » Aux gens de guerre : « n'usez point de concussion, ni de fraude contre personne, et contentez-vous de vos gages. » C'est ainsi que par l'accomplissement sincère des devoirs extérieurs, il préparait les hommes à cette sanctification intérieure et plus profonde, que Jésus devait leur apporter et faire pénétrer dans leur cœur par le Saint-Esprit. Vous de même soyez fidèles à écouter votre conscience, efforcez-vous de remplir tous vos devoirs d'enfant, de frère, de sœur, d'ouvrier, de servante; et soyez assurés que ces efforts sincères, faits sous le regard de Dieu et avec une bonne conscience, seront la meilleure préparation à la vie chrétienne.

En continuant d'étudier l'histoire du jeune homme de l'évangile, j'arrive à un nouveau trait, particulièrement intéressant et touchant, dont il me tarde, mes chers amis, de vous faire l'application. « Jésus l'ayant

regardé, l'aima. » Que de choses dans ces simples mots! Qui pourra jamais exprimer, ou même comprendre, tout ce qu'il y avait dans ce regard dirigé sur le jeune disciple par celui qui est amour! Sans doute ce regard de Jésus dut se voiler d'une larme, comme il en versa quelquefois pendant sa vie mortelle : car il lisait dans le cœur de son jeune ami, et il savait que ce cœur ne lui appartenait pas encore; qu'il n'était pas encore prêt à tout quitter pour les biens célestes; que le monde allait ressaisir sa proie, du moins pour un temps. Et toutefois heureux celui qui fut l'objet de cette affection toute particulière de Jésus! Ce regard d'amour nous donne la confiance que ce jeune homme revint plus tard à l'évangile et au salut. S'il « s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens, » cette tristesse salutaire ne lui laissa point de repos, et bientôt sans doute il revint déposer aux pieds de Jésus ces malheureuses richesses qui le séparaient de son sauveur!

Vous aussi, mes jeunes amis, Jésus vous aime : en pourriez-vous douter? serait-il nécessaire de vous le démontrer, quand les témoignages de cet amour vous entourent et vous pressent de toutes parts? C'est lui qui vous a donné la vie et tous les biens qui l'accompagnent; c'est lui qui vous a donné l'affection de vos parents, le pain qui vous nourrit, la santé, la joie, et toutes les jouissances de cette création visible qui vous environne de ses splendeurs. Il vous a donné bien plus

que la vie et toutes ses joies : il s'est donné lui-même à vous, il s'est sacrifié pour votre bonheur. « Etant riche il s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. » Il a quitté le trône de gloire qu'il partageait avec son père dans le ciel, il est descendu sur la terre, « il a pris la forme d'un serviteur, » il a vécu dans la souffrance et dans l'opprobre, il s'est abaissé jusqu'à la mort, à la mort même de la croix, — tout cela pour que vous pussiez obtenir le pardon de vos péchés et la vie éternelle. Après avoir préparé le salut pour vous, il vous a préparés vous-mêmes pour le salut : il vous a fait naître, comme je le rappelais il y a un moment, dans un pays chrétien, dans une église chrétienne, dans la communion évangélique; il vous a donné des instituteurs chrétiens, des pasteurs chrétiens, une instruction religieuse conforme au pur évangile; il vous a fait adresser des appels pressants et multipliés; et enfin pour couronner tous ces moyens de grâce, tous ces témoignages de son amour, il vous donne cette journée, cette journée si douce et si belle : il vous réunit dans sa maison, il prépare pour vous sa table sainte, il s'adresse à vous d'une manière plus tendre que jamais, il vous ouvre ses bras de sauveur, il vous offre les symboles de son corps rompu et de son sang versé pour votre salut, il tourne vers vous ce même regard tout rempli d'amour qu'il arrêta sur le jeune homme de l'évangile, et il vous dit : « mon

enfant ! regarde combien je t'ai aimé, combien je t'aime aujourd'hui, à ce moment même ! » Ah ! je le vois dans ce moment, non pas des yeux de la chair, mais je le vois pourtant ce regard de Jésus arrêté sur vous, ce regard empreint de la plus tendre sollicitude, ce regard qui se mouille d'une larme à la pensée que vous pourriez lui refuser aujourd'hui votre cœur ; et il attend, ce céleste ami, anxieux de savoir quel choix vous allez faire entre le monde et lui, entre le péché et la sainteté, entre votre bonheur et votre malheur éternel ! Mes amis, sentez-le dans ce moment rayonner sur votre cœur, ce regard de l'amour de Jésus ! et puisse votre cœur se fondre sous la flamme de ce regard ; et puissiez-vous sentir que vous n'êtes plus à vous-mêmes, mais à celui qui vous a aimés et qui s'est donné pour vous !

C'est là en effet le but de l'amour de Jésus, que vous l'aimiez à votre tour et que vous vous donniez à lui tout entiers. Il vous dit aujourd'hui — et c'est le dernier trait de ressemblance que j'ai à signaler entre vous et le jeune disciple, — il vous dit comme à lui : « il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel : puis viens et suis-moi, en prenant la croix. » Ces paroles du sauveur peuvent être considérées selon la lettre ou selon l'esprit. Considérées selon la lettre, elle renferment un commandement spécial, exceptionnel, donné en vue des circon-

stances particulières de celui auquel il s'adressait, et qui n'était applicable qu'à lui. Ce jeune homme s'imaginait à tort avoir accompli la loi de Dieu; il n'avait pas compris le sens spirituel de cette loi; il n'avait pas compris que Dieu regarde au cœur, que c'est le cœur qu'il demande, et que sans le don de notre cœur, sans la consécration intérieure de nous-mêmes à son service, l'obéissance extérieure a peu de prix. Pour lui faire sentir que son cœur n'était pas encore à Dieu, Jésus lui demande le sacrifice de ces biens terrestres qui avaient été jusqu'alors pour lui le souverain bien; et la difficulté de ce sacrifice, le combat douloureux que cette demande souleva au-dedans de lui, fit comprendre à l'instant même au jeune disciple qu'il manquait encore à son obéissance le cœur, c'est-à-dire tout.

Mais l'exhortation du sauveur peut aussi être considérée dans son esprit; et sous ce point de vue elle est applicable à chacun de vous, mes chers amis. Elle signifie que Jésus demande votre cœur tout entier, la consécration de vous-mêmes à son service; il veut que vous soyez prêts à lui tout sacrifier, même ce que vous avez de plus cher au monde, s'il vous le demandait comme au jeune homme de l'évangile; il veut que son amour domine toutes vos autres affections, et que du moins en esprit vous renonciez à tout pour le suivre. « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il a, il ne peut être mon disciple, » nous

dit-il ailleurs. C'est là ce que vous n'avez pas fait encore, du moins la plupart d'entre vous; et c'est pour cela que Jésus vous dit aujourd'hui, s'adressant à chacun de vous personnellement comme si vous étiez seul en sa présence : « il te manque une chose; tu ne m'as pas encore donné tout ton cœur; il y a encore quelque chose qui balance mon amour dans tes affections, et qui t'empêche de te consacrer à moi sans réserve et sans partage. » Cet obstacle intérieur, qui vous empêche de donner votre cœur à Christ, n'est pas le même pour chacun de vous, mes jeunes amis. Pour l'un ce sera, comme pour le jeune homme de l'évangile, l'attachement aux biens temporels; pour un autre ce sera l'amour du plaisir et des dissipations du monde; pour un autre l'orgueil, la confiance en soi-même, ou bien la vanité, le désir de briller; pour un autre l'impatience du caractère, le manque de soumission à ses supérieurs, ou bien le défaut de support et de charité; pour un autre ce sera seulement l'indifférence : mais le résultat est toujours le même, c'est de vous retenir loin de Christ; et le remède à opposer au mal est toujours le même aussi, c'est la consécration sincère et complète de vous-mêmes au Seigneur.

Voilà ce que Jésus vous demande, voilà ce qu'il attend de vous aujourd'hui. C'est pour cela qu'il a fait lever sur vous le soleil de ce beau jour; c'est pour cela qu'il vous réunit en ce moment dans sa maison;

c'est pour cela qu'il multiplie auprès de vous ses appels les plus pressants et les plus tendres : par ce regard d'amour qu'il arrête sur vous comme sur le jeune disciple ; par les douleurs de son sacrifice dont ce jour vous rappelle le souvenir ; par cette table sainte à laquelle il vous convie comme ses frères et ses sœurs ; par vos parents et vos pasteurs, ces pères spirituels, qui espèrent aujourd'hui recueillir le fruit de l'éducation chrétienne qu'ils vous ont donnée ; par l'église qui compte sur votre fidélité et votre zèle pour entretenir ou réveiller la vie dans son sein ; par les anges qui vous contemplent, et qui attendent votre conversion pour s'en réjouir ; et plus que tout cela, par la voix intérieure du Saint-Esprit qui vous appelle, qui vous attire, qui fléchit secrètement votre volonté, et qui vous crie de la part de Dieu : « mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! » Regardez autour de vous, descendez au-dedans de vous, écoutez les voix extérieures et les voix intérieures, et tout ce que vous verrez, et tout ce que vous entendrez, et tout ce que vous sentirez, sont autant d'appels qui vous pressent dans ce moment de donner votre cœur au Seigneur. Jamais vous ne trouverez dans votre vie entière un jour aussi favorable que celui-ci pour votre conversion et votre salut ; et si vous laissiez passer ce jour sans en profiter, il est à craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Aujourd'hui Jésus verse des larmes d'amour à votre sujet : plus tard, si vous négligiez

un tel amour, ce seraient des larmes de douleur, et il dirait de vous comme de la malheureuse Jérusalem : « ô si tu eusses connu, dans ce jour qui t'était donné, les choses qui appartiennent à ta paix! mais désormais elles sont cachées à tes yeux! » A Dieu ne plaise qu'il en arrive ainsi pour aucun de vous, mes bien-aimés! à Dieu ne plaise que vous perdiez ce jour qui vous est donné, ce jour unique entre tous vos jours, ce jour qui s'envole trop rapidement et qui ne reviendra plus! Il faut que ce jour décide de votre destinée éternelle. Quelle que fût la disposition où vous étiez en entrant dans la maison de Dieu, il faut que vous en sortiez enfant de Dieu. Il faut qu'avant de repasser le seuil de ce temple vous vous soyez donnés à Christ, il faut que vous ayez renoncé à tout pour suivre votre sauveur, « en portant la croix. » Il y a une croix à porter pour le suivre, cela est vrai : lui-même vous le déclare, et nous n'avons garde de voiler cette croix. Jésus vous appelle à vivre sur ses traces d'une vie de renoncement, de combat et de sacrifice. Mais ne craignez rien : la croix que vous porterez à la suite de Jésus sera pour vous le bonheur : heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour celui qui vous a sauvés au prix de tant de souffrances ; heureux de pouvoir montrer par le sacrifice la réalité de votre amour à celui qui vous a tant aimés! Vous sentirez chaque jour davantage que le joug du seigneur est doux, que son fardeau est léger, que sa croix est un

bien excellent ; et vous posséderez dès à présent, dans la paix qui remplira votre cœur, un avant-goût du trésor éternel que Jésus vous promet dans le ciel. Venez donc, n'hésitez plus, renoncez à tout pour suivre Jésus : plus de compromis avec le péché, plus d'entraînement vers les vanités du monde, plus de dispositions charnelles ou frivoles, plus de tiédeur ni de langueur spirituelle : quelles que soient les misères qui pèsent sur votre âme, dépouillez-vous-en avec le secours de Dieu ; quel que soit l'obstacle qui vous arrête, brisez-le courageusement pour aller à Christ, et pour le suivre dans le chemin étroit de la sainteté. O mes chers amis, mes bien-aimés enfants dans la foi ! il faut finir : et pourtant j'ai de la peine à prendre congé de vous, et je ne puis me résoudre à le faire sans vous supplier encore de ne pas rendre inutile l'amour de Jésus à votre égard. Au nom de cet amour sans borne qui a éclaté dans les douleurs de sa croix, je vous conjure d'écouter sa voix et de venir à lui ! Au nom de cette table sainte dont vous allez vous approcher pour la première fois avec un saint tremblement, je vous conjure de donner votre cœur à celui qui vous a donné sa chair et son sang ! Au nom de l'église qui met en vous son espérance, au nom des pasteurs qui ont répandu dans vos âmes la semence de la vie éternelle, au nom de l'amour tendre et paternel que nous vous portons, au nom des prières ferventes que nous avons adressées à Dieu pour vous, au nom de la sol-

licitude craintive avec laquelle nous avons vu arriver ce jour, qui doit couronner notre œuvre par votre conversion, ou la rendre inutile par votre indifférence, je vous en conjure, ne trompez pas le désir et l'espoir de notre cœur : marchez fidèlement dans la voie de Dieu, soyez notre consolation et notre joie dans cette vie d'épreuves, soyez notre couronne de gloire au dernier jour; et que pas un de vous ne manque au rendez-vous que je vous donne aujourd'hui à tous dans le ciel, dans cette maison éternelle du Père, où Jésus est allé préparer des places pour ceux qui l'aiment! Amen.

Mai 1856.

MA PAROLE NE PASSERA POINT.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

(Matth., XXIV, 38.)

N'est-il pas vrai, mes chers frères, qu'il y a quelque chose de décourageant, d'angoissant dans cette fluctuation perpétuelle qui agite et entraîne autour de nous toutes les choses visibles ? De quelque côté que nous tournions nos regards dans cette vie, nous ne rencontrons partout que des choses sujettes au changement et à la destruction : rien de fixe, rien d'assuré, rien sur quoi nous puissions reposer notre cœur avec la certitude que l'objet de nos affections ne nous échappera point. L'azur du ciel qui rayonne aujourd'hui sur nos têtes, demain sera voilé par un sombre nuage ; aux fleurs du printemps, aux fruits de l'automne, succèderont bientôt les rigueurs de l'hiver. Telle, et plus variable encore, est l'existence de l'homme. Elles sont

passées pour toujours, les fraîches et riantes années de notre enfance, avec leurs joies si faciles et leurs peines si passagères; bientôt il en sera de même, et des rêves de la jeunesse et des projets de l'âge mûr. Tout ce que nous croyons posséder nous échappe continuellement, et il n'est rien sur la terre dont nous puissions dire : ceci est à moi. Serait-ce notre santé? mais la maladie nous l'enlève d'un jour à l'autre, en dépit de toutes les apparences et des précautions les plus multipliées. Serait-ce l'usage de nos facultés? plus d'un triste exemple de nos jours a prouvé que les plus excellents d'entre les hommes ne sont pas à l'abri du malheur de les perdre. Serait-ce notre fortune? elle est à la merci de mille accidents divers, « les vers et la rouille la consument, les voleurs la forcent et la dérobent. » Seraient-ce nos amis, nos parents, nos enfants? qui de nous n'a déjà fait la douloureuse expérience que ces biens, les plus chers de tous, sont aussi les plus fragiles? Serait-ce enfin notre propre vie? mais chaque soir, en fermant les yeux pour nous livrer au repos, qui de nous peut s'assurer qu'il se réveillera le lendemain? et chaque matin, en r'ouvrant les yeux à la lumière, lequel peut s'assurer qu'il vivra jusqu'au soir? Encore quelques jours, tout au plus quelques années, et il faudra dire adieu au toit qui nous a vus naître, à la patrie qui a nos affections, à l'être dont la vie ne fait qu'une vie avec la nôtre, à cette terre si belle encore dans sa décadence, et qui nous est si

chère malgré les traces qu'elle porte de la malédiction divine.

Mais où vais-je prendre mes exemples? et qu'ai-je à faire aujourd'hui de ces lieux communs pour démontrer l'instabilité des espérances terrestres? Votre pensée est ailleurs. Elle se reporte involontairement vers un autre exemple de cette instabilité [1], un exemple récent, actuel, qui vient à peine de s'accomplir sous vos yeux, qui absorbe nécessairement tous les autres, tellement il a été subit, éclatant et prodigieux. Quel est celui d'entre nous à qui les évènements qui viennent de s'accomplir ne semblent un rêve, et qui n'ait peine à croire à leur réalité! Ce bouleversement soudain, profond, immense, qui a remué jusqu'aux entrailles du corps social, et dont les résultats à venir sont incalculables, soit pour notre patrie, soit au-dehors; ce trône de France dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qu'un jour, que dis-je? que deux heures ont suffi pour briser et jeter au vent; ce vieillard, hier notre souverain vénérable et vénéré, aujourd'hui découronné, chassé de son palais, balayé du sol français par la tempête populaire, et réduit à implorer sur la terre étrangère moins un asile qu'un

[1] Il est inutile de dire que ceci s'écrivait le lendemain de la révolution de 1848. Nous n'avons pas cru devoir supprimer ces allusions, bien qu'aujourd'hui elles soient déjà presque de l'histoire ancienne. Il est bon de conserver le souvenir de ces grands exemples de l'instabilité des choses humaines.

tombeau ; ces résidences royales livrées aux flammes, ces princes exilés, ces princesses fugitives, ces enfants de roi proscrits, les sommités sociales subitement abaissées dans la foule, et le palais des rois devenu l'hospice des ouvriers [1] — ah ! quand nous avons sous les yeux un tel spectacle, comment douter qu'ici-bas tout est instable, tout est fragile, et que « la figure de ce monde passe, » pour parler avec l'Ecriture.

Quand nous considérons cette fluctuation continuelle qui entraîne toutes les choses visibles vers la destruction, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment amer et douloureux. Il y a quelque chose d'angoissant à sentir ainsi s'écouler continuellement tout ce qu'on possède, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on admire, tout ce qu'on aime. Alors, « comme le cerf altéré brame après des eaux courantes, » notre âme, fatiguée de tout ce qui ne fait que passer, a soif de quelque chose qui ne passe point, d'un trésor impérissable, d'une espérance qui demeure vivante et debout sur les ruines de toutes les espérances terrestres. Mes frères, cette espérance impérissable n'est point une chimère. Il y a quelque chose qui ne passe point. Il existe un présent du créateur qui doit survivre à la ruine de l'univers, et c'est de ce trésor que je viens vous parler aujourd'hui, en présence des débris

[1] On se rappelle que le château des Tuileries fut converti momentanément en hôpital.

de ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. Ce trésor, c'est la parole de Dieu. « Le ciel et la terre passeront, » a dit le sauveur, « mais ma parole ne passera point. »

L'histoire du livre qui contient cette parole est la fidèle image de cette perpétuité qui est promise à sa destinée. Dans tous les temps, ce livre fut l'objet des plus violentes attaques, et toujours il en est sorti victorieux.

On peut distinguer dans l'histoire trois attaques principales qui furent dirigées contre la bible. La première est partie du paganisme; la seconde, de l'église romaine; la dernière, de la philosophie incrédule.

La plus terrible des persécutions que les empereurs de Rome suscitèrent à l'église naissante, celle de Dioclétien, ne s'attaquait pas seulement à la personne des chrétiens : elle eut aussi pour objet les saintes Ecritures. Cet empereur comprit que là est la vraie source du christianisme, et que pour tarir cette source à jamais, il lui suffirait d'obtenir la destruction du livre sacré. Aussi, parmi les quatre édits, d'une sévérité toujours croissante, qu'il publia successivement contre les chrétiens au commencement du quatrième siècle, il y en eut un, c'était le dernier, qui ordonnait tout à la fois de détruire les églises et de brûler les saintes Ecritures. Assurément, à juger des choses selon les vues humaines, le christianisme courut alors

un grand péril. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où les livres ne se multipliaient que par des copies, les exemplaires des livres saints étaient encore en petit nombre, et que l'empereur de Rome disposait d'une force immense pour exécuter sa volonté. Mais le sauveur avait dit que sa parole ne passerait point, et toute la puissance du despote romain vint se briser contre cette parole. Les pasteurs qui expliquaient les livres saints, et les laïques chargés d'en faire la lecture au peuple, les tinrent partout soigneusement cachés; et plutôt que de les abandonner aux flammes, ils se livrèrent eux-mêmes au martyre. L'édit de Dioclétien fut promulgué l'an 304, et dix ans après, en 315, le christianisme triomphant s'asseyait sur le trône impérial dans la personne de Constantin, et les plus illustres docteurs, les plus beaux génies de l'époque consacraient leurs veilles à étudier, leurs talents à prêcher ces mêmes Ecritures naguères condamnées aux flammes.

De nouveaux dangers attendaient cette parole divine. Rome papale recueillit fidèlement l'héritage de persécution légué par Rome païenne. Elle aussi, prononçant elle-même sa propre condamnation, reconnut que sa puissance n'avait pas de plus dangereux adversaire que la bible, et que le meilleur moyen d'affermir cette puissance serait d'anéantir entre les mains du peuple ce livre de Dieu. Ce fut un des buts principaux du tribunal de l'Inquisition, qui fut institué en 1215 par

Innocent III. Deux conciles successifs [1] déclarèrent hérétique et livraient aux inquisiteurs tout laïque entre les mains duquel seraient trouvées les saintes Ecritures. Voici les propres termes du décret du concile de Toulouse, tenu en 1229 : « On ne permettra point aux laïques d'avoir les livres de l'ancien et du nouveau testament, si ce n'est que quelqu'un veuille avoir, par dévotion, un psautier, un bréviaire, ou les heures de la vierge. Mais nous défendons très étroitement qu'ils aient les livres saints traduits en langue vulgaire. » On aurait peine à croire à la réalité de cette défense monstrueuse, si nous ne l'avions vue renouvelée de nos jours, presque dans les mêmes termes, dans les encycliques des papes et dans les mandements des évêques. C'est ainsi que l'église romaine prit vis-à-vis de la parole de Dieu précisément la même position que le paganisme, et que les décrets des conciles et des papes reproduisirent sous une autre forme les édits de Dioclétien. Mais ici encore l'ennemi de la parole de Dieu fit une œuvre qui le trompa. Vainement celui qui s'appelait le vicaire de Jésus-Christ lança sur le midi de la France des armées de barbares aventuriers, chargés au nom du Dieu de paix de brûler à la fois les hommes et la bible ; ces armées firent à la vérité un mal immense, elles commirent des atrocités inouïes, elles massacrèrent par milliers des hom-

[1] Celui de Toulouse, 1229, et celui de Tarragone, 1234.

mes, des femmes et des enfants : mais elles ne détruisirent pas la bible. Les Vaudois échappés au massacre se réfugièrent sur leurs montagnes avec leurs bibles, ils les cachèrent dans le creux des rochers, ils s'en servirent pour apprendre à lire à leurs enfants, et la bible continua dans l'ombre à se créer de nouveaux disciples. En Angleterre et en Allemagne elle trouva également de zélés sectateurs, qui versèrent leur sang pour la propager. Enfin le temps arriva où la parole de Dieu devait sortir avec éclat de son obscurité momentanée. Le coup de foudre qui brisa la tyrannie spirituelle de l'évêque de Rome, la Réformation du seizième siècle, ne fut autre chose que la réhabilitation solennelle de la bible.

Une dernière épreuve restait à subir à la parole de Dieu. Après avoir été attaquée par la force matérielle, elle devait l'être avec les armes de l'esprit et du génie. Cette épreuve eut lieu dans le cours du siècle dernier. Rapprochés par une commune haine contre la religion révélée, un grand nombre d'hommes éminents par leurs facultés intellectuelles formèrent entre eux une sorte de ligue impie, pour anéantir, s'il était possible, la parole de Jésus-Christ. Les uns prétendirent la renverser par les principes de la philosophie; d'autres, par les recherches de l'érudition ; d'autres, enfin, par les traits du sarcasme et du ridicule.

Deux hommes surtout se distinguèrent dans cette lutte criminelle contre la parole de Dieu. L'un deux

offrait le triste contraste des facultés les plus brillantes cultivées dans une âme dégradée ; doué d'un admirable génie, mais adonné au culte de la matière, savant dans l'art infernal de remuer les passions de la chair, il exploita au profit de sa haine contre le christianisme les penchants les plus vils de notre nature corrompue ; et c'est en vomissant contre la bible les sarcasmes impurs d'une imagination sans pudeur, qu'il osa combattre cette parole éternelle du saint des saints ! L'autre, dont l'âme était naturellement noble et généreuse, éprouvait de profonds besoins religieux ; il professait la croyance au monde invisible ; il défendit avec une admirable éloquence les grandes vérités de la religion naturelle ; il exalta même, dans des pages qui resteront à jamais un modèle, la beauté du caractère de Jésus-Christ : mais il n'en fut pas moins l'ennemi de la parole révélée ; il n'en attaqua pas moins les livres sacrés ; et son incrédulité, pour être enveloppée des formes du sentiment religieux, n'en fut que plus séduisante et plus dangereuse.

Mais ni le cynisme d'un Voltaire, ni l'éloquence d'un Rousseau, ni tous les efforts d'une philosophie incrédule ne pouvaient rien contre cette parole éternelle. Ces ennemis du Dieu de la bible réussirent bien à répandre pour un temps la contagion de l'impiété, et avec elle l'immoralité qui en est la compagne inséparable ; ils amenèrent bien sur notre patrie, à la suite de cet oubli de Dieu, des maux incalcula-

bles, dont elle se ressent encore aujourd'hui : mais ils ne détruisirent pas la bible; et aujourd'hui nous la voyons se relever plus brillante et plus puissante que jamais.

C'est ainsi que la parole de Dieu a triomphé jusqu'ici de toutes les attaques dirigées contre elle ; c'est ainsi qu'elle en triomphera jusqu'à la fin. Ces tentatives impuissantes ne servent qu'à établir la vérité de cette déclaration du sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point. »

Mais cette déclaration n'est pas relative seulement à la destinée extérieure du livre sacré. Quand Jésus dit que sa parole ne passera point, il ne veut pas dire seulement que cette parole subsistera jusqu'à la fin des siècles : il veut dire aussi que toutes les déclarations qu'elle renferme ne peuvent manquer de s'accomplir. C'est ce qu'il explique lui-même dans les paroles qui suivent : « je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y a rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un iota et un trait de lettre. »

Dans ce sens on peut dire que la bible préside aux destinées du monde : car tous les évènements importants de l'histoire du monde ont été annoncés à l'avance dans la bible. L'histoire, envisagée sous ce point de vue, n'est autre chose que l'accomplissement exact et minutieux des prophéties de la bible. Citons quel-

ques exemples, glanés au hasard dans ce champ immense.

L'histoire ancienne presque entière, et l'histoire moderne pour une grande partie, roulent sur la succession de quatre monarchies : l'Assyrie, la Perse, la Grèce et Rome. Le tableau fidèle de ces quatre monarchies a été tracé à l'avance par le crayon prophétique de Daniel. Au septième chapitre de ce prophète, nous les voyons représentées chacune par un animal symbolique, dont la forme et les attributs répondent admirablement aux traits qui caractérisent la monarchie et à son histoire [1]. Un lion, ce roi des quadrupèdes, avec les ailes d'un aigle, ce roi des oiseaux, représente bien le caractère despotique, grandiose et pompeux de la domination assyrienne. La vaste puissance des Perses, et la cruauté froide qui fut toujours l'apanage de leurs monarques, est heureusement figurée par un ours, qui tient trois crocs dans sa gueule entre ses dents, et à qui on dit : « lève-toi, et mange beaucoup de chair ! » Un léopard, dont l'agilité bien connue est augmentée encore par quatre ailes d'oiseau, est une vivante image de l'éclat et de la rapidité des conquêtes d'Alexandre. Et enfin, dans cette peinture de la pesante domination romaine, on ne sait ce qui l'emporte, de la poésie de la description ou de son exactitude historique : « après celle-là

[1] Dan., VII, 2-8.

je regardai, et voici la quatrième bête, qui était épouvantable, affreuse et très-forte : elle avait de grandes dents de fer, elle mangeait et brisait et elle foulait à ses pieds ce qui restait; elle était différente de toutes les autres bêtes qui avaient été avant elle. » Cette bête porte dix cornes, qui répondent aux dix royaumes entre lesquels l'empire romain fut partagé au quatrième siècle, et dont Machiavel nous a donné l'énumération. Du milieu de ces dix cornes, le prophète voit s'élever et grandir peu à peu une petite corne, image des progrès d'abord insensibles de la puissance papale; cette petite corne en abat trois autres : ce sont les trois royaumes des Ostrogoths, des Hérules, et des Lombards, qui composaient l'Italie, et qui tombèrent successivement sous la domination de l'évêque romain. Il serait facile de multiplier ces détails. Ces quatre monarchies se retrouvent, sous une autre forme, dans la statue d'or, d'argent, d'airain et de fer, que Nébucadnetzar vit en songe, et dont il est parlé au chapitre second du même prophète.

Outre ces pages d'histoire universelle, la prophétie nous offre des histoires de peuples particuliers. Telle est celle des Macédoniens et des Perses, que nous retrouvons avec de nouveaux détails au huitième chapitre de Daniel. L'empire des Perses est figuré par un bélier portant deux cornes, dont l'une plus haute que l'autre s'élevait sur le derrière : image de la dou-

ble puissance des Mèdes et des Perses : cette dernière, en effet, vint après l'autre, mais s'éleva plus haut. On sait d'ailleurs que les Perses adoptèrent le bélier comme emblème de leur monarchie ; le diadême d'or de leurs rois affectait la forme d'une tête de bélier, et sur les ruines de Persépolis on voit encore sculptées des têtes de bélier à deux cornes, telles précisément que les décrit prophétiquement Daniel ! Le prophète voit ce bélier heurtant de ses cornes contre l'occident, l'aquilon et le midi, sans que rien puisse lui résister ; et en effet les conquêtes des Perses, si vastes de ces trois côtés, ne purent jamais s'étendre et s'affermir du côté de l'orient. Bientôt il aperçoit un bouc qui arrive de l'occident, « sur le dessus de toute la terre, » et qui ne touche point à terre tant sa marche est rapide ; il « court contre le bélier dans la fureur de sa force, le heurte, brise ses deux cornes, et il n'y avait aucune force dans le bélier pour tenir ferme contre lui ; et quand il l'a jeté par terre, il le foule aux pieds, et nul ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance. » Il est superflu de faire observer la parfaite coïncidence de ces détails avec la défaite de Darius par Alexandre. Le bouc était d'ailleurs le symbole des Macédoniens, qui s'appelèrent longtemps *Egéadae*, le peuple de la chèvre, et dont la première capitale portait le nom d'*Egéae*, la chèvre. « Alors, » continue le prophète, « le bouc d'entre les chèvres devint fort grand ; et sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande

corne fut rompue, et en sa place il en crut quatre, fort apparentes, vers les quatre vents des cieux. » C'est la mort d'Alexandre aussitôt qu'il eut achevé ses conquêtes, et le partage de son vaste empire entre ses quatre principaux généraux. D'une de ces cornes le prophète voit naître et grandir peu à peu une petite corne, analogue à celle qui dans la monarchie romaine représentait l'apostasie occidentale ou le papisme, et qui représente ici l'apostasie orientale ou le mahométisme. Les traits qui rapprochent ces deux apostasies et ceux qui les distinguent ; le caractère de Mahomet, ce « roi fourbe et d'un esprit pénétrant, » les progrès de sa doctrine, le nombre d'années qu'elle doit durer, tout cela est écrit dans la prophétie avec une précision frappante.

Tel est l'accomplissement exact et minutieux que les évènements de l'histoire se sont chargés d'apporter aux oracles de la parole de Dieu. J'ai choisi pour exemples des prophéties relatives à l'histoire profane, parce qu'elles sont moins connues ; mais celles qui regardent l'histoire sacrée sont bien autrement nombreuses et circonstanciées. Non-seulement tous les grands traits de l'histoire du peuple juif ont été d'avance écrits dans la prophétie : mais nous trouvons dans cette histoire prophétique des hommes désignés par leur nom plusieurs siècles avant leur naissance — c'est le cas de Cyrus et de Josias, — nous y trouvons une allusion aux aigles qui devaient servir d'enseigne aux ar-

mées romaines, dans la prophétie de la destruction de Jérusalem, écrite par Moïse deux mille ans avant l'évènement; nous trouvons dans cette même prophétie de Moïse les détails les plus circonstanciés de ce siége affreux entre tous les autres, tel que le raconte l'historien Josèphe; et aujourd'hui encore les Juifs, dispersés dans le monde entier sans avoir perdu leur nationalité, sont un vivant accomplissement de cette déclaration du prophète Amos : « l'Eternel les fera promener parmi toutes les nations comme on fait promener le grain dans le crible, sans qu'il s'en perde un seul grain [1]. »

Si les oracles relatifs au peuple juif l'emportent en précision et en détail sur ceux qui concernent les nations païennes, les oracles relatifs au Messie l'emportent autant sous le même rapport sur ceux qui concernent le peuple juif. Il serait facile d'écrire une biographie du sauveur complète et détaillée, uniquement avec des passages des prophètes. Cette biographie prophétique remonterait plus haut que la naissance de son héros, et se poursuivrait après sa mort. Quelle merveille que cet oracle de Daniel qui fixe l'époque de la venue du sauveur, en indiquant le nombre précis d'années qui devait s'écouler entre cette venue et un autre évènement encore à venir quand le prophète écrivait! pro-

[1] Esaïe, XLIV, 28; 1 Rois, XIII, 2; comparez 2 Rois, XXIII, 15-20; Deut., XXVIII, 49, 53; Amos, IX, 9.

phétie dans une prophétie, évènement à venir qui repose sur un autre évènement à venir comme sur sa base! Quelle merveille que cet oracle de Michée qui fait naître le sauveur à Bethléem quand sa mère vivait à Nazareth, tellement qu'il faut un édit de l'empereur de Rome tout exprès pour que la prophétie s'accomplisse! Quelle merveille que ces oracles qui nous annoncent que le sauveur aura les pieds et les mains percés; qu'on lui donnera pour son repas du fiel et du vinaigre; que ses habits seront partagés et sa robe jetée au sort; que ses os ne seront pas rompus; qu'il sera mis dans le sépulcre d'un riche; qu'il n'y restera que trois jours, — et tant d'autres particularités non moins frappantes qu'il nous est impossible d'énumérer, mais que vous connaissez comme nous!

Et le sort de la doctrine prêchée par Jésus-Christ, n'est-il pas également annoncé d'avance avec les plus minutieux détails? N'avons-nous pas dans les prophéties la vocation des gentils, l'accroissement graduel de l'église, les persécutions dirigées contre elle et dont elle triomphe, le relâchement de la piété, la corruption de la foi et des mœurs, les hérésies, les superstitions, les austérités d'invention humaine, le célibat romain, la défense de manger de la viande, l'idolâtrie, la tyrannie spirituelle et les persécutions de Rome papale? Tout cela était écrit d'avance, et tout cela est exactement arrivé, parce que le ciel et la terre peuvent passer, mais les paroles de Dieu ne passent point!

Mais c'est assez nous occuper de prophéties qui ne nous concernent pas personnellement. Il y a dans la parole de Dieu d'autres oracles qui s'adressent à nous-mêmes, et qui nous dévoilent notre propre avenir. C'est à ceux-là surtout qu'il nous importe de faire une sérieuse attention.

Voici une de ces prophéties qui nous concernent. « Il faut que chacun de nous comparaisse devant le tribunal de Christ, pour y recevoir selon le bien ou le mal qu'il aura fait, étant dans son corps. [1] » Cette prophétie s'accomplira. L'exact accomplissement de celles qui regardent les nations païennes et le peuple juif nous prouve que celles qui nous concernent s'accompliront également; le passé nous répond de l'avenir. L'ivraie et le bon grain peuvent rester mêlés longtemps encore dans le champ du père de famille: mais à la fin pourtant la séparation aura lieu. Il est donc vrai que vous et moi nous paraîtrons en jugement au tribunal de Jésus-Christ. C'est cette réalité, trop facilement oubliée au milieu des préoccupations de cette vie, que je voudrais remettre en ce moment devant vos yeux et les miens. Nous ne savons pas comment ni quand nous quitterons ce monde ; nous ne savons pas si nous mourrons tranquillement dans notre lit, ou bien d'une mort subite et violente; nous ne savons pas si ce sera dans dix ans, ou dans vingt

[1] 2 Cor., V, 10.

ans, ou dans un mois, ou dans un jour. Mais nous savons une chose, c'est que, quels que soient l'époque et le genre de notre mort, elle sera suivie du jugement. Ce que nous savons encore, c'est que ce jugement prononcera sur nous une sentence de bonheur éternel ou de malheur éternel, suivant l'usage que nous aurons fait de la vie présente. Rien au monde ne saurait faire qu'il n'en soit pas ainsi. Le ciel et la terre peuvent passer et passeront en effet, mais cette parole ne passera point : « il faut que chacun de nous paraisse devant le tribunal de Christ, pour y recevoir selon ce qu'il aura fait étant dans son corps. » Remarquez bien que cette expression, *étant dans son corps*, emporte qu'il n'est plus temps de se préparer au jugement après la séparation du corps et de l'âme; en sorte que le seul temps, dans l'éternité tout entière, qui nous soit donné pour cette préparation est la vie présente, cette vie qui d'un jour à l'autre peut finir. Mes frères, accordez-vous à cette pensée — et la question que je vous adresse croyez que je me la pose à moi-même — accordez-vous à cette pensée solennelle toute la considération qu'elle mérite ? êtes-vous préparés à paraître devant le tribunal de Jésus-Christ ? avez-vous sérieusement pensé à la réponse que vous ferez alors au souverain juge ? avez-vous par devers vous un moyen assuré de détourner de dessus votre tête la colère à venir? Il vaut la peine de vous occuper de cette question et de la résoudre.

Jamais, vous le sentez bien, vous n'en agiterez de plus importante. Ah! si vous n'étiez pas encore en paix à cet égard, si vous n'aviez pas encore ce qu'il faut pour attendre sans crainte le jugement de Jésus-Christ, pourquoi n'ouvririez-vous pas dès aujourd'hui votre cœur aux promesses de l'évangile? Cette même parole infaillible qui nous dénonce le jugement à venir, nous déclare en même temps l'unique moyen de nous préparer à ce jugement. Ecoutez encore une de ces déclarations qui sont celles de Dieu même, et qui subsisteront après que le ciel et la terre auront passé: « celui qui croit au fils de Dieu a la vie éternelle : il ne sera point sujet à la condamnation, mais il est passé de la mort à la vie. Celui qui ne croit pas au fils de Dieu ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Pour avoir la vie éternelle, il est nécessaire, et il suffit, de croire au fils de Dieu. Le fils de Dieu c'est Emmanuel, c'est Dieu manifesté en chair, souffrant et mourant pour nos péchés. Croyez du fond du cœur à ce prodige de l'amour divin, rejetez comme une espérance mensongère tout autre moyen de salut que la mort de Jésus-Christ; reconnaissez que vos œuvres vous condamnent mille fois devant Dieu, et ne plaidez d'autres mérites que ceux de votre sauveur; aimez à votre tour ce sauveur qui vous a aimés le premier; demandez-lui, pour triompher du péché, sa grâce qu'il ne refuse jamais; vivez désormais pour le servir, pour renoncer aux vanités

d'un monde qui périt, pour vous préparer à cette éternité qui déjà frappe à votre porte — et alors, autant il est vrai que Dieu ne peut mentir, autant vous pouvez être assurés d'être au dernier jour parmi ceux auxquels s'adresseront ces douces paroles : « venez, vous qui êtes bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde! » Si au contraire vous demeurez dans votre état actuel; si vous continuez à vous contenter d'une foi morte, d'une foi qui n'est point la foi, d'une foi qui ne consiste qu'à suivre les pratiques extérieures de la religion, d'une foi qui ne remua jamais votre conscience et ne pénétra jamais au fond de votre cœur, d'une foi qui ne vous fait ni aimer Jésus-Christ, ni renoncer au monde, ni vivre dans la sanctification, ni vous préparer à l'éternité, alors..... oh mon Dieu! ne permets pas qu'il en soit ainsi pour aucun de nous! ne permets pas qu'il y en ait un seul parmi nous assez malheureux, assez insensé pour affronter volontairement cette colère à venir, sans terme et sans remède, qui n'est pas moins certaine envers les réprouvés que ta bonté envers les élus! car « le ciel et la terre passeront, mais ta parole ne passera point! » Amen.

Mars 1848.

LA PARABOLE DES TALENTS.

Il en est du fils de l'homme comme d'un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. Il donna à l'un cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul, à chacun selon ses forces ; puis il partit aussitôt.

Or celui qui avait reçu cinq talents alla en trafiquer, et il gagna cinq autres talents. Celui qui en avait reçu deux fit de même, et en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser dans la terre, et y cacha l'argent de son maître.

Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et entra en compte avec eux. Alors celui qui avait reçu cinq talents vint et présenta cinq autres talents, en disant : maître, tu m'as remis cinq talents ; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton seigneur.

Celui qui avait reçu deux talents vint et dit : maître, tu m'as remis deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton seigneur.

Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint aussi et dit : maître, je savais que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as point semé, et amassant où tu n'as point répandu ; et ayant peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici, tu as ce qui est à toi. Son maître lui répondit : méchant et paresseux serviteur, tu savais que je moissonne où je n'ai point semé, et que j'amasse où je n'ai point répandu ? il te fallait donc donner mon argent aux banquiers, et à mon retour j'aurais retiré mon bien avec l'intérêt.

Otez-lui donc le talent et le donnez à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a il sera donné, et il aura encore davantage ; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dents.

(MATTH., XXV, 14-30.)

Le but général de cette parabole est de nous enseigner l'usage que nous devons faire des dons de Dieu, et les conséquences de cet usage, suivant qu'il aura été bon ou mauvais, conforme ou contraire à sa volonté.

« Il en est du fils de l'homme comme d'un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. »

Cet homme qui laisse momentanément sa maison pour aller en voyage, c'est ce Jésus à qui « toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre ; » son absence, c'est son élévation au ciel après sa résurrection ; son retour sera le second avènement de Christ pour juger le monde. Ainsi l'état de choses actuel est une absence, un éloignement momentané du maître du monde. Quand le chef d'une maison est absent, il peut

arriver qu'il se passe dans la maison certains désordres; mais ces désordres ne sont que pour un temps, et l'ordre sera rétabli à son retour. De même dans l'économie actuelle il y a une confusion momentanée qui indique l'absence du maître : agissant comme un homme éloigné de sa maison, Dieu laisse volontairement une certaine latitude au désordre; il permet parfois que le mal triomphe, et que ses serviteurs fidèles soient opprimés par ses ennemis; il permet que la souffrance et la joie, les succès et les revers semblent distribués au gré d'un hasard injuste et aveugle; il permet que tout se passe quelquefois dans le monde comme s'il n'y avait point de providence, ni de justice divine. Mais ce désordre n'est que pour un temps; c'est une absence du maître, c'est un voyage qui aura son terme. Apprenons donc à considérer toutes choses en vue de ce prochain retour, et à constamment agir dans l'attente de notre divin chef. Que la pensée de ce retour de Jésus, qui doit rétablir l'ordre dans sa maison, allége pour nous le fardeau des épreuves de la vie, et qu'elle nous soit aussi un puissant stimulant à la sanctification. Notre maître est absent, mais il reviendra : veillons donc et purifions nos cœurs dans l'attente de son retour!

« Il donna à l'un cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul : à chacun selon ses forces; puis il partit aussitôt. »

Le talent était une monnaie romaine qui valait en-

viron cinq mille francs de la nôtre. Par cette somme d'argent, que le maître de la maison remet à ses serviteurs pour la faire valoir en son absence et à son profit, Jésus a voulu représenter tous les dons que Dieu nous confie pour les employer à l'avancement de son règne, soit chez nous-mêmes, soit chez les autres. La santé, la richesse, le temps, l'influence, l'autorité, le talent, la prédication de l'évangile, la possession de la parole de Dieu, en un mot tout ce que nous possédons soit en dons naturels, soit en priviléges acquis, toutes ces choses sont autant de talents que Dieu nous confie pour les faire valoir à son profit, pour les employer à le glorifier. Il n'y a point ici de distinction entre les bénédictions temporelles et les dons spirituels, parce que dans l'état normal tout dans notre vie doit également être consacré à la gloire de Dieu, suivant cette parole d'un apôtre : « quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Ne considérez donc point comme vous appartenant en propre, et comme destinés exclusivement à votre satisfaction personnelle, les priviléges temporels ou spirituels dont vous jouissez : ce ne sont pas vos propres biens, ce sont les biens du Seigneur ; il les a mis entre vos mains pour que vous les fassiez valoir d'une manière conforme à ses intérêts : vous n'en êtes que les économes et les dispensateurs. — Remarquez que ces biens du Seigneur sont distribués entre les hommes d'une manière inégale : à l'un il donne cinq

talents, à un autre deux, à un autre un seul. Cette inégalité entre donc dans les vues de Dieu, et ceux-là vont contre les vues de Dieu qui prétendraient, dans leur aveuglement, tout niveler, faire toutes les parts égales dans les sociétés humaines. Jusqu'à la venue du Seigneur au dernier jour, il y aura des différences dans les positions sociales, comme il y a des hommes plus ou moins favorisés de la nature, soit dans leurs facultés physiques, soit dans leur puissance intellectuelle. Cette inégale répartition des dons de Dieu, qui peut sembler choquante au premier abord, n'a pourtant rien d'injuste en réalité : car Dieu ne demande à chacun qu'en raison de ce qu'il lui a donné ; et tous, quel qu'ait été leur lot primitif, peuvent prétendre à la même récompense finale, comme nous le voyons par la suite de cette parabole. « Plus il aura été confié à quelqu'un, plus il lui sera redemandé. » Toutes les différences, petites ou grandes, dans la répartition des dons de Dieu, toutes ces nuances innombrables de jouissances, de santé, de facultés physiques ou intellectuelles, de priviléges temporels ou spirituels, le Seigneur les connaît, il en tient une note exacte, il les pèse dans la balance de sa justice ; et le compte qu'il nous demandera au dernier jour sera le résultat minutieusement fidèle, rigoureusement équitable de notre position ici-bas. Cette pensée, faite pour encourager ceux qui ont peu reçu, doit effrayer au contraire ceux qui ont reçu beaucoup. Ainsi, dans l'ordre natu-

rel, l'homme doué d'une intelligence vulgaire aura évidemment à rendre un compte moins sévère que l'homme de talent ou de génie. Dans l'ordre social, le pauvre rendra un compte moins sévère que le riche; l'homme d'une classe inférieure et d'une position obscure, un compte moins sévère que le législateur ou le magistrat. Dans l'ordre religieux, le païen, qui vit et meurt sans avoir appris à connaître l'évangile, rendra un compte moins sévère que l'homme qui eut le privilége de naître dans un pays chrétien. Parmi les chrétiens eux-mêmes, le catholique romain, qui n'a entre les mains qu'un évangile altéré, défiguré par un mélange impur de superstitions humaines, rendra un compte moins sévère que le protestant évangélique, qui possède la parole de Dieu dès son enfance et l'entend annoncer dans sa pureté. Le protestant né dans un temps d'indifférence religieuse, comme celle qui marqua la fin du siècle dernier, rendra un compte moins sévère que le protestant qui aura vécu dans un temps de réveil religieux. Il suit de là que nul n'aura un compte plus sévère à rendre au dernier jour que nous, mes bien-aimés frères; nous qui, nés dans un pays chrétien et dans la communion évangélique, sommes contemporains du réveil religieux le plus admirable qui ait eu lieu depuis la Réformation. Nous sommes le serviteur qui a reçu en dépôt cinq talents : n'oublions pas qu'il nous faudra présenter cinq autres talents à notre maître au dernier jour.

« Or celui qui avait reçu cinq talents alla en trafiquer, et il gagna cinq autres talents. Celui qui en avait reçu deux fit de même, et en gagna deux autres. »

Il y a une œuvre de l'homme qui doit concourir avec celle de Dieu ; il faut que nous soyons « ouvriers avec Dieu, » selon l'expression de l'apôtre. Dieu nous fournit le talent, mais c'est à nous de le faire valoir. Si tout est grâce dans l'œuvre de notre salut, toutefois le Seigneur veut que nous entrions dans cette œuvre pour une part active et volontaire. Rien n'est plus actif que la vie chrétienne. Voyez les peines que se donne un négociant pour faire valoir et augmenter sa fortune : comme il met à profit toutes les occasions de gain, comme il prévoit et éloigne toutes les chances de perte, comme il prend jusque sur ses repas et sur son sommeil pour allonger le temps du travail, comme il consacre tous ses soins, toutes ses forces, toute son activité, toute sa vie à un seul but, celui de s'enrichir : voilà l'image de ce que vous devez faire dans l'ordre spirituel à l'égard des talents que Dieu vous a confiés. Vous avez le privilége d'entendre régulièrement la prédication de l'évangile : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Ne vous contentez pas d'entendre la parole de Dieu, mais recevez-la dans votre cœur, appliquez-la aux besoins de votre âme, mettez en pratique ce que vous entendez. Vous possé-

dez la santé : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Employez à son service et pour sa gloire ces forces qu'il renouvelle chaque jour; profitez-en pour travailler activement à faire du bien autour de vous; ne vous endormez point dans une molle oisiveté, et n'attendez pas que la maladie ou la mort vienne vous ôter les moyens de travailler pour votre maître divin. Vous avez reçu en partage une certaine portion des biens de ce monde : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Gardez-vous avec soin de l'avarice, et aussi de la prodigalité; n'employez pas votre fortune exclusivement pour vos jouissances personnelles; consacrez à Dieu votre superflu, en l'employant soit à répandre les dons de la charité, soit à soutenir les œuvres chrétiennes qui ont pour but l'évangélisation du monde; rappelez-vous qu'un jour viendra où il ne vous restera de votre fortune que cela même que vous aurez donné pour le service de Dieu. Vous exercez par votre position sociale ou par vos facultés intellectuelles une certaine influence autour de vous : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Employez l'influence dont vous disposez à propager le règne de Dieu, à répandre les principes de la vérité, de la sainteté, de la charité; travaillez autant qu'il dépend de vous à l'amélioration morale de vos semblables en même temps qu'à leur bien-être

temporel. Si humble que puisse être votre position dans le monde, vous avez un cœur à donner à Dieu, vous avez des forces à employer pour son service et pour le bien de vos frères : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Soyez vous-mêmes une prédication vivante de l'évangile dont vous faites profession ; que votre vie offre un constant modèle de charité, de pureté, d'humilité, de renoncement, et que les hommes en la voyant soient amenés à glorifier Dieu à votre sujet.

C'est ainsi que vous pouvez tous, mes bien-aimés frères, travailler pour le Seigneur et faire valoir à son profit les dons que vous avez reçus de lui. Ce n'est pas que Dieu ait réellement quelque chose à gagner à notre fidélité, ni que nous puissions par là augmenter la félicité ineffable qui est son partage : en réalité c'est à notre propre bonheur que nous travaillons quand nous travaillons pour le Seigneur. Mais tel est son amour pour nous qu'il est heureux de notre bonheur, et qu'il considère notre fidélité comme sa richesse, parce qu'elle assure notre salut. Pensée touchante, et bien faite pour nous animer dans notre travail, de savoir que par ce travail nous enrichissons Dieu lui-même !

« Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent alla creuser dans la terre et y cacha l'argent de son maître. »

Il ne faudrait pas conclure des détails de cette

parabole que ceux qui ont le plus reçu du Seigneur sont en général les plus fidèles : c'est bien plutôt le contraire, et l'Ecriture elle-même nous enseigne que ce ne sont pas ordinairement les sages ni les intelligents, les riches ni les puissants de ce monde qui sont le mieux disposés pour le royaume des cieux. Mais le sauveur a voulu nous apprendre ici que nous aurons à rendre compte des dons les plus petits et des positions les plus humbles, aussi bien que des facultés les plus distinguées et des priviléges les plus éminents; nul ne pourra s'excuser sur le peu d'importance du don qui lui avait été confié, s'il n'a pas fait un bon usage de ce don tout faible qu'il fût. Ce serviteur qui enfouit l'argent de son maître, c'est l'homme qui ne fait pas valoir les dons du Seigneur, qui n'en fait pas un usage utile à ses semblables et conforme à la volonté de Dieu. C'est le chrétien de nom qui, tout en observant les pratiques du culte, ne s'applique pas les enseignements de l'évangile, dont le cœur n'a pas été changé par le Saint-Esprit, et qui ne vit que pour le monde. C'est le riche qui n'emploie sa fortune que pour ses jouissances personnelles, et qui oublie qu'il n'est qu'un économe des biens de Dieu. C'est le pasteur qui n'a pas à cœur le salut des âmes, qui ne cherche dans la prédication de l'évangile que sa propre gloire, et dans la profession du ministère qu'un moyen de gagner son pain. Que d'hommes, hélas! dans toutes les classes de la

société, qui, serviteurs inutiles, enfouissent leur talent dans la terre et cachent l'argent de leur maître!

« Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et entra en compte avec eux. »

Longtemps après! et pourtant le Seigneur dans l'Apocalypse nous dit : « voici je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon son œuvre. » Et ailleurs, dans l'épître aux Hébreux : « encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. » Comment expliquer cette apparente contradiction? comment concilier le *longtemps après* de saint Matthieu avec le *bientôt* de saint Jean, avec le *peu de temps* de saint Paul? Un autre apôtre s'est chargé de répondre à cette difficulté : « vous n'ignorez pas, » nous dit saint Pierre, « que devant le Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. » Pour celui qui est d'éternité en éternité, il n'y a point de peu de temps ni de longtemps; ce qui est *longtemps après* pour l'homme est *bientôt* pour le Seigneur; et nous-mêmes, quand le temps ne sera plus, quand les périodes sans mesure de l'éternité se déploieront devant nos yeux, alors, si nous jetons un regard en arrière, les siècles écoulés nous paraîtront comme un instant, et nous comprendrons que le Seigneur est venu bientôt, quelque longue qu'ait pu être notre attente. Quoi qu'il en soit, que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard, dans un an ou dans vingt mille ans,

le Seigneur viendra, il viendra aussi certainement que le soleil nous éclaire en ce moment, et que nous sommes réunis aujourd'hui dans ce temple; il viendra pour faire rendre compte à ses serviteurs et pour juger ses ennemis. En voyant qu'il tarde à venir, les moqueurs annoncés par la parole de Dieu peuvent dire : « où est la promesse de son avènement?... » mais leur incrédulité n'anéantira pas ce jour terrible du Seigneur qui doit venir, nous dit l'Ecriture, « comme un larron dans la nuit. » « Heureux le serviteur fidèle que le maître trouvera veillant quand il arrivera! »

« Alors celui qui avait reçu cinq talents vint et présenta cinq autres talents en disant : maître, tu m'as remis cinq talents; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. »

L'humilité chrétienne n'est pas incompatible avec la conscience de notre fidélité. Tout en nous humiliant devant le Seigneur dans le sentiment de tout ce qui nous manque encore, il faut pourtant que nous ayons le témoignage intérieur que nous lui sommes fidèles, que notre cœur lui appartient, que notre désir sincère est de faire sa volonté, et que notre vie se dépense à son service. C'est cette noble confiance qui dictait à saint Paul ces belles paroles : « j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; désormais la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, le juste juge, me la donnera en

ce jour-là, ainsi qu'à tous ceux qui ont aimé son avènement. » A l'exemple du grand apôtre il faudra qu'au dernier jour, en jetant un regard sur notre vie passée, nous puissions reconnaître qu'à tout prendre, en dépit de toutes nos chutes et de toutes nos misères, cette vie était pourtant consacrée au service de Dieu, et que nous avons employé fidèlement les dons qu'il nous avait confiés. C'est là ce qu'expriment ces paroles nobles et simples du serviteur, qui reconnaît que l'argent de son maître s'est doublé entre ses mains.

« Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur. »

Quelle douceur ineffable dans ces paroles, et quelle joie pour le serviteur fidèle qui les entendra au dernier jour! Quelle joie, au sortir de toutes les épreuves, de toutes les souffrances, de toutes les fatigues, de tous les deuils de cette vie, de s'entendre adresser par le Seigneur de telles paroles! Qu'il sera facile alors d'oublier toutes ces épreuves, qui nous paraissent aujourd'hui si amères et si cruelles! O pour entendre de telles paroles sortir de la bouche du Seigneur au dernier jour, qui ne consentirait à souffrir davantage encore, et qui ne dirait avec l'apôtre: « nous nous glorifions même dans les afflictions : car notre légère affliction, qui ne dure qu'un mo-

ment, produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente! » Pour entendre de telles paroles sortir de la bouche du Seigneur au dernier jour, qui ne se dévouerait volontiers au service de Jésus-Christ, et qui ne dirait encore avec l'apôtre : « je ne me mets en peine de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course, et la tâche que j'ai reçue du Seigneur Jésus! » Oui Seigneur, auprès de cet immense privilége tout le reste n'est rien à nos yeux! nous voulons la seule chose nécessaire, nous choisissons avec Marie la bonne part; nous renonçons à tout le reste, pourvu qu'en ce jour-là nous recevions de ta bouche divine ce glorieux et doux témoignage : « cela va bien, bon et fidèle serviteur! »

« Tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. » Peu de chose, beaucoup : contraste simple et magnifique entre le travail et la récompense, entre notre œuvre et le don du Seigneur. Tout ce que nous faisons pour lui n'est jamais que peu de chose, et nous paraîtra surtout peu de chose au grand jour des rétributions. Alors nous ne penserons pas avoir pu jamais faire trop pour le service du Seigneur; alors il ne sera plus question, comme aujourd'hui, d'exagération en fait d'amour de Dieu et de dévouement chrétien. Ceux que le monde aujourd'hui appelle exagérés se trouveront alors avoir été seulement raisonnables, et n'avoir fait même que peu

de chose pour le service de Dieu; et ceux qu'aujourd'hui le monde appelle raisonnables se trouveront des insensés, qui auront négligé leurs premiers devoirs et leurs intérêts les plus précieux. Mais si les serviteurs de Dieu même les plus fidèles ne font jamais pour lui que bien peu de chose, le Seigneur au dernier jour veut faire beaucoup pour eux : ce qu'il leur prépare, ce n'est rien de moins que sa propre joie, la félicité ineffable qui est son partage à lui-même : « entre, serviteur fidèle, dans la joie *de ton Seigneur.* » « Mon père, » disait Jésus dans sa prière sacerdotale, « mon désir est, touchant ceux que tu m'as donnés, que là où je suis ils y soient aussi avec moi. » « Celui qui vaincra, » dit-il ailleurs, « je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu, et je suis assis avec mon père sur son trône. » « O que bienheureux sont ceux qui sont appelés au festin des noces de l'agneau! l'agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux sources d'eau vive; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail; car les premières choses sont passées. »

Cette félicité ineffable, que Dieu tient en réserve pour ses serviteurs, ne sera point un bonheur oisif ni stérile : ce sera une félicité active, et encore un service du Seigneur. Remarquez en effet cette expression de la parabole : « je *t'établirai* sur beaucoup, c'est-à-

dire je te confierai un autre service, plus important que celui dont tu t'es acquitté déjà. Le serviteur devait donc continuer à soigner les intérêts de son maître; il devait encore le servir d'une manière active, bien que ses occupations fussent plus relevées, et qu'il fût appelé désormais à partager la gloire et la joie de son seigneur. Nous sommes créés pour l'activité, et un bonheur purement contemplatif ne répondrait pas au besoin de nos cœurs. Dieu « agit continuellement, » et il en sera de même dans le ciel des hommes, qui sont faits à l'image de Dieu. Les régions célestes sont le théâtre d'une sainte et continuelle activité. Il en sera des élus comme des anges, que l'Ecriture nous montre employés constamment au service du Seigneur et à l'exécution de ses desseins.

« Celui qui avait reçu deux talents vint et dit : maître, tu m'as remis deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur. »

Ce sont les mêmes paroles qui sont adressées aux deux serviteurs, c'est la même récompense qui leur est accordée, parce qu'ils avaient été également fidèles. Il n'y a point de distinctions aristocratiques dans le royaume des cieux ; tous sont appelés à la même félicité ; celui qui a reçu le moins dans cette vie peut prétendre à la même récompense que celui qui a

reçu le plus ; il peut même prétendre à une place plus élevée, s'il fait valoir plus fidèlement les moindres dons qui lui ont été confiés. « Chacun, » dit saint Paul, « moissonnera ce qu'il aura semé : celui qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sème abondamment moissonnera aussi abondamment. » La même doctrine nous est enseignée par une parabole qui ressemble à celle de notre texte, et qui lui sert comme de complément : nous la lisons au dix-neuvième chapitre de saint Luc. Dans saint Matthieu les sommes confiées aux serviteurs diffèrent, mais la récompense est la même, parce que les serviteurs sont également fidèles ; dans saint Luc la somme confiée est la même, mais les récompenses diffèrent, parce qu'elles sont proportionnées au degré de fidélité des serviteurs. A celui qui avec un marc d'argent avait gagné dix autres marcs, le maître dit : « cela va bien, bon serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de chose, sois établi sur dix villes. » A celui qui avec un marc en avait gagné cinq autres le maître dit : « et toi, sois établi sur cinq villes. » C'est ainsi que la justice la plus rigoureuse, l'équité la plus exacte règneront dans l'économie à venir. Là cessera pour toujours ce désordre passager qui afflige nos regards dans la vie présente, et chacun sera classé uniquement d'après sa valeur morale. Là riches et pauvres, petits et grands, intelligences vulgaires et hommes de génie, tous paraîtront devant Dieu sur le pied de la plus

stricte égalité; tous seront jugés sur une même règle, l'amour du Seigneur et la fidélité dans son service.

« Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint aussi et dit : maître, je savais que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as point semé, et amassant où tu n'as point répandu; et ayant peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre; voici, tu as ce qui est à toi. »

Ce langage est celui d'un homme qui a recours au mensonge pour colorer sa paresse. Le serviteur coupable savait bien que le portrait qu'il trace de son maître est une calomnie : mais il veut à tout prix se justifier, et il ne peut le faire que par un mensonge. C'est ainsi que les pécheurs de tous les temps s'efforcent d'excuser leur conduite par de vains prétextes, auxquels ils ne croient pas eux-mêmes. Ils incriminent tantôt le caractère de Dieu dans l'Ecriture, tantôt la nature de la doctrine évangélique, tantôt les exigences de la morale chrétienne; mais le vrai motif qui les éloigne de l'évangile, c'est la méchanceté de leur cœur.

« Son maître lui répondit : méchant et paresseux serviteur, tu savais que je moissonne où je n'ai point semé et que j'amasse où je n'ai point répandu ? il te fallait donc donner mon argent aux banquiers, et à mon retour j'aurais retiré mon bien avec l'intérêt. »

Le maître aurait pu facilement condamner d'une

autre manière le serviteur coupable; il aurait pu le convaincre de mensonge ; mais il préfère le juger sur ses propres paroles, pour lui mieux ôter toute apparence d'excuse. C'est en raisonnant sur la déclaration même par laquelle ce malheureux prétend se justifier, que son maître lui démontre qu'il est sans excuse, puisqu'il a agi contrairement à ses propres principes. Ce trait de la parabole représente une vérité importante : c'est qu'au dernier jour les réprouvés auront la bouche fermée, et seront obligés de confesser que leur condamnation est juste. Ils reconnaîtront qu'ils se sont attiré volontairement leur malheureux sort, et que leur salut dépendait d'eux; ils verront, comme le mauvais riche dans l'enfer, qu'ils ont agi en insensés, et que c'est pour avoir manqué à leurs propres principes qu'ils sont condamnés. Ils faisaient profession de chercher avant tout leur satisfaction personnelle, et ils ont appelé volontairement sur leur tête une éternelle misère. Cette conviction intime des réprouvés, en même temps qu'elle justifiera Dieu, augmentera l'horreur de leur sort. Ils n'auront pas la triste consolation de se sentir victimes d'une fatalité inexorable, et leur conscience témoignera qu'il dépendait d'eux seuls d'être heureux.

« Otez-lui donc le talent, et le donnez à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a il sera donné, et il aura encore davantage; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. »

« A tout homme qui a il sera donné, et il aura encore davantage. » Telle est la loi qui préside à la dispensation des biens spirituels. A ceux qui font un usage fidèle des dons qu'ils ont reçus, le Seigneur augmente indéfiniment entre leurs mains le trésor de ses dons; il leur donne « grâce sur grâce; » chaque bénédiction de Dieu fidèlement employée devient le motif et le moyen d'une bénédiction nouvelle : de même qu'entre les mains d'un homme riche s'accroît indéfiniment une fortune qu'il fait habilement valoir.

« Mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. » La contradiction apparente que présentent ces paroles est expliquée par les détails qui précèdent. A celui qui n'aura pas mis à profit les moyens de grâce qui lui ont été confiés par le Seigneur, ces moyens de grâce eux-mêmes seront ôtés au dernier jour. La faculté de la repentance, de la conversion, de la sanctification, du dévouement au service de Dieu, cette faculté sera ôtée pour toujours à ceux qui n'en auront pas fait usage dans la vie présente. « C'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut : » plus tard il sera trop tard. Ce talent ôté au serviteur inutile, c'est la porte fermée sur les vierges sages, et à laquelle les vierges folles viennent inutilement frapper; c'est le « grand abîme » qui sépare Lazare et le mauvais riche, et que nul ne peut franchir pour aller ni d'un côté ni de l'autre; c'est

« le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point ; » c'est « la fumée de ce tourment qui doit monter au siècle des siècles ; » c'est le caractère immuable des choses qui appartiennent à l'économie à venir. En vain nous voudrions, cédant au penchant de notre cœur, laisser après la mort un espoir à la repentance ; en vain nous voudrions oublier, mettre à l'écart la doctrine de l'éternité des peines : la parole de Dieu a pris soin de renverser à l'avance cet espoir funeste et mensonger ; et cette doctrine terrible revient sans cesse dans l'évangile de grâce, pour donner plus de force à ces appels du Saint-Esprit : « cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près ! aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas votre cœur ! »

« Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dents. »

Cette expression, « les ténèbres de dehors, » est empruntée à l'image d'une salle de festin richement éclairée, en dehors de laquelle sont les ténèbres. Être jeté dans les ténèbres de dehors, c'est être chassé de la maison du père de famille. J'ose à peine arrêter votre attention sur le trait douloureux et terrible qui peint l'état de ce malheureux abandonné aux ténèbres : « là seront les pleurs et les grincements de dents. » Quand nous rencontrons dans l'Ecriture, dans les paroles de Jésus de telles images, volontiers

nous en détournerions nos regards et notre pensée; nous voudrions peut-être, oui nous voudrions secrètement pouvoir les effacer du livre de Dieu et des enseignements de Jésus. Tenons-nous en garde, mes frères, contre cette disposition de nos cœurs. Ces paroles qui nous émeuvent si douloureusement, qu'il nous est si difficile d'accepter sans réserve, elles sont bonnes, elles sont vraies, elles s'accompliront infailliblement puisque Jésus les a prononcées. Elles nous rappellent, ce que nous oublions trop facilement, que Dieu est juste autant qu'il est bon, que les droits de sa justice ne sont pas moins inviolables que ceux de sa bonté; et qu'envers ceux qui auront méprisé la bonté dans cette vie, il faudra bien que la justice ait son cours dans la vie à venir. « C'est une chose terrible, » dit un apôtre, « que de tomber entre les mains du Dieu vivant. C'est pourquoi, saisissant le royaume qui ne peut point être ébranlé, retenons la grâce par laquelle nous puissions servir Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et avec crainte; car notre Dieu » — le Dieu de l'évangile, le Dieu de la grâce, le Dieu qui est amour — « notre Dieu est aussi un feu consumant! »

Mais j'ai surtout à cœur, en terminant, de vous rendre attentifs au caractère par lequel le Seigneur désigne le serviteur coupable qui devient la proie de sa justice : « jetez le serviteur *inutile* dans les ténèbres de dehors. » Cet homme qui est condamné si

sévèrement n'était pas à proprement parler un serviteur infidèle; il n'était qu'un serviteur inutile. Il n'avait pas dissipé le bien de son maître, il ne se l'était pas approprié; il s'était contenté de l'enfouir et de ne pas le faire valoir. Exemple effrayant, mais salutaire. Que d'hommes qui, lorsqu'on leur reproche leur manque de zèle, de charité ou de sainteté, lorsqu'on les presse de se convertir, de secouer le sommeil du péché et de la mort pour se consacrer au service de Dieu, se tranquillisent et croient répondre à tout par ce seul mot : je n'ai fait de mal à personne ! Cette apologie toute négative de votre conduite suffit pour vous condamner devant Dieu. Il n'avait fait de mal à personne ce serviteur inutile qui avait enfoui l'argent de son maître; et pourtant il fut condamné. Vous n'avez pas fait de mal ? dites-vous : cette assertion pourrait être contestée, et peut-être, en l'examinant de près, pourrais-je vous démontrer facilement que vous n'avez pas le droit de parler ainsi : mais je n'en ai pas besoin. Je veux admettre que vous n'ayez pas fait de mal : cela ne suffit pas devant Dieu. Dieu exige davantage de ses serviteurs, il veut que vous fassiez du bien et beaucoup de bien; il veut que votre vie soit activement employée pour le bien de vos frères et pour sa propre gloire. Il ne vous a pas créés pour vous livrer à une molle et stérile inaction, pour vous renfermer égoïstement dans vos intérêts personnels; il veut que vous sortiez de vous-mêmes, que votre

existence soit utile et féconde pour le bien de l'humanité. Mettez donc à profit, mes bien-aimés frères, toutes les occasions qui s'offrent à vous pour faire du bien, de quelque nature qu'il puisse être. N'oubliez pas que c'est à présent le jour du travail, que ce jour va bientôt finir, et que « la nuit vient dans laquelle personne ne peut plus travailler. » Travaillez donc pendant qu'il est jour, fidèlement, activement, chacun dans la position où Dieu vous a placés; travaillez à accomplir cette tâche à la fois simple et sublime : faire du bien : rien de plus, rien de moins. Soyez l'appui des orphelins, le bienfaiteur des pauvres, le consolateur des affligés. En vous occupant des besoins temporels de vos frères, n'oubliez pas leurs âmes immortelles; soyez chacun dans votre sphère un prédicateur de l'évangile du salut auprès de ceux qui ne le connaissent pas encore, ou qui ne l'ont pas reçu dans leur cœur. Que toutes les œuvres bonnes ou chrétiennes vous comptent au nombre de leurs amis et de leurs soutiens. « Tout ce que tu as le moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir, » dit l'Ecriture : « car dans le sépulcre, où tu vas, il n'y a plus ni occupation, ni discours, ni sagesse. » Peut-être, après une telle vie, vous serez quelque peu fatigué au jour de la mort : mais le repos de la tombe vous sera doux, en attendant le grand réveil; et sur la pierre qui la recouvre on inscrira pour épitaphe le témoignage que les disciples de Jérusalem donnèrent à Barnabas et à Paul :

« ce sont des hommes qui ont abandonné leur vie pour le service de notre Seigneur Jésus-Christ! » Amen.

Mai 1849.

JÉSUS FRAPPANT A LA PORTE DU CŒUR.

(COMMUNION.)

Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.

(APOC., III, 20.)

Ces paroles font partie de l'exhortation solennelle adressée par le Seigneur à l'église de Laodicée. Cette malheureuse église était tombée dans la plus fatale de toutes les dispositions religieuses, la tiédeur : et le Seigneur, pour la réveiller à salut, lui adresse un double avertissement, l'un sévère, l'autre tendre ; une menace, une promesse. « Je connais tes œuvres, » fait-il dire à l'église infidèle dans la personne de son conducteur, « tu n'es ni froid ni bouillant. O que n'es-tu ou froid ou bouillant ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vo-

mirai de ma bouche. » Telle est la menace du Seigneur : menace qui aura son accomplissement inévitable si l'église persévère dans son infidélité. Mais à peine le Seigneur a parlé le langage de la justice qu'il se souvient de ses compassions : ses entrailles s'émeuvent en faveur de son église coupable; il se sent pressé de lui offrir encore une fois le trésor de ses grâces, et pour lui faire accepter ce trésor qu'elle dédaigne, il condescend jusqu'à prendre à son égard l'attitude et le langage d'un suppliant : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Voilà la promesse : promesse qui aussi bien que la menace ne peut manquer de s'accomplir, si Laodicée redevient fidèle.

Mes frères, nous ressemblons tous à quelques égards aux chrétiens de Laodicée, et il est trop vrai de dire de nous que nous ne sommes « ni froids ni bouillants. » — Vous n'êtes point froids, c'est-à-dire vous n'êtes pas entièrement étrangers au service du Seigneur; je n'en veux pour preuve que l'affluence des auditeurs qui se pressent dans ce temple pendant ces saintes solennités. Vous n'avez point fait divorce avec la foi qui fut enseignée à votre enfance : vous tenez à honneur le nom de chrétien, vous ne voudriez pas laisser passer nos grandes fêtes évangéliques sans faire profession de votre attachement à la religion de vos pères; je dirai plus, même en temps

ordinaire vous fréquentez avec une certaine régularité nos saintes assemblées; vous lisez la bible, j'aime à le croire, et vous priez dans vos maisons. Assurément ce n'est pas là être froids. — Mais vous n'êtes pas non plus bouillants dans le sens de l'évangile, du moins la plupart d'entre vous : l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire ne tiennent pas la première place dans vos cœurs; lire sa parole et le prier ne sont pas pour vous des besoins impérieux; vous ne pouvez pas dire, avec David, que la parole de Dieu fait vos délices; qu'elle est pour vous « plus précieuse que l'or et plus douce que le miel; » que sa maison sainte est votre lieu de prédilection, et que « votre âme a soif de lui, comme le cerf altéré brame après des eaux courantes. » Ce sont là des sentiments et des dispositions auxquels la plupart d'entre vous sont absolument étrangers.

Vous êtes donc précisément dans cet état de tiédeur spirituelle qui caractérisait l'église de Laodicée ; et c'est à vous, aussi bien qu'à cette église, que le Seigneur adresse, dans ces jours solennels, un double avertissement : une menace et une promesse. De ces deux avertissements qui vous sont également applicables, c'est le second que j'ai choisi pour en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions. Un autre jour nous pourrons vous parler avec le Seigneur le langage de la sévérité : aujourd'hui, en présence de cette table sainte où Jésus vous appelle à sceller tout de nou-

veau votre alliance avec lui, nous ne voulons vous faire entendre de sa part qu'une voix de pardon et d'amour. Puisse chacun de vous écouter cette voix et la recueillir dans son cœur, comme si elle ne s'adressait qu'à lui seul! Amen.

« Voici, je me tiens à la porte. » Quel est donc celui qui daigne se tenir ainsi à la porte de mon cœur; dans l'humble attitude d'un suppliant? Est-ce un homme? est-ce un apôtre? est-ce un prophète? est-ce un ange du ciel? Non, c'est bien plus que tout cela. Ce n'est pas un homme, c'est celui qui créa tous les hommes; ce n'est pas un prophète, ni un apôtre : c'est celui qui envoya les apôtres et inspira les prophètes; ce n'est pas un ange du ciel, c'est celui « que tous les anges adorent. » C'est celui qui « soutient toutes choses par sa parole puissante; » celui « à qui tout empire a été remis dans le ciel, sur la terre et sous la terre; » celui que le prophète Esaïe appelle « l'admirable, le conseiller, le Dieu fort et puissant, le père d'éternité; » celui que l'apôtre Paul appelle « le premier-né » ou le chef « de toute la création, » « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. » O merveille inouïe et bien faite pour confondre la pensée! ici les rôles naturels sont renversés. Ce n'est pas le pauvre qui est à la porte du riche : c'est le riche qui se tient à la porte du pauvre. Ce n'est pas le sujet coupable qui est aux pieds du sou-

verain qu'il a offensé : c'est le souverain offensé qui est aux pieds de son sujet coupable. Ce n'est pas la créature qui supplie son créateur : c'est le créateur qui supplie sa créature ! Et quel est donc l'objet d'une prière si étonnante, si différente de toutes les autres prières? Ce ne peut pas être le bonheur de celui qui la prononce : ce n'est point pour soi-même que l'Eternel supplie le pécheur : il est en soi-même parfaitement heureux, et la conduite de l'homme ne saurait ni rien ôter ni rien ajouter à sa félicité. Non, si Dieu adresse une prière à l'homme, c'est en faveur de l'homme qu'il le prie; c'est le bonheur de l'homme qu'il a en vue. Il ne suffisait pas qu'il lui offrît libéralement et gratuitement le salut : l'homme est si peu empressé d'accueillir les dons de son Dieu, qu'à l'offre du salut il faut que Dieu ajoute encore la prière, pour engager le pécheur à l'accepter. Jugez, mes frères, à quel point tout est grâce dans l'œuvre de notre salut, puisque non-seulement il nous est donné sans que nous ayons rien fait pour le mériter, mais que nous ne songeons pas même à le demander à Dieu, que dis-je? nous ne sommes pas même disposés à l'accepter quand Dieu prend les devants pour nous l'offrir ! Oui, nous ne saurions trop le répéter, tout est grâce dans l'œuvre du salut, depuis le commencement du commencement, depuis le premier attrait qui nous porte vers la grâce. Un homme a violé la loi de son pays, et attiré sur sa tête une

juste sentence de condamnation. Le prince a résolu de lui faire grâce de sa peine : il lui envoie dans la prison un message de liberté. Mais tel est l'aveuglement du coupable, telle est sa dégradation morale, qu'il a pris le goût de sa prison ; il dédaigne ce message de grâce et refuse de profiter de sa délivrance. Il faut que le souverain se rende en personne auprès de lui, qu'il frappe à la porte de sa prison, et qu'il le supplie de consentir à son affranchissement, à son bonheur. Telle est, d'après l'évangile, la position respective de Dieu et du pécheur. Ce souverain dont on a violé la loi et qui supplie, c'est Dieu ; ce coupable aveugle et endurci, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous tous à ce moment même. A ce moment même Dieu vous offre le salut ; à ce moment même il se tient à la porte de vos cœurs pour vous supplier de l'accepter.

« Voici, je me tiens à la porte, *et je frappe.* » Non-seulement le sauveur se tient à la porte de vos cœurs, mais il y frappe. Non-seulement il vous offre le don de la vie éternelle et vous presse de l'accepter dans sa parole, mais il emploie tous les moyens possibles pour vous déterminer à l'accepter. Toutes ses dispensations à votre égard, dans tout le cours de votre vie, sont dirigées dans la pensée de votre salut ; c'est là le but suprême qu'il a constamment en vue ; et votre vie entière n'est qu'une longue série de moyens par lesquels il frappe à la porte de vos cœurs.

Il frappe à la porte de vos cœurs par les bienfaits temporels qu'il vous envoie. Quand vous avez vu vos affaires prospérer, votre fortune s'accroître, vos désirs s'accomplir; quand vous vous êtes vus entourés de tout ce que les joies de la famille ont de plus pur et de plus doux; quand vous avez échappé, comme par miracle, à un danger imminent et mortel; quand un père, une mère, une femme, un mari, un enfant vous a été conservé contre toute espérance, — les hommes n'ont vu là que les jeux aveugles d'un hasard tour-à-tour heureux ou fatal : mais en réalité et dans les vues de Dieu il y avait bien autre chose. Il y avait un plan formé dans sa miséricorde pour vous conduire au salut par le chemin de la reconnaissance. Il voulait vous apprendre à remonter du bienfait au bienfaiteur, et vous faire aimer à votre tour celui qui vous a aimés le premier. Chacune de ces bénédictions dont il vous entourait était une voix qui vous criait de sa part : « ouvre-moi ! »

Il frappe à la porte de vos cœurs par les épreuves dont il permet que vous soyez affligés. Quand vos espérances ont été confondues et votre fortune renversée; quand la maladie vous a fait sentir ses cruelles étreintes, ou qu'elle vous a réduits à un état d'inaction plus pénible parfois que la douleur même; quand vous avez recueilli les derniers regards et la dernière pensée de ce que vous aimiez le plus sur la terre, — les hommes vous ont plaints comme étant le jouet et la

victime d'un sort malheureux : mais en réalité tout cela était dirigé par un Dieu de bonté en vue de votre salut ; il agissait envers vous comme un père, qui afflige un moment son enfant pour assurer le bonheur de son avenir ; toutes ces épreuves étaient destinées à détacher votre cœur du fragile bonheur d'ici-bas, pour le rendre accessible à un bonheur parfait et éternel ; chacune des larmes qui ont coulé de vos yeux était un témoignage de l'amour de votre père céleste, et encore une voix qui vous criait de sa part : ouvre-moi !

Il frappe à la porte de vos cœurs par la prédication de l'évangile. Quand vous venez ici chaque dimanche pour assister au culte divin, trop souvent conduits seulement par l'habitude ou le respect humain, vous perdez de vue peut-être le vrai but de la prédication qui frappe vos oreilles ; vous rapportez l'utilité de cette prédication à la vie présente, à l'ordre extérieur de l'église, à la répression du vice, à la consolation des affligés, tandis que cette prédication est bien tout cela, sans doute, mais elle est avant tout un message de salut de la part du Seigneur. Peut-être vous ne voyez dans les ministres de l'évangile que des hommes qui vous aiment pour la vie présente, et qui cherchent par leurs exhortations à vous faire quelque bien en vue de cette vie : mais ce n'est pas là le but premier, le but essentiel de leur mission : avant tout nous sommes des ambassadeurs du Dieu tout-puissant, qui vous offrons de sa part le pardon de vos péchés et la vie éternelle. Ce

Il frappe à la port[illegible] vous annon-
temporels qu'il vous [illegible] lui-même qui
affaires prospérer, [illegible] vous appelle, qui
s'accomplir; quan[illegible] si vous négligez nos
tout ce que les j[illegible] ce temple rendront
de plus doux; q[illegible] le Seigneur a frappé à
miracle, à un [illegible] crié par notre voix : ou-
père, une mèr[illegible]
a été conservé [illegible] porte par les sacrements
n'ont vu là [illegible] église, et tout particulière-
tour heure[illegible] A cette table sacrée où le
vues de Di[illegible] aujourd'hui, il n'y a pas seule-
plan forr[illegible] personnes sont disposées à le
au salut [illegible] profession de christianisme, une
vous ap[illegible] rieure, destinée à conserver l'or-
et vous [illegible] l'église : il y a un appel tendre et
le pre[illegible] veur vous adresse lui-même sans
ento[illegible] la voix de ses souffrances, pour
« o[illegible] vous sauver. Jésus lui-même est
[illegible] visible, à cette table sainte; et par
d[illegible] de la cène, par son corps rompu et
r[illegible] sur la croix, au nom de l'amour infini
[illegible] sont la prédication muette mais
[illegible] supplie, il vous crie encore : ou-

[illegible] seulement par ces appels exté-
[illegible] neur frappe à la porte de vos
[illegible] appels extérieurs seraient impuis-

ient accompagnés de l'appel intérieur
it. En même temps que Jésus frappe à
par les évènements de votre vie, et par
s de grâce qu'il a établis dans son église,
pe aussi, et d'une manière bien autrement
ite, par son Saint-Esprit. Cet Esprit divin, au
n d'une influence mystérieuse mais incontesta-
, démontrée par l'expérience de tous les fidèles
ssi bien que par les déclarations de l'Ecriture, cet Esprit céleste incline vos cœurs à la repentance et à l'amour de Dieu; il vous presse de renoncer aux vanités de ce monde pour vous attacher aux biens éternels; il produit en vous de saintes émotions, de pieux désirs, qu'il est trop facile d'étouffer et que vous étouffez en effet trop souvent, mais qui n'en sont pas moins des réalités. A cet instant même où je vous parle, il vous parle aussi cet Esprit de Dieu; il triomphe de votre légèreté naturelle pour vous rendre attentifs à des enseignements que vous seriez tentés de considérer peut-être comme du mysticisme et de l'exaltation; il vous dit que ces choses, quelque étrangères qu'elles soient au courant habituel de vos pensées, sont pourtant des vérités; il vous dit que les repousser serait repousser Jésus-Christ lui-même, qui frappe à la porte de vos cœurs!

C'est ainsi que le Seigneur met en œuvre tous les moyens imaginables pour vous rendre attentifs à sa

n'est pas une parole d'homme que nous vous annonçons, c'est la parole de Dieu ; c'est Dieu lui-même qui vous parle par ses serviteurs, qui vous appelle, qui vous presse de vous convertir ; et si vous négligez nos avertissements, les pierres de ce temple rendront témoignage contre vous que le Seigneur a frappé à votre porte, et qu'il vous a crié par notre voix : ouvrez-moi !

Il frappe encore à votre porte par les sacrements qu'il a institués dans son église, et tout particulièrement par la sainte cène. A cette table sacrée où le Seigneur vous convie aujourd'hui, il n'y a pas seulement, comme trop de personnes sont disposées à le penser, une simple profession de christianisme, une cérémonie tout extérieure, destinée à conserver l'ordre et les usages de l'église : il y a un appel tendre et pénétrant que le sauveur vous adresse lui-même sans intermédiaire, par la voix de ses souffrances, pour vous convertir et vous sauver. Jésus lui-même est présent, bien qu'invisible, à cette table sainte ; et par le pain et le vin de la cène, par son corps rompu et son sang versé sur la croix, au nom de l'amour infini dont ces symboles sont la prédication muette mais éloquente, il vous supplie, il vous crie encore : ouvrez-moi !

Mais ce n'est pas seulement par ces appels extérieurs que le Seigneur frappe à la porte de vos cœurs. Tous ces appels extérieurs seraient impuis-

sants, s'ils n'étaient accompagnés de l'appel intérieur du Saint-Esprit. En même temps que Jésus frappe à votre porte par les évènements de votre vie, et par les moyens de grâce qu'il a établis dans son église, il y frappe aussi, et d'une manière bien autrement puissante, par son Saint-Esprit. Cet Esprit divin, au moyen d'une influence mystérieuse mais incontestable, démontrée par l'expérience de tous les fidèles aussi bien que par les déclarations de l'Ecriture, cet Esprit céleste incline vos cœurs à la repentance et à l'amour de Dieu; il vous presse de renoncer aux vanités de ce monde pour vous attacher aux biens éternels; il produit en vous de saintes émotions, de pieux désirs, qu'il est trop facile d'étouffer et que vous étouffez en effet trop souvent, mais qui n'en sont pas moins des réalités. A cet instant même où je vous parle, il vous parle aussi cet Esprit de Dieu; il triomphe de votre légèreté naturelle pour vous rendre attentifs à des enseignements que vous seriez tentés de considérer peut-être comme du mysticisme et de l'exaltation; il vous dit que ces choses, quelque étrangères qu'elles soient au courant habituel de vos pensées, sont pourtant des vérités; il vous dit que les repousser serait repousser Jésus-Christ lui-même, qui frappe à la porte de vos cœurs!

C'est ainsi que le Seigneur met en œuvre tous les moyens imaginables pour vous rendre attentifs à sa

voix et vous faire accepter la vie éternelle. Tout ce qu'il est possible de faire pour vous convertir et vous sauver, il le fait, excepté de vous y forcer.

Il ne vous force pas, en effet. Il ne fait pas violence à votre liberté : il en agit toujours avec vous comme avec des êtres moralement responsables; il ne veut pas que nous restions passifs dans l'œuvre de notre salut; et comme l'a dit saint Augustin, « s'il nous a créés sans nous, il ne veut pas nous sauver sans nous. » Il faut que l'activité de l'homme concoure avec l'œuvre de Dieu, et la grâce laisse intacte la liberté. Ne me demandez pas comment se concilient en théorie ces deux principes qui semblent incompatibles : la bible ne l'explique pas et je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que dans l'expérience chrétienne ces deux choses marchent toujours ensemble : le chrétien sent tout à la fois, d'un côté qu'il est responsable et libre, de l'autre que tout le bien qui est en lui est l'œuvre de la grâce de Dieu. Ce que je sais encore, c'est que dans l'Ecriture ces deux choses ne sont jamais séparées : l'évangile nous dit tout à la fois, d'un côté que c'est Dieu « qui produit en nous la volonté et l'exécution selon son bon plaisir, » de l'autre que nous devons « travailler à notre salut avec crainte et tremblement. » Et dans notre texte, d'un côté que Jésus-Christ se tient à la porte de nos cœurs et qu'il frappe; de l'autre, que nous devons écouter sa voix et lui ouvrir. « Je me tiens à la porte et je

frappe : » c'était l'œuvre de Dieu ; « si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte : » voici maintenant l'œuvre de l'homme.

La première chose que vous ayez à faire pour répondre à l'appel de Jésus-Christ, c'est d'entendre sa voix. En effet, il ne suffit pas que le Seigneur frappe et crie à la porte de vos cœurs pour que vous entendiez sa voix. Il est facile, hélas ! trop facile d'étouffer cette voix divine. Il dépend de vous de l'entendre ou de ne l'entendre pas. Si vous désirez vous persuader que Jésus ne s'occupe réellement pas de vous, qu'il ne vous parle en aucune manière, que dans tout ce que nous venons de vous dire il n'y a qu'illusion et mysticisme, vous y parviendrez trop aisément. Vous n'avez pour cela qu'à suivre le penchant naturel qui vous porte exclusivement vers les objets du dehors. Distraits et absorbés tout entiers par le monde visible, vous perdrez bientôt de vue celui de la foi ; vous vous persuaderez que cette voix de Jésus-Christ parlant au cœur de l'homme n'est qu'un rêve des imaginations exaltées, et que l'esprit de Dieu n'exerce pas d'action réelle sur votre âme. Pour entendre cette voix du Seigneur, il faut imposer silence à tous les bruits du monde ; il faut concentrer sur vous-mêmes cette attention qu'habituellement vous dissipez tout entière au-dehors ; il faut descendre dans les profondeurs de votre conscience ; il faut, du milieu des vanités et des étourdissements de cette vie, vous réfugier dans votre

âme comme dans un sanctuaire, avec un sincère désir, une ferme résolution d'y trouver Dieu. Alors vous l'y trouverez en effet : alors vous connaîtrez que le maître souverain du ciel et de la terre est réellement présent par son esprit à la porte de votre cœur, et qu'il sollicite pour y entrer.

Après que nous avons entendu la voix du Seigneur, il faut, continue notre texte, lui « ouvrir la porte. » Encore une expression figurée que nous sommes obligés de vous expliquer. Ouvrir la porte à Jésus-Christ, c'est d'abord cesser de mettre obstacle à la salutaire influence qu'il veut exercer sur vous : ne plus résister au Saint-Esprit. Mais cette œuvre négative ne suffit pas; il ne suffit pas que vous subissiez passivement l'action de la grâce de Dieu : il faut que vous secondiez cette grâce d'une manière active, que vous fassiez usage de tous les moyens qui vous sont offerts pour travailler à votre conversion et à votre salut.

Vous devez y travailler par la prière. Et ici je ne parle pas de cette prière générale, vague, molle, sans énergie, que nous connaissons tous, hélas! qu'on répète des lèvres plus que du cœur, par habitude plus que par besoin : je parle de cette prière active, actuelle, personnelle, vivante, puissante, qui est un cri de l'âme, qui nous met véritablement en rapport avec l'être que nous invoquons, qui va chercher Dieu dans le ciel et le fait descendre à côté de

nous sur la terre; prière simple et vraie, dans laquelle nous parlons à Dieu comme un ami à son ami, comme un enfant à son père; prière persévérante, indomptable, décidée à obtenir tout ce qu'elle demande, où nous entrons s'il le faut en lutte avec le Seigneur, où nous le forçons à nous exaucer comme la Cananéenne, et où nous lui disons avec Jacob : « je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! »

Vous devez encore travailler à votre salut par la lecture de la parole de Dieu : non pas cette lecture indifférente et froide, dont on s'acquitte par formalisme, où l'on pense à peine à ce qu'on lit, et dont l'impression s'évanouit aussitôt que le livre est fermé : mais cette lecture où l'on prend la bible au sérieux, résolu d'avance à croire tout ce qu'elle enseigne et à faire tout ce qu'elle commande, quoi qu'il en puisse coûter à notre orgueilleuse raison ou à notre cœur charnel; où l'on se rappelle que c'est véritablement un livre dicté par l'Esprit de Dieu qu'on a entre les mains, que c'est la voix de Dieu même qu'on y entend, et où l'on dit au Seigneur comme Samuël : « parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! »

Vous devez enfin travailler à votre salut par des efforts pour vous sanctifier. Et par la sanctification que vous devez vous proposer pour but je n'entends pas ce que les hommes appellent vertu, qui n'est qu'une moralité extérieure, sans action sur nos sen-

timents les plus intimes, et qui dans tous les cas pèche par sa base parce qu'elle n'est pas fondée sur l'amour de Dieu : j'entends ce que la bible appelle sainteté, c'est-à-dire une conformité parfaite avec la loi divine ; j'entends se proposer constamment pour but la gloire de Dieu, ne jamais transiger avec le mal, être décidé à couper le bras, à s'arracher l'œil qui vous fait tomber dans le péché, veiller scrupuleusement, non-seulement sur ses actions et ses paroles, mais sur ses regards, sur ses sentiments et ses pensées, prendre sincèrement Jésus-Christ pour son modèle, et s'efforcer de devenir « parfait, comme Dieu est parfait. »

Voilà ce que vous avez à faire pour répondre à l'appel de Jésus-Christ. Si vous faites cet usage fidèle des moyens de salut qui vous sont offerts, alors la porte de votre cœur sera ouverte à l'hôte divin qui daigne y frapper, et alors aussi s'accomplira pour vous cette magnifique promesse : « j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » C'est-à-dire, « j'entrerai avec lui dans la plus étroite union : nous vivrons ensemble d'une vie commune, et je partagerai avec lui ma sainteté et mon bonheur. » Quelle parole, quelle promesse! Est-ce là réellement ce que le Seigneur nous offre ? serait-il vrai que nous fussions l'objet d'une telle promesse de la part de celui qui ne peut mentir ? serait-il vrai que Jésus

lui-même pût venir habiter dans notre âme; et cette communion avec Christ dont parle notre texte ne serait-elle pas une expression vive qu'il ne faut pas presser, et qui désignerait seulement l'imitation de ses vertus? Non, mes frères, nous ne pouvons pas affaiblir ainsi les expressions de l'auteur sacré sans nous mettre en contradiction avec une foule de passages de l'évangile. Bien des déclarations nous enseignent, de la manière la plus claire et sous toutes les formes, non-seulement que cette union avec Christ est possible, mais que sans elle il n'est point de véritable chrétien. Tantôt les images les plus fortes et les plus vives sont employées pour représenter cette union. Christ est le cep, les chrétiens sont les sarments : et comme le sarment séparé du cep dépérit et meurt, ainsi l'homme ne peut porter aucun fruit de sanctification s'il ne demeure uni à Christ. Christ est l'époux, l'église est son épouse : et comme l'épouse et l'époux ne sont plus qu'une seule chair, ainsi les chrétiens doivent être un seul esprit avec le Seigneur. Christ est la tête, les chrétiens sont les membres de son corps : et comme une vie commune anime la tête et les membres d'un seul corps, il en est de même de Jésus et de ses disciples. Christ est un aliment dont les chrétiens doivent se nourrir, une pierre angulaire sur laquelle ils doivent s'appuyer et s'élever comme les matériaux d'un édifice, un vêtement dont ils doivent se couvrir et s'envelopper.

Tantôt la même vérité nous est enseignée sans figure, dans les termes les plus clairs et les plus simples. « Vous n'êtes point dans la chair, mais dans l'Esprit, » écrit saint Paul aux chrétiens de Rome, « si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous : mais si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à lui. » « Je fléchis les genoux devant le père de notre Seigneur Jésus-Christ, » écrit-il aux Ephésiens, « afin qu'il vous donne d'être puissamment fortifiés par son Esprit en l'homme intérieur, tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi. » « Je suis crucifié avec Christ, » écrit-il aux Galates, « et je vis non plus moi, mais Christ en moi. »

Il serait facile de multiplier ces citations. Telle est la doctrine de nos saints livres. Je le sais, ce sont là des choses sinon nouvelles, du moins étranges pour la plupart d'entre vous. Elles sortent tellement de l'ordre habituel de vos pensées, que vous avez peine à croire qu'elles puissent être des réalités : il vous semble qu'il ne vaut pas la peine de s'en occuper, que ce sont là des spéculations vagues et incertaines, de la rêverie, du mysticisme : vous m'écoutez sans intérêt, et vous n'accordez plus à mes paroles qu'une attention distraite.

Il est vrai, la doctrine que je vous prêche est pleine de mystère; je ne puis pas vous expliquer cette action de l'Esprit de Dieu sur l'âme de l'homme; je ne puis pas vous la démontrer par le raisonnement : ce

sont là de ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme : » mais pourtant ces choses sont la vérité même parce que Dieu les a révélées, et cela me suffit. Fidèle à la mission que j'ai reçue, je vous donne cette vérité dans toute sa simplicité, telle qu'elle est sortie de la plume du Saint-Esprit, sans m'inquiéter si elle cadre ou non avec les enseignements de la sagesse humaine, assuré qu'elle saura bien toute seule triompher de tous les obstacles et se frayer le chemin des cœurs. A défaut d'arguments philosophiques pour appuyer mon enseignement, je puis en appeler à une autre preuve, plus puissante que tous les raisonnements du monde : c'est celle qui est indiquée dans ces paroles de Jésus-Christ : « si quelqu'un veut faire ma volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » Essayez seulement de faire ce que demande le Seigneur : essayez de vous rendre attentifs à sa voix, de le prier, de lire sa parole, de travailler à votre sanctification ; faites tout cela sincèrement, de tout votre cœur, et vous ne tarderez à reconnaître, par votre expérience personnelle, que la promesse du Seigneur est vraie. Vous saurez ce que c'est que l'habitation de Jésus-Christ dans un cœur d'homme, parce que vous sentirez qu'il vient habiter dans votre cœur. Vous sentirez que la communion avec Christ n'est pas une rêverie, mais une sainte et bienheureuse réalité. Vous aurez au-dedans de vous

une démonstration de fait, plus puissante, plus irrécusable mille fois que tous les raisonnements; et quand tout un monde de philosophes vous crieraient tout d'une voix que l'union avec Christ est une illusion, vous les réfuteriez à la manière de cet homme devant qui on niait le mouvement, et qui se contenta de marcher pour répondre à ses adversaires. « Celui qui croit au fils de Dieu, » dit saint Paul, « a au-dedans de lui-même le témoignage de Dieu. »

D'ailleurs si je ne puis pas vous expliquer dans sa nature intime la communion avec Christ, je puis du moins vous la faire connaître et apprécier par ses effets. Le sauveur, en venant habiter dans un cœur, y apporte avec lui deux grâces, qui comprennent abondamment dans leur plénitude la satisfaction de tous nos besoins : c'est la sainteté et le bonheur. Le bonheur : ce but suprême que poursuivent tous les hommes, qu'ils demandent tour-à-tour à tous les objets de la terre, au plaisir, à l'argent, à la gloire, à la science, aux affections du cœur, et qu'ils ne savent trouver nulle part, le vrai chrétien seul n'a plus besoin de le chercher : il l'a trouvé, il le possède en Jésus-Christ. Il l'a trouvé dans l'assurance du pardon de ses péchés, qui est entrée dans son cœur en même temps que Jésus y est venu habiter. Il sait que Jésus s'est chargé de tous ses péchés, que le sang du fils de Dieu a payé sa rançon, que le souverain juge est devenu son père, et que d'éternité en éternité il n'y a

plus pour lui de condamnation. Il s'endort chaque soir avec cette pensée, il se réveille avec cette pensée chaque matin. Dès-lors il est heureux, profondément et inexprimablement heureux, quelles que puissent être les circonstances extérieures de sa vie. Comme la clarté d'une lampe s'efface devant le soleil, et comme une goutte d'eau se perd dans l'océan, ainsi s'effacent toutes les peines et tous les bonheurs de la terre, devant l'immense bonheur d'être réconcilié avec Dieu !

Et la sainteté : cette beauté morale seule vraiment digne du nom de beauté, qui répond au plus noble des besoins de notre nature, que tous les hommes aiment et vénèrent instinctivement, à laquelle ils disent adieu avec amertume comme à un bien perdu qu'ils désespèrent de recouvrer jamais, seul encore le vrai chrétien en possède le secret : il l'a trouvée en Jésus-Christ. Jésus en entrant dans son cœur y a déposé un principe fécond et impérissable de sainteté. Il sent que le péché ne peut pas subsister en présence de cet hôte venu du ciel, et son premier besoin désormais est de se rendre conforme au vivant modèle qu'il porte en lui. Son sauveur le seconde dans ce travail, et en même temps qu'il lui trace par son exemple la route à suivre, il lui communique des forces pour y marcher. Soutenu par cette main divine, le fidèle avance incessamment dans cette route bénie; et s'il ne parvient pas ici-bas à la sainteté parfaite, il y tend du

moins par des progrès continuels, et s'en rapproche de plus en plus.

Sainteté! bonheur! voilà ce que Jésus vous offre si vous écoutez sa voix et que vous lui ouvriez votre cœur. Je ne dis rien du sort qui vous attend si vous refusez d'écouter cette voix : je laisse de côté la menace pour ne faire parler que la promesse; je laisse la justice dans l'ombre pour ne vous montrer que l'amour. Eh! comment aurais-je le cœur de vous parler un autre langage, quand Jésus a préparé pour vous la table de sa charité? Comment le pourrais-je dans ces jours de douleur et de gloire, qui consacrent le souvenir des souffrances et de la mort du sauveur! Entre tous les appels divers que le Seigneur vous adresse, et par lesquels il frappe à la porte de vos cœurs, il en est un, le plus actuel de tous, et aussi le plus tendre, le plus pénétrant, le plus irrésistible : ce sont les souvenirs qui sont attachés à ces saintes journées. Quel appel que celui qui descend de cette croix dont Jésus voulut faire son lit de mort! quel appel que celui qui s'élève de cette table sainte autour de laquelle il vous réunit aujourd'hui! Ne nous lassons pas de le redire : c'est pour vous, c'est pour pouvoir vous sauver, c'est pour vous délivrer à jamais de toutes vos misères qu'il a changé volontairement le trône du ciel contre les ignominies de la croix. Il ne s'abaisse que pour vous élever, il ne se

fait pauvre que pour vous enrichir, il n'épuise la coupe des souffrances que pour vous combler de joie, il ne meurt sur une croix que pour vous donner la vie éternelle. Ah! c'est surtout par la voix de ses souffrances que Jésus frappe à la porte de vos cœurs, qu'il vous supplie et qu'il vous crie : ouvrez-moi! Au nom de son agonie sanglante en Gethsémané, ouvrez-lui! Au nom de l'abandon de ses disciples et de la trahison de ses amis, au nom du reniement de saint Pierre et du baiser de Judas, ouvrez-lui! Au nom des outrages barbares dont il a été abreuvé, au nom de sa flagellation et de sa couronne d'épines, ouvrez-lui! Au nom de cette croix sous le poids de laquelle il a fléchi en gravissant le Calvaire, au nom de ses mains et de ses pieds percés, ouvrez-lui! Au nom de cette épouvantable malédiction du péché qui a pesé un moment sur sa tête innocente, et qui arrachait du fond de ses entrailles ce cri d'une inexprimable angoisse : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné! ouvrez-lui, ouvrez-lui toutes les portes de vos cœurs! Après tout, une seule chose est nécessaire pour nous, c'est de posséder Jésus-Christ. Le monde passe avec ses affections et ses convoitises; tout ce qui, dans cette vie, charme le plus nos regards et attache le plus fortement nos cœurs, tout cela nous échappe jour après jour; l'édifice de notre bonheur terrestre tombe pièce à pièce, à mesure que nous avançons dans la vie : — toi seul tu ne trom-

pes jamais nos espérances, ô notre Jésus, « qui es le même hier, aujourd'hui, éternellement! » En toi seul nous retrouvons abondamment, et bien au-delà, tout ce que nous a fait perdre le péché! Viens donc, Seigneur Jésus, viens! c'est toi seul que nous voulons posséder, c'est toi que nous voulons aimer, c'est pour toi que nous voulons vivre, c'est en toi que nous voulons mourir! Viens, Seigneur : tu n'as pas frappé en vain, nos cœurs te sont ouverts, — viens nous faire goûter les saintes et ineffables délices de ta communion, — viens, selon ta promesse, « faire la cène avec nous, et nous avec toi! » Amen.

Avril 1840.

ÉTIENNE.

I.

SON CARACTÈRE.

En ce temps-là, comme les disciples se multipliaient, il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution qui se faisait chaque jour.

C'est pourquoi les douze, ayant convoqué la multitude des disciples, leur dirent : il n'est pas raisonnable que nous laissions la prédication de la parole de Dieu pour servir aux tables. Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, de qui l'on ait un bon témoignage, et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse, afin que nous leur commettions cet emploi. Et pour nous, nous continuerons de vaquer au ministère et à la prédication de la parole.

Cette proposition plut à toute l'assemblée ; et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe et Procore, Nicanor, Timon, Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche ; et ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains.

Et la parole de Dieu se répandait, et le nombre des disciples

augmentait beaucoup dans Jérusalem ; il y avait même un grand nombre de sacrificateurs qui obéissaient à la foi.

Or, Etienne, plein de foi et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple.

Quelques-uns de la synagogue qu'on appelle des Affranchis, et des Cyrénéens, des Alexandrins, et de ceux de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent pour disputer contre Etienne ; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait. Alors ils subornèrent des hommes pour dire : nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu ; et ils soulevèrent le peuple, et les sénateurs et les scribes ; et se jetant sur lui ils le saisirent de force et l'amenèrent devant le conseil ; et ils produisirent de faux témoins qui disaient : cet homme ne cesse de proférer des paroles blasphématoires contre ce saint lieu et contre la loi ; car nous lui avons ouï dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu, et changera les ordonnances que Moïse nous a données.

Et comme tous ceux qui étaient assis dans le conseil avaient les yeux arrêtés sur lui, son visage leur parut semblable à celui d'un ange.

(Actes, VI.)

Un des traits les plus frappants de l'histoire sainte est assurément ce qu'on pourrait appeler le pouvoir de condensation des écrivains sacrés. Ils réunissent en un seul foyer l'éclat répandu sur une vaste étendue, ils y concentrent les différents traits du caractère qu'ils veulent dépeindre, et renferment toute une histoire dans quelques aperçus saillants et décisifs. Avec un discernement parfait ils choisissent dans la vie d'un homme le moment le plus propre à produire cette concentration de son caractère, attendant pour nous en parler qu'une circonstance majeure le sorte de son

obscurité et nous l'offre sous son jour le plus éclatant, dans sa manifestation la plus énergique. Ils dédaignent avec une sainte indifférence tous ces détails qui ne sont que curieux, et dont les historiens ordinaires sont si avides. Cette observation, que je pourrais facilement appuyer de nombreux exemples, s'applique en particulier à l'histoire d'Etienne telle que nous la raconte saint Luc. Il attend pour nous parler de lui que le choix honorable dont Etienne fut l'objet l'appelle à prendre une part active aux affaires de l'église. Il ne retourne point en arrière, comme aurait fait un biographe ordinaire, pour nous raconter les premières années et la conversion de ce chrétien d'élite ; en deux mots, et de main de maître, il esquisse à grands traits son caractère, puis il passe aussitôt au récit de sa vie publique, vie aussi courte qu'elle est bien remplie, et que couronne bientôt le martyre. Cet homme qui ouvre la longue série des témoins de Jésus-Christ, et qui versa le premier son sang pour la cause de l'évangile, m'a toujours inspiré un intérêt particulier ; et je ne fais qu'accomplir un dessein formé dès longtemps, en abordant aujourd'hui l'étude de ce noble et admirable caractère. L'histoire d'Etienne, telle que nous la fait connaître l'écrivain sacré, se partage naturellement en trois périodes, qui nous fourniront, si Dieu le permet, la matière de trois prédications successives : son caractère, qui nous est décrit au chapitre sixième ; sa défense, qui remplit la plus grande partie du chapitre sep-

tième ; et enfin sa mort, qui termine ce même chapitre.

L'auteur sacré commence par nous raconter la circonstance qui appela sur Etienne l'attention des chrétiens de Jérusalem. « En ce temps-là, comme les disciples se multiplaient, il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux » — il s'agit, bien entendu, de Juifs convertis au christianisme — « parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution qui se faisait chaque jour. » Cette division nous montre que tout n'était pas modèle à suivre dans cette église primitive, si belle et si pure à certains égards, mais qu'on aurait tort de se représenter comme un idéal de perfection. Point d'église absolument pure sur la terre, pas même l'église primitive. Là même, sous l'influence immédiate des apôtres, nous trouvons les tristes effets de l'infirmité humaine ; et j'en pourrais citer d'autres exemples que celui-ci.

« C'est pourquoi les douze, ayant convoqué la multitude des disciples, leur dirent : il n'est pas raisonnable que nous laissions la prédication de la parole de Dieu pour servir aux tables (c'est-à-dire pour distribuer les aumônes, qui se donnaient le plus souvent en nature). » Cette observation des apôtres nous montre que l'occupation essentielle des ministres de Jésus-Christ c'est la prédication de l'évangile ; auprès

de cette œuvre par excellence, qui est le grand but de leur vie, tout le reste n'est que secondaire, sans en excepter la distribution des aumônes; et ils ne doivent se permettre d'autres occupations, qu'autant qu'elles n'empiètent point sur la prédication de l'évangile. Nous pouvons conclure aussi de ce passage qu'il entre dans les vues de Dieu qu'il y ait des hommes voués par état au ministère évangélique. Dans un sens tous les chrétiens sont sacrificateurs, tous doivent être prédicateurs de l'évangile; mais il n'en est pas moins vrai que le Seigneur a voulu mettre à part une classe d'hommes spécialement chargés de ce soin.

« Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, de qui l'on ait un bon témoignage, et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse, afin que nous leur commettions cet emploi. » Telle fut l'origine d'une fonction importante, qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'église chrétienne et qui est arrivée jusqu'à nous : celle du diaconat. Le but primitif du diaconat est donc la distribution des aumônes, bien que les premiers diacres ne se bornassent pas strictement à cette occupation, comme nous le voyons par l'exemple d'Etienne. Quant aux fonctionnaires qui sont appelés *anciens* dans le nouveau-testament, ils ne différaient point des pasteurs, qui sont aussi appelés évêques, c'est-à-dire *surveillants*. Pasteurs, anciens, évêques, ces trois mots, dans le livre

des Actes et dans les épîtres, désignent une même charge, celle de la prédication de l'évangile.

Les diacres de l'église primitive sont élus, comme vous l'aurez remarqué, par l'assemblée de toute l'église : c'est donc là l'ordre de choses primitif et normal. Il est naturel en effet que l'église entière participe, directement ou indirectement, au choix de ses fonctionnaires ; le mode suivi longtemps parmi nous, d'après lequel la direction des affaires de l'église était confiée à des hommes dans le choix desquels celle-ci n'intervenait pas, ce mode, outre qu'il n'est pas rationnel, s'écarte évidemment de la parole de Dieu. Remarquez aussi d'après quelles données se fit le choix des premiers diacres : « choisissez sept hommes d'entre vous de qui l'on ait un bon témoignage, qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse. » Voilà donc les conditions qui doivent, suivant la parole de Dieu, présider au choix des administrateurs de l'église. Il ne s'agit pas de choisir des hommes qui occupent un rang plus ou moins élevé dans la société, qui possèdent une fortune plus ou moins indépendante : ce sont là des considérations, je ne dis pas indifférentes, mais secondaires; il s'agit avant tout de choisir des hommes sages, prudents, intègres, animés d'une foi vivante, des hommes, en un mot, qui soient « pleins du Saint-Esprit. » Qu'il s'en faut que des considérations de ce genre aient toujours présidé au choix des administrateurs de nos

églises ! Dieu veuille préserver du moins notre église des abus qu'on a vus trop souvent ailleurs! Puisse-t-elle s'attacher à choisir, pour anciens et pour diacres, des hommes de qui l'on ait un bon témoignage, et qui soient pleins du Saint-Esprit et de sagesse!

« Et pour nous, nous continuerons de vaquer à la prière et au ministère de la parole. » La prière est mise ici au même rang que la prédication parmi les occupations essentielles du ministre de l'évangile. Il y a là une leçon bien importante pour nous, chers frères et collègues dans le ministère. Il est tout aussi nécessaire pour nous de prier que de prêcher : ce sont deux branches également essentielles de notre vocation, et la prédication ne peut avoir d'efficace qu'à la condition d'être accompagnée de la prière. Indépendamment de ce ministère de la parole qui s'exerce dans le temple, et aussi dans les entretiens pastoraux, il faut un ministère intérieur, qui s'accomplit dans le silence du cabinet, qui se passe entre nous et Dieu, et dont l'influence bénie se répand ensuite sur le ministère extérieur. Plus nous serons zélés pour la prière, plus nous serons bénis dans la prédication. C'est dans la prière que nous amassons les trésors spirituels que nous répandons ensuite dans la prédication. Les prédicateurs les plus puissants, les plus abondamment bénis pour la conversion des âmes, ont toujours été des hommes de prière. Que Dieu nous donne, chers frères et collègues, de vaquer tout

ensemble, et de plus en plus, au ministère de la parole et à la prière!

« Cette proposition plut à toute l'assemblée; et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe et Procore, Nicanor, Timon, Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche; et ils les présentèrent aux apôtres, qui après avoir prié leur imposèrent les mains, » suivant l'usage de l'église primitive lorsqu'il s'agissait de conférer une charge. Parmi les sept diacres nommés dans cette occasion, deux seulement ont marqué dans l'histoire de l'église : Philippe, qui prêcha Christ dans la Samarie et qui baptisa l'eunuque éthiopien; et Etienne, le plus remarquable de tous, qui devait bientôt sceller de son sang la profession de sa foi.

C'était, nous dit l'écrivain sacré, « un homme plein de foi et du Saint-Esprit : » expression concise et riche, qui peint d'un trait un caractère chrétien accompli : en effet, que pourrait-il manquer à un homme qui est plein de foi et du Saint-Esprit? — La qualité distinctive d'Etienne était la foi : il ne s'arrêtait point aux choses visibles, il vivait en vue du monde invisible et à venir; il avait saisi par la foi « le royaume qui ne peut être ébranlé; » il avait mis toute sa confiance dans ce rédempteur adorable qui a versé son sang pour nos péchés; il s'était donné tout entier à ce maître divin, qui ne récompense la fidélité de ses serviteurs que dans une autre économie; étranger et

voyageur sur la terre, « il ne se mettait en peine de rien et sa vie ne lui était point précieuse, pourvu qu'avec joie il achevât sa course et la tâche qu'il avait reçue du Seigneur Jésus. »

Cet homme excellent était aussi « plein du Saint-Esprit : » il possédait à un haut degré les dons et les grâces que le Saint-Esprit dispense au peuple de Dieu. Enseigné de Dieu, il avait une vue claire et étendue de la vérité divine; de plus, il était capable de l'exposer avec puissance et avec clarté. Non-seulement il avait obtenu par la foi le pardon de ses péchés, mais son cœur, renouvelé par le Saint-Esprit, était éminemment pur, éloigné du péché, exempt de vices, rempli, par la source de tout bien, de tous les fruits de la justice. Et comme il avait une part distinguée aux dons ordinaires de l'Esprit de Dieu, il était aussi particulièrement doué des pouvoirs extraordinaires que le Seigneur trouvait bon de répandre sur l'église des premiers temps.

Un tel homme ne pouvait pas rester longtemps dans l'obscurité, ni se tenir à l'écart lorsqu'il y aurait de l'activité à déployer, du zèle et du dévouement à dépenser pour la bonne cause. Ce n'était pas un de ceux que le maître trouve à la onzième heure sans emploi sur le marché. Toutefois, humble autant que fidèle, ses hautes qualités restèrent d'abord dans l'ombre; d'autres mains que les siennes vinrent écarter le voile qui les couvrait, et l'amenèrent à déployer

pour le service de son maître les dons qu'il avait reçus. Dès l'instant qu'il fut appelé au service de l'église, la foi qui remplissait son cœur éclata au-dehors par des manifestations actives et abondantes, comme s'il avait hâte de remplir le plus possible une carrière qu'il pressentait devoir être bientôt terminée. Cherchons dans le récit de l'écrivain sacré quelles étaient les principales manifestations de la foi d'Etienne; rassemblons les traits épars qui composaient le caractère de ce fidèle serviteur de Dieu.

Le premier trait du caractère d'Etienne, c'est la charité. Quelles que fussent l'ardeur de son zèle et la fermeté de son courage, son cœur était rempli du plus tendre amour pour ses frères. Nous le verrons bientôt, au moment d'expirer, intercédant, à l'exemple de son maître, pour les furieux qui le lapidaient; et déjà nous le voyons acceptant, malgré ses dons éminents, une mission modeste, toute de charité et d'abnégation, celle de la distribution des aumônes. Il s'estimait heureux de pouvoir soulager en quelque chose les souffrances de ses frères; et le zèle qu'il portait au salut de leurs âmes ne lui faisait pas perdre de vue leurs besoins temporels.

Ce zèle est le second trait du caractère d'Etienne. Bien que l'objet essentiel de sa charge fût la distribution des aumônes, il ne se renfermait pas tout entier dans cette charité temporelle; il savait trouver du temps et des forces pour annoncer l'évangile,

et pour solliciter les âmes de se convertir à Jésus-Christ. En même temps qu'il gérait avec une intégrité parfaite les deniers des pauvres, il distribuait aussi les trésors spirituels de son maître, il faisait pénétrer l'évangile jusque dans cette classe sacerdotale qui avait fourni les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ. « La parole de Dieu se répandait, et le nombre des disciples augmentait beaucoup dans Jérusalem; il y avait même un grand nombre de sacrificateurs qui obéissaient à la foi. »

Un troisième trait du caractère d'Etienne est la force, la puissance morale. Il paraît avoir reçu de la nature des facultés intellectuelles distinguées, une parole facile et entraînante; ces heureux dons naturels, portés à leur plus haute puissance par l'influence du Saint-Esprit, et augmentés du pouvoir des miracles, dont l'énergie était proportionnée chez Etienne à l'abondance de sa foi, toutes ces circonstances réunies donnaient à sa parole une telle puissance que nul ne lui pouvait résister. « Or Etienne, plein de foi et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Quelques-uns de la synagogue qu'on appelle des Affranchis, et des Cyrénéens, et des Alexandrins, et de ceux de Cilicie et d'Asie, s'élevèrent pour disputer contre Etienne; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait. » Ainsi s'accomplissait la promesse du Seigneur à ses disciples : « je vous don-

nerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront contredire ni résister. »

Le dernier trait du caractère d'Etienne, et le plus saillant de tous, c'est le courage. Ce fut au milieu de circonstances difficiles et dangereuses qu'il entra dans sa charge. La pierre angulaire de l'édifice à la construction duquel il allait travailler pour sa part, cette pierre rejetée des souverains sacrificateurs et des conducteurs du peuple, avait été posée dans le sang, et tout annonçait que les matériaux de l'édifice tout entier seraient cimentés par le sang. Déjà les apôtres avaient été menacés, emprisonnés et maltraités, symptômes non équivoques des dispositions que rencontreraient leurs imitateurs. Mais la pensée des dangers qu'il pouvait courir n'arrête pas un seul instant le nouveau diacre : au lieu de se renfermer strictement dans les limites de sa charge, il n'hésite pas à se faire prédicateur de l'évangile, et à braver directement la colère des pharisiens ; peu lui importe que sa vie soit en péril, pourvu que le salut des âmes soit proclamé. A mesure que nous avancerons dans l'histoire d'Etienne, nous verrons se développer cet admirable courage, qui forme le trait saillant de son caractère.

« Alors ils subornèrent des hommes pour dire : nous lui avons ouï proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu ; et ils soulevèrent le peuple, et les sénateurs et les scribes ; et

se jetant sur lui ils le saisirent de force et l'amenèrent devant le conseil. » Quand les ennemis d'Etienne comprirent qu'ils ne pourraient pas triompher de lui par la parole ni par la raison, ils renoncèrent à cette lutte morale, pour essayer une autre guerre avec des armes qui leur étaient plus familières : la violence et le mensonge. C'est là ce qu'ont fait de tout temps les partisans de l'erreur vis-à-vis des défenseurs de la vérité. Ainsi ont agi les empereurs romains envers l'église chrétienne des premiers siècles, et plus tard l'église romaine envers les témoins de Jésus-Christ au moyen-âge. Quand les empereurs comprirent qu'ils ne pouvaient pas avoir raison du christianisme par la philosophie, ils accusèrent les chrétiens d'impiété, et pour arguments à l'appui de cette accusation ils firent valoir la flamme des bûchers et la dent des bêtes féroces. Quand l'église romaine se vit impuissante à réfuter les Wiclef, les Jean Huss, les Vaudois, tous ces prétendus hérétiques du moyen-âge, qui étaient en réalité les fidèles témoins de Jésus-Christ au milieu de la chrétienté dégénérée, vaincue dans le champ de la bible, elle se retrancha sur un autre terrain qui lui était plus familier : elle déchaîna contre les ennemis de sa tyrannie spirituelle la puissance temporelle dont elle disposait, elle leur prouva par le fer et le feu qu'elle avait raison. C'est une manière comme une autre de fermer les bouches qui proclament des vérités importunes. C'est ainsi que dans la lutte éternelle

entre la vérité et l'erreur, l'erreur, toujours vaincue sur le terrain de la raison, de la conscience et de l'Ecriture, se retranche toujours derrière le mensonge, la violence et la persécution. Mais les victoires même qu'elle remporte sur ce terrain-là tournent à son préjudice, et hâtent les progrès de la vérité. Les partisans de l'erreur ont beau emprisonner, bâillonner, lapider, brûler, crucifier les défenseurs de la vérité, la vérité elle-même est immortelle ; elle se retrempe et se rajeunit dans ces luttes sanglantes, elle rallie sans cesse de nouveaux défenseurs, qui viennent prendre la place de ceux qu'enlève la persécution. Ainsi dans les premiers siècles le sang des martyrs était la semence de l'église ; ainsi au moyen-âge le bûcher d'un Jean Huss fit bientôt éclore un Luther ; et sans nous écarter du récit que nous avons sous les yeux, le martyre d'Etienne contribua sans doute à jeter dans l'âme de Saul les premiers germes de cette foi qui devait en faire plus tard un saint Paul, le plus laborieux et le plus dévoué des apôtres de Jésus-Christ. Ne nous inquiétons donc pas, mes frères, si la vérité n'a point pour elle la puissance temporelle; si elle était soutenue par une telle puissance elle ne serait pas la vérité : car c'est là précisément le caractère constant de l'erreur, d'être soutenue par le bras temporel. Laissons le chef d'une église dégénérée appeler à son aide la force des armes, et croire tout perdu pour elle si elle perd la richesse, la gloire, la puis-

sance mondaine; laissons les partisans de cette même église employer contre nous des armes qui, grâces à Dieu, ne seront jamais les nôtres; dussions-nous parfois être victimes dans cette lutte inégale, contentons-nous pour notre église de la puissance morale inhérente à la vérité, assurés que tôt ou tard la vérité sera victorieuse, et que le Seigneur, selon sa promesse, « détruira le mystère d'iniquité par le souffle de sa bouche, par l'éclat de son avènement! »

« Et ils produisirent de faux témoins qui disaient: cet homme ne cesse de proférer des paroles blasphématoires contre ce saint lieu, et contre la loi; car nous lui avons ouï dire que ce Jésus de Nazareth détruira ce lieu, et changera les ordonnances que Moïse nous a données. » Cette accusation était d'autant plus perfide et plus dangereuse qu'elle renfermait un fond de vérité. Il devait être difficile à Etienne d'écarter la charge de blasphème, tout en avouant, ce qui était vrai, que la loi cérémonielle devait désormais tomber pour faire place à l'évangile. Nous verrons dans le chapitre suivant de quelle manière il répondit aux allégations de ses ennemis; contentons-nous aujourd'hui d'admirer le noble courage qu'il déploya en présence de cette assemblée redoutable, dont l'arrêt allait décider de sa vie. Au moment où tous les yeux se fixaient sur lui avec une expression de haine, il ne montra ni trouble, ni agitation. Sans colère comme sans effroi, il soutint les regards de ses ennemis, et

leur renvoya la honte dont ils cherchaient à le couvrir. Dans cette lutte morale où il se trouvait seul contre une multitude, il remporta la victoire, soutenu qu'il était par sa foi. Sa contenance était sereine et paisible; sa foi claire et vive, qui ouvrait déjà le ciel à ses yeux dans le pressentiment de son prochain martyre, jetait sans doute sur ses traits un éclat divin, que faisaient ressortir encore les sombres physionomies qui l'entouraient. La douce et pure lumière de l'innocence, mêlée à la charité qui remplissait son cœur, rayonnait de ses yeux; et cette foi, ce courage, cette charité, cette innocence, tout cela se peignant ensemble sur son visage, y imprima une expression si céleste, que ses ennemis en furent éblouis. « Comme tous ceux qui étaient assis dans le conseil avaient les yeux arrêtés sur lui, son visage leur parut semblable à celui d'un ange. » Cet effet, tout extraordinaire qu'il paraisse, peut s'expliquer par des causes naturelles, et rien n'oblige à chercher ici un miracle. Heureux l'homme qui pouvait opposer une telle contenance à la fureur de ses ennemis!

Sans doute, mes frères, vous aurez admiré ce beau caractère d'Etienne qui s'offre aujourd'hui à notre étude. Mais ce n'est pas assez de l'admirer, il faut l'imiter. Toutes les fois que nous rencontrons dans la parole de Dieu un noble caractère, nous devons nous le proposer pour modèle, et nous efforcer de lui res-

sembler. Il faut, autant qu'il dépend de nous, marcher sur les traces de ces grands serviteurs de Dieu que l'Ecriture nous fait connaître, et chercher dans chaque fidèle le trait caractéristique pour nous l'approprier. Il faut nous efforcer de rassembler dans notre personne le zèle d'un saint Pierre, la charité d'un saint Jean, la foi d'un saint Paul, le courage chrétien d'un saint Etienne. Pour y parvenir, ou du moins pour en approcher autant que possible, il faut puiser à la même source divine d'où ces fidèles serviteurs de Dieu tiraient la vertu qui les animait. Cette source féconde et intarissable, d'où émanent toutes les vertus chrétiennes, c'est le Saint-Esprit. Rappelez-vous comment l'écrivain sacré résume le caractère d'Etienne : « c'était un homme plein de foi et du Saint-Esprit. » Le Saint-Esprit était le principe de toute sa vie religieuse et morale. En effet, il n'y a point de vie religieuse véritable, il n'y a point de christianisme réel et vivant en dehors de l'action du Saint-Esprit. « Si quelqu'un n'a point l'esprit de Christ, il n'est point à Christ, » dit l'apôtre. « Hors de moi, » dit le sauveur à ses disciples, c'est-à-dire hors de la communion de mon esprit, « vous ne pouvez rien faire. » Saint Paul va jusqu'à déclarer que « nul ne peut dire que Jésus est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit. » En effet, il n'est pas possible de croire d'une manière vivante et réelle même la doctrine la plus élémentaire de la foi, sans l'action du Saint-Esprit sur notre cœur.

Sans le Saint-Esprit les priviléges du salut resteraient pour nous des choses éternellement étrangères : c'est à lui qu'il appartient de nous approprier le salut, de le faire entrer dans notre cœur, d'en faire pour nous une réalité et une vie. C'est là l'œuvre divine qui lui a été assignée dans la répartition mystérieuse du travail de notre salut entre les trois personnes de l'adorable Trinité. Le Père a formé le plan éternel de notre salut; le Fils l'accomplit par sa vie de souffrances et par sa mort sur la croix; mais après l'œuvre de Christ le salut est encore quelque chose en dehors de nous; il reste à le faire pénétrer au-dedans de nous, à le réaliser dans notre cœur par la foi et dans notre vie par la sanctification : c'est la tâche réservée au Saint-Esprit.

La foi ne devient une réalité que par l'œuvre du Saint-Esprit. Sans l'action de cet esprit divin la foi ne peut être qu'une adhésion de l'intelligence aux vérités révélées, une croyance toute spéculative, qui n'a ni prise sur le cœur ni action sur la vie. Vous avez étudié, je le suppose, les preuves qui établissent la divinité de la bible; vous avez trouvé ces preuves solides et concluantes; rien ne manque sous ce rapport à la conviction de votre esprit. Après avoir constaté la divine inspiration de la bible, vous avez étudié ce livre qui est devenu à vos yeux un livre divin; vous y avez trouvé toutes les grandes doctrines évangéliques, la divinité du sauveur, l'expiation par le

sang de Christ, la régénération par le Saint-Esprit ; ces doctrines forment dans votre intelligence un ensemble harmonieux qui la satisfait pleinement, et la vérité de ce système découle logiquement, inévitablement des preuves qui ont établi pour vous l'inspiration des Ecritures. Arrivé à ce point on peut dire de vous assurément, dans un certain sens, que vous croyez les doctrines du salut; mais il ne suit pas nécessairement de là que vous ayez la foi, la foi vivante et salutaire. Il se peut que vous croyiez toutes ces choses, et qu'il y ait pourtant un abîme entre votre croyance et la foi qui sauve. De quoi vous servira-t-il, en effet, d'adhérer spéculativement à la vérité, si cette vérité n'est pas entrée dans le domaine de votre vie morale, si elle reste sans action sur votre cœur ? Dans ce sens les réprouvés et les démons eux-mêmes croient les vérités chrétiennes. Ils sont convaincus, avec une certitude qui dépasse la vôtre, que la bible est la parole de Dieu et que Jésus est le sauveur; mais ces convictions ne sont pas la foi, elles n'ont pour eux aucun effet salutaire, parce qu'elles sont sans action sur les dispositions de leur cœur ; ce sont des choses étrangères, auxquelles ils n'ont aucune part personnelle et vivante ; ils savent bien que Jésus est le sauveur, mais ils ne le connaissent pas comme *leur* sauveur, et dès-lors cette connaissance ne leur sert de rien. Il en est de même de toute connaissance que nous pouvons avoir de la vérité religieuse en dehors de l'action du

Saint-Esprit. C'est le Saint-Esprit seul qui fait pénétrer la vérité dans notre cœur, qui la « mêle avec nous » suivant l'expression de l'Ecriture, qui en fait pour nous une puissance et une vie. La vérité par elle-même est impuissante pour agir sur notre cœur, elle n'a d'efficace que par l'action surnaturelle du Saint-Esprit. Quand le Saint-Esprit n'accompagne pas de son influence la connaissance que nous avons de la vérité, cette vérité reste pour nous une lettre morte et étrangère ; nous croyons à l'existence de Dieu, à l'inspiration de la bible, à la rédemption, comme nous croyons à un axiome de physique ou à un théorème de géométrie. Quand au contraire l'influence du Saint-Esprit accompagne dans notre cœur l'étude de la vérité, alors la vérité s'anime, elle se colore, elle nous apparaît comme une réalité vivante, saisissante, qui s'empare de tout notre être, que nous pouvons en quelque sorte voir de nos yeux et toucher de nos mains, suivant cette parole d'un apôtre : « nous vous annonçons ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos propres mains ont touché concernant la parole de vie. » Alors nous ne croyons pas seulement à l'existence de Dieu, mais nous voyons Dieu, nous le sentons dans notre cœur et dans notre vie. Alors nous possédons de la divinité de la bible un témoignage intérieur, une démonstration d'expérience intime, plus puissante mille fois que tous les raisonnements, et il y a telle

parole de la bible qu'il nous suffit de lire ou d'entendre prononcer pour que nous y sentions frémir le souffle divin de l'inspiration. Alors Jésus n'est pas seulement à nos yeux le rédempteur de l'humanité et le sauveur du monde, il est *notre* rédempteur et *notre* sauveur, celui dont nous avons expérimenté nous-mêmes la puissance et l'amour; et nous ne sommes pas plus certains de notre propre existence, que nous ne sommes assurés que notre Jésus a porté nos péchés en son corps dans l'agonie de Gethsémané, et dans les tortures de sa croix. Voilà ce qu'est la foi vivante, la foi qui sauve, la foi qui est l'œuvre du Saint-Esprit.

C'est encore le Saint-Esprit qui peut seul nous sanctifier. Vous pouvez bien, par vos propres lumières et par vos seules forces, acquérir une connaissance exacte de tous les devoirs du chrétien; mais de quoi vous servira cette connaissance si vous êtes laissés à vous-mêmes pour les accomplir? Qui ne sait par expérience que par nous-mêmes nous sommes incapables d'accomplir tous ces devoirs dont nous reconnaissons l'excellence et l'obligation? qui n'a vu cent fois ses résolutions les meilleures frappées d'insuccès parce qu'elles ne s'appuyaient que sur ses seules forces? Il y a pour chaque homme une tentation dominante, un péché de prédilection vers lequel son caractère, son tempérament, ses habitudes le poussent avec une force qui semble avoir quelque chose d'irrésistible.

Résister d'une manière durable à ce péché dominant, triompher de cette tentation par excellence, c'est plus que s'arracher un œil ou se couper un bras. Cherchez, mes frères, quelle est pour chacun de vous cette forme du mal contre laquelle vous avez plus particulièrement à lutter, et dites si votre expérience ne vous a pas appris qu'il vous est impossible d'en triompher par vos seules forces. Combien de fois n'avez-vous pas formé la résolution sincère de vaincre ce péché-là, et combien de fois n'y êtes-vous pas retombé! n'est-il pas évident qu'il vous faut pour le dominer une force étrangère, une force divine, la force du Saint-Esprit ? n'est-il pas vrai que si vous ne pouviez pas avoir une telle force à votre disposition, si vous étiez laissé à vos seuls efforts, vous finiriez par renoncer à une lutte inutile; et tout en étant obligé de reconnaître que vous n'accomplissez pas votre devoir, que vous n'obéissez pas à votre conscience, que vous ne faites pas ce que vous voudriez faire et ce que vous devriez faire, n'est-il pas vrai que vous perdriez l'espoir de vaincre la tentation, de surmonter le péché? Il est surtout une sorte de péché à l'égard duquel nous sommes obligés de reconnaître notre impuissance, c'est celui qui se cache dans les pensées secrètes de notre cœur. Pussions-nous commander à nos actes et à nos paroles, nous restons toujours livrés à la tyrannie des mauvaises pensées, et nous ne pouvons pas plus nous séparer de cette forme du

mal, que nous ne pouvons nous séparer de nous-mêmes. C'est au Saint-Esprit qu'il appartient de nous affranchir de ces pensées de péché qui semblent inhérentes à notre âme. C'est lui qui, pénétrant dans la partie la plus intime de notre être, saisissant ces ennemis insaisissables que nous portons au-dedans de nous, détruit le péché dans son germe, change notre volonté, brise Satan sous nos pieds, et nous rend capables d'accomplir dans toute son étendue la loi divine. Si nous ne pouvons rien faire hors de l'Esprit de Christ, nous pouvons « toutes choses par Christ qui nous fortifie. » « Celui qui demeure en lui, » dit saint Jean, c'est-à-dire celui qui vit dans la communion de son esprit, « marche comme Christ a marché lui-même. »

C'est enfin le Saint-Esprit qui peut seul nous inspirer la résignation chrétienne, et nous donner la force morale nécessaire pour supporter les épreuves de la vie. En dehors de l'action du Saint-Esprit, il n'y a point de résignation véritable. Il peut y avoir étourdissement, oubli de la douleur; il peut y avoir une soumission morne et sombre à la fatalité; il peut y avoir un acquiescement de l'esprit à l'utilité des épreuves, à la sagesse et à la bonté du Dieu qui nous les envoie : mais il n'y a point de résignation, il n'y a point la paix du cœur, l'acceptation paisible et volontaire des dispensations de Dieu à notre égard. Allez visiter une mère qui vient de perdre son enfant;

prouvez-lui, la parole de Dieu à la main, comme il vous sera facile de le faire, que son épreuve lui est envoyée par un père céleste, que ce père l'afflige dans des vues d'amour, que la volonté du Seigneur est toujours bonne, que c'est pour le bien de son enfant et pour son propre bien que Dieu lui a pris ce qu'elle aimait : cette mère n'aura rien à vous répondre, elle sera obligée d'admettre la vérité de vos assertions; mais pensez-vous, parce que vous aurez convaincu son esprit, parce que vous lui aurez démontré dans toutes les règles que son épreuve est un bien, pensez-vous que vous aurez mis la paix dans son cœur, et que toutes vos considérations, si justes qu'elles soient, auront changé en douceur sa coupe d'amertume ? ah! détrompez-vous : il faut autre chose que des paroles d'homme et des consolations humaines pour opérer un tel miracle; il faut une force divine et une consolation surnaturelle; il faut que Dieu lui-même, en même temps que vous parlez à l'intelligence, parle au cœur de la pauvre mère; il faut que le Saint-Esprit fasse pénétrer dans ce cœur angoissé les consolations de la foi, qui sans lui resteraient à jamais pour elle des choses indifférentes et étrangères. Sans lui vous aurez beau parler, vous aurez beau raisonner, vous aurez beau exhorter, vous aurez beau entasser consolation sur consolation, vous n'aurez pas seulement effleuré l'épiderme de ce cœur qui se renferme dans son amertume, vous n'aurez pas seulement atteint les

bords de cette immense douleur, et le gouffre est encore à combler tout entier. Mais que le Saint-Esprit parle à ce cœur qui pour vous est impénétrable, qu'il lui dise, comme le Seigneur au sourd-muet, seulement cette petite parole : « Ephphatah, ouvre-toi ! » et ce cœur désolé s'ouvrira en effet à la consolation, cette volonté si rebelle se soumettra sans effort, cette âme angoissée acceptera comme une bénédiction sa coupe d'amertume, elle sentira que véritablement « toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, » et qu'ils peuvent « se réjouir même dans les afflictions. » Ce que j'ai dit de la perte d'un être bien-aimé, je pourrais le dire d'une épreuve quelconque, de la maladie par exemple. Essayez de persuader à un malade, livré à des souffrances cruelles, que son épreuve est un bien : vous perdrez vos paroles et vous sentirez vous-mêmes que vos consolations restent sans effet, jusqu'à ce que le Saint-Esprit les accompagne de son efficace toute-puissante, et qu'il « transforme le lit du malade, » suivant l'expression de l'Ecriture.

C'est donc au Saint-Esprit qu'il appartient de changer en réalités toutes ces choses qui sans lui ne sont que des mots ou des idées : la foi, la sainteté, la résignation. Pareil au feu qui est son symbole dans l'Ecriture, et qui tout à la fois éclaire, purifie et réchauffe, le Saint-Esprit est tout ensemble une clarté céleste qui nous fait connaître la vérité, une vertu

sanctifiante qui nous fait pratiquer la loi divine, et une consolation ineffable qui adoucit nos épreuves. C'est un esprit de lumière qui nous éclaire; c'est un esprit de sainteté qui nous purifie, c'est un esprit de force qui nous soutient. C'est ainsi que toute la vie chrétienne découle du Saint-Esprit: en effet croire, pratiquer, souffrir, n'est-ce pas toute la vie chrétienne? Venez donc, mes frères, vous qui aspirez sincèrement à la vie chrétienne, venez la puiser à cette source divine qui vous est ouverte à tous, suivant cette déclaration de l'apôtre au jour de la première Pentecôte: « à vous et à vos enfants est faite la promesse du Saint-Esprit, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. » Qui pourrait donc se croire exclus? ne sommes-nous pas tous appelés du Seigneur? et n'est-ce pas à nous tous, n'est-ce pas à chacun de nous en particulier qu'est faite la promesse du Saint-Esprit? Allez donc, mes frères, réclamer du Seigneur la réalisation de cette magnifique promesse; allez auprès de Jésus chercher et recevoir le Saint-Esprit; allez vous unir à lui de telle manière que désormais il vive en vous par son Esprit, et que sous l'influence de cet Esprit vous puissiez, non plus seulement connaître les choses de la foi, mais les sentir, les goûter, les pratiquer, et qu'elles deviennent votre respiration et votre vie! Amen.

Mai 1849.

ETIENNE.

II.

SA DÉFENSE.

Alors le souverain sacrificateur dit à Etienne : ces choses sont-elles ainsi ?

Et Etienne dit : mes frères et mes pères, écoutez-moi.

Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Carran, et il lui dit : sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans le pays que je te montrerai. Alors étant sorti du pays des Caldéens il vint demeurer à Carran. De là, après que son père fut mort, Dieu le fit passer dans ce pays où vous habitez maintenant ; il ne lui donna aucun héritage dans cette terre, non pas même de quoi poser son pied ; mais il promit de lui en donner la possession et à sa postérité après lui, lorsqu'il n'avait point encore d'enfant. Et Dieu lui parla ainsi : ta postérité habitera dans une terre étrangère pendant quatre cents ans, et on la réduira en servitude et on la maltraitera ; mais je jugerai la nation qui les aura asservis, dit le Seigneur, et après cela ils sortiront et me serviront en ce lieu-ci. Puis il lui donna l'alliance de la circoncision ; et ensuite Abraham

eut pour fils Isaac, qu'il circoncit le huitième jour ; et Isaac eut Jacob, et Jacob les douze patriarches.

Or les patriarches, étant émus d'envie, vendirent Joseph pour être mené en Egypte; mais Dieu fut avec lui. Il le délivra de toutes ses afflictions, et par la sagesse qu'il lui donna il le rendit agréable à Pharaon roi d'Egypte, qui l'établit gouverneur d'Egypte et de toute sa maison. Alors il arriva une famine dans tout le pays d'Egypte et en Canaan, et une grande misère, en sorte que nos pères ne pouvaient trouver des vivres. Mais Jacob ayant appris qu'il y avait du blé en Egypte, y envoya nos pères une première fois. Et la seconde fois Joseph fut reconnu par ses frères, et Pharaon sut quelle était la famille de Joseph. Alors Joseph envoya quérir Jacob son père et toute sa famille, qui consistait en soixante et quinze personnes. Jacob donc descendit en Egypte et y mourut lui et nos pères, lesquels furent transportés en Sichem, et mis dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté à prix d'argent des fils d'Emmor père de Sichem.

Or, comme le temps approchait auquel devait s'accomplir la promesse que Dieu avait faite avec serment à Abraham, le peuple s'accrut et se multiplia beaucoup en Egypte, jusqu'à ce qu'il vint un autre roi en Egypte, qui n'avait point connu Joseph. Ce roi, usant d'artifice contre notre nation, traita durement nos pères, jusqu'à leur faire exposer leurs enfants afin d'en faire périr la race. En ce temps-là naquit Moïse, qui était divinement beau, et qui fut nourri trois mois dans la maison de son père. Ensuite, après qu'il eut été exposé, la fille de Pharaon le fit emporter et le fit élever comme son fils. Et Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens; et il était puissant en paroles et en œuvres. Quand il eut atteint l'âge de quarante ans, la pensée lui vint d'aller visiter ses frères, les enfants d'Israël. Et voyant qu'on en maltraitait un sans sujet, il prit sa défense et vengea celui qui était outragé, en tuant l'Egyptien. Or il croyait que ses frères comprendraient que Dieu les voulait délivrer par son moyen; mais ils ne le comprirent point. Le lendemain il vit quelques-uns d'entre eux qui se battaient, et il tâcha de les mettre d'accord en leur disant : ô hommes! vous êtes frères : pourquoi vous maltraitez-vous l'un l'autre? Mais celui qui maltraitait son prochain repoussa

Moïse en lui disant : qui t'a établi prince et juge sur nous ? veux-tu me tuer, comme tu tuas hier l'Egyptien ? A cette parole Moïse s'enfuit, et il demeura comme étranger au pays de Madian, où il eut deux fils. Quarante ans après, l'ange du Seigneur lui apparut au désert de la montagne de Sina, dans la flamme d'un buisson qui était en feu. Et quand Moïse le vit il fut étonné de ce qu'il voyait ; et comme il s'approchait pour considérer ce que c'était, la voix du Seigneur lui fut adressée et lui dit : je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. Et Moïse tout tremblant n'osait considérer ce que c'était. Alors le Seigneur lui dit : ôte les souliers de tes pieds, car le lieu où tu es est une terre sainte. J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et j'ai entendu leur gémissement, et je suis descendu pour les délivrer. Viens donc maintenant, et je t'enverrai en Egypte. Ce Moïse, qu'ils avaient rejeté en disant : qui t'a établi prince et juge ? c'est lui que Dieu a établi pour prince et pour libérateur, sous la conduite de l'ange qui lui était apparu dans le buisson. C'est ce Moïse qui les tira de là, en faisant des prodiges et des miracles en Egypte, dans la mer Rouge et au désert pendant quarante ans. C'est lui qui a dit aux enfants d'Israël : le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi d'entre vos frères : écoutez-le. C'est lui qui était dans l'église du désert avec l'ange qui lui parlait sur la montagne de Sina, et avec nos pères ; lui qui a reçu des paroles de vie pour nous les donner. Nos pères ne voulurent point lui obéir ; mais ils le repoussèrent et retournèrent de leur cœur en Egypte, disant à Aaron : fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce Moïse qui nous a tirés du pays d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. En ces jours-là ils firent un veau d'or, et ils offrirent des sacrifices à l'idole, et se réjouirent dans les œuvres de leurs mains. Mais Dieu se détourna d'eux et les abandonna à servir l'armée du ciel, selon qu'il est écrit dans le livre des prophètes : maison d'Israël ! est-ce à moi que vous avez offert des victimes et des sacrifices durant quarante ans au désert ? vous avez porté le tabernacle de Moloc, et l'astre de votre Dieu Remphan, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer ; c'est pourquoi je vous transporterai au-delà de Babylone.

Le tabernacle du témoignage a été avec nos pères au désert comme l'avait ordonné celui qui avait dit à Moïse de le faire selon le modèle qu'il avait vu ; et nos pères l'ayant reçu l'emportèrent, sous la conduite de Josué, au pays qui était possédé par les nations que Dieu chassa de devant nos pères, jusqu'aux jours de David. Celui-ci trouva grâce devant Dieu, et lui demanda qu'il pût trouver une demeure pour le Dieu de Jacob. Mais ce fut Salomon qui lui bâtit un temple. Mais le Très-Haut n'habite point dans des temples faits par la main des hommes, selon ce que dit le prophète : le ciel est mon trône, et la terre est mon marchepied : quelle maison me bâtiriez-vous, dit le Seigneur, et quel serait le lieu de mon repos ? n'est-ce pas ma main qui a fait toutes ces choses ?

Gens de col roide ! incirconcis de cœur et d'oreilles ! vous vous opposez toujours au Saint-Esprit ; vous suivez les traces de vos pères. Quel est celui des prophètes que vos pères n'aient point persecuté ? ils ont même tué ceux qui annonçaient la venue du juste, que vous avez trahi à votre tour, et dont vous avez été les meurtriers ; vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges, et qui ne l'avez point gardée !...

(Actes, VII, 4-53.)

Après avoir, dans un précédent exercice, étudié le caractère d'Etienne, nous sommes appelés aujourd'hui à considérer la défense qu'il oppose aux accusations de ses ennemis. Bien qu'un pareil sujet n'ait pas une application directe et personnelle à chacun de nous, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour vous d'étudier avec quelque attention le plaidoyer de ce fidèle serviteur de Dieu. Il y a déjà ici un intérêt littéraire : car le discours d'Etienne est très-remarquable même sous le rapport de la forme ; cette exposition vive et entraînante des voies de Dieu

envers l'ancien peuple est une des plus belles pages de la parole inspirée. Il y a un intérêt d'humanité : car, s'il est un sujet digne de fixer notre attention et de gagner notre sympathie, c'est assurément un homme qui défend sa vie mise en péril par une injuste accusation. Vous suivez avec intérêt les débats des tribunaux, vous aimez à lire la plaidoirie d'un avocat habile en faveur d'un client sur qui pèse une accusation capitale : n'aurez-vous point de sympathie pour cet homme accusé d'un crime qu'il n'a point commis, et qui plaide lui-même pour sa propre vie ? Il y a surtout ici un intérêt religieux : car au fond ce n'est pas un homme qui est en cause devant un tribunal humain : c'est l'église de Jésus-Christ qui se défend contre ses ennemis; c'est la puissance des ténèbres qui s'efforce d'étouffer la lumière du ciel; c'est la lutte de l'incrédulité contre la foi, du monde contre l'évangile, de l'esprit de haine contre l'esprit d'amour. Etienne est ici le représentant du christianisme; le sanhédrin qui va le juger est le représentant du monde, et de la haine éternelle qu'il porte à l'évangile. C'en est assez pour m'intéresser à la défense d'Etienne, bien qu'elle ne me touche pas personnellement; elle me touche suffisamment puisqu'elle touche à la cause de l'évangile, et aux intérêts éternels de l'humanité.

La première chose qui frappe quand on lit le discours d'Etienne, c'est que ce discours ne semble pas

être une réponse à l'accusation de ses adversaires. On n'aperçoit pas, au premier abord, le rapport qui lie la défense à l'attaque; on se demande en quoi cette longue exposition, toute belle et éloquente qu'elle soit, pouvait servir les intérêts de l'accusé.

Mais si nous ne nous arrêtons pas à l'apparence, et que nous entrions dans une étude approfondie de ce discours, nous reconnaîtrons qu'il était admirablement propre à remplir le but qu'Etienne se proposait, et qu'il renfermait réellement une réponse victorieuse aux attaques de ses ennemis. Pour comprendre la convenance et la justesse de cette apologie, il faut remarquer d'abord que nous ne l'avons pas dans son entier; nous n'en possédons réellement que le commencement : car ses adversaires ne lui laissèrent pas le temps de l'achever; sans l'interruption sanglante qu'ils apportèrent à sa défense, il allait sans doute aborder plus directement pour les repousser les charges élevées contre lui; et cette interruption même, qui se manifeste dès l'instant qu'il veut entrer dans le cœur de l'accusation, prouve combien la tournure indirecte qu'il avait employée jusqu'alors était une précaution nécessaire.

Toutefois si sa défense, telle qu'il lui fut permis de la présenter, ne répond pas directement aux accusations de ses ennemis, elle y répond réellement et avec beaucoup de force, bien que d'une manière indirecte. Il avait été accusé de blasphémer Dieu et le temple,

et d'attaquer l'ancienne économie, l'alliance de la loi : le respect avec lequel il parle du Dieu de l'ancienne alliance, les détails étendus dans lesquels il semble se complaire en décrivant les traits glorieux qui la distinguent, tout cela renversait de fait l'accusation. Evidemment un homme qui parlait avec tant de respect, disons mieux, avec tant d'amour de tous les priviléges du peuple d'Israël, de tous les miracles que Dieu avait accomplis en sa faveur, un tel homme ne pouvait pas être accusé raisonnablement de déshonorer, d'attaquer, de blasphémer l'ancienne loi. Il semble vouloir montrer à ses accusateurs, par le brillant tableau qu'il leur présente, qu'il connaissait mieux qu'eux cette alliance dont ils étaient si fiers, et qu'il l'honorait davantage.

Mais il y a plus que cela dans la défense d'Etienne. Il ne veut pas seulement se défendre, il veut aussi, il veut surtout accuser ses accusateurs, et leur reprocher leur endurcissement, pour les faire s'il était possible rentrer en eux-mêmes. Il les accusera directement à la fin ; mais dans tout le cours de sa défense il les charge indirectement, par une foule d'allusions transparentes ; il montre que de tout temps la vérité avait été persécutée par de prétendus Israélites ; que le caractère de ce peuple avait toujours été l'ingratitude et la rébellion à l'égard de Dieu ; que ceux qui attaquaient l'évangile dans sa personne ne faisaient que marcher sur les traces de leurs pères, et qu'ils agis-

saient à l'égard de Jésus-Christ précisément comme avaient fait leurs pères à l'égard des patriarches, des prophètes et de Moïse lui-même, ce Moïse au nom duquel on l'accusait!

Un examen rapide du discours d'Etienne mettra dans tout son jour la justesse de cette double observation.

« Mes frères et mes pères, » — il y a déjà dans ces paroles un témoignage de modération et de respect; en traitant de pères les chefs de la synagogue, Etienne honore l'ordre que Dieu a établi — « le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Carran; et il lui dit : sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans le pays que je te montrerai. » En énonçant tout d'abord ce fait de la vocation d'Abraham, qui était le fondement de toute la religion des Juifs, Etienne se range dès l'entrée parmi les vrais Israélites. En même temps il montrait par là que si les Juifs avaient été distingués des Gentils, ce n'était point par l'ordre de la nature, ni par l'effet de leurs mérites, mais bien par un privilége gratuit de la part de Dieu. De plus, il rappelait ainsi que l'alliance de salut avait été contractée avec Abraham avant l'existence du temple, avant l'établissement des cérémonies, avant la promulgation de la loi : toutes choses auxquelles les Juifs attachaient une telle importance, qu'ils faisaient consister en cela l'essence même de la religion. « Quant

à l'alliance qui a été confirmée par Dieu en Christ, la loi, qui est venue quatre cent trente ans après, ne peut point l'annuler pour abolir la promesse : or Dieu l'a donnée à Abraham par la promesse [1]. » Ce raisonnement, qui est de saint Paul, se trouvait implicitement dans la défense d'Etienne. « Et Dieu lui parla ainsi : ta postérité habitera dans une terre étrangère pendant quatre cents ans, et on la réduira en servitude et on la maltraitera. Mais je jugerai la nation qui l'aura asservie, dit le Seigneur, et après cela ils sortiront et me serviront en ce lieu-ci. » Ainsi devait être plus tard asservie et maltraitée l'église chrétienne, la postérité spirituelle du véritable Abraham, en attendant la délivrance que Dieu lui réservait. Il ne fallait donc point s'étonner si le peuple de Dieu était persécuté; car la persécution fut de tout temps l'apanage du peuple de Dieu, et déjà aux jours d'Abraham.

« Puis il lui donna l'alliance de la circoncision; et ensuite Abraham eut pour fils Isaac, qu'il circoncit le huitième jour. » En reconnaissant que la circoncision est une alliance établie de Dieu, Etienne repoussait de fait l'accusation de porter atteinte à cette alliance : mais en même temps, il montrait implicitement que les Juifs avaient tort de fonder leurs espérances de salut sur ce signe extérieur, puisque l'alliance de grâce

[1] Gal., III, 17, 18.

avait été traitée avec Abraham avant qu'il fût circoncis, en sorte qu'il avait reçu le signe de la circoncision, non comme un moyen de salut, mais comme un sceau de la justice qui est par la foi, selon l'observation de saint Paul dans l'épître aux Romains [1].

Après avoir tiré parti de l'histoire d'Abraham, Etienne passe à celle d'un autre patriarche, qui offrait des analogies frappantes avec les circonstances de l'église chrétienne : il s'agit du plus aimé des fils de Jacob, ce Joseph, dont la touchante histoire arrachait à Voltaire lui-même un cri d'admiration.

« Isaac eut pour fils Jacob, et Jacob les douze patriarches. Et les patriarches étant émus d'envie vendirent Joseph pour être mené en Egypte; mais Dieu était avec lui. » Eloigné de la famille patriarchale, Joseph n'en jouissait pas moins des marques particulières de la protection et de la faveur divine : « Dieu était avec lui, » comme il était avec les disciples de Jésus, rejetés par les pharisiens et les docteurs de la loi. Quant à ces patriarches dont les Juifs se vantaient si fort de descendre, ils avaient tous, à l'exception d'un seul, trempé dans un fratricide; ils avaient agi à l'égard de Joseph précisément comme les pharisiens à l'égard de Jésus : ils avaient poursuivi de leur jalousie et de leur haine le bien-aimé de Dieu; mais, par le conseil admirable du Seigneur, Joseph s'était trouvé ap-

[1] Rom., IV.

pelé à sauver la vie de ceux-là même qui avaient voulu la lui ôter : image frappante de ce Jésus persécuté à son tour par leurs descendants, et qui était devenu le sauveur de ceux qui l'avaient crucifié. On sent avec quelle force un pareil rapprochement condamnait les accusateurs d'Etienne, qui étaient aussi les persécuteurs de Jésus-Christ. Il est impossible de méconnaître l'intention divine qui a voulu faire de Joseph, deux mille ans à l'avance, un type frappant du sauveur. Pascal, dans ses *Pensées*, a fait ressortir en quelques mots, d'une concision admirable, les traits qui rapprochent ces deux grandes figures, comme aussi ceux qui les distinguent.

« Jésus-Christ est figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, l'innocent vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers, et le sauveur du monde : ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente et la réprobation qu'ils en firent. »

« Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels : Jésus en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un, et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences : Jésus-Christ sauve l'un et laisse l'autre, après les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire : Jésus-Christ fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire ; et celui que Jésus-Christ sauve lui

demande qu'il se souvienne de lui quand il sera dans son royaume [1]. »

Etienne passe ensuite à l'époque de Moïse, et pour montrer tout le respect qu'il porte à sa mémoire, il s'étend longuement sur l'histoire de ce libérateur des Hébreux.

« Or comme le temps approchait auquel devait s'accomplir la promesse que Dieu avait faite avec serment à Abraham, le peuple s'accrut et se multiplia beaucoup en Egypte, jusqu'à ce qu'il vînt un autre roi en Egypte qui n'avait point connu Joseph. Ce roi usant d'artifice contre notre nation, traita durement nos pères, jusqu'à leur faire exposer leurs enfants afin d'en faire périr la race. En ce temps-là naquit Moïse, qui était divinement beau, et qui fut nourri trois mois dans la maison de son père. Ensuite ayant été exposé, la fille de Pharaon le fit emporter et le fit élever comme son fils; et Moïse fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens; et il était puissant en paroles et en œuvres. » Tout en s'étendant complaisamment sur cette histoire si chère aux Israélites, Etienne n'oublie pas les allusions accusatrices. « Il croyait, » dit-il en parlant de Moïse qui avait pris la défense d'un Israélite contre un Egyptien, « il croyait que ses frères comprendraient que Dieu les voulait délivrer par son moyen; mais ils ne le comprirent point. »

[1] Pascal, Pensées, II, 9, 2.

Ainsi leurs descendants n'avaient pas su comprendre non plus que Jésus de Nazareth était envoyé de Dieu pour les sauver. « Le jour suivant il en vit quelques-uns qui se battaient, et il tâcha de les mettre d'accord en leur disant : ô hommes! vous êtes frères : pourquoi vous maltraitez-vous l'un l'autre? Mais celui qui maltraitait son prochain repoussa Moïse en lui disant : qui t'a établi prince et juge sur nous? » Qui ne reconnaîtrait ici l'image de ces Israélites que le sauveur dépeignait, dans une de ses paraboles, comme des citoyens ingrats qui haïssaient leur roi, et qui lui envoyèrent une députation pour lui dire : « nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! »

Etienne raconte ensuite la fuite de Moïse, son séjour au pays de Madian, et l'apparition du Seigneur dans le buisson de feu, montrant ainsi qu'il avait présent à l'esprit tout le détail des dispensations de Dieu envers l'ancien peuple, et qu'il gardait avec un religieux respect ces traditions saintes. « J'ai vu, j'ai vu, » dit le Seigneur à Moïse, « l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et j'ai entendu leur gémissement, et je suis descendu pour les délivrer; viens donc maintenant, et je t'enverrai en Egypte. »

C'est surtout dans les paroles qui suivent qu'Etienne s'élève avec force contre ses accusateurs. Si l'on excepte la violente apostrophe de la fin, c'est ici que son discours acquiert le plus haut degré de vivacité.

Moïse, la mission qui lui avait été confiée par le Seigneur, et l'accueil qu'il avait trouvé auprès du peuple d'Israël, tout cela est évidemment, dans la pensée de l'orateur, l'image de ce qui s'était passé du temps de Jésus-Christ. Il répète quatre fois de suite la même tournure pour mieux faire ressortir sa pensée, comme il arrive lorsqu'on est fortement ému; et tout en mettant sur le premier plan la personne de Moïse dans quatre énoncés successifs, il a soin de faire remarquer que ce prophète, aux enseignements duquel les Israélites faisaient profession d'être aveuglément soumis, avait annoncé la venue d'un autre prophète dont il n'était que le précurseur, et auquel il avait commandé d'obéir; en sorte qu'en rejetant Jésus-Christ, c'est à Moïse lui-même qu'on désobéissait. Il rappelle aussi que Moïse ne parlait pas en son propre nom, mais au nom de cet « ange » ou messager « de l'Eternel » qui lui était apparu dans le buisson, et qui n'était autre que l'Eternel lui-même manifesté sous une forme visible, Dieu le fils envoyé par le Père pour sauver le monde, ce même Jésus en un mot au nom duquel Etienne se présentait. Malgré tout ce que perd nécessairement un pareil discours en passant dans une traduction, vous serez frappés, je m'assure, de la vivacité entraînante de ce morceau : « Ce Moïse qu'ils avaient rejeté en disant : qui t'a établi prince et juge ? c'est lui que Dieu envoya pour prince et pour libérateur, sous la conduite de l'ange

qui lui était apparu dans le buisson. C'est ce Moïse qui les tira de la servitude, en faisant des prodiges et des miracles en Egypte, dans la mer Rouge, et au désert pendant quarante ans. C'est lui qui a dit aux enfants d'Israël : le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi d'entre vos frères : écoutez-le ! C'est lui qui dans l'église du désert se tenait entre nos pères et l'ange qui lui parlait de la montagne de Sina ; lui qui a reçu des paroles de vie pour nous les donner ! »

Malgré tous ces prodiges, malgré cette grande délivrance, malgré cette promulgation de la loi de Dieu dont Moïse avait été l'instrument, les Israélites persistèrent dans leur rébellion et dans leur endurcissement : toujours semblables à ces pharisiens qui persistaient à rejeter Jésus-Christ, alors même que sa résurrection l'avait hautement manifesté comme le fils de Dieu et le sauveur du monde. « Nos pères ne voulurent point lui obéir ; mais ils le rejetèrent et retournèrent de leur cœur en Egypte, disant à Aaron : fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce Moïse, qui nous a tirés du pays d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Suit une peinture animée de l'adoration du veau d'or, et de tout le culte idolâtre auquel les enfants d'Israël s'étaient livrés dans le désert. « Maison d'Israël, » leur dit le Seigneur par la voix du prophète Amos, « est-ce à moi que vous avez offert des victimes et des sacrifices

leur conviction intime, n'avaient été qu'irrités par l'évidence irrésistible des arguments qu'Etienne avait tirés de cette autorité même qu'on l'accusait d'insulter. C'est pourquoi, abandonnant sa propre défense, comme une chose qui n'avait d'importance qu'autant que l'honneur de son maître et la vérité de la doctrine y étaient intéressés, après avoir anéanti l'accusation intentée contre lui ou plutôt contre l'évangile, il laisse librement éclater son indignation, il met de côté le ton de modération et de respect qu'il avait gardé jusqu'alors, il renonce aux accusations indirectes, il se présente hardiment comme le messager de la justice divine, et adresse à ses accusateurs endurcis ces paroles foudroyantes : « Gens de col roide, incirconcis de cœur et d'oreille! vous vous opposez toujours au Saint-Esprit, vous suivez les traces de vos pères. Quel est le prophète que vos pères n'aient point persécuté? ils ont même tué ceux qui ont prédit la venue du juste, que vous avez trahi à votre tour, et dont vous avez été les meurtriers, vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges [1], et qui ne l'avez point gardée!.... »

[1] Il résulte de ce passage, comme aussi d'un passage parallèle de l'épître aux Galates (III, 19) que les anges intervinrent comme témoins et messagers dans la promulgation de l'ancienne loi. Etienne rappelle cette circonstance, qui ajoutait à la solennité de la loi, et par conséquent au crime de ceux qui l'avaient violée.

cle *du témoignage*, ainsi appelé parce qu'il renfermait la loi qui était le témoignage de Dieu. Ce tabernacle lui-même n'était qu'une figure destinée à représenter des vérités morales, des faits célestes, qui avaient été révélés à Moïse dans la vision de Sinaï : car il lui avait été ordonné de construire le tabernacle « sur le modèle, » ou plus exactement « sur le *type* qu'il avait vu. » Ces paroles sont expliquées par un passage remarquable de l'épître aux Hébreux : « le service extérieur du tabernacle n'est qu'une image et une ombre des choses célestes, selon que Dieu le dit à Moïse lorsqu'il devait le dresser : prends garde, lui dit-il, de faire toutes choses selon le type qui t'a été montré sur la montagne. » Ce culte matériel n'était donc qu'une image, une ombre des faits évangéliques, et il devait nécessairement prendre fin quand viendrait la réalité qu'il annonçait. De plus, cette circonstance, que Moïse n'avait érigé qu'un tabernacle, auquel Salomon avait substitué un temple, ce changement prouvait déjà que les formes extérieures de la religion ne sont pas immuables, et qu'elles ne constituent pas l'essence du culte auquel Dieu prend plaisir. Puisque le vrai culte de Dieu avait existé avant le temple, il pourrait également avoir lieu après sa destruction ; et puisqu'on l'avait pratiqué avant l'acquisition de la terre de Canaan, de même il pourrait continuer quand Jérusalem cesserait d'être la cité sainte. Ce n'était donc pas un blasphème que de prévoir

vue de l'endurcissement volontaire de ses ennemis et de leur résistance obstinée au Saint-Esprit. Efforçons-nous, mes frères, de marcher, fût-ce de loin, sur les traces de ce grand modèle ; efforçons-nous d'imiter, du moins jusqu'à un certain point et dans la mesure de notre foi, le zèle, le courage et la charité de ce fidèle témoin de Jésus-Christ!

Nous aurions pu facilement tirer du discours d'Etienne bien des applications de détail : mais ces détails, vous le sentez, nous auraient entraînés trop loin, et il n'eût pas été possible de les renfermer dans la limite ordinaire du temps assigné à nos exercices. D'un autre côté, je n'ai pas cru devoir morceler ce discours quelque long qu'il soit; il m'a paru plus intéressant de l'embrasser tout entier dans une seule étude, fallût-il y perdre quelques applications pratiques. Je me borne donc à insister en terminant sur la pensée générale qui fait le fond de la défense d'Etienne, à savoir que les priviléges ecclésiastiques n'ont par eux-mêmes aucune vertu salutaire ; et que si nous ne répondons pas à ces avantages extérieurs par nos dispositions morales, ils ne feront qu'aggraver notre condamnation, bien loin de pouvoir nous sauver. Vous ressemblez au peuple d'Israël par les grâces que vous avez reçues : prenez garde à ne pas lui ressembler pour l'ingratitude et l'incrédulité. Nés dans un pays chrétien, dans une église chrétienne, dans la communion évangélique, à une époque de réveil,

il ne vous manque rien du côté des priviléges ecclésiastiques, des moyens de grâce et de salut; le Seigneur a voulu habiter au milieu de vous comme au milieu du peuple d'Israël; il y a établi « son témoignage, » il y manifeste sa présence par les miracles de sa grâce, par l'abondance de ses bénédictions : puissiez-vous mettre à profit tous ces priviléges dont il vous sera demandé compte au dernier jour! Prenez garde que ces menaces du Seigneur aux Israélites ne se puissent appliquer à vous : « malheur à toi, Corazin! malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre. C'est pourquoi Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous au jour du jugement. » Prenez garde que Tyr et Sidon, que les papistes et les païens ne s'élèvent contre vous en témoignage au jour du jugement et ne vous condamnent. Vous avez reçu plus qu'eux : rappelez-vous qu'il vous sera aussi demandé davantage. Rappelez-vous que « si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux; » que « sans la sanctification personne ne verra le Seigneur; » que « ceux qui disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de notre père qui est aux cieux! » « Voici l'heure de nous réveiller de no-

tre sommeil, puisque le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons cru. » Voici l'heure de vous donner à Christ si vous ne l'avez pas fait encore, et de vous consacrer à lui avec un zèle tout nouveau si la vie chrétienne, déjà commencée dans votre cœur, a été alanguie, attiédie par les préoccupations de la terre. Donnez-vous donc à Dieu, mes bien-aimés frères, « comme étant devenus vivants de morts que vous étiez, » donnez-lui votre cœur et votre vie, « offrez-lui vos corps et vos âmes en sacrifice vivant et saint, » « cherchez les choses qui sont en haut où Christ est à la droite de Dieu, » et « soyez fermes, inébranlables, vous appliquant avec toujours plus de zèle à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain auprès du Seigneur ! Amen.

Juin 1849.

ÉTIENNE.

III.

SON MARTYRE.

A l'ouïe de ces paroles ils furent transportés de rage dans leur cœur, et ils grincèrent des dents contre Etienne.

Mais lui étant rempli du Saint-Esprit, et ayant les yeux attachés au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit : voici, je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu!

Alors poussant de grands cris ils se bouchèrent les oreilles, et se jetèrent tous ensemble sur lui; et l'ayant traîné hors de la ville ils le lapidèrent. Les témoins déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme nommé Saul; et ils lapidèrent Etienne pendant qu'il priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit! Puis s'étant mis à genoux il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché! et en disant cela il s'endormit. Or Saul avait approuvé sa mort.

Et des hommes pieux ensevelirent Etienne, et firent un grand deuil sur lui.

(Actes, VII, 54-60; VIII, 1, 2.)

L'histoire d'Etienne constitue un drame en trois

actes, dont nous abordons aujourd'hui le dernier. Après avoir étudié successivement son caractère et sa défense, il nous reste à contempler sa mort. C'est dans cette mort que se concentrent, pour briller dans leur jour le plus lumineux, toutes les grandes qualités de ce fidèle témoin de Jésus-Christ. C'est là aussi que la haine de ses ennemis atteint son plus haut degré d'énergie, et qu'elle éclate dans ses plus hideuses manifestations. On vit se réaliser à leur égard ce qu'avait annoncé le vieux Siméon lorsqu'il bénit l'enfant Jésus dans le temple, que par lui « les pensées des cœurs seraient manifestées. » C'est en effet le propre de la vérité qui est en Christ de faire paraître au grand jour ce qui est caché au fond des consciences. Il y a dans la vérité une puissance irrésistible pour pénétrer les cœurs et les toucher, soit en bien, soit en mal; soit pour le salut, soit pour la condamnation. Nul ne peut se soustraire à cette puissance de la vérité; tous lui rendent hommage, volontairement ou malgré eux; ceux qu'elle ne rend pas meilleurs elle les rend pires, elle les endurcit davantage; ceux qu'elle ne convertit pas à l'amour de Jésus-Christ pour leur salut, elle les convertit en sens contraire et pour leur perdition, en ravivant dans leur cœur, en portant au plus haut degré la haine de Jésus-Christ et de son évangile. Ainsi s'accomplit cette parole redoutable de saint Paul : « nous sommes la bonne odeur de Christ, en ceux qui sont sauvés comme en ceux

qui périssent : à ceux-là une odeur vivifiante qui donne la vie; à ceux-ci une odeur mortelle qui donne la mort. » Le discours d'Etienne fut pour la plupart de ses auditeurs cette odeur mortelle; au lieu de les rapprocher de l'évangile il excita leur rage, et rompit toutes les barrières qui la contenaient encore. « A l'ouïe de ces paroles ils furent transportés de rage dans leur cœur, et ils grincèrent des dents contre lui. » Si tel est sur les ennemis du Seigneur l'effet de la parole d'un homme lorsqu'il parle de la part de Dieu, que sera-ce de la parole du Seigneur lui-même, lorsqu'au jour du jugement elle tombera comme une foudre vengeresse sur les rebelles! « c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents : » fureur impuissante, qui retombera tout entière sur les ennemis du Seigneur, et qui deviendra leur supplice. « Malheur à ceux qui affronteront en ce jour-là la colère de Dieu et de l'agneau! » « Maintenant donc, ô rois! ayez de l'intelligence; juges de la terre! recevez instruction. Servez l'Eternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. Rendez hommage au fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! »

Voilà donc Etienne seul, sans armes, sans défense, en présence d'ennemis sanguinaires dont il a lui-même irrité la haine, qui grincent des dents et

poussent des clameurs féroces, impatients d'étouffer dans le sang cette voix qui les accuse et les condamne. Quel moment pour le serviteur de Jésus-Christ! Dans cette horrible détresse, il cesse de s'adresser aux hommes, pour remettre sa cause à un défenseur tout-puissant; il détourne ses regards de la terre, où il n'aperçoit autour de lui que des visages animés par la haine, il les porte vers le ciel, plein de confiance en celui qui règne à jamais au ciel, et son attente n'est point trompée : Dieu répond à l'instant même au cri d'angoisse de son serviteur; une vision magnifique se découvre aux yeux de sa foi. « Etant rempli du Saint-Esprit, et ayant les yeux attachés au ciel, il vit la gloire de Dieu. » Cette vision, semblable à celles que Dieu accordait aux anciens prophètes, ne fut que pour Etienne : seul il contempla la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, parce que seul il était éclairé d'une lumière divine, étant « plein du Saint-Esprit, » nous dit l'évangéliste; quant à ses persécuteurs, ils pouvaient bien regarder vers le ciel, mais ce regard, qui n'était point animé par la foi ni illuminé par le Saint-Esprit, ne découvrit rien de la vision céleste; il fallait le regard de la foi, il fallait la lumière du Saint-Esprit pour percer le ciel comme Etienne et pénétrer jusqu'à la gloire de Dieu. Il serait téméraire autant qu'inutile de prétendre déterminer en quoi consista précisément cette vision de la gloire de Dieu. Ce qu'Etienne contempla n'était sans doute

qu'une image pâle et affaiblie de la majesté divine; autrement il n'aurait pu en supporter l'éclat : « nul homme ne peut me voir et vivre, » a dit l'Eternel. Mais il est une partie de la vision que nous pouvons comprendre, et qui doit surtout fixer notre attention : c'est celle qui se rapporte à Jésus-Christ. Etienne le contempla sous sa forme humaine, il le vit comme « fils de l'homme, » brillant de cette gloire suprême qui lui fut donnée après sa résurrection en récompense de son abaissement volontaire et momentané. C'est comme fils de l'homme, semblable à nous en toutes choses excepté le péché, que nous le retrouverons au dernier jour; et cette vue du Seigneur, de qui nous pourrons nous approcher, avec qui nous pourrons nous entretenir comme un ami avec son ami, sera sans doute le trait le plus ravissant de la félicité céleste. — Etienne vit le fils de l'homme non point assis, comme il apparaît dans d'autres visions, mais « debout, » pour marquer qu'il était prêt à soutenir son serviteur fidèle, à plaider sa cause et à recevoir son âme. Quelle espérance glorieuse, quelle joie inexprimable une telle révélation dut répandre dans le cœur d'Etienne! comme il se sentait fort désormais pour braver la fureur de ses ennemis et pour s'exposer à leurs coups! qu'était la mort à ses yeux, qu'était le plus cruel des supplices, sinon le chemin le plus court pour aller rejoindre ce sauveur qui l'appelait du haut du ciel et lui montrait une place à ses côtés! Aussi,

cédant à l'extase qui le transporte, il n'hésite pas à rendre hautement témoignage de cette vision sublime; et bien qu'il dût hâter par là son supplice il s'écrie : « voici, je vois les cieux ouverts, et le fils de l'homme debout à la droite de Dieu! » ce Jésus que vous avez crucifié, ce Jésus que vous persécutez dans ma personne, je le contemple en ce moment même, je le vois dans les demeures éternelles, participant de la puissance et de la gloire de Dieu!

Apprenons de l'exemple d'Etienne, mes bien-aimés frères, à regarder aussi dans nos détresses, non pas sur la terre mais vers le ciel. Sur la terre nous ne trouverons que des sujets d'angoisse et de découragement; inimitié ou impuissance, c'est tout ce que nous pouvons attendre de la part des hommes : mais il nous reste le ciel. Ce ciel, fermé pour l'incrédulité, peut encore s'ouvrir pour nous comme il s'ouvrit pour Etienne; il dépend de nous de percer le ciel, de pénétrer au-delà du voile qui nous cache la gloire de Dieu, et de contempler le fils de l'homme debout, comme aux jours d'Etienne, pour nous fortifier et nous secourir. Mais pour cela, ne l'oublions pas, il faut, comme le martyr, détourner nos regards de la terre, il faut les tenir « attachés au ciel, » il faut posséder la lumière divine du Saint-Esprit. Il faut avoir fait descendre le Saint-Esprit dans notre cœur par la prière et par la foi, pour pouvoir ensuite remonter au ciel avec lui. Si habituellement Jésus ne

se montre point à nous, si nous vivons, hélas! dans l'abattement et dans la tristesse comme si nous n'avions point de sauveur, point de consolateur, point d'avocat dans les lieux célestes, c'est que nos cœurs et nos yeux sont attachés sur la terre au lieu d'être élevés vers le ciel; c'est que nous cherchons notre force en bas au lieu de la chercher en haut. C'est au Saint-Esprit qu'il appartient de nous détacher de la terre et de nous élever vers « les choses qui sont en haut. »

A la vue de cette foi si ferme et si paisible, qui augmentait en force et en clarté à mesure qu'Etienne était serré de plus près par ses ennemis, leur fureur ne connut plus de bornes; et la vision glorieuse qui absorbait en ce moment toutes ses facultés devint le signal de son supplice. Dès qu'il leur eut déclaré cette vision « ils poussèrent de grands cris, ils se bouchèrent les oreilles » — peut-être par hypocrisie comme pour ne pas entendre un blasphème, ou plutôt par l'effet de leur rage, et parce que le témoignage que rendait Etienne à la gloire de Jésus-Christ était pour leur conscience criminelle une insupportable torture, dont ils s'efforcent de se délivrer en se privant des moyens de l'entendre — « ils se jetèrent tous ensemble sur lui, et l'ayant traîné hors de la ville ils le lapidèrent. » Voilà donc la récompense réservée au fidèle témoin de Jésus-Christ! est-ce donc ainsi, souverain maître de l'église, que tu abandonnes tes ser-

viteurs à la rage de leurs ennemis, et que tu laisses triompher l'enfer! Ce n'était là en effet qu'un « commencement de douleurs. » C'était le premier anneau de cette longue chaîne de persécutions et de supplices, commencée par la synagogue infidèle, reprise bientôt par Rome païenne, et que Rome papale devait continuer à son tour et prolonger jusqu'au temps présent. Dans tous les siècles de l'église, à partir de celui qui vit mourir le sauveur, on a vu les enfants de Dieu traités « comme la balayure du monde, et comme des brebis de boucherie. » Je n'en excepte pas le temps présent. Sans parler des missionnaires qui, chez les peuples païens, scellent bien souvent de leur vie la profession de leur foi, l'esprit qui inspira les horreurs de l'inquisition, qui versa le sang des Vaudois et des Cévenols, qui alluma le bûcher des Savonarole et des Jean Huss, cet esprit vit toujours dans la ville aux sept collines : partout où son pouvoir s'exerce sans contrôle, l'église de Rome persécute, elle emprisonne, elle verse le sang; et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! son ancienne puissance lui était rendue dans notre patrie, nous verrions, n'en doutez pas, se renouveler au milieu de nous les persécutions. N'a-t-on pas vu de nos jours à Rome, en Toscane, en Autriche, des hommes traduits devant les tribunaux, jetés en prison, confondus avec des criminels, soumis aux traitements les plus atroces, pour le seul crime d'avoir embrassé la reli-

gion réformée et d'avoir propagé autour d'eux la lecture de la bible? Et en France même n'avons-nous pas vu tout récemment tel écrivain, trop connu dans la presse religieuse, regretter naïvement les persécutions du moyen-âge, déplorer pieusement que Luther n'ait pas eu le sort de Jean Huss, et faire ouvertement appel contre les chrétiens bibliques aux rigueurs du bras séculier [1]? Comment en présence d'un tel spectacle n'être pas saisi d'une douloureuse émotion? comment pourrions-nous voir sans indignation l'erreur opprimer constamment la vérité, et le sang le plus généreux versé de siècle en siècle par les mains les plus infâmes! Quoi donc! « Dieu ne vengera-t-il point ses élus, qui crient à lui jour et nuit, quoiqu'il diffère sa vengeance? » C'est le Seigneur Jésus qui pose cette question. Et voici la réponse qu'il y fait lui-même : « je vous dis qu'il les vengera bientôt. » Oui, encore un peu de temps, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres; et « le Seigneur Jésus paraîtra environné des anges de sa puissance, exerçant la vengeance avec des flammes de feu contre ceux qui n'obéissent point à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ; lesquels seront punis d'une perdition éternelle par la présence du Seigneur et par la gloire de sa force! »

« Les témoins mirent leurs habits aux pieds d'un

[1] Voir la note à la fin du sermon.

jeune homme nommé Saul. » La lapidation était le supplice le plus fréquemment employé chez les Israélites; c'était en particulier la peine infligée aux blasphémateurs, et vous n'avez pas oublié que ce fut une accusation de blasphème qui servit de prétexte au meurtre d'Etienne. Tout dans ce récit indique une assemblée tumultueuse, qui laisse de côté toutes les règles de la justice; ce n'est point un supplice légal, c'est un meurtre prononcé sans jugement et exécuté par la passion; toutefois, voulant conserver jusque dans le crime quelques formes légales, peut-être pour donner le change à leur conscience, les ennemis d'Etienne observèrent scrupuleusement une ordonnance de la loi de Moïse, qui obligeait les témoins à jeter les premières pierres contre celui que leur témoignage avait fait condamner : ordonnance dictée par une haute sagesse, et admirablement calculée pour prévenir les faux témoignages; car bien des hommes, qui n'auraient pas reculé peut-être devant un mensonge en présence de la justice, devaient reculer devant le meurtre dont il fallait sceller leur mensonge. Les témoins, pour exercer les tristes fonctions que leur imposait la loi, déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme distingué par sa position sociale autant que par ses facultés intellectuelles, plein de zèle pour la loi de Moïse, animé d'un enthousiasme sombre et ardent, mais sincère. Ce jeune homme, qui donna son approbation à la

mort d'Etienne, qui sans doute y prit lui-même une part active, s'appelait Saul : l'évangéliste n'en dit pas davantage, et pour qui connaît l'histoire subséquente de Saul, ce seul mot en dit plus que n'auraient pu faire de longues réflexions. Nous nous garderons bien d'affaiblir en les exprimant celles qui se pressent dans votre pensée, et nous respecterons ce silence éloquent de l'écrivain sacré.

« Et pendant qu'ils lapidaient Etienne, il priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit! puis s'étant mis à genoux il cria à haute voix : Seigneur, ne leur impute point ce péché! »

La prière d'Etienne n'a que deux mots, car on ne lui laissa pas le temps d'en dire davantage : mais que de choses dans ces deux mots, dans ces deux cris qui s'échappent de son âme au moment où il va mourir! C'est à ce moment-là que le cœur se fait connaître, et que les hommes se montrent ce qu'ils sont. Etudions donc la prière d'Etienne pour y trouver la révélation de son caractère. Cette prière est adressée directement à Jésus-Christ : c'est à Jésus qu'Etienne demande le pardon de ses ennemis; c'est entre les mains de Jésus qu'en expirant il veut remettre son âme. Comment après un tel exemple pourrait-on conserver le moindre doute que Jésus est un avec son père, qu'il est « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement! » Quel péché et quelle folie que la prière d'Etienne, si cette prière mourante,

si les dernières paroles qu'il prononça sur la terre s'adressaient à une créature ! Oui, Jésus-Christ est Dieu, il est le créateur et le maître de l'univers, il dispose de toutes choses sur la terre et dans le ciel; et à l'exemple d'Etienne, nous pouvons le prier avec confiance, fussions-nous à l'article de la mort. Qu'il est doux de pouvoir adresser ainsi nos prières à Jésus, au fils de l'homme, à celui qui est semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, qui a un cœur d'homme pour nous comprendre, en même temps qu'une puissance divine pour nous exaucer! Quand il vous semble en priant que Dieu est trop éloigné de vous, qu'il ne saura pas comprendre vos besoins, vos misères, vos faiblesses; quand peut-être vous n'osez pas même les lui avouer, de peur de ne pas trouver dans la majesté divine cette sympathie qui semble être l'apanage exclusif de la nature humaine, alors adressez vos prières à Jésus, cet Emmanuel, ce Dieu qui est aussi un homme, ce roi qui est aussi un ami et un frère, ce saint des saints qui est aussi un pauvre enfant d'Adam tout plein de tendresse et de sympathie, qui a des yeux pour pleurer sur vos douleurs et un cœur pour les partager, qui est à la droite de Dieu et qui est en même temps tout près de vous, qui peut toutes choses et qui vous aime; ne craignez pas de répandre devant lui tout votre cœur, de lui raconter vos plus secrètes misères, vos besoins les plus cachés, vos désirs les plus

ignorés des hommes; vous ne lasserez jamais sa patience et son amour; plus vous épancherez votre cœur dans le sien, plus vous réjouirez ce cœur divin et humain tout ensemble, et plus aussi vous le sentirez s'approcher de vous pour vous relever et vous consoler. Il a souffert comme vous, il a été tenté comme vous, « il sait bien de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. » O quel privilége, mes bien-aimés frères, que d'avoir à notre porte un tel sauveur, et près de notre cœur un tel ami! pourquoi donc sommes-nous si lents à en profiter? pourquoi prions-nous si peu? et pourquoi nos prières ne sont-elles pas plus souvent des entretiens intimes et abandonnés avec Jésus-Christ?

Si nous considérons en elle-même la prière d'Etienne, nous y trouverons les deux dispositions essentielles dont la réunion constitue le caractère chrétien, et qui sont nécessaires pour bien mourir : la foi et la charité. La foi, qui se montre dans cette parole : « Seigneur Jésus! reçois mon esprit; » la charité, qui se montre dans cette autre parole : « Seigneur! ne leur impute point ce péché! »

Etienne remet son âme entre les mains de Jésus : voilà la foi. C'est en Christ, et en Christ seul, qu'il met sa confiance dans ce moment suprême; il ne parle de nul autre, il ne pense à nul autre qu'à Christ; il ne se repose point sur ses œuvres, ni sur

de cœur, de toutes les amertumes de la vie, pour reposer auprès de toi! Mais non : il nous faut porter encore notre fardeau, encore lutter, encore souffrir, encore contempler les douleurs, et les hontes, et les crimes de l'humanité. « O qui nous donnerait, » dans les jours néfastes où Dieu nous fait vivre, « qui nous donnerait les ailes de la colombe pour nous envoler au désert [1]! » « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! »

Tu dors, Etienne! mais ton sommeil n'est que pour un temps. Il approche le jour du grand réveil, et l'aurore de ce jour éternel semble déjà rougir les cieux. « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; » la voix de ce sauveur que tu as si noblement confessé ranimera la poussière de ton sépulcre, il t'appellera vers lui, il viendra à ta rencontre dans les tabernacles éternels, et tu recevras de sa bouche divine ce glorieux et doux témoignage : « cela va bien, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle dans peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur! » « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! » Amen.

[1] Ps. LV, 6, 7.

Juillet 1849.

sus, reçois mon esprit! » Dans ce moment terrible où tout nous abandonnera sur la terre, où toutes nos illusions se dissiperont, où tous les appuis humains nous manqueront, où toutes les espérances terrestres s'évanouiront, il ne nous restera rien au monde que Jésus; mais toi, Jésus, tu nous suffis! avec toi nous traverserons en paix la sombre vallée de la mort, avec toi nous nous coucherons sans crainte dans le lit glacé du tombeau, avec toi nous nous présenterons avec confiance devant le tribunal du souverain juge, gagné d'avance par cet avocat divin dont le sang plaide pour nous; avec toi nous irons prendre possession de la place que tu nous as marquée d'avance dans la maison de ton père et de notre père, de ton Dieu et de notre Dieu! Autant est terrible une mort sans foi, sans espérance, sans Christ, autant est doux un dernier sommeil où nous remettons notre esprit, comme Etienne, entre tes mains, ô Jésus, ces mains puissantes et miséricordieuses qui ont vaincu la mort, et rouvert aux pauvres pécheurs les portes du ciel. Oui, Seigneur Jésus! c'est à toi seul que nous voulons regarder, c'est toi seul que nous voulons savoir dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité!

Cette foi en Christ, si elle est sincère, aura pour compagne une autre disposition qui n'est pas moins nécessaire pour mourir en paix, et que nous trouvons également chez Etienne : c'est la charité. En

LE CANTIQUE DE SIMÉON.

(COMMUNION DE NOEL.)

Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut !

(Luc, II, 29, 30.)

Si la lecture de la bible vous est familière, ces paroles du vieillard Siméon vous auront rappelé les paroles d'un autre vieillard, qui offrent avec celles-ci un rapport frappant et merveilleux. En lisant les bénédictions prophétiques que Jacob, sur son lit de mort, adressait à ses douze fils, vous aurez remarqué une exclamation soudaine, étrange, sans lien apparent avec ce qui précède ou ce qui suit, par laquelle le patriarche interrompt tout-à-coup la description du sort à venir des diverses tribus d'Israël : « ô Eternel, » s'écrie-t-il, « j'ai attendu ton salut ! » La parole de Siméon que nous avons choisie pour texte est la ré-

mal et à prier pour eux, vous ne pourrez pas à votre heure dernière remettre votre âme en paix entre les mains du Seigneur Jésus. Préparons-nous donc à ce moment redoutable, non-seulement par la foi, mais encore par la charité; supplions notre père céleste de verser en nous abondamment cette charité dont il est la source éternelle; et avec le secours de sa grâce, qui ne manquera point à nos efforts, arrachons de nos cœurs toute racine d'amertume et d'irritation.

Cette prière d'Etienne mourant en faveur de ses bourreaux ne resta pas sans réponse. Elle fut exaucée d'une manière merveilleuse, peut-être pour plusieurs de ses ennemis, mais bien certainement pour l'un d'eux, pour ce jeune homme transporté d'un zèle si amer, aux pieds duquel les témoins avaient déposé leurs vêtements. Sans vouloir prononcer avec saint Augustin que « si Etienne n'avait pas prié, l'église n'aurait pas eu saint Paul, » nous ne pouvons que voir dans la conversion admirable de ce persécuteur de Jésus-Christ une réponse du Seigneur à la prière de son martyr. Il est probable que la vue de la mort d'Etienne commença de jeter dans le cœur de Saul les premiers germes de cette vie nouvelle, qui devait éclater plus tard par des fruits si beaux. Il ne put qu'être frappé du courage héroïque et de la charité sublime du martyr, surtout en les rapprochant de l'aveugle rage, de la soif de sang et de vengeance

qui animait ses meurtriers. Sans doute pendant cette exécution cruelle, à laquelle il ne resta pas étranger, quelques cordes de son cœur naturellement généreux vibrèrent en harmonie avec le dévouement d'Etienne, et il regretta tout au moins qu'un tel homme ne fût pas mort pour une meilleure cause. En poursuivant sa carrière de persécutions il dut se rappeler souvent cette scène à la fois si triste et si belle. Tandis qu'il ravageait l'église, qu'il ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, le tableau de la mort d'Etienne dut plus d'une fois se retracer à son esprit sous de vives couleurs, et ce souvenir dut contribuer à ébranler sa confiance dans le zèle qu'il croyait déployer pour la gloire de Dieu. Et quand, renversé miraculeusement sur le chemin de Damas, ébloui par une lumière éclatante venant du ciel, il entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » il dut se rappeler alors avec un intérêt tout nouveau le jugement d'Etienne, et la vision glorieuse qui s'était montrée à ses regards mourants. S'il avait pu douter jusqu'alors de la réalité de cette vision, sa propre expérience lui prouvait maintenant qu'il n'y avait aucune illusion dans le témoignage du martyr. Que d'humiliation et d'amertume il dut trouver dans cette pensée ! Il avait lutté jusqu'alors contre les appels de sa conscience, et maintenant, en réponse à sa question, « qui es-tu, Seigneur ? » il s'entend dire : « je suis Jésus que tu

persécutes; » ce même Jésus qu'Etienne confessait, dont il a vu la gloire, pour lequel il est mort, tandis que toi tu poussais le bras de ses meurtriers! Cette voix qui pénètre au fond de son cœur fait de lui un nouvel homme. C'en est fait, la prière d'Etienne est exaucée : Saul le persécuteur s'humilie, il se repent, il pleure, il prie Jésus à son tour; et celui qui venait à Damas pour détruire l'église commence aussitôt à prêcher dans les synagogues que Christ est le fils de Dieu.

Il est une autre circonstance dans la vie de Paul qui dut lui rappeler bien vivement la mort d'Etienne. En poursuivant le cours de ses travaux apostoliques il vint à Lystre, où il fut adoré un jour pour avoir opéré la cure merveilleuse d'un impotent, et lapidé le lendemain à l'instigation des Juifs, qui le traînèrent hors de la ville et le laissèrent pour mort. Cette épreuve dut être particulièrement douloureuse pour Paul, en lui rappelant qu'il avait autrefois fait mourir un serviteur de Christ par un semblable supplice. Il y avait là quelque chose qui ressemblait à une juste rétribution; mais l'apôtre trouva aussi dans l'exemple de foi et de patience laissé par Etienne un puissant soutien contre les douloureux souvenirs de cette scène. Il se réjouit sans doute de ce qu'il lui était donné de souffrir maintenant, pour la cause de son maître, les mêmes douleurs qu'il avait jadis infligées à d'autres.

paix du pécheur sauvé, s'appuyant sur la volonté même de Dieu, est solide et inébranlable comme Dieu lui-même; et pour la renverser il faudrait dépouiller ce maître souverain de sa puissance éternelle. Ce n'est plus l'homme qui se livre à une vague espérance de conquérir le salut par ses propres efforts, espérance toujours trompeuse et toujours trompée : c'est Dieu qui dit à l'homme succombant sous le sentiment de son impuissance : « pauvre pécheur perdu et condamné par tes péchés, ne crains point : c'est moi qui veux te sauver. Renonce à ce salut illusoire que tu voudrais te donner toi-même : accepte mon salut, le salut que j'ai accompli pour toi et que je t'offre gratuitement. Regarde : pour te sauver j'ai quitté mon trône de gloire, je suis descendu sur la terre, j'ai pris la forme d'un serviteur, j'ai été mis au rang des criminels, je suis mort sur une croix ! » Comment, après que ton Dieu a fait tout cela pour te sauver, pourrais-tu songer encore, pauvre pécheur, à te sauver toi-même ? Ah ! si tu avais pu toi-même acheter le salut, crois-tu donc que le maître du ciel et de la terre eût tant souffert pour te l'acquérir ? Non, non, renonce à toi-même et à tes prétendus mérites, jette loin de toi toute cette fausse monnaie dont tu voudrais payer le salut, reçois la vie éternelle comme une grâce que Dieu t'accorde « sans argent et sans aucun prix, » donne-lui seulement ton cœur, et tu seras sauvé. Alors tu pratiqueras toutes les vertus morales par

tiers de ton zèle et de ta foi, ont recueilli avec un pieux respect cette dépouille sacrée, ils l'ont portée au tombeau et ils ont mené sur toi « un grand deuil. » Ils ont pleuré en toi l'ami du pauvre, le frère du malheureux, la force et le soutien du timide, le fidèle témoin de l'évangile, le courageux soldat de Jésus-Christ. « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! »

Tu dors! les passions humaines ont continué de s'agiter autour de ta tombe : les méchants ont continué d'opprimer les justes, les chrétiens ont été livrés aux flammes et aux bêtes, des guerres ont remué le monde, des révolutions ont renversé les empires, le sang des hommes a coulé comme de l'eau sur les champs de bataille et sous le fer des persécuteurs : mais toi, tout ce mal ne t'atteint plus, tout ce bruit ne trouble pas ton paisible sommeil. Tu reposes « là où les méchants ne tourmentent plus personne, là où demeurent en repos ceux qui ont perdu leur force, là où ceux qui étaient dans les liens jouissent de la liberté et n'entendent plus la voix de l'exacteur [1]. » « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! »

Tu dors, et que ne pouvons-nous dormir avec toi! que ne pouvons-nous fuir loin des agitations, des déceptions, des injustices, des deuils, des déchirements

[1] Job, III, 17, 18.

verse bientôt au souffle de l'épreuve, ou s'évanouit au creuset de la tentation. Ah! goûtons enfin le bonheur ineffable de nous plonger tout entiers dans cet océan de grâce, dont les flots ont couvert le monde à la voix d'un Dieu sauveur! Recevons la vie éternelle comme un trésor que Dieu nous a donné, que nul ne peut nous ravir; et puisons dans la joie de cet immense bienfait un amour sans bornes pour celui qui nous a tant aimés, un dévouement sans réserve au service d'un tel bienfaiteur!

Le second caractère qui distingue ce salut qu'attendait Jacob et que contempla Siméon, c'est qu'il repose sur la parole du Seigneur. « Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, *selon ta parole.* » Le salut est un bien relatif à l'avenir, et nous ne le possédons dans ce monde que par la foi; il tire toute sa force et toute sa réalité même de la parole du Seigneur qui nous le promet. « Si nous sommes sauvés, c'est en espérance, » dit l'apôtre. Ce caractère du salut était surtout frappant pour les fidèles de l'ancienne alliance; il n'existait pour eux que dans la parole de l'Eternel. Durant quatre mille ans l'église dut se contenter de cette parole; l'Eternel avait promis, c'était assez : et forts de cette promesse du Seigneur, les fidèles attendaient en paix le jour de l'accomplissement. Il y a quelque chose de bien admirable dans cette attente de l'ancienne église, qui se contente de

croire et de saluer de loin les promesses de son divin chef, qui se trouve plus riche de ces seules promesses qu'elle ne pourrait l'être de tous les trésors de la terre, et qui n'hésite pas à sacrifier tout le reste à la seule espérance d'un bien qu'elle ne devait jamais voir ici-bas. Cette généreuse espérance ne devait point être trompée : le Seigneur n'a pas manqué de dégager sa parole au temps qu'il avait annoncé lui-même ; et le vieux Siméon placé sur la limite des deux alliances, donnant une main à l'église de Sion, une autre à l'église de Golgotha, a pu dire au nom de l'ancienne église tout entière, en recevant dans ses bras l'enfant de la promesse : « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole : car mes yeux ont vu ton salut ! »

Pour nous aussi, mes bien-aimés frères, le salut repose tout entier sur la parole de l'Eternel. La différence entre l'Israélite fidèle et le chrétien croyant, c'est que l'Israélite attendait le premier avènement de Jésus-Christ dans l'infirmité de sa chair mortelle, tandis que le chrétien attend son second avènement dans l'éclat de sa gloire éternelle. Que possédons-nous ici-bas, de notre salut, sinon une parole, une parole de Dieu ? Tous nos trésors sont renfermés dans cette parole, et n'ont d'existence que dans l'avenir. Ils ne sont pas venus encore, « les temps de rafraîchissement attachés à la présence du Seigneur ; » elles ne sont pas encore ouvertes devant nous les

demeures de la félicité éternelle; les couronnes ne sont pas encore sur nos têtes ni les palmes dans nos mains; nous marchons ici-bas dans la douleur et l'obscurité; et si notre espérance était bornée à cette vie, « nous serions, » dit l'apôtre, « les plus malheureux de tous les hommes. » Mais nous possédons une chose, et cette chose nous met au-dessus des plus riches, des plus puissants, des plus heureux d'entre les hommes: c'est la parole de notre Dieu. Quelle n'est pas la puissance d'une parole, même sur la terre! Une simple signature, la simple déclaration de la volonté d'un homme, suffit pour attacher une fortune entière à un morceau de papier qui n'a par lui-même aucune valeur : quelle ne sera donc pas la vertu toute-puissante de la parole du roi des rois, du maître souverain des cieux et de la terre; et combien ne seront-ils pas riches ceux qui posséderont cette parole, qui auront fondé sur cet engagement immuable toutes leurs espérances de bonheur! « Dieu, » nous dit l'apôtre, « voulant montrer plus abondamment aux héritiers de la promesse l'immutabilité de son conseil, y a fait intervenir un serment; afin que par le moyen de deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous ayons une ferme consolation, nous qui avons notre refuge à saisir l'espérance qui est devant nous, et que nous tenons comme une ancre de l'âme, sûre, ferme, et qui pénètre au-delà du voile »..... Ah! c'est là seulement, c'est dans la seule parole du

Seigneur que nous pouvons trouver la paix ; là seulement il y a du repos pour notre âme fatiguée à la recherche de la vérité, « ballottée à tout vent de doctrine » et à tous les systèmes humains ! Notre salut, notre sécurité, notre vie n'est que dans la foi. Avouons-le, malgré tout ce qu'ont de solide et de frappant les preuves qui établissent la divinité de l'évangile; malgré tous ces témoignages magnifiques que déposent en sa faveur les plus nobles intelligences, les plus beaux génies qui aient paru sur la terre, tout cela ne suffit pas encore pour chasser à jamais le doute de nos cœurs : il y a des moments où ce doute angoissant revient nous torturer, où nous sentons que tous les raisonnements humains, que toutes les considérations intellectuelles sont impuissantes à nous satisfaire, et qu'il n'y a de refuge pour notre cœur que dans une confiance absolue, surnaturelle, irraisonnée, aux déclarations du Seigneur. Montaigne disait que le doute est un oreiller commode et doux pour s'endormir au milieu des agitations de la vie; mais nous sentons trop que c'est là un mensonge, et que ce repos paisible dont notre cœur a besoin ne se trouve pas là où le plaçait le philosophe sceptique; il n'est pas dans le doute, pas plus que dans aucun système de philosophie humaine : il n'existe que dans la foi, dans ce complet abandon, dans cette confiance absolue qui ne se raisonne pas, qui ne se justifie point par la logique humaine, et qui nous fait aventurer notre avenir

éternel sur une parole du Seigneur ! Les obscurités peuvent se presser sur notre chemin et dans notre cœur, la douleur peut nous atteindre, la maladie peut nous faire sentir ses cruelles étreintes, nous pouvons perdre ce que nous aimons le mieux sur la terre, tous les appuis humains peuvent nous manquer à la fois : que nous importe ? notre espérance repose sur quelque chose que rien d'humain ne peut atteindre : c'est la parole de notre Dieu ; et nous savons qu'un jour viendra où, pour nous comme pour Siméon, il nous fera « selon sa parole ! »

Toutefois nous n'en sommes pas réduits à la seule attente ; le Seigneur ne nous laisse pas livrés uniquement à cette foi obscure et presque aveugle, qui est obligée de croire sans voir, et qui n'a son point d'appui que dans l'avenir. Il est des moments dans la vie chrétienne où la foi devient si claire et si vive qu'elle se change presque en vue ; où le fidèle sent d'une manière si saisissante la vérité des choses qu'il espère, qu'il les goûte déjà par avance ; où le salut devient pour nous une réalité vivante, que nous pouvons comme voir de nos yeux et toucher de nos mains : et c'est là encore un des caractères de ce salut que Jacob saluait en espérance, et que contempla Siméon. C'est dans un de ces moments où la foi se change en vue que Siméon reçut dans ses bras l'enfant Jésus et qu'il s'écria : « mes yeux *ont vu* ton salut ! » Pour lui

le salut avait pris en ce moment une forme visible et palpable ; il le portait dans ses mains, il le pressait sur son cœur ; et autant il était assuré de tenir entre ses bras ce petit enfant qui souriait au regard de sa foi, autant il était assuré que Dieu lui avait donné la vie éternelle.

Cette vue radieuse du salut, qui faisait la joie de Siméon, peut devenir aussi et doit devenir en effet notre partage, même dans cette vie d'épreuve et d'obscurité. Nous ne sommes pas appelés à tenir dans nos bras l'enfant Jésus ; nous ne verrons jamais ici-bas ce sauveur adorable « sur les lèvres duquel la grâce était répandue, » et qui est « plus beau qu'aucun fils des hommes : » mais nous pouvons pourtant le posséder, nous pouvons pourtant réaliser sa présence d'une manière aussi certaine que si nous le contemplions des yeux de la chair ; nous pouvons et nous devons en venir à dire avec saint Jean : « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché de la parole de vie, c'est là ce que nous annonçons. » Quel est le chrétien fidèle qui n'ait senti parfois de cette manière la présence du Seigneur, qui n'ait *vu* son sauveur et son Dieu? Dieu a bien d'autres moyens de se manifester à nous que les organes des sens : bien plus, ces organes matériels et grossiers ne sont pas la source de certitude la plus puissante ni la plus absolue. Je suis certain de

ce que j'ai vu de mes yeux : mais je suis plus certain encore, s'il est possible, de ce que Dieu a dit à mon cœur par son Esprit. Les faits de l'ordre moral sont plus certains que ceux de l'ordre physique. En effet, pour effacer la trace d'un fait de l'ordre physique, il suffit de détruire un sens : tandis que pour anéantir la preuve d'une vérité morale, il faudrait anéantir cette âme que Dieu a faite immortelle. Qu'un homme naisse aveugle ou sourd, et pour lui les sons ou les couleurs seront comme n'existant pas : mais il aurait beau être privé de tous les sens, il portera toujours au-dedans de lui la preuve de l'existence de Dieu, parce que Dieu lui parle par la conscience. Eh bien! ce même Dieu qui parle à l'homme naturel par la conscience, parle à l'âme fidèle par son Saint-Esprit; cet esprit de lumière et de puissance nous rend présentes les choses de la foi, d'une manière plus immédiate encore et plus certaine que ne pourrait le faire une vue matérielle.

Mais qu'ai-je besoin de m'étendre longuement sur ce caractère du salut dans un jour comme celui-ci : dans un jour où le Seigneur veut réellement, comme il fit pour Siméon, se laisser voir à nos yeux et toucher de nos mains! Quand nous tiendrons dans nos mains, quand nous porterons à nos lèvres ce pain et ce vin de la cène, vivants symboles, mystérieuse communion du corps et du sang de Christ, ne serons-nous pas aussi assurés de le posséder, ce doux et

puissant sauveur, que pouvait l'être Siméon lorsqu'il tenait dans ses bras l'enfant Jésus; et ne pourrons-nous pas, en quittant la table sacrée, répéter avec lui : « mes yeux ont vu ton salut! »

Ce n'est pas seulement dans la cène que la fête d'aujourd'hui met sous nos yeux ce sauveur qui est l'objet de notre foi. Elle nous le montre dans cette crèche qui fut son berceau, adoré des bergers et des mages, acclamé par les milliers de l'armée céleste, brillant dans son abaissement d'une gloire toute divine. Ah! ce n'est pas un souvenir froid et mort que celui qui s'attache aux solennités chrétiennes! Il y a ici plus qu'un souvenir : il y a une réalité. Il y a comme une relation vivante établie par ces rites sacrés entre notre âme et les objets qu'ils nous retracent. Quant à moi, les fêtes chrétiennes me transportent dans les grandes scènes de la vie du sauveur comme au milieu de saisissantes réalités. Au jeudi saint je le vois dans la chambre haute, prenant son dernier repas avec ses disciples, leur distribuant la coupe et le pain, et je l'entends leur dire de sa voix pénétrante et douce : « en vérité, en vérité, l'un de vous me trahira! » Au vendredi saint je le contemple cloué sur une croix entre deux brigands, je m'approche avec le disciple bien-aimé, je recueille sa dernière prière et son dernier soupir, et je ne m'éloigne du pied de cette croix qu'arrosé du sang de la nouvelle alliance répandu pour la rémission des

péchés. Au jour de Pâques je le vois triomphant du tombeau par la puissance glorieuse de son père, j'assiste à son entretien avec Marie, j'écoute ses dernières instructions à ses amis, pour le suivre bientôt montant au ciel sur une nuée en présence des disciples ravis d'admiration. Et dans cette fête si touchante et si belle qui nous réunit aujourd'hui, je m'approche avec les bergers de la crèche où est couché mon sauveur, avec eux je me prosterne devant lui et je l'adore; je le vois porté au temple et présenté au Seigneur par ses parents, je le vois accueilli et célébré par Anne, la veuve selon Dieu; je vois le vieux Siméon le recevoir dans ses bras en versant des larmes de joie, et j'entends sortir de sa bouche fidèle cette parole qui traduit les sentiments de mon cœur : « mes yeux ont vu ton salut ! »

Le dernier caractère de ce salut, tel qu'il se révèle dans les paroles de Siméon, c'est qu'il nous met en état de mourir en paix. « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, » c'est-à-dire, évidemment : tu laisses mourir ton serviteur en paix. Après avoir vu Jésus, et dans cet enfant divin l'accomplissement de la parole du Seigneur, Siméon pouvait mourir en paix.

Il mourait en paix, parce qu'il savait que les promesses étaient accomplies, parce que la longue attente de l'église était justifiée à ses yeux, parce qu'il ne pouvait conserver aucun doute sur la vérité de cette ré-

vélation divine qui commence à notre premier père, pour continuer par Moïse et par les prophètes, et se terminer enfin dans la personne du messie. Siméon avait reçu de Dieu la promesse de vivre jusqu'à ce qu'il eût vu le messie. Dès-lors, de l'accomplissement de cette promesse dépendait pour lui la vérité de l'ancienne alliance tout entière. Aussi longtemps que Christ n'avait point paru, il pouvait manquer quelque chose à la fermeté de sa foi ; des doutes pouvaient encore s'élever dans son esprit ; il se demandait peut-être quelquefois avec anxiété si les prophéties étaient vraies, si l'attente des croyants n'était point vaine, si les Abraham, les Moïse, les David et tant d'autres qui étaient morts dans la foi, ne s'étaient pas reposés sur une espérance illusoire. Dès qu'il a vu le messie, dès qu'il a tenu l'enfant divin dans ses bras, toutes les incertitudes s'évanouissent, tous les doutes s'effacent, toutes les obscurités se dissipent, et il peut mourir en paix.

Il mourait en paix, surtout, parce qu'en reconnaissant la vérité de toutes les promesses de l'ancienne alliance, il savait par là même que ses péchés étaient effacés et qu'il n'y avait plus pour lui de condamnation. Il savait que ce faible enfant qu'il avait sous les yeux était la sainte victime annoncée par David, par Esaïe et par Daniel ; il le voyait déjà « entouré d'une assemblée de méchants, » « les mains et les pieds percés, » « retranché du monde, mais non pas pour

soi ; » il le voyait « navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités, mené à la boucherie comme une brebis muette, laissant tomber sur soi le châtiment qui nous apporte la paix, et nous achetant la guérison par ses meurtrissures. » Siméon s'appliquait par la foi ce divin sacrifice, il en recueillait le fruit ; et bien qu'il doive quitter aussitôt, après l'avoir à peine entrevu, ce messie attendu si longtemps, il meurt en paix parce qu'il est assuré d'une félicité éternelle après sa mort.

Mes frères, pour nous aussi le secret de mourir en paix ne se trouve que dans la possession de Christ. C'est quand nous avons reçu Christ dans notre cœur par la foi comme Siméon le reçut dans ses bras, c'est alors seulement que nous pouvons dire comme lui : « Seigneur ! tu laisses aller ton serviteur en paix. » Alors tous les évènements du monde nous paraissent de peu d'importance auprès des dispensations merveilleuses par lesquelles Dieu a voulu amener notre salut ; nous oublions tout le reste à contempler cet abîme d'amour « où les anges s'efforcent de voir jusqu'au fond, » et nous disons avec saint Paul : « je regarde toutes les autres choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. » Alors aussi nous marchons sans crainte à la rencontre de ce jugement éternel qui est suspendu sur nos têtes, et qui fait de la mort « le roi des épouvantements » pour quiconque n'a pas donné son cœur à Jésus. Hors de Jésus, il n'y a point de paix

véritable en présence de la mort. Il peut y avoir étourdissement, oubli volontaire de la mort et du jugement; il peut y avoir illusion, espérance trompeuse fondée sur une vue fausse du péché et de la sainteté divine; il peut y avoir mensonge, effort violent du pécheur pour en imposer aux autres sans pouvoir se tromper lui-même : mais une paix réelle, solide, profonde en présence de la mort, cette paix-là ne se trouve qu'en Jésus-Christ. Il faut que nous ayons cru et que nous ayons connu que le fils de Dieu est venu du ciel sur la terre pour nous sauver, qu'il s'est offert pour nous en victime d'expiation à la justice divine, que tous nos péchés ont été condamnés et punis dans sa personne sans tache; il faut que nous l'ayons vu par la foi naissant dans l'étable de Bethléem, grandissant comme un simple fils des hommes, vivant d'une vie semblable en tout à la nôtre excepté dans le péché, méprisé et rejeté de son peuple, n'ayant pas un lieu où reposer sa tête, souffrant la faim, la soif, la fatigue, l'abandon de ses proches, la trahison de son ami, courbé en Gethsémané sous le poids d'une agonie sanglante, arrêté comme un malfaiteur, condamné par un jugement dérisoire, livré aux plus vils opprobres, battu de verges, couronné d'épines, cloué sur une croix — et tout cela pour nous, à notre place, pour souffrir la peine de *nos* péchés : il faut que toutes ces choses soient devenues pour nous des réalités, comme l'était pour Siméon la présence de cet enfant qu'il tenait dans

ses bras : il faut tout cela pour que nous puissions mourir en paix. Mourir en paix ! céleste trésor ! seule chose vraiment nécessaire ! seul but de la vie digne d'une créature immortelle : car cette vie, qui n'est qu'un passage rapide à une autre existence, n'a de prix qu'autant qu'elle nous prépare à ce qui doit suivre. Celui-là est véritablement heureux, et celui-là seul est heureux, qui n'a pas à craindre la mort ; qui l'attend comme une messagère de bonnes nouvelles ; qui peut s'avancer en paix au-devant de tous les évènements de la vie, assuré que, quoi qu'il arrive, son âme est sauvée pour l'éternité ; qui, chaque soir en s'endormant, peut se dire : dussé-je mourir cette nuit même, ma place est marquée auprès de Jésus dans le ciel : qui, à toutes les agitations, à toutes les douleurs, à tous les deuils de cette vie, peut opposer la certitude d'un prochain déloqement vers une félicité éternelle !

La connaissez-vous par expérience, mes bien-aimés frères, cette paix en présence de la mort, cette paix qui vient de Jésus et de lui seul, qui rayonne de l'enfant de Bethléem aussi bien que du crucifié de Golgotha ? avez-vous déposé pour toujours au pied de la croix le fardeau de toutes vos craintes, de tous vos péchés, de toute votre condamnation, de toutes vos douleurs ? Avez-vous appris à désespérer de vous-mêmes pour ne plus espérer qu'en Christ et en son salut ? possédez-vous la vie éternelle, et pouvez-vous

dire avec Siméon : « Seigneur ! tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix ; car mes yeux ont vu ton salut ? » Ah ! si vous étiez encore étrangers à cette paix de Jésus, pourquoi ne commenceriez-vous pas aujourd'hui même à la goûter, et quel moment plus favorable pourriez-vous attendre pour l'acquérir ? « c'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut ! » aujourd'hui Jésus vient à vous d'une manière plus pressante et plus tendre encore que d'ordinaire, pour vous offrir sa paix. Il se présente sous les traits les plus doux, les plus attrayants possible; il voile, pour se mieux rapprocher de vous, l'éclat de sa divinité ; il laisse dans le ciel sa gloire, sa justice et sa puissance, et vous n'avez devant les yeux, comme Siméon, qu'un faible et doux enfant qui vous tend les bras et vous sourit avec amour. Ne voulez-vous pas l'accueillir avec Siméon et le presser sur votre cœur ? ne voulez-vous pas éprouver tout ce qu'il y a de joie, de vie, de salut dans cet enfant divin, et pouvoir vous aussi retourner en paix dans vos maisons après avoir vu le Seigneur ?

Et vous en particulier, frères et sœurs avancés en âge, vous qui approchez du terme de votre pélerinage terrestre, ah ! c'est à vous surtout que j'ai à cœur d'adresser, en terminant, un sérieux et tendre appel. Cette nouvelle fête de Noël, cette nouvelle année qui va finir est une voix qui vous crie que le temps est court, et que bientôt il vous faudra paraî

tre devant le Seigneur : êtes-vous prêts? avez-vous comme Siméon reçu dans votre cœur le salut de Dieu, et pouvez-vous comme lui vous en aller en paix? Que la fin de la vie est douce et belle lorsqu'elle est consacrée au Seigneur! Qu'il est beau de voir un serviteur ou une servante de Christ employer ses dernières forces et ses dernières paroles à glorifier son Dieu sauveur! Qu'y a-t-il de plus admirable sous le soleil qu'un vieillard chrétien chez qui, « à mesure que l'homme extérieur déchoit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour; » qui mûrit paisiblement pour la gloire éternelle; qui voit approcher sans crainte l'heure du délogement; et qui, lorsque cette heure est venue, s'endort en paix, heureux d'échanger les épreuves et les obscurités de la vie présente contre les joies de la vie éternelle et la vue ravissante de son Dieu! O que telle puisse être la fin de votre course, frères et sœurs qui nous devancez sur le chemin de l'éternité, vous que nous aimons et que nous vénérons comme nos pères et nos mères! Que toutes nos veuves deviennent des Anne, et nos vieillards des Siméon, « justes et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, » et s'en allant en paix prendre possession du salut de Dieu!

Mais c'est ton œuvre de toucher les cœurs, Seigneur Jésus, divin enfant de la promesse! parle toi-même à nos âmes par ton Saint-Esprit; parle-nous par ce regard perçant et tendre dont tu as le secret

et qui triomphe de la dureté de nos cœurs; parle-nous par ce pain et ce vin sous lesquels tu voiles ta divinité; parle-nous par cette crèche obscure où tu as voulu cacher ta puissance et ta gloire; qu'il nous soit donné aujourd'hui de te trouver, de te voir, de te posséder en réalité; et qu'après nous être approchés de ta crèche et de ta croix, nous puissions chanter, non pas des lèvres seulement mais du fond du cœur, ce cantique de tes rachetés : « Seigneur, tu laisses maintenant aller en paix tes serviteurs et tes servantes : car nos yeux ont vu ton salut! » Amen.

25 décembre 1849.

LE MILLENNIUM.

I.

Après cela, je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main ; lequel saisit le dragon, c'est-à-dire le diable et Satan, et le lia pour mille ans ; et il le jeta dans l'abîme, et l'enferma, et mit le sceau sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis ; après quoi il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

Et je vis des trônes, sur lesquels des gens s'assirent, et l'autorité de juger leur fut donnée ; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, qui n'avaient point adoré la bête, ni son image, et qui n'avaient point pris sa marque sur leur front ni à leur main ; lesquels devaient vivre et régner avec Christ mille ans.

Mais le reste des morts ne doit point ressusciter jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis ; c'est la première résurrection.

Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection ! la mort seconde n'a point de puissance sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils régneront avec lui mille ans.

(Apocalypse, XX, 1-6.)

Il est rare que nos prédications portent sur les pro-

phéties, et surtout sur les prophéties non accomplies. Plusieurs motifs nous engagent à cette réserve.

D'abord, l'étude des prophéties non accomplies n'a qu'une importance secondaire, et n'est pas essentielle au salut. Il est nécessaire pour être sauvé de savoir que Jésus est le Christ et qu'il est mort sur la croix pour nos péchés; mais il ne l'est pas de savoir précisément quelle sera la nature de ce règne glorieux du sauveur qui nous est annoncé pour les derniers jours. Evidemment il est du devoir des ministres de l'évangile de s'attacher préférablement, dans leurs prédications, à ce qui est essentiel qu'à ce qui est secondaire, à la première venue de Christ plutôt qu'à son dernier avènement.

De plus, et précisément parce qu'elles ne sont pas essentielles au salut, les prophéties non accomplies sont enveloppées d'une assez grande obscurité. Tout ce qui, dans les enseignements bibliques, est nécessaire à connaître pour être sauvé, est d'une clarté admirable et ne saurait donner lieu, pour des esprits non prévenus, à des interprétations différentes. C'est ainsi que tout homme qui lit la bible sans prévention ne peut pas ne pas y trouver la mission divine du sauveur et sa nature divine, l'expiation du péché par son sang, la nécessité de la foi et du changement du cœur par le Saint-Esprit. Mais à côté de ces enseignements clairs parce qu'ils sont nécessaires, il s'en trouve d'autres qui, tout en ayant leur importance relative, tout en

offrant un sérieux intérêt, ne sont pourtant pas essentiels au salut ; et le Seigneur n'a pas jugé à propos que ces enseignements-là nous fussent présentés avec la même clarté que les premiers. Les prophéties non accomplies sont de ce nombre : elles sont obscures à bien des égards, et cette obscurité même est une preuve de la sagesse de Dieu. Si les prophéties eussent été d'une clarté telle que par leur moyen nous eussions pu connaître l'avenir aussi clairement que l'histoire nous fait connaître le passé, il en serait résulté de graves inconvénients. Cette lumière jetée d'avance sur les évènements futurs eût sans doute contrarié l'action des causes secondes par lesquelles Dieu voulait en amener l'accomplissement ; elle n'eût peut-être pas été compatible avec le jeu spontané de la liberté humaine. De plus, si les fidèles avaient pu ainsi, au moyen des prophéties, lire à livre ouvert dans les scènes glorieuses de l'avenir, sans doute cette vue magnifique aurait absorbé toutes leurs facultés, et les aurait distraits des devoirs positifs, pratiques, humbles, qu'ils ont à remplir dans le moment présent. Malgré l'obscurité des prophéties nous voyons bien des chrétiens égarés par leur étude, séduits par les interprétations plus ou moins plausibles qu'ils leur assignent, perdre de vue les choses essentielles de la religion, les intérêts actuels et pressants de l'évangile : que serait-ce si les prophéties étaient aussi claires que l'évangile même ?

Ce fait prouve que l'étude des prophéties n'est pas

sans écueils ni sans dangers; et c'est là encore un motif qui doit engager à ne s'y livrer qu'avec modération. Ceux qui s'adonnent à cette étude d'une manière trop exclusive en viennent facilement à reléguer sur le second plan les grandes vérités de la foi, pour accorder leur premier intérêt à des spéculations curieuses peut-être et souvent attrayantes, mais presque toujours stériles pour la vie pratique, et quelquefois même dangereuses. La liste serait longue des systèmes téméraires, et parfois insensés, qui ont pris leur source dans l'étude trop exclusive des prophéties. Déjà dans les premiers siècles de l'église, pendant les persécutions suscitées par les empereurs romains, on a vu des chrétiens, égarés par une fausse interprétation des prophéties, se figurer que le règne de Christ était proche, se représenter ce règne comme une époque de jouissances temporelles pour l'église, et croire le millennium arrivé quand le christianisme monta sur le trône des césars dans la personne de Constantin. L'époque de la Réformation, qui en faisant revivre l'étude de la parole de Dieu ramena aussi l'attention sur les prophéties, vit éclore des aberrations non moins funestes. Certains hommes, à force de contempler les visions éclatantes de l'Apocalypse, à force de désirer l'accomplissement des promesses qu'elles renferment, finirent par éprouver quelque chose du ravissement où leur aspect avait jeté le prophète qui nous les a transmises. Impatients

de hâter les progrès, trop lents à leur sens, de la vérité, persuadés que le glorieux royaume de Christ était prêt à paraître, ils s'imaginèrent qu'ils étaient appelés à concourir directement à son avènement, qu'ils étaient eux-mêmes les acteurs choisis de Dieu pour accomplir la prophétie; et d'aberration en aberration, ils en vinrent enfin à prendre les armes, des armes charnelles et sanguinaires, pour fonder sur la terre un royaume spirituel et divin. Telle fut la véritable origine des excès commis par les anabaptistes, et si vivement combattus par Luther. Plus tard, en Angleterre, divers commentateurs des prophéties appliquèrent les visions de l'Apocalypse aux évènements et aux personnages contemporains, et annoncèrent avec la plus téméraire assurance la fin du dix-septième siècle comme devant être l'époque où l'ordre de choses actuel ferait place à la venue glorieuse du Seigneur. Il en fut de même à la fin du dix-huitième siècle, pendant l'effervescence générale des esprits occasionnée par la révolution française. En général les fins de siècle ont presque toujours donné lieu à des systèmes prophétiques qui prétendaient fixer l'époque de la venue du Seigneur. Il serait difficile de compter à combien de reprises différentes on a déjà annoncé que les pouvoirs antichrétiens allaient être détruits, que le millennium allait commencer, et que le règne personnel de Jésus-Christ allait être établi sur la terre : tant il est vrai que les hommes

même les plus pieux et les plus versés dans les Ecritures ne peuvent que s'égarer, lorsqu'ils entreprennent de « déterminer les temps et les moments qui ne dépendent que du Père. » Dans les temps d'agitation politique on a toujours entendu quelques voix crier : « voici, le Christ est ici, ou il est là! » Mais n'oublions pas que Christ lui-même nous a avertis d'avance et nous a dit : « ne les croyez point. » Ne prétendons pas calculer avec une précision rigoureuse, ni surtout affirmer avec une assurance téméraire, cette époque solennelle dont le Père a voulu se réserver la connaissance; contentons-nous d'attendre avec patience et avec foi cette venue de Christ qui est annoncée dans les Ecritures, et préparons-nous-y, non en nous livrant à des spéculations stériles, mais en « achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu. »

Toutefois, mes frères, il ne faudrait pas conclure de tout ce qui précède que nous condamnions d'une manière absolue l'étude des prophéties. Loin de là, et tout en vous mettant en garde contre les écueils et les abus de cette étude, nous venons précisément aujourd'hui appeler votre attention spéciale sur cet objet, qui ne doit pas assurément tenir la première place dans les prédications du ministre de l'évangile, mais qui ne doit pas non plus en être absolument exclu. Peut-être jusqu'à présent l'avons-nous trop laissé de côté, et nous venons aujourd'hui commencer à réparer cet oubli, à combler cette lacune dans

nos prédications. Restreinte dans ses limites légitimes, l'étude des prophéties présente non-seulement un grand intérêt mais de grandes bénédictions, et c'est à tort que beaucoup de chrétiens laissent complètement à l'écart cette portion considérable des livres saints. Combien n'en est-il point qui ne voient dans la plus grande partie de l'Apocalypse qu'un livre inutile, bizarre, indéchiffrable, et qu'il ne vaut pas la peine d'ouvrir! Et pourtant c'est en terminant ce livre-là que l'apôtre saint Jean a écrit cette déclaration solennelle : « bienheureux celui qui lit, et ceux qui écoutent les paroles de cette prophétie! » Les fidèles de l'ancienne alliance nous sont représentés comme étudiant dans les prophéties, non encore accomplies pour eux, les circonstances relatives à la première venue du Seigneur. « Les prophètes, » nous dit saint Pierre, « se sont enquis du salut et l'ont diligemment recherché, s'enquérant pour quel temps et pour quelles conjonctures l'Esprit de Christ, qui était en eux, rendait témoignage d'avance des souffrances de Christ et des gloires qui les suivraient. » Ce que les fidèles de l'ancienne alliance faisaient à l'égard de la première venue de Christ, nous devons le faire dans une certaine mesure à l'égard de sa seconde venue. Prenons donc cette Apocalypse dont il nous est dit de la part du Seigneur que bienheureux est celui qui la lit ou qui l'écoute, et tout en demandant à Dieu de nous diriger dans cette étude, de nous garder

contre les écarts de notre imagination, efforçons-nous de jeter quelque lumière sur les perspectives, à la fois obscures et glorieuses, que nous ouvre le prophète dans les régions de l'avenir.

Pour aujourd'hui je désire appeler particulièrement votre attention sur ce règne glorieux de Christ qui est annoncé dans un grand nombre de prophéties et plus particulièrement dans les paroles de notre texte, et qui est connu dans l'église chrétienne sous le nom de millennium.

Quelle idée faut-il nous faire du millennium ? que sera cette période glorieuse, sinon dans ses détails qu'il nous serait impossible de déterminer exactement, du moins dans son caractère général? C'est là une question intéressante, importante, digne à tous égards de fixer notre attention, et sur laquelle la plupart d'entre vous n'ont probablement que des idées vagues et confuses, si tant est qu'ils aient des idées quelconques sur ce sujet. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour vous ni sans utilité de consacrer quelques instants à cette étude, et de chercher à vous donner sur ce point des notions aussi claires que le comportent nos connaissances actuelles et les enseignements de l'Ecriture.

Pour déterminer ce que doit être le millennium, il convient d'indiquer d'abord les principaux passages des Ecritures qui paraissent s'y rapporter. En voici quelques-uns :

Psaume LXXII, 7 à 16. « En son temps le juste fleurira, et il y aura une abondance de paix, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune. Même il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les habitants des déserts se prosterneront devant lui, et ses ennemis lècheront la poudre. Les rois de Tarsis et des Isles lui présenteront des dons; les rois de Schéba et de Séba lui apporteront des présents. Tous les rois aussi se prosterneront devant lui, et toutes les nations le serviront. Une poignée de froment étant semée dans la terre au sommet des montagnes, le fruit qu'elle produira fera du bruit comme les arbres du Liban, et les hommes fleuriront dans les villes comme l'herbe de la terre. Sa renommée durera à toujours; sa renommée durera de père en fils tant que le soleil durera, et on sera béni en lui : toutes les nations le publieront bienheureux. »

Esaïe, II, 2 à 4. « Il arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes, et qu'elle sera élevée par-dessus les coteaux, et toutes les nations y aborderont. Et beaucoup de peuples iront et diront : venez et montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob; et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Eternel sortira de Jérusalem. Il exercera le jugement parmi les nations, et il

reprendra plusieurs peuples; ils forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes : une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et ils ne s'adonneront plus à la guerre. »

Esaïe, XI, 4 à 10. « Il jugera avec justice les petits, et il condamnera avec droiture pour maintenir les débonnaires de la terre; et il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il fera mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres. Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs. Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau; le veau et le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ourse, leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic; et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic. On ne nuira point et on ne fera de dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté; parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. Car en ce jour-là il arrivera que les nations rechercheront la racine d'Isaï dressée pour être l'enseigne des peuples; et son séjour ne sera que gloire. »

Esaïe, XLIX, 22, 23. « Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : voici, je lèverai ma main vers les nations

et j'élèverai mon enseigne vers les peuples; et ils apporteront tes fils entre leurs bras, et on chargera tes filles sur les épaules. Et les rois seront tes nourriciers, et les princesses leurs femmes tes nourrices; ils se prosterneront devant toi le visage contre terre, et lècheront la poudre de tes pieds; et tu sauras que je suis l'Eternel, et que ceux qui se confient en moi ne seront point honteux. »

Esaïe, LX, 15 à 22. « Je te mettrai dans une élévation éternelle, et dans une joie qui durera de génération en génération. Et tu suceras le lait des nations, et tu suceras la mamelle des rois; et tu sauras que je suis l'Eternel, ton sauveur et ton rédempteur, le puissant de Jacob. Je ferai venir de l'or au lieu de l'airain, et je ferai venir de l'argent au lieu du fer, et de l'airain au lieu du bois, et du fer au lieu des pierres; et je ferai que la paix règnera sur toi, et que la justice te gouvernera. On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, ni de dégâts, ni d'oppression dans tes contrées; mais tu appelleras tes murailles salut, et tes portes louange. Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne se retirera plus; car l'Eternel sera pour toi une lumière perpétuelle, et les jours de ton deuil seront finis. Et quant à ton peuple, ils seront tous justes; ils posséderont éternellement la terre: ils seront le rejeton que j'ai planté, et l'ouvrage de mes mains dans lequel je serai glorifié. La petite famille croîtra jusqu'à mille personnes, et la moindre deviendra une

nation forte. Je suis l'Eternel, je hâterai ceci en son temps. »

Esaïe, LXV, 16 à 25. « Celui qui souhaitera d'être béni sur la terre, se bénira par le Dieu de vérité; et celui qui jurera sur la terre, jurera par le Dieu de vérité; car les angoisses du passé seront oubliées, et même elles seront cachées à mes yeux. Car voici, je m'en vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre; et on ne se souviendra plus des choses précédentes, et elles ne reviendront plus au cœur. Mais plutôt vous vous réjouirez, et vous vous égaierez à toujours en ce que je vais créer; car voici, je vais créer Jérusalem pour n'être que joie, et son peuple pour n'être qu'allégresse. Je m'égaierai donc sur Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de cris ni de pleurs. Il n'y aura plus désormais aucun enfant qui ne vive que peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse ses jours : car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune; mais le pécheur âgé de cent ans sera maudit. Même ils bâtiront des maisons, et y habiteront; ils planteront des vignes et ils en mangeront le fruit. Ils ne bâtiront pas des maisons afin qu'un autre y habite; ils ne planteront pas des vignes afin qu'un autre en mange le fruit : car les jours de mon peuple égaleront les jours des arbres, et mes élus verront vieillir l'ouvrage de leurs mains. Ils ne travailleront plus en vain, et n'engendreront plus des enfants pour qu'ils

soient exposés à la frayeur : car ils seront la postérité des bénis de l'Eternel. Et il arrivera qu'avant qu'ils crient, je les exaucerai ; et lorsqu'ils parleront encore, je les aurai déjà entendus. Le loup et l'agneau paîtront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf, et la poudre sera la nourriture du serpent. On ne nuira point, et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté, a dit l'Eternel. »

Daniel, VII, 26, 27. « Le jugement se tiendra, et on lui ôtera sa domination en le détruisant et en le faisant périr, jusqu'à en voir la fin ; afin que le règne, et la domination, et la grandeur des royaumes qui sont sous tous les cieux, soient donnés au peuple des saints du souverain. Son royaume est un royaume éternel, et tous les empires lui seront assujettis et lui obéiront. »

Et enfin les six versets de notre texte, qui renferment la prophétie la plus caractéristique relative au millennium ; c'est la seule où la durée de cette période glorieuse soit fixée ; la seule aussi où il soit parlé de la résurrection des fidèles pour régner avec Christ.

Quel sens devons-nous donner à ces déclarations, et en quoi consistera précisément ce règne de Christ sur la terre ? Deux systèmes différents partagent sur ce point les chrétiens qui se sont occupés des prophéties. Un certain nombre d'entre eux prennent les déclarations que

nous venons de lire dans leur sens littéral; ils croient que le sauveur doit réellement revenir sur la terre pour y fonder un royaume temporel; qu'il s'assiéra matériellement sur le trône de David; que pendant ce règne, qui durera mille ans, les fidèles morts auparavant ressusciteront pour participer à la gloire de leur chef, et que ce royaume de Christ sera pour eux une époque de prospérité temporelle.

L'autre classe des interprètes entendent ces prophéties dans un sens figuré : ils pensent que par le règne de Christ il faut entendre la domination qu'il exerce sur les âmes par l'évangile, et qu'il s'agit avant tout, dans ces oracles magnifiques, des progrès spirituels de l'église ; ils pensent que cette résurrection des âmes fidèles dont parle notre texte ne désigne autre chose sinon le réveil de l'esprit de foi. La foi chrétienne devenue la règle, et l'incrédulité l'exception; l'évangile couvrant le monde entier de sa douce et sainte influence : voilà en deux mots ce que serait le millennium.

Entre ces deux interprétations qui ont divisé de tout temps les hommes livrés à l'étude des prophéties, et qui aujourd'hui encore ont l'une et l'autre leurs partisans, nous n'hésitons pas à préférer la dernière, l'interprétation spirituelle; et voici les principales considérations qui motivent notre choix.

Remarquez d'abord que l'interprétation spirituelle ou symbolique est mieux en rapport avec les habitu-

des du style des prophéties en général, et de l'Apocalypse en particulier. Ce style, d'un bout à l'autre du livre, est essentiellement symbolique et figuré; partout les idées morales sont cachées sous un voile d'images matérielles; sans cesse les mots sont détournés de leur sens propre pour recevoir des acceptions toutes nouvelles. Dans ce style tout imprégné de symboles, une église devient un chandelier, un pasteur devient une étoile, un seul individu représente une succession tout entière, la mort et la résurrection cessent de désigner ce qu'on entend ordinairement par ces mots, et représentent des faits de l'ordre moral. C'est ainsi qu'au chapitre onzième de l'Apocalypse il nous est parlé de « deux témoins, » qui devaient prophétiser, vêtus de sacs, c'est-à-dire couverts d'habits de deuil, pendant une période où l'église serait dans un état d'abaissement et d'oppression. On s'accorde généralement à voir dans ces deux témoins l'image des fidèles serviteurs de Dieu qui devaient rendre témoignage à la vérité, à une époque où la vérité serait opprimée. Le prophète annonce qu'au bout d'un certain temps ces deux témoins seront mis à mort, mais qu'après trois jours et demi ils ressusciteront. Or tous les interprètes sans exception s'accordent à reconnaître que cette mort et cette résurrection doivent s'entendre dans un sens purement symbolique : les témoins mourront, c'est-à-dire que l'évangile cessera pour un temps d'avoir des défen-

seurs connus et apparents; ils reprendront la vie, c'est-à-dire que Dieu suscitera d'autres hommes animés du même esprit et qui rendront le même témoignage. N'est-il pas naturel d'entendre de la même manière cette résurrection des justes dont parle notre texte, et de voir ici une expression figurée qui représente le réveil général de la foi, la venue d'un peuple nombreux de chrétiens, qui feront en quelque sorte revivre les anciens justes en reproduisant leur foi? Nous pourrions citer bien d'autres exemples, même en dehors des prophéties, à l'appui du sens symbolique que nous donnons ici au terme de résurrection. Lorsque l'enfant prodigue revient à son père, celui-ci déclare qu'il était mort mais qu'il est « ressuscité; » le changement du cœur par l'évangile est constamment appelé dans l'Ecriture une naissance nouvelle, une « résurrection; » la conversion future du peuple juif est appelée dans l'épître aux Romains « une résurrection d'entre les morts. » Quand donc saint Jean, dans son style essentiellement figuré, nous parle d'une résurrection des justes mis à mort pour le témoignage de Jésus, il est parfaitement conforme à l'analogie des Ecritures de voir là une image qui représente un vaste réveil de la foi, la conversion de masses nombreuses à l'évangile, après un temps d'oppression et de persécutions.

Non-seulement cette interprétation est légitime, en tant qu'elle est conforme à l'analogie des Ecritures,

mais elle est en quelque sorte commandée par les expressions mêmes de notre texte. En effet, remarquez bien que saint Jean ne nous parle que des *âmes* de ceux qui avaient été mis à mort pour le témoignage de Jésus : ce sont ces âmes qui doivent revivre et régner avec Christ. Or des âmes ne peuvent pas ressusciter dans le sens propre du mot. Comme elles ne peuvent point perdre la vie, elles ne peuvent pas non plus la reprendre. Ce détail de la prophétie est donc inexplicable dans le système de l'interprétation littérale ; tandis qu'il s'explique de lui-même s'il s'agit d'une résurrection symbolique, d'un réveil de la foi qui animait les anciens justes.

En troisième lieu, l'interprétation littérale n'est pas en harmonie avec les autres passages des livres saints relatifs à la résurrection. Nulle part il n'est parlé de la résurrection comme devant avoir lieu en deux fois, ni à deux époques différentes. Ce grand évènement nous est toujours représenté comme devant s'accomplir pour tous les hommes à la fois, avec cette seule distinction que la résurrection des justes précèdera immédiatement celle des méchants. C'est ce qu'établissent clairement les passages suivants : « Ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour les opprobres et l'infamie éternelles [1]. » « L'heure vien-

[1] Dan., XII, 2.

dra où tous ceux qui seront dans les sépulcres entendront la voix du fils de l'homme et en sortiront, savoir ceux qui auront bien fait en résurrection de vie, et ceux qui auront mal fait en résurrection de condamnation [1]. » « Le Seigneur lui-même, avec un cri d'exhortation et une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur [2]. » Il résulte évidemment de ces déclarations que la résurrection des morts, tant des justes que des méchants, doit être immédiatement suivie du jugement et de la vie éternelle.

En quatrième lieu, il est impossible de comprendre comment un retour sur la terre pourrait ajouter quelque chose à la félicité des justes morts dans la foi et recueillis dans le repos réservé au peuple de Dieu. Quelles que puissent être les bénédictions temporelles qui pendant la période du millennium accompagneront les progrès de l'évangile, la terre n'en sera pas moins dans une certaine mesure un séjour d'imperfection, de souffrance et de mort, jusqu'à ce que l'économie présente soit définitivement terminée par la résurrection générale ; c'est ce que prouve claire-

[1] Jean, V, 28. — [2] 1 Thes., IV, 16, 17.

ment cette circonstance, annoncée par le prophète, que Satan doit être délié, et l'inimitié contre l'évangile se réveiller pour un temps, *après* le millennium. D'ailleurs, comment admettre que les bénédictions temporelles attachées à cette glorieuse époque puissent avoir du prix pour les âmes qui ont vu tomber les voiles de la chair, et qui, selon l'expression de saint Paul, ont « quitté ce corps pour être avec le Seigneur? » Véritablement pour les justes qui sont morts ce serait rétrograder que de revenir habiter sur la terre; et il en serait de même pour Christ dans le système que nous combattons. Comment supposer qu'il échange cette gloire suprême dans laquelle il est entré par sa mort, contre la gloire d'un royaume terrestre? Irez-vous le faire descendre de ce trône éternel qu'il partage avec son père, pour le faire asseoir sur un trône temporel? Une telle supposition heurte de front tout l'esprit de l'économie évangélique, et n'est autre chose qu'un retour au judaïsme. L'erreur des Juifs consistait précisément à se représenter le Messie comme un roi temporel; c'est dans une erreur semblable que tombent les millennaires d'aujourd'hui.

Et puis, que devient, dans le système de l'interprétation littérale, la mort des fidèles qui naîtront pendant le millennium? Dans l'état de choses actuel, la mort des fidèles est une délivrance; ils meurent en paix, parce qu'ils quittent une vie d'épreuves et un

séjour de misère pour aller auprès du Seigneur ; mais il n'en serait plus ainsi pendant la période du millennium, si l'interprétation littérale était vraie. Alors la mort redeviendrait pour les fidèles « le roi des épouvantements, » et il leur serait impossible de l'accepter en paix, puisque mourir ce serait quitter le séjour honoré et embelli par la présence du sauveur, pour aller quelque part où le sauveur ne serait pas, du moins quant à son humanité ; mourir ne serait plus aller à Christ, mais s'éloigner de Christ ; le fidèle ne pourrait plus, comme Etienne, « remettre son esprit entre les mains du Seigneur Jésus ; » il ne pourrait plus dire, comme saint Paul : « mon désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. » Une telle supposition n'est-elle pas en désaccord avec toute l'analogie de la foi?

Ce n'est pas tout. Si l'interprétation littérale était vraie, il y aurait alors trois venues de Christ : une pour sauver le monde, une autre pour le juger, et une troisième, intermédiaire, pour occuper le trône du millennium. Or l'Ecriture nous représente constamment le jugement dernier comme la seconde venue du Seigneur ; et nulle part il n'est question d'un avènement intermédiaire. « Comme il est ordonné aux hommes, » dit saint Paul, « de mourir une seule fois, après quoi suit le jugement : de même aussi Christ, ayant été offert une seule fois pour ôter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois sans péché à

ceux qui l'attendent pour le salut [1]. » Et ailleurs : « C'est une chose juste devant Dieu qu'il rende l'affliction à ceux qui vous affligent, lorsque le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, exerçant la vengeance avec des flammes de feu contre ceux qui n'obéissent point à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ ; lesquels seront punis d'une perdition éternelle par la présence du Seigneur et par la gloire de sa force, quand il viendra pour être glorifié en ce jour-là dans ses saints, et pour être rendu admirable dans tous ceux qui croient [2]. » Vous le voyez : nulle distinction entre le retour de Jésus-Christ pour glorifier ses élus, et le jugement qui doit anéantir ses ennemis. C'est là d'ailleurs ce que nous professons tous de croire lorsque nous répétons chaque dimanche dans le symbole : « il est monté au ciel, il s'est assis à la droite de Dieu, d'où il reviendra... » pourquoi ? pour s'asseoir sur un trône temporel ? pour fonder un royaume sur la terre ? non, mais « *pour juger les vivants et les morts.* » Il faut donc, pour ne pas nous mettre en opposition avec l'Ecriture, que le règne de Christ sur la terre, dont parle notre texte, soit un règne symbolique.

Enfin le passage de l'Apocalypse que nous examinons est le seul endroit des livres saints où il soit parlé d'une résurrection antérieure à la fin du monde ;

[1] Héb., IX, 27, 28. — [2] 2 Thes., I, 6-10.

tandis qu'un grand nombre d'autres prophéties relatives au millennium annoncent clairement les progrès et le triomphe général de l'évangile. Or, qu'y a-t-il de plus rationnel : expliquer des prophéties nombreuses et claires par un seul passage énigmatique de l'Apocalypse, ou bien expliquer le passage unique et obscur par les prophéties claires et nombreuses ? Poser une telle question, c'est y répondre. Il ne peut donc s'agir ici que d'une résurrection symbolique; il s'agit du progrès et du triomphe de l'évangile, représentés comme un réveil de l'esprit qui animait les anciens justes. Que si ce réveil de l'esprit de foi est appelé la *première résurrection*, ce n'est pas en le comparant à la résurrection générale des corps, qui doit avoir lieu à la fin du monde : c'est en le comparant au réveil de l'incrédulité et de l'inimitié contre l'évangile, qui doit succéder au millennium. Après cette époque, Satan doit être délié de sa prison et séduire de nouveau, mais pour un temps très-court, les nations de la terre; c'est ce réveil momentané du mal et des méchants qui est, dans la pensée de l'écrivain sacré, la *seconde résurrection*, résurrection purement symbolique aussi bien que la première. Il n'est nullement question dans tout ce passage de la résurrection des corps, qui est réservée pour le jour du jugement.

Il paraît donc établi, pour autant que nous pouvons affirmer dans une telle matière, que le règne de

Christ connu sous le nom de millennium doit s'entendre dans un sens spirituel, et qu'il s'agit de l'empire qu'il exercera sur les âmes par les progrès de l'évangile. Nous n'avons abordé encore, comme vous le voyez, que les préliminaires de notre sujet. Il resterait à déterminer quels seront, d'après l'Ecriture, les traits principaux de ce règne spirituel de Christ qui est annoncé pour les derniers jours. Comment faut-il entendre la durée de mille ans qui est assignée à ce règne? en quoi consistera précisément ce triomphe général de l'évangile que nous promet la prophétie? quels seront les changements que l'évangile devenu dominant apportera dans les sociétés humaines? quelles seront les bénédictions temporelles qui doivent accompagner son triomphe, puisqu'il a tout à la fois les promesses de la vie à venir et celles de la vie présente? quelles conjectures est-il permis de former quant à l'époque probable où doit être placé dans l'avenir le commencement du millennium? Autant de questions pleines d'intérêt et bien dignes de fixer notre attention, mais qu'il ne nous est pas possible d'aborder aujourd'hui. C'est à peine s'il nous reste le temps de tirer quelques conclusions pratiques des considérations qui précèdent.

La doctrine du millennium, telle que nous vous l'avons présentée, a des conséquences importantes pour la conversion et pour le salut. En effet, puisque ce glorieux règne de Christ, vers lequel depuis tant

de siècles se tournent l'espérance et l'attente de l'église, est un règne spirituel ; puisqu'il consistera essentiellement dans la soumission des cœurs à l'évangile de Jésus-Christ, il dépend de chacun de nous que le millennium commence pour lui dès à présent : il ne faut pour cela que soumettre notre cœur à l'évangile et nous donner à Christ. Donnez votre cœur à Christ, mes bien-aimés frères, et vous goûterez dès à présent les bénédictions promises pour les derniers jours. Soumettez vos pensées et vos affections à l'évangile, acceptez toutes les déclarations de la parole de Dieu avec la simplicité docile du petit enfant, dépouillez-vous de votre justice propre pour vous envelopper de la justice de Christ, recevez la vie éternelle comme un don gratuit que Dieu accorde à de pauvres pécheurs perdus et condamnés par eux-mêmes, aimez à votre tour celui qui vous a tant aimés que de mourir pour vous sur une croix, vivez pour le servir, pour le glorifier et pour l'imiter, demandez-lui de jour en jour, pour assister votre faiblesse, cet Esprit de sagesse et de puissance qu'il a promis de répandre abondamment sur tous ses rachetés, — et vous n'aurez que peu de chose à envier aux fidèles des derniers jours. La foi en Christ, l'amour de Christ, le salut par Christ, la joie de Christ, le service de Christ, l'imitation de Christ, voilà tout le millennium : et qui vous empêche de goûter dès à présent toutes ces bénédictions ? qui vous empêche dès aujourd'hui de savourer

la joie d'une âme réconciliée avec Dieu, sur laquelle Jésus règne sans partage, qui possède la vie éternelle et qui peut dire avec saint Paul : « qui me séparera de l'amour de Christ? je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les démons, ni les choses élevées ni les choses basses, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni aucune créature ne pourra me séparer de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ ! »

Dieu veuille, mes bien-aimés frères, qu'un grand nombre d'âmes dans cette église connaissent par elles-mêmes ce règne de Christ à la fois si puissant et si tendre, si doux et si glorieux ! Si le millennium était venu pour les individus, il serait venu par là même pour l'église. Si la majorité de nos chrétiens de nom devenaient des chrétiens vivants, notre heureuse église offrirait au monde le ravissant spectacle d'un peuple de Dieu qui réalise les bénédictions des derniers jours. Alors notre culte ne serait plus, comme il l'est encore pour un grand nombre, une forme sans vie et sans amour, une simple habitude religieuse : il deviendrait l'expression d'un besoin réel et profond ; nos assemblées seraient véritablement des assemblées de rachetés de Christ qui se réunissent pour rendre hommage à leur roi sauveur ; Christ aurait son trône dans notre temple, parce qu'il aurait son trône dans tous les cœurs. Alors l'instruction religieuse des catéchumènes ne serait plus, comme elle l'est encore si

souvent, une formalité vaine et stérile ; elle redeviendrait ce qu'elle doit être, ce qu'elle était aux premiers âges de l'église, une véritable pépinière de chrétiens; la réception solennelle de chaque année n'augmenterait pas seulement la congrégation extérieure, mais le peuple spirituel de Christ; elle n'ajouterait pas seulement des noms au catalogue de nos protestants, mais des âmes à l'église pour être sauvées. Alors nos communions seraient véritablement des saintes cènes, des repas sacrés de frères et de sœurs se rencontrant dans une même charité et dans une même foi, pour se réjouir dans la possession d'un même salut, et se rapprocher ensemble du même sauveur. Alors la fraternité chrétienne règnerait parmi nous : les membres de notre église s'aimeraient, se soutiendraient, se consoleraient, s'exhorteraient mutuellement comme les enfants d'une même famille; et avant de songer à telles ou telles distinctions sociales qui tendent peut-être à les séparer, ils se rappelleraient que le caractère commun de rachetés de Christ les rapproche et les unit. Alors ceux qui sentent le prix de l'évangile pratiqueraient une vertu trop ignorée dans notre église, le renoncement au monde : on n'y verrait plus cet esprit de mondanité qui nous fait tant de mal, qui arrête en chemin tant de demi-chrétiens et empêche leurs progrès dans la sanctification ; les âmes que le Seigneur a touchées ne chercheraient plus à concilier ce qui est inconciliable; et tous comprendraient que

les serviteurs de Christ doivent être un peuple à part, séparé du monde, n'ayant plus goût à ses plaisirs, et plaçant tout leur bonheur dans la fidélité à leur roi divin.

Mes frères, ne serait-ce là qu'une vaine utopie, et devons-nous désespérer à jamais de voir répandues sur notre église de si précieuses bénédictions ? faut-il nécessairement renvoyer à un avenir obscur et éloigné, à un avenir que nul de nous ne verra, les trésors spirituels annoncés pour les derniers jours ? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! à Dieu ne plaise que nous renoncions volontairement à des grâces qui nous sont promises dès à présent, et que dès à présent nous pouvons goûter ! Ne perdons point courage, « ne renonçons pas à notre espérance. » Notre église a déjà fait, par la grâce de Dieu, bien des progrès ; elle peut en faire encore, elle en fera, n'en doutons pas. « Croyons seulement, et nous verrons la gloire de Dieu. » Soyons seulement fidèles, chacun dans son humble et petite sphère, à glorifier Christ par nos œuvres et par nos paroles, à étendre et affermir son règne avant tout dans notre cœur, et ensuite autour de nous, dans nos familles. Que chaque famille soit réglée selon les lois de Christ, et Christ règnera bientôt sur toute l'église. Mais pour cela il faut travailler, il faut combattre, il faut être ouvriers avec le Seigneur dans son œuvre sainte, et ne pas attendre de l'avenir des dispensations extraordinaires et miraculeuses.

C'est de chacun de nous que Dieu a voulu faire dépendre le vrai millennium, le millennium qui peut être réalisé dans tous les temps, à toutes les époques de l'église; et en terminant ce discours sur le règne glorieux de Jésus-Christ, la parole suprême que j'ai à cœur de laisser sur votre conscience et de proposer à votre méditation, c'est cette parole profonde et solennelle du sauveur à ses disciples : « voici, le royaume de Dieu est au-dedans de vous ! » Amen.

Décembre 1852.

LE MILLENNIUM.

II.

Après cela, je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main; lequel saisit le dragon, c'est-à-dire le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans; et il le jeta dans l'abîme, et l'enferma, et mit le sceau sur lui afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis; après quoi il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

Et je vis des trônes, sur lesquels des gens s'assirent, et l'autorité de juger leur fut donnée; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, qui n'avaient point adoré la bête, ni son image, et qui n'avaient point pris sa marque sur leur front ni à leur main; lesquels devaient vivre et régner avec Christ mille ans.

Mais le reste des morts ne doit point ressusciter jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis; c'est la première résurrection.

Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection : la mort seconde n'a point de puissance sur eux; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils règneront avec lui mille ans.

(Apocalypse, XX, 1-6.)

Dans un premier discours sur ces paroles, nous nous sommes attachés à en fixer le sens général; nous avons vu que pour ne pas se mettre en désaccord, soit avec l'analogie de la foi, soit avec les habitudes du style des prophètes, on est conduit inévitablement à prendre les expressions de l'apôtre-prophète au sens figuré; que le règne de Christ et de ses rachetés dont il est ici question n'est autre chose que la domination spirituelle exercée par l'évangile sur les cœurs; et que la résurrection des anciens justes morts pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, n'est autre chose qu'un réveil général de l'esprit de foi.

Après avoir ainsi fixé le sens général des promesses relatives au millennium, et circonscrit le champ sur lequel doit porter notre étude, il nous reste à rechercher quels sont les traits principaux dont cette période bénie et glorieuse est dépeinte dans la prophétie. C'est ici que nous entrons à proprement parler dans le cœur de notre sujet, dont nous n'avons pu encore aborder que les préliminaires. Jusqu'ici nous l'avons envisagé sous un point de vue essentiellement négatif: il nous reste à en contempler le côté positif et glorieux. Nous avons dit ce que le millennium n'est pas : il nous reste à chercher ce qu'il est; et jamais sujet plus vaste, plus riche, plus digne d'un sérieux et profond intérêt ne s'est offert à notre méditation.

Avant tout, nous l'avons dit, le millennium consis-

ments mauvais dans cette église même du sauveur, qui alors couvrira le monde.

Nous n'essaierons point de déterminer ce que pourra être, quant à sa forme extérieure, cette église de l'avenir qui doit rassembler tous les peuples dans son vaste sein. L'église de Christ a un certain fond de croyances et de vie chrétienne qui est le même dans tous les temps; mais sa forme peut varier d'un siècle à l'autre; elle a varié jusqu'à présent, elle variera encore dans l'avenir. Nous n'avons pas la prétention d'être arrivés à l'expression définitive de l'évangile, à la forme qui doit subsister jusqu'à la fin des temps. L'église du millennium ne sera vraisemblablement aucune de celles que nous connaissons aujourd'hui; elle ne sera ni catholique romaine ni protestante: à la fois large et pure, élevée et populaire, elle pourra mieux qu'aucune des formes actuelles s'adapter à tous les climats, répondre à tous les besoins, satisfaire toutes les intelligences et tous les cœurs. Mais nous ne pourrions sur ce point que nous livrer à des conjectures: arrêtons-nous, mettons un frein à notre imagination, et laissons au Seigneur le soin de trouver pour l'église de l'avenir la forme qui lui conviendra.

Un des traits caractéristiques de cette glorieuse période, c'est que l'évangile, par cela même qu'il sera devenu dominant, aura pénétré jusqu'aux classes les plus élevées et jusqu'aux chefs des nations. Les gou-

vernements s'inspireront de l'évangile, les administrations seront chrétiennes. « Les rois seront tes nourriciers, » dit le prophète à l'église, « ils se prosterneront devant toi le visage contre terre, et lècheront la poudre de tes pieds. » « Je te mettrai dans une élévation éternelle, et tu suceras le lait des nations, et tu suceras la mamelle des rois; et je ferai que la paix règnera sur toi, et que la justice te gouvernera. » « Eternel! tous les rois de la terre te célèbreront, quand ils auront entendu les paroles de ta bouche; et ils chanteront les voies de l'Eternel, car la gloire de l'Eternel est grande [1]. » Jésus-Christ règnera donc encore dans ce sens, que son évangile sera assis sur le trône dans la personne des souverains convertis à la foi chrétienne. Alors la religion de Christ ne sera plus un simple instrument politique dans la main des gouvernements; elle ne couvrira plus, manteau sacré, les vues d'une ambition profane; elle sera l'expression sincère de la vie morale des états. Evidemment c'est là un fait immense, et dont la portée est incalculable. Qui pourrait se représenter ce que sera le monde quand les gouvernements seront partout devenus chrétiens; quand tous les souverains, tous les législateurs, tous les magistrats rendront à Dieu un culte pur, un culte en esprit et en vérité; quand partout la foi chrétienne sera la garantie d'une adminis-

[1] Ps. CXXXVIII, 4, 5.

tration à la fois juste et bienveillante ; quand toutes les lois auront leurs racines dans l'évangile, et refléteront les maximes du sauveur !

L'évangile apporte avec lui des promesses relatives à la vie présente aussi bien qu'à celle qui est à venir ; et quand il sera devenu dominant dans le monde, ce règne universel de l'évangile entraînera des bénédictions temporelles dont nous ne pouvons avoir à présent qu'une bien faible idée. Quand nous disons que les promesses relatives au millennium doivent être prises au sens spirituel, nous voulons parler de l'essence même de ce règne de Jésus-Christ qui caractérise le millennium ; mais nous n'entendons nullement exclure des bénédictions temporelles extraordinaires, qui découleront nécessairement de la domination exercée par l'évangile. Il y a un milieu à prendre entre le système qui voit dans le millennium un règne du sauveur au sens matériel et grossier, et un autre système qui exclurait entièrement de cette glorieuse période les choses de l'ordre temporel. Il y aura dans le millennium, nous n'en pouvons douter, des bénédictions extraordinaires au point de vue temporel; non-seulement elles sont annoncées clairement dans les prophéties, mais elles découlent inévitablement du fait même de l'évangile devenu dominant, tellement que nous aurions pu les deviner à l'avance quand la prophétie ne nous les aurait pas annoncées.

Parmi ces résultats bénis que l'évangile produira

nécessairement dans le monde soumis à ses lois, un de ceux que l'Ecriture met en première ligne, et sur lesquels elle revient le plus volontiers, c'est l'abolition de la guerre et l'établissement d'une paix universelle. Rien n'est plus incompatible avec l'esprit de l'évangile que cet état de choses monstrueux qu'on appelle la guerre : cette loi féroce, triste reste des temps de barbarie, qui condamne des enfants d'un même père céleste, des membres de la même famille humaine, des êtres que tout devrait rapprocher et unir, à s'avancer méthodiquement les uns contre les autres pour se massacrer suivant les règles de l'art. Quand l'évangile sera devenu dominant, la guerre paraîtra aux yeux de tous ce qu'elle paraît aujourd'hui aux yeux des chrétiens et ce qu'elle est réellement, une monstrueuse folie. De même que, par suite des progrès de la civilisation et de l'adoucissement des mœurs, nous ne comprenons plus aujourd'hui la torture juridique; de même que nous ne comprenons plus l'esclavage, de même un temps viendra où les hommes ne comprendront plus qu'il ait jamais pu exister une chose aussi odieuse, aussi horrible, aussi absurde que la guerre. « Il exercera le jugement parmi les nations,» dit le prophète, « et il reprendra plusieurs peuples; ils forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et elles ne s'adonneront plus à la guerre. Mais chacun s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier,

et il n'y aura personne qui les épouvante : car la bouche de l'Eternel a parlé. »

En même temps que les inimitiés s'apaiseront entre les nations, elles cesseront aussi entre les individus. Les haines, les vengeances, les violences personnelles prendront fin ; les caractères les plus inflexibles s'adouciront ; la concorde, la charité, la sincérité présideront à toutes les relations entre les hommes ; les natures les plus antipathiques apprendront à se rapprocher et à s'aimer ; et c'est là sans doute le sens qu'il faut donner à certaines expressions des prophéties qu'on a voulu quelquefois entendre littéralement, mais qu'il nous paraît plus naturel de prendre au sens figuré : « Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau ; le veau et le lionceau seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. On ne nuira point, et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, a dit l'Eternel [1]. »

Mais il y a plus. En même temps que l'évangile devenu dominant adoucira les cœurs, il produira tout naturellement une autre conséquence bénie qui ne semble pas au premier abord dépendre de son in-

[1] Ces derniers mots paraissent répéter en termes propres ce que les versets précédents expriment en termes figurés.

fluence : je veux parler d'une diminution considérable de la souffrance physique ou morale. Parmi les maux qui pèsent sur l'humanité, il en est un grand nombre qui sont le résultat immédiat du crime ou du vice. Quand la grande majorité des hommes suivront les préceptes de l'évangile; quand ils vivront « dans le siècle présent selon la tempérance, la justice et la piété, » la cause d'une multitude de maladies, qui se transmettent de génération en génération, sera par là même écartée. Quand il n'y aura plus de guerres, d'inimitiés, de querelles ni de vengeances, la source amère de bien des afflictions sera tarie. Sans doute il y aura encore des épreuves : mais chacun alors s'efforcera d'alléger les peines de ceux qui l'entourent; l'espérance de la gloire éternelle, et la perspective d'une heureuse réunion dans les demeures célestes, rendront la maladie, la mort, et la perte des objets de nos affections bien moins douloureuses qu'elles ne le sont aujourd'hui; la communion du Seigneur et la communion des saints deviendront une source inépuisable de consolation et de joie au milieu des imperfections encore attachées à la vie terrestre; les hommes jouissant avec modération de tous les dons du créateur en jouiront doublement; en un mot le bonheur temporel de l'humanité s'accroîtra dans des proportions incalculables, et réalisera les traits les plus magnifiques de la prophétie : « Voici, je vais créer Jérusalem pour n'être que joie, et son peuple

pour n'être qu'allégresse. Je m'égaierai sur Jérusalem, je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de cris ni de pleurs. »

En même temps que les souffrances diminueront, et toujours par une conséquence naturelle des bienfaits attachés à l'évangile, la durée de la vie humaine sera augmentée; elle atteindra la dernière limite que lui assigne la nature; le vice ni le désespoir ni la violence n'abrégeront plus les jours de l'humanité. C'est là encore un trait à noter dans les prophéties relatives au millennium. « Il n'y aura plus désormais aucun enfant qui ne vive que peu de jours, ni de vieillard qui n'accomplisse ses jours; car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune; même ils bâtiront des maisons et y habiteront; ils planteront des vignes et en mangeront le fruit. Ils ne bâtiront pas des maisons afin qu'un autre y habite; ils ne planteront pas des vignes afin qu'un autre en mange le fruit; car les jours de mon peuple égaleront les jours des arbres, et mes élus verront vieillir l'ouvrage de leurs mains. »

Cette extension de la vie humaine quant à sa durée sera nécessairement accompagnée d'un accroissement extraordinaire de la population. Il est facile de comprendre combien cet accroissement serait plus rapide si les guerres, le vice, l'intempérance, l'égoïsme, la pauvreté et le manque de confiance en Dieu ne venaient constamment y mettre obstacle; si la vie des

hommes n'était abrégée par une foule de causes qui n'existeront plus quand l'évangile et ses principes règneront dans les cœurs. Alors le mariage, cette institution sacrée que Dieu lui-même a donnée au monde naissant, portera dans le monde régénéré tous ses fruits bénis, au point de vue temporel comme au point de vue moral. Nous pouvons en conclure que le nombre des hommes qui vivront sur la terre pendant le millennium dépassera celui des hommes qui auront vécu pendant tous les âges précédents pris ensemble; en sorte que la portion de l'humanité qui sera sauvée sera infiniment plus nombreuse, à tout prendre, que celle qui sera perdue; et qu'ainsi « la grâce abondera par-dessus le péché [1], » comme l'indiquent plusieurs passages de l'Ecriture. Cet accroissement extraordinaire de la population est encore un trait caractéristique des prophéties relatives au millennium. « Une poignée de froment étant semée dans la terre, au sommet des montagnes, son fruit fera du bruit comme les arbres du Liban, et les hommes fleuriront dans les villes comme l'herbe de la terre. » « La petite famille croîtra jusqu'à mille personnes, et la moindre deviendra une nation forte. Je suis l'Eternel, et je hâterai ceci en son temps. »

Enfin un dernier trait de la glorieuse période où dominera cet évangile, qui a les promesses de la vie

[1] Rom., V, 20, 21.

présente aussi bien que de celle qui est à venir, c'est un essor inoui imprimé à l'industrie, aux arts et aux sciences. L'humanité se développera dans tous les sens légitimes et salutaires; l'activité prodigieuse dont le créateur l'a douée, n'étant plus détournée de son vrai but ni dépensée à des occupations nuisibles ou stériles, se tournera tout entière vers les arts de la paix, vers les choses bonnes, belles et utiles; la terre, travaillée et fécondée par des bras que les agitations sociales ne viendront plus interrompre, reprendra presque sa fertilité originelle, et suffira abondamment à nourrir une population infiniment plus nombreuse qu'aujourd'hui; la question du paupérisme, ce problème insoluble qui fait le désespoir des philanthropes de nos jours, sera résolue alors naturellement et sans effort par le double développement de l'intelligence et de la charité. L'art et l'industrie créeront des prodiges auprès desquels pâliront les inventions les plus admirées de nos jours. La science, d'incrédule devenue croyante, viendra déposer son tribut d'hommages aux pieds du Dieu de la bible. Le commerce n'aura plus l'égoïsme pour mobile, ni la fraude pour moyen : consacré au bien général de l'humanité, il échangera librement les produits de toutes les nations, et les enrichira l'une par l'autre. « Je ferai venir de l'or au lieu de l'airain, et je ferai venir de l'argent au lieu du fer, et de l'airain au lieu du bois, et du fer au lieu des pierres. On n'entendra plus parler de vio-

lence dans ton pays, ni de calamités dans tes contrées; mais tu appelleras tes murailles salut, et tes portes louange ! »

Quelque merveilleuses que puissent paraître les perspectives que nous venons de dérouler sous vos yeux, toutes ces bénédictions sont des conséquences naturelles et nécessaires de l'évangile devenu dominant dans le monde. Vienne seulement le temps où la terre entière sera couverte de la connaissance de l'Eternel, et toutes les merveilles du millennium non-seulement sont possibles, mais elles sont en quelque sorte forcées. Toute la question se réduit donc à savoir s'il est réellement possible qu'un temps vienne où toutes les nations du globe seront converties à l'évangile de Jésus-Christ. Un tel résultat peut-il être produit par les moyens naturels qui sont mis en œuvre aujourd'hui pour répandre l'évangile ? n'exigera-t-il pas une intervention miraculeuse de la toute-puissance divine ? et à moins d'un changement dans le cours naturel et régulier des choses humaines, ne faudrait-il pas, pour amener la conversion du monde entier, un espace de temps dont la longueur effraie l'imagination ?

Au premier abord, je l'avoue, la réponse à ces questions ne semble pas devoir être satisfaisante. Quand on compare l'état du monde actuel aux promesses du millennium; quand on songe à ces épais-

missionnaires obtienne seulement la conversion d'un païen dans l'espace d'une année; que chacun de ces païens convertis obtienne lui-même la conversion d'un autre païen dans l'espace d'une année, et que le même résultat soit produit ainsi de suite indéfiniment : savez-vous combien il faudrait de temps, si cette supposition était vraie, pour convertir les six cents millions de païens, même en tenant compte de l'accroissement régulier de la population ?... il faudrait vingt-cinq ans !! tel est le résultat d'un calcul rigoureux que j'ai fait faire tout exprès par un mathématicien, et qu'il est facile à chacun de vérifier. Sans doute, les choses ne se passent pas dans le monde moral avec cette régularité méthodique qu'on est obligé d'admettre dans un problème; sans doute aussi la progression que nous avons supposée est trop rapide, quelque modérée qu'elle semble au premier abord [1] : mais enfin ralentissez, autant que vous le jugerez convenable, cette progression ; faites les chances quatre fois, six fois moins favorables à la propagation de l'évangile que nous ne les avons supposées : vous arriverez toujours à cette conclusion qu'une centaine d'années, ou tout au plus un siècle et demi doit suffire, suivant les probabilités humaines, pour amener à

[1] Pour avoir tous les éléments de la question, il faudrait tenir compte des obstacles qui peuvent retarder momentanément le progrès de l'évangile chez un peuple, comme les guerres, par exemple, ou les persécutions.

l'évangile la masse entière des hommes qui peuplent notre globe. Non-seulement ce résultat n'a rien de contraire au cours ordinaire des choses, mais il serait contraire au cours ordinaire des choses que ce résultat n'eût pas lieu; non-seulement la conversion du monde, d'ici à cent cinquante ans, ne serait pas un miracle, mais il faudrait une sorte de miracle, il faudrait un renversement des lois de la nature et de la société, pour que cette conversion ne fût pas produite par le développement naturel, paisible et régulier des causes qui agissent dès à présent.

Pour fixer vos idées par un exemple particulier, considérez les résultats obtenus dans la presqu'île de l'Inde en cinquante ans. Avant le commencement de notre siècle, les cent millions d'habitants que nourrit cette vaste contrée étaient entièrement étrangers à la foi chrétienne. Aujourd'hui on y compte 443 ministres de l'évangile, dont 48 sont des natifs consacrés; 698 catéchistes indigènes; 2,015 écoles de garçons et de filles, réunissant environ 19,000 écoliers; 331 églises; 18,410 membres communiants; et enfin 112,200 auditeurs réguliers de l'évangile, composant une véritable chrétienté au sein du paganisme, et formant ce levain puissant et actif qui opère lentement, mais sûrement et progressivement. Tout cela, disais-je, est l'œuvre d'un demi-siècle, mais avec cette circonstance que les résultats sont allés sans cesse croissants, tellement qu'on a obtenu davantage dans

les dix dernières années que dans les quarante années précédentes ; et que d'aujourd'hui à cinq ans, par exemple, on obtiendra probablement davantage que dans les cinquante années qui viennent de s'écouler. Rappelez-vous qu'il en est de même, à quelques variations près, dans toutes les contrées païennes où l'évangile est prêché, et comprenez enfin combien la conversion du monde, promise par les prophéties, est une chose possible, probable et naturelle.

Qu'on vienne encore après cela nous dire que l'œuvre des missions est inutile ; que l'évangélisation du monde est une chimère; que les sacrifices faits pour la conversion des païens sont perdus; que tous ces efforts ne sont qu'une goutte d'eau qui va se perdre dans un océan. Nous savons à quoi nous en tenir. Nous savons que les missions sont une œuvre, non-seulement ordonnée de Dieu, mais raisonnable, féconde et pleine d'avenir; nous savons que cette poignée de faibles missionnaires qui s'avance à la conquête du monde païen finira par conquérir le monde, et cela avant qu'il soit longtemps; nous savons que le monde est promis à l'évangile, non-seulement par les déclarations de la parole de Dieu, mais aussi par les enseignements de l'expérience et de la raison; nous savons que le millennium n'est pas seulement un brillant idéal créé par la prophétie, mais qu'il sera la conséquence naturelle, régulière, immanquable de ce qui se passe dès à présent sous nos yeux.

Une dernière question resterait à examiner au sujet du millennium; nous n'y attachons pas une grande importance, car elle est plus curieuse qu'utile : mais nous en dirons pourtant quelques mots. Quelles conjectures est-il permis de former quant à l'époque de l'avenir où le millennium devrait commencer? Bien des systèmes divers, nous l'avons dit, ont été essayés successivement à cet égard; bien des calculs ont prétendu fixer le commencement des derniers jours; bien des époques annoncées d'avance comme devant être le terme fatal désigné par la prophétie ont passé tour-à-tour, et ce terme n'est pas encore venu. Nous nous garderons bien de prononcer avec assurance dans une matière que Dieu a voulu évidemment laisser incertaine, parce qu'elle n'est pas essentielle au salut. Nous nous bornerons à proposer nos vues sur ce point comme de simples conjectures, qui ont bien quelque chose de plausible à nos yeux, mais auxquelles nous sommes loin d'attacher une importance capitale, et que chacun est libre d'admettre ou de rejeter.

Notre manière de voir, quant à l'époque où devrait commencer le millennium, a cet avantage qu'elle est conforme à l'opinion populaire, à celle qui est la plus généralement répandue depuis le commencement de l'église chrétienne. La pensée générale à cet égard, le pressentiment général de l'église, c'est que le millennium doit commencer après que le monde actuel aura duré six mille ans; ce serait le sabbat millennaire de

l'humanité. Cette supposition le placerait vers la fin du vingtième siècle de l'ère chrétienne, vers l'an deux mille de Jésus-Christ. Il s'écoulerait donc un siècle et demi environ entre notre génération et cette glorieuse période.

Remarquons d'abord que d'après l'état actuel du monde, et les progrès que l'évangile a faits depuis le commencement de notre siècle, il est à présumer que le millennium ne doit plus être très-éloigné; comme nous l'avons fait observer, un siècle et demi doit suffire, selon toutes les probabilités humaines, pour amener la conversion du monde. Notre supposition n'a donc rien d'invraisemblable sous ce rapport.

De plus, elle est conforme à l'analogie des Ecritures, et à la marche suivie jusqu'à présent dans les dispensations de Dieu envers le monde. Dans l'Ecriture le nombre sept représente l'idée de perfection; la plupart des grandes dispensations de Dieu sont réparties en sept périodes; elles se poursuivent durant les six premières, et la septième les termine. C'est ainsi que la création du monde s'accomplit en six jours, ou plutôt en six périodes; le septième jour ou la septième période est un sabbat, ou repos. Les purifications cérémonielles ordonnées par la loi de Moïse se poursuivaient pendant six jours, et étaient terminées le septième. Dans les sacrifices offerts pour de graves péchés, l'aspersion du sang se faisait par sept fois : à la septième aspersion l'expiation était accom-

plie. Le siége de Jérico dure sept jours : au septième jour la ville tombe au pouvoir du peuple de Dieu. La captivité des Israélites se prolonge pendant sept périodes chacune de dix ans ; sept autres périodes, chacune de soixante et dix ans, s'écoulent entre le retour de la captivité et la venue du Messie. Dans les visions de l'Apocalypse, l'apôtre saint Jean voit apparaître un livre scellé de sept sceaux; chacun de ces sceaux représente une période dans l'avenir de l'église. Chacune des six premières périodes est successivement décrite et terminée dans la vision prophétique, mais il n'en est pas ainsi de la septième. Le septième sceau renferme lui-même sept nouvelles périodes représentées chacune par le son d'une trompette. Les périodes des six premières trompettes sont successivement décrites et terminées dans la prophétie, mais il n'en est pas ainsi de la septième. Cette septième trompette comprend elle-même sept nouvelles périodes représentées chacune par une coupe, dont le contenu est répandu sur la terre. Les périodes des six premières coupes sont successivement décrites dans la prophétie, mais après la septième il n'y a plus rien : cette septième coupe comprend la fin des temps.

Puis donc que c'est un caractère qui semble essentiel aux dispensations de Dieu de durer pendant sept périodes et jamais au-delà de la septième, on peut supposer, par analogie, que le monde actuel doit subsister pendant sept périodes de mille ans, dont la

dernière serait le millennium. Cette supposition acquiert surtout un haut degré de vraisemblance lorsqu'on rapproche l'économie actuelle, considérée dans ses phases successives, du récit de la création. D'après une tradition très-ancienne, et qu'on trouve déjà chez les Juifs, les six jours de la Genèse seraient six périodes de mille ans : supposition qui se trouve confirmée par deux endroits de l'Ecriture où il est dit, précisément en parlant de la création, « qu'un jour est devant Dieu comme mille ans, et mille ans comme un jour. » Il existe d'ailleurs des rapports frappants entre les six jours de la création physique et les périodes de l'économie actuelle, qui a commencé à la chute de l'homme et qui doit se terminer au millennium. Après les six jours ou, dans notre hypothèse, après les six mille ans de la création physique, l'œuvre de Dieu était terminée : tout ce qu'il avait fait était bon et très-bon ; et si l'homme était resté dans son état primitif, le millennium aurait commencé aussitôt après le sixième jour ; il y aurait eu pour la terre une période de repos et de bonheur qui aurait duré mille ans ; après quoi l'humanité aurait été élevée à la gloire éternelle sans passer par la mort. Mais l'homme ayant péché, le septième jour de la Genèse, le sabbat millennaire qui devait suivre les six jours du travail créateur, le millennium enfin s'est trouvé *ajourné :* Dieu a dû attendre, pour le donner au monde, d'avoir accompli dans ce monde dégénéré

une nouvelle création, une création morale. Cette création morale, comme la création physique, doit s'accomplir en six jours, ou en six mille ans. Dans la création physique, il y a une gradation progressive des êtres moins parfaits aux êtres plus parfaits : il en est de même dans la création morale, où l'humanité va toujours se perfectionnant de siècle en siècle, et de mille ans en mille ans. Au premier jour de la création physique, Dieu donne l'existence à la lumière; mais cette lumière, encore éparse et diffuse, n'éclaire que d'une manière imparfaite jusqu'au quatrième jour : ainsi au premier jour de la création morale, aussitôt après la chute, Dieu donne au monde la lumière d'une révélation; mais cette révélation est encore incomplète, elle se compose de rayons épars, et il en est ainsi jusqu'à la quatrième période millennaire de l'humanité. Au quatrième jour de la création physique, Dieu rassemble la lumière diffuse des jours précédents, et la concentre dans un corps déterminé qui est le soleil : ainsi dans la quatrième période millennaire de l'humanité, la lumière des révélations divines, éparse jusque là, prend un corps et se concentre dans la personne du Messie, « le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons. » A la fin du sixième jour de la première création, Dieu achève son œuvre physique en créant l'homme à son image : ainsi à la fin de la sixième période de l'économie actuelle, il aura complété son œuvre morale

en créant dans l'humanité le nouvel homme, qui reproduira l'image divine effacée par le péché.

Il est donc permis de supposer que l'humanité sera mûre pour le millennium à la fin de la sixième période, six mille ans après la création du monde, deux mille ans après la venue du sauveur.

La fin du millennium sera le signal des évènements qui doivent marquer la fin du monde. « Quand les mille ans seront accomplis, » nous dit le prophète, « Satan sera délié de sa prison, et il séduira de nouveau les habitants de la terre. » Mais cette dernière séduction ne durera qu'un moment, et amènera la défaite finale de toutes les puissances des ténèbres; les morts ressusciteront pour comparaître en jugement, et l'économie du temps fera place à celle de l'éternité.

Mais que vais-je me laisser entraîner à calculer la fin des temps? que nous importent de pareilles considérations quant à nous, quant à nos intérêts les plus sérieux et les plus pressants, quant à notre salut éternel? L'époque où nous nous trouvons, et cette fin d'année qui approche, me rappellent en terminant à un ordre de pensées plus actuel, plus personnel, et d'une application plus immédiate à chacun de nous. Que le millennium doive commencer à la fin du siècle prochain; que la fin du monde doive arriver après sept mille ans, ou que ces calculs, comme tant d'autres, doivent être démentis par

l'évènement, c'est là une question qui n'a point pour nous un intérêt personnel; et malheur à nous si, distraits et séduits par les préoccupations d'un lointain avenir, nous perdions de vue la nécessité de nous préparer dès aujourd'hui à la rencontre de notre Dieu! Je ne sais pas d'une manière certaine à quelle époque plus ou moins reculée de l'avenir il faut placer la fin des temps : mais je sais une chose, c'est que la fin du temps viendra pour vous et pour moi dans un avenir très-rapproché. La fin du temps pour chacun de nous c'est la fin de notre vie ; la venue de Christ c'est le jour de notre mort. La fin du temps pour nous, ce sera peut-être l'année nouvelle qui va commencer; ce sera peut-être la dernière semaine de l'année qui va finir. Peut-être cette assemblée de culte sera pour nous la dernière; peut-être cet appel qui nous est adressé aujourd'hui sera pour nous la venue finale de Jésus-Christ! « Veillons donc, prions, soyons sobres, » « achevons notre sanctification dans la crainte de Dieu; » et puisse le maître, quand il viendra, nous trouver prêts et attendant sa venue, comme des serviteurs et des servantes fidèles! Amen.

Décembre 1852.

RACHETEZ LE TEMPS.

Rachetez le temps; car les jours sont mauvais.
(Ephésiens, V, 16.)

Les jours sont mauvais ! Ne vous l'avaient-ils pas dit avant notre texte, les souvenirs qui se pressent aujourd'hui dans vos cœurs ? Il y a quelque chose de bien sérieux et de bien saisissant dans ce jour, qui se trouve être à la fois un dimanche, un dimanche de communion, le dernier jour de l'année, et de quelle année ! Qui d'entre nous, en jetant un regard en arrière sur les douze mois qui viennent de s'envoler, ne trouvera pas au fond de son cœur un écho pour cette déclaration solennelle et triste : les jours sont mauvais ! Cette sentence du Saint-Esprit, vraie du temps de l'apôtre, est applicable dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre; et il n'est pas nécessaire, pour la justifier, de remonter bien loin dans notre vie : il suffit de regarder à l'année qui va finir. Cette année

qui va nous échapper pour jamais, dont la dernière heure aura bientôt sonné, et dont nous célébrons en quelque sorte aujourd'hui le service funèbre, elle descend au tombeau en emportant avec elle, dans les plis de son linceul, bien des douleurs, bien des péchés, bien des espérances trompées, bien des agitations, hélas! bien du sang aussi et bien des larmes. Venez avec moi, mes frères, donner un regard à ce passé si douloureux; interrogez vos souvenirs de l'année, et voyez combien de choses, dans cette nouvelle période de notre vie que nous accomplissons aujourd'hui, nous donnent lieu de répéter avec l'apôtre: les jours sont mauvais!

Les jours sont mauvais, avant tout, à cause du péché. Le péché, c'est la première de nos misères, celle d'où dérivent toutes les autres, celle qui devrait peser sur notre âme comme notre plus douloureux fardeau. Qui d'entre nous, dans le courant de l'année qui va finir, n'a senti plus ou moins amèrement le triste esclavage du péché? qui ne trouvera dans ses souvenirs de cette année des moments, des heures, des jours peut-être qu'il voudrait pouvoir effacer de sa vie! que nous sommes restés loin d'accomplir les résolutions saintes que nous avions formées en la commençant! que d'actions, que de paroles, que de pensées surtout contraires à la charité, à l'humilité, à la pureté, à toutes ces vertus excellentes dont Christ nous a laissé le modèle, et sans lesquelles nous ne

pouvons pas être ses disciples! que d'imperfections et de souillures même dans nos œuvres les meilleures, même dans nos méditations religieuses, même dans notre culte et dans nos prières! N'est-ce pas une chose profondément triste que nous ne puissions pas sortir de cette année sans y laisser derrière nous tant de péchés? et cela ne suffirait-il pas pour nous faire dire avec l'apôtre : les jours sont mauvais !

Ils sont mauvais aussi à cause de nos deuils de famille, et du départ des objets de nos affections. C'est dans un jour comme celui-ci que nous nous rappelons avec douleur ce que nous avons souffert à cet égard, ce que nous souffrons encore. Combien n'en est-il point parmi nous qui, en comptant autour d'eux les têtes qui leur sont chères, n'arrivent plus au nombre accoutumé; qui trouvent une place vide à la table de famille, une place qui ne sera plus jamais remplie dans leur vie terrestre, et qui ne le sera pas non plus dans leur cœur ! On leur disait peut-être au commencement : le temps adoucira, et finira par effacer votre douleur : mais les jours ont beau succéder aux jours, et les mois aux mois, la plaie de notre cœur est toujours ouverte; et il suffit de la circonstance la plus légère qui rappelle le souvenir d'un être bien-aimé, il suffit de la vue du moindre objet qui lui ait appartenu, fût-ce d'un jouet d'enfant, pour réveiller dans notre cœur tout un monde de joies perdues et de douleurs qui nous suivront jusqu'au tombeau. Qu'i-

riez-vous faire auprès d'une telle épreuve avec des consolations terrestres ? ne voyez-vous pas que vous n'y pouvez rien, et que ce n'est pas chez les hommes ni sur la terre que se trouve le remède à un si grand mal ? Laissez-nous verser des larmes au souvenir de ceux que nous avons perdus; laissez les Rachel pleurer leurs enfants, et les Naomi pleurer leurs époux, sans vouloir de consolations terrestres puisqu'elles ne doivent plus les revoir sur la terre; laissez-les répéter avec l'apôtre, dans leur profonde et inexprimable douleur : les jours sont mauvais !

A côté de ces sujets de tristesse généraux, qui se retrouvent dans tous les temps, il en est d'autres qui sont propres à notre époque, et qui marquent à jamais dans l'histoire, comme d'un sceau néfaste, l'année qui va finir [1]. Que de choses n'y aurait-il pas à dire sur ce sujet ! mais que pourrais-je dire que vous ne connaissiez déjà, et que vos souvenirs ne vous rappellent avec plus de force que mes paroles ? Il existe trois grandes calamités qui tombent de temps à autre sur les nations; et l'année où l'une d'elles se

[1] Bien que les développements qui suivent se rapportent à des circonstances particulières, nous avons cru devoir les conserver. Outre que les épreuves dont nous parlons peuvent se reproduire, en tout ou en partie, il est bon de garder le souvenir des douleurs passées, ne fût-ce que pour bénir Dieu qui nous en a délivrés. Dans la première édition de ce sermon, prêché d'abord en 1848, ces développements étaient remplacés par d'autres considérations, relatives aux évènements de l'époque.

rencontre est déclarée une année mauvaise : c'est la guerre, l'épidémie et la famine. Eh bien! par un concours inouï de circonstances malheureuses, ces trois fléaux se sont rencontrés à la fois dans l'année qui va finir.

Nous avons eu sinon la famine, du moins la disette, du moins un renchérissement général et constamment progressif de toutes les choses nécessaires à la vie; et cela dans le temps même où les ressources des classes ouvrières étaient diminuées, et souvent supprimées, par la langueur des affaires et le ralentissement du travail. Le pain est arrivé à un prix tel, que bien des ouvriers ne peuvent pas s'en procurer dans la mesure de leurs besoins; le vin, qui aurait pu suppléer jusqu'à un certain point à la privation des aliments substantiels, a manqué en même temps que le blé; un mal mystérieux, qui reporte la pensée sur les prophéties bibliques, a frappé les produits de la terre et amoindrit partout les récoltes; et il est trop vrai de dire aujourd'hui qu'un grand nombre de nos semblables ne peuvent pas manger à leur faim.

A cette première calamité Dieu a voulu ajouter les ravages d'une épidémie, déjà connue dans quelques-unes des années précédentes, mais qui cette année a pris un caractère d'universalité, auquel rien ne peut être comparé dans le passé. Vous vous rappelez ces temps de frayeur et de deuil, dont on peut dire à

peine qu'ils sont passés, car nous y touchons encore. En vain les populations effrayées fuyaient loin des villes : elles retrouvaient l'épidémie dans les campagnes; en vain on sortait de France, on la retrouvait sur tous les points de l'Europe. Du nord au midi, et de l'occident à l'orient, l'ange de l'Eternel a promené, il promène encore son glaive exterminateur.

Mais les deux fléaux précédents, qui nous viennent directement de Dieu, me semblent peu de chose auprès du troisième, qui provient de la volonté humaine. Après une paix européenne de quarante ans, on a vu la guerre se rallumer avec toutes ses calamités sur notre malheureux continent. Où trouverai-je des paroles assez vives pour exprimer l'horreur que m'inspire la guerre, cette chose exécrable, ce mot infernal qui a la puissance de renverser dans l'esprit des hommes toutes les notions du bien et du mal? Rappelez-vous seulement le prix qu'on attache, en temps ordinaire, à la vie d'un homme, d'un seul homme, et tous les sacrifices qu'on n'hésite pas à faire pour la conserver. Qu'un homme tombe malade, aussitôt on appellera le médecin le plus habile, on emploiera les remèdes les plus efficaces, on veillera jour et nuit à son chevet pour arracher une proie à la mort. Qu'un homme soit enseveli vivant dans des travaux souterrains, comme cela n'arrive que trop souvent, aussitôt on voit accourir toute une population pour travailler à sa délivrance. On travaille le

jour et la nuit; on n'épargne ni l'argent, ni le temps, ni la fatigue; il se trouve toujours des hommes généreux qui n'hésitent pas à exposer leur propre vie pour la chance incertaine d'en sauver une autre; et ceux-là même qui ne prennent point part aux travaux les suivent avec une anxiété douloureuse, avides de toutes les nouvelles qui peuvent jeter le moindre espoir sur le sort du malheureux prisonnier. Personne ne demande si ce malheureux est français, ou anglais, ou allemand, ou de quelque autre nation: c'est un homme : c'en est assez pour justifier tous les efforts et tous les sacrifices. Cela est bien, cela est beau, cela est grand : c'est la traduction sensible de cette vérité morale, qu'une seule vie d'homme a plus de valeur que les trésors du monde entier. Eh bien! dès le moment que cet affreux mot de guerre a été prononcé entre deux peuples, dès-lors, par un épouvantable renversement des notions morales, la vie des hommes n'est plus comptée pour rien; dès-lors, contraste horrible! on se propose pour but, non plus de sauver les hommes mais de les tuer, d'en tuer le plus possible dans un temps donné. Dès-lors le génie de l'homme s'étudie à inventer, non plus des moyens de salut pour l'humanité, mais des instruments de mort; et ces machines à tuer, qui suivent dans leur développement les progrès généraux de l'industrie, sont arrivées aujourd'hui à un degré de perfection tel, qu'elles ne laissent vraiment plus rien à désirer comme puissance de

destruction. Ce n'est plus par centaines, c'est par milliers qu'il faut compter les hommes qui périssent victimes d'un engagement de quelques heures. Les journaux vous raconteront froidement qu'à Inkermann quinze à vingt mille victimes humaines ont été immolées dans un jour, comme ils vous racontaient la veille qu'à Ecully on est parvenu, après vingt-trois jours de travaux incessants, à délivrer de sa tombe anticipée un malheureux puisatier. Un tel contraste ne vous serre-t-il pas le cœur? Et si nous voulions essayer d'évaluer le nombre total des hommes auxquels la guerre a coûté la vie depuis que les hostilités ont éclaté en orient, c'est par cent mille qu'il faudrait compter! Vous avez beau nous dire que la guerre est une nécessité politique : si vraiment un pareil mal est nécessaire, s'il est nécessaire que des frères s'égorgent mutuellement, le mal n'en est que plus horrible. Vous avez beau jeter sur ces flots de sang, pour les couvrir et les cacher à nos yeux, les palmes de la gloire et les lauriers de l'honneur national; vous avez beau étouffer, sous les fanfares de la victoire, les plaintes des mourants et les gémissements des veuves : j'entends d'ici les cris d'angoisse de mes frères qui tombent loin de la patrie, moissonnés à la fleur de l'âge dans les champs glacés de la Crimée; mon cœur saigne de douleur à la pensée de ce nombre immense de veuves et d'orphelins qui le deviennent, non pas du fait de Dieu, mais du fait de la volonté humaine; et je répète avec

l'apôtre, en contemplant les malheurs de notre époque, mais surtout les maux de la guerre : les jours sont mauvais !

Il serait facile, mes frères, de m'étendre plus longuement, de m'appesantir plus douloureusement sur ce triste tableau : mais j'en ai dit assez pour justifier la déclaration de mon texte, pour vous faire sentir que nous ne pouvons pas rester indifférents dans les jours où Dieu nous fait vivre ; et j'ai hâte, après vous avoir affligés par le spectacle de nos misères, de mettre sur votre conscience la conclusion qu'en tire l'apôtre : « rachetez le temps. » C'est là le vrai but de ce discours, et ce qui pourra seul lui donner quelque utilité. Si les jours sont mauvais, que ferons-nous ? faudra-t-il nous laisser dominer par la tristesse, fléchir sous le poids du découragement, nous abandonner à une lâche et molle inaction ? Telle pourrait être la conclusion de notre cœur naturel : mais celle de l'apôtre est tout opposée. Il veut que nous rachetions, à force de zèle et de foi, tout ce qu'il y a de mauvais dans les jours où nous sommes, et que nous transformions ainsi le mal en bien. Il dépend de nous de rendre bons ces jours qui sont mauvais : mauvais à l'égard de la vie présente, ils peuvent devenir bons à l'égard de la vie éternelle, et c'est aux enfants de Dieu qu'il appartient de les rendre bons. Il y a une admirable énergie dans cette expression de l'apôtre :

« rachetez le temps, » ce temps qu'il déclare être mauvais. Il faut le racheter, c'est-à-dire, il faut réparer tout ce qu'il y a de regrettable dans le temps actuel; bien plus, il faut revenir en quelque sorte sur le passé, pour le ressusciter en le transformant. « Toutes choses sont à vous, » dit ailleurs le même apôtre aux enfants de Dieu, « soit le présent, soit l'avenir, soit même, » chose étrange ! « le passé. » C'est-à-dire, toutes choses peuvent et doivent tourner à votre bien. Oui le passé même qui n'est plus, ce passé que vous regrettez à juste titre, dans un certain sens vous appartient encore : il n'est pas une seule des misères dont j'ai parlé qui ne puisse être rachetée, dont les conséquences funestes ne puissent être effacées par la foi du chrétien, et qui ne puisse devenir pour lui une source de bénédictions éternelles.

J'ai nommé d'abord la plus grave de toutes nos misères, le péché. A l'égard du péché dont le fardeau pèse si tristement sur notre âme, nous pouvons et nous devons racheter le temps. Il faut le racheter d'abord à l'égard de la condamnation du péché, ou plutôt cette rédemption est là tout accomplie, il ne reste qu'à nous l'appliquer par la repentance et par la foi. Il faut nous plonger tout de nouveau, au commencement d'une année nouvelle, dans cette « source ouverte à la maison de David pour le péché et pour la souillure, » qui jaillit du pied de la croix de Golgo-

tha. Il faut nous placer sous l'aspersion de ce sang qui des veines de Christ a coulé sur une terre frappée de malédiction pour la vivifier et la bénir; ce sang auquel nous communions à la table sacrée; ce sang en dehors duquel il n'y aura jamais de pardon pour un seul pécheur; ce sang qui peut seul abreuver notre conscience altérée d'expiation ! Cette rédemption-là, je le répète, a déjà été accomplie; la source de l'expiation est ouverte pour tous les pécheurs et pour tous les temps : il dépend de nous d'en approcher, d'y puiser à toute heure abondamment par le moyen de la foi.

Mais il faut aussi racheter le temps à l'égard de la souillure du péché. Il faut, et c'est là le plus difficile, c'est là ce qui nous manque le plus, il faut mettre enfin la main à l'œuvre pour accomplir cette tâche si grande et si belle, qui est le but essentiel de la vie, et que nous n'avons peut-être pas encore abordé sérieusement : la sanctification. Sont-ils nombreux parmi nous ceux qui savent par expérience ce que signifient ces fortes expressions de l'Ecriture : « crucifier la chair et ses convoitises; » « couper et jeter loin de soi le membre qui nous fait tomber dans le péché; » « se revêtir de toutes les armes de Dieu pour repousser les traits enflammés du malin; » « présenter son corps à Dieu en sacrifice vivant et saint; » « se purifier comme Jésus-Christ lui-même est pur; » « devenir saint comme Dieu est saint et parfait comme notre

père céleste est parfait ? » Mes frères, pour racheter le temps dans cette nouvelle année où vous allez entrer, pour effacer un passé regrettable par un avenir béni, apprenez à combattre le péché et à poursuivre la sainteté ; apprenez à vivre d'une vie de prière, de renoncement et de sacrifice, d'une vie séparée du monde et unie à Christ; exercez-vous à ce combat quelquefois violent et douloureux à la chair, mais toujours accompagné d'une paix céleste et d'une joie ineffable, au prix duquel il nous faut conquérir le royaume des cieux, et sans lequel personne ne verra le Seigneur. Tout en implorant constamment cette grâce divine sans laquelle vous ne pouvez rien, veillez attentivement, non-seulement sur vos actions, mais sur vos paroles ; non-seulement sur vos paroles, mais sur vos pensées. Etudiez les péchés vers lesquels vous êtes le plus facilement entraînés par l'effet de votre caractère ou de votre position, pour vous mettre plus particulièrement en garde contre ces péchés-là. Si vous êtes portés à l'irritation, si vous avez de la peine à pardonner une offense, ayez sans cesse devant les yeux, ou plutôt dans le cœur, l'exemple de Jésus; de ce Jésus qui, lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point, et qui, pendant qu'on le clouait sur la croix, priait en disant : « mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Si vous êtes portés à l'orgueil, pénétrez-vous de votre petitesse, ou pour mieux dire de votre néant ; rappe-

deuil, il est court aussi, prenons-y garde, pour accomplir la tâche que Dieu nous assigne, et dont je viens de parcourir avec vous les principaux traits. Donnez-vous par la pensée la plus longue vie qu'il vous soit humainement possible d'espérer : qu'est-ce que dix, vingt, trente, quarante années pour achever l'œuvre de votre sanctification, pour détruire en vous toutes les convoitises du péché, et pour vous préparer au séjour de cette cité céleste, où rien de souillé n'entrera ? Mais vous ne les avez pas devant vous ces quarante ans, ces trente ans, ces vingt ans, ces dix ans ; vous n'avez pas devant vous une seule année sur laquelle vous puissiez compter. Cette année nouvelle qui va commencer pour vous dans quelques heures, vous n'êtes pas assurés d'en voir la fin, — que dis-je ? vous êtes sûrs que vous ne verrez pas tous la fin de cette nouvelle année, et qu'au bout de douze nouveaux mois écoulés, il y aura dans cette assemblée des places vides. Nul de nous ne peut prévoir lesquels seront rappelés ; mais chacun doit se dire : ce sera moi peut-être ! Hâtez-vous donc de mettre à profit ce temps si court et si incertain qui vous sera donné encore, et de le racheter pour votre salut. Vous ne pouvez pas ressaisir le temps déjà écoulé ; nulle puissance de la terre ni du ciel ne pourrait ramener une seule de ces heures qui sont tombées l'une après l'autre dans le gouffre de l'éternité, et dont un grand nombre peut-être ont été employées d'une

en ne mettant pas à profit cette visitation du Seigneur, que nous ne l'obligions à nous visiter de nouveau !

La guerre avec ses calamités nous rappelle au devoir de soulager ceux qui souffrent, de consoler les affligés, de prier pour les mourants; elle nous rappelle aussi qu'il faut travailler, chacun selon nos moyens, à répandre dans le monde les principes de cet évangile de paix, qui doit un jour mettre un terme à ces luttes fratricides entre les nations; elle nous rappelle qu'il faut hâter, par nos prières et par nos efforts, la venue de ces temps bénis annoncés dans la prophétie, où l'Eternel « fera cesser les guerres jusqu'aux extrémités du monde, » et où s'accomplira dans toute son étendue cette magnifique promesse qui a salué la naissance du sauveur : « paix sur la terre ! »

La misère des classes pauvres, aujourd'hui si générale et si profonde, est encore une voix qui nous crie de racheter le temps, et de réparer le mal en apportant plus de zèle et d'abnégation dans l'exercice de la charité. Quand la charité fut-elle plus nécessaire que de nos jours? et quand pourriez-vous trouver plus d'occasions de la pratiquer? quand verrez-vous davantage de ces pauvres qui sont auprès de vous les représentants du Seigneur, et dont il dit qu'il tiendra pour fait à lui-même le bien que vous leur ferez en son nom ? quel meilleur usage pour-

dont tant de jours ont été mauvais, pour commencer dans l'amour du Seigneur une année nouvelle qui sera toujours bonne, quels qu'en puissent être les évènements, si elle est consacrée au service de Dieu, si elle est employée à la sanctification, à la vigilance, à la prière, à la préparation pour la venue de Christ! « Certainement je viens bientôt, » dit le Seigneur. Heureux le serviteur ou la servante fidèle qui veille dans l'attente de cette venue, et qui peut répondre avec le disciple que Jésus aimait : « oui, Seigneur Jésus, viens ! » Amen.

31 décembre 1848 et 1854.

FIN.

dernier jour pour ranimer la cendre de nos bien-aimés; « jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps ils ne se relèveront plus, et nul ne les peut réveiller de leur sommeil ! »

Il est pourtant vrai, ô mes frères et mes sœurs en affliction, que nous pouvons, dans un certain sens, racheter le temps même à l'égard de la mort, et réparer même ces pertes irréparables.

En effet, si nous ne pouvons pas retrouver les joies temporelles que nous avons perdues, nous pouvons acquérir à la place de ces joies, et par leur perte même, des biens spirituels qui sont mille fois plus précieux. Si douloureux que soit le sacrifice qui nous est demandé, ce n'est pas trop d'un tel prix pour payer les trésors célestes que le Seigneur nous offre en échange, la repentance et la sanctification.

De toutes les prédications de repentance, de toutes les exhortations à la haine du péché, la plus puissante est la mort de ceux que nous aimons. C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde; c'est dans le péché qu'il faut chercher la cause première de toutes ces douloureuses dispensations. C'est le péché qui sépare violemment le fils d'avec son père, le frère d'avec sa sœur, la femme d'avec son mari, la mère d'avec son enfant. C'est le péché qui fait peser sur le monde cette loi si cruelle et si injuste en apparence, en vertu de laquelle un pauvre petit enfant, encore incapable de discerner le bien du mal, est

ERRATA.

Page 56, ligne 17. « Ils seront la portion des renards ; » lisez : « des chacals. » On sait que cet animal, commun en Orient, se nourrit volontiers de cadavres. Même correction page 77 et page 98.

Page 81, ligne 4. « Quant à cette affection *du cœur*, *ou plutôt cette passion* profonde, exclusive, ardente, etc. » Effacez les mots en italiques et lisez : « quant à cette affection profonde, exclusive, ardente, etc. »

Page 82, ligne 10, supprimez les mots « une passion profonde. »

Page 123, note Pour compléter l'explication renfermée dans cette note, il faut ajouter que les disciples ont pu supposer que la servante avait entendu d'une manière *incomplète* les paroles prononcées à travers la porte, et que le nom de Pierre avait seul frappé distinctement ses oreilles. A l'ouïe de ce nom, à la fois joyeuse et troublée, elle se serait hâtée, sans en écouter davantage, d'aller annoncer que Pierre était devant la porte. Telle paraît avoir été la pensée des disciples, dans notre système d'interprétation.

Page 257, ajoutez à la suite de la note : « Il va sans dire que si ce sermon était employé pour une lecture publique, on supprimerait cet alinéa, (depuis *mais où vais-je prendre*, etc., jusqu'à : *pour parler avec l'Ecriture*). »

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

lui ; que ce Dieu jaloux brisera toutes les idoles qui prétendraient rivaliser avec lui dans nos affections, et qu'il faut nous donner à lui tout entiers, sans réserve et sans partage. Il nous crie que la communion du Seigneur est la seule source féconde et intarissable de la vraie joie ; que l'affection des créatures n'est jamais qu'une partie secondaire de notre bonheur ; et que dans le ciel même, où les affections sont éternelles, c'est l'amour de Dieu qui fera notre première félicité. — N'y a-t-il pas là des leçons bien salutaires, et que nous ne pouvions trop payer ? et ces fruits précieux de nos épreuves ne sont-ils pas comme une compensation du bonheur perdu ?

Mais il y a plus. Nous pouvons jusqu'à un certain point retrouver ce bonheur perdu, et ramener dans notre vie ceux que nous avons aimés, si du moins ils sont morts dans la foi. Il ne faut pour cela que les aller chercher par la foi dans ce ciel où le Seigneur les a rappelés. Nos relations avec eux auront changé de nature, sans doute ; elles auront pris un caractère moins sensible, plus idéal ; mais elles peuvent pourtant se renouer dans une certaine mesure par le lien mystérieux de la foi. C'est dans ce sens qu'une mère chrétienne à qui l'on demandait le nombre de ses enfants répondit : « Dieu m'en a donné cinq : j'en ai trois sur la terre, et deux dans le ciel. » Aussi la mort des objets de nos affections est-elle le plus puissant de tous les attraits pour nous faire vivre par la

la vie présente, attend de jour en jour le moment de s'envoler vers le séjour des réunions éternelles. Félicités du ciel, arbre de vie du paradis, sources d'eau vive qui arrosez la cité céleste, festin des noces de l'agneau, héritage incorruptible, palmes et couronnes de gloire, cantiques éternels des élus, larmes à jamais essuyées, joies ineffables du monde à venir, vous avez pris à nos yeux une réalité toute nouvelle, depuis que vous êtes devenus le partage de ceux que nous aimions sur la terre ! Ah ! nous ne craindrons plus, parents, amis, enfants qui nous avez devancés dans la vie éternelle en mourant dans la foi, nous ne craindrons plus de rappeler votre souvenir, puisque ce souvenir triste et doux nous élève dans le ciel et nous transporte au paradis ! Dans ces jours de fête, qui sont pour beaucoup des jours de deuil en leur rappelant des joies qui ne sont plus, nous irons visiter le champ de repos où dort votre dépouille mortelle; nous irons prier sur la pierre qui la recouvre, y méditer les promesses de la vie éternelle, et contempler par la foi cette résurrection bienheureuse qui doit réunir à jamais les enfants de Dieu !

Il approche, mes frères, le jour des réunions éternelles ! Le temps de l'épreuve et du combat aura bientôt fini son cours : « encore un peu de temps, » nous dit le Seigneur, « et celui qui doit venir viendra. » Si le temps est court pour la souffrance et pour le

APR 2 1925